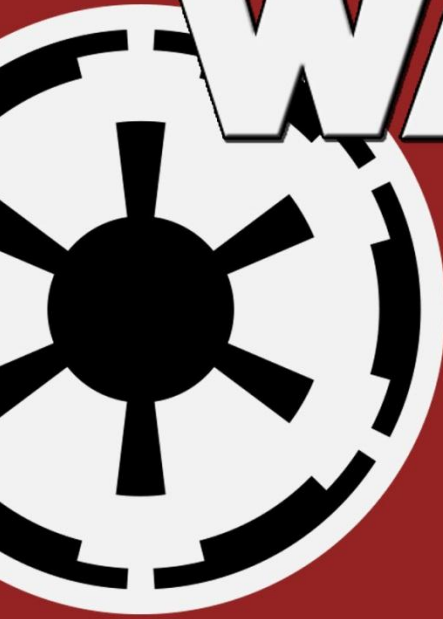


Code 44

STAR WARS



L'ÉCLOSION
DU MAL



Sakura5192

L'Éclosion du Mal

Code 44

Illustration couverture : Sakura5192
Couverture : Sky Karrde
Mise en page : Jagen Eripasa
Correction : Notsil
Première édition : Septembre 2012



Retrouvez vos fan-fictions préférées
sur www.starwars-universe.com
Envie de soumettre une fan-fiction ? Des remarques ?
Des questions ? [Contactez-nous !](#)

Tout le matériel contenu ici se base sur les informations qui sont la propriété exclusive de George Lucas, Lucasfilm Limited, et des livres Ballantine / Del Rey, des livres Fleuve Noir / Presses de la Cité et des Comics Dark Horse / Delcourt.

Ceci est un document créé par un ou plusieurs fans pour le plaisir de la communauté de fans Star Wars et sans intentions mauvaises ni nuisibles. Aucune violation de copyright n'est voulue. Tous les droits sont réservés. Ce document est réalisé entièrement bénévolement par un internaute ou par un membre de l'équipe de Starwars-Universe, sans chercher à en tirer un quelconque profit ni une quelconque gloire. Si nous avons offensé quelqu'un en réalisant ce document, nous vous prions de bien vouloir nous en excuser, cela n'était pas notre intention.

StarWars-Universe.Com, is, in no way, sanctioned or associated with LUCASFILM and all images used are for personal pleasure and not for any financial gain. All Images, Movies and Sounds regarding the Star Wars Saga, herein, are © Lucasfilm. All Other Images/Design etc are © SWU unless otherwise stated.

Prologue

« La seule condition au triomphe du mal, c'est l'inaction des gens de bien. »

E.Burke (attribué).

J'étais assis au milieu de mes camarades, vêtu comme eux de cette étrange toge universitaire écarlate, symbole de la faculté de droit à laquelle nous appartenions. La plupart d'entre eux semblaient détendus et apaisés : peut-être que la cérémonie de remise des diplômes, qui avait lieu cette année, non pas dans une des salles de l'Université mais dans le parc intérieur, n'était pour eux qu'une étape obligée de leur parcours scolaire. L'essentiel d'entre eux n'avaient pas vraiment travaillé au cours de cette année d'étude, se bornant au minimum pour ne pas être renvoyés de l'école. Mais même lorsque cela arrivait, ils n'avaient qu'à se présenter la bouche en cœur auprès de leurs familles qui seraient ravies d'utiliser leurs connexions pour donner à leurs enfants une place au chaud dans telle ou telle entreprise, bien payée et à l'abri de tout.

Ce n'était pas mon cas. Né sur Chandrila au sein d'une famille de fermiers aux revenus très modestes, j'avais sué sang et eau pour obtenir une bourse et partir étudier ici, à l'Université de Coruscant, en faculté de droit. Et je devais alors découvrir que les efforts que j'avais déployés pour gagner la faculté n'allaient être rien en comparaison au travail abattu pendant de longues années d'études. J'avais passé des nuits blanches à compulsurer jusqu'au dernier traité de droit des archives de l'Université, j'avais sacrifié mes vacances sur mes thèses et mes compositions. Mais le jeu en valait la chandelle : j'étais devenu major de ma promotion... Ou presque.

Mon regard glissa à deux rangs devant moi, jusqu'à ce que mes yeux se focalisent sur mon pire ennemi : Koba'ra, issu d'une des plus grandes familles de Ryloth. Koba'ra et moi étions aussi proches dans nos résultats scolaires que dissemblables physiquement : là où il était grand et majestueux, j'étais petit et frêle et s'il brillait auprès de la gent féminine par sa beauté, je ne pouvais me targuer que d'un physique très banal. Et surtout, il était twi'lek là où moi j'étais un humain.

Notre rivalité avait éclaté dès le concours d'entrée à la faculté, au tout début de nos études. Lui et moi avons terminé tous deux premiers du concours en question, au nombre de points prêt. Depuis, chacun n'avait eu de cesse de tenter de battre l'autre à plate couture, ce qui n'arrivait jamais.

Quelquefois, je lui arrachais la victoire à quelques points et la fois suivante, c'était lui qui l'emportait. Notre rivalité avait fini par faire le tour de l'Université si bien que certains élèves avaient monté de véritables réseaux de paris sur nos performances. Et sans nul doute qu'aujourd'hui, le montant des paris serait gros.

Le twi'lek rejeta un de ses lekkus par-dessus son épaule et ce faisant, son regard croisa brièvement le mien. Il m'adressa un petit sourire satisfait, comme s'il ne se faisait aucun souci de la remise des diplômes. Moi en revanche, j'étais si stressé que je suais abondamment mais d'une sueur glacée. Ce matin, mon estomac n'avait rien voulu supporter et c'était donc le ventre vide que je m'étais présenté à la cérémonie de remise des diplômes. Battre Koba'ra n'était pas qu'une question d'orgueil ou d'honneur : tous à la faculté savaient que le cabinet Krane, la plus prestigieuse des firmes judiciaires de Coruscant, ne recrutait qu'un nouvel avocat à chaque cycle et l'honneur était justement réservé à celui ou celle qui sortait major de sa promotion. En d'autres termes, dans quelques minutes, je saurais qui de Kolba'ra ou de moi-même serait engagé par le cabinet Krane. Un instant, je me vis au barreau, défendant les couleurs de la firme et ses clients pour des centaines de milliers de crédits le contrat. Oui... Un fils de fermier qui devenait avocat dans la meilleure boîte du monde-capitale, ça en jetterait...

Les chuchotements de l'assemblée moururent quand le doyen de la faculté, le professeur Eboi Zionz, un vénérable thisspien de plus de quarante ans serpenta jusqu'au-devant de l'estrade.

Tous ici connaissaient la vie légendaire du professeur Zionz. Il avait quitté Thispiass des siècles auparavant, pour visiter la galaxie. Il s'était découvert un goût pour le droit et avait intégré la faculté de Coruscant. Il n'avait pas été nécessairement l'élève le plus brillant de l'Université mais avait brillé par son acharnement : sa thèse, soutenue sans temps mort pendant un temps consécutif de presque trois jours restait dans les

Annales de la faculté. Nous respectons tous le professeur Zionz, moi compris.

Sous son imposante masse de cheveux gris, qui lui cachaient tout le visage, je crus distinguer une lueur d'amusement dans ses yeux qui scrutaient la foule. Il s'éclaircit la gorge et parla. Il n'avait du haut de son pupitre, ni texte, ni prompteur. Son discours, il le connaissait par cœur.

- Élèves de la faculté de droit de l'Université de Coruscant ! Vous voici arrivés au terme de longues années d'études et je tenais en premier lieu à féliciter chacun d'entre vous. Il y a cinq ans lors de votre arrivée ici, vous étiez plus de vingt-mille à tenter l'aventure et aujourd'hui, ce nombre a largement diminué de moitié.

Le thisspasien eut un franc sourire :

- Et vous voici. Ici, devant moi et vos enseignants. Dans quelques minutes, vous recevrez vos diplômes qui prouveront à la galaxie toute entière que vous avez été dignes de la confiance que cette Université a placée en vous.

Oh que oui. Dès que j'aurais mon diplôme en poche, je me hâterais de le mettre sous verre et de l'exposer partout où j'irais !

- Vous êtes tous de fabuleux élèves, reprit le professeur Zionz. Mais même ici, certains se sont plus distingués que d'autres. Comme dans toute promotion, il y a un numéro un. Et cette année, le major de la classe de faculté de droit de l'Université de Coruscant est...

Je me raidis sur ma chaise. Si le professeur Zionz appelait mon nom maintenant, si "Alsh Nexhrn" étaient les prochains mots qui sortaient de sa bouche, alors c'était gagné, j'avais mon ticket pour le cabinet Krane !

- KOLBA'RA ! cria Zionz pour tenter de se faire entendre par-dessus les cris de joie de la foule.

Non. Non, non, non, c'était impossible, il ne pouvait pas me battre, pas maintenant, non !

J'étais le seul à rester assis, abasourdi comme frappé d'un croiseur en pleine poitrine alors que l'ensemble de mes camarades se levaient pour faire une ovation à mon rival qui gagnait tranquillement la scène. Il semblait si à l'aise, si détendu...

Le twi'lek serra la main du professeur Zionz et prit place sur le devant de la scène, multipliant les courbettes à l'envie, ravivant à chaque fois les vivats de la foule. Ce spectacle me donnait la nausée.

- Merci, dit Kolba'ra d'une voix paisible. Je suis très content de sortir major de cette promotion mais je crois qu'il est injuste que cet honneur me revienne à moi seul.

Exact. C'était à moi d'être cité en premier, pas toi !

Le twi'lek se gratta l'arête du nez un instant, sourit et reprit son discours :

- Je pense en particulier à une personne. Quelqu'un qui je pense, mériterait de sortir major autant que moi. Je veux bien sûr parler d'Alsh Nexhrn.

Aussitôt, tous les regards convergèrent vers moi comme si j'étais subitement devenu le point d'attraction central de la cérémonie.

Kolba'ra me fit un geste de la main l'invitant à le rejoindre sur scène. Je ne pouvais pas bouger, la simple idée de me lever me semblait insupportable. Pourtant je finis par accepter, et ce fut presque poussé par mes camarades de promotion que je me retrouvais sur scène, aux côtés de mon rival, du professeur Zionz et des autres enseignants. J'étais complètement déconnecté de la réalité, comme lorsque plus jeune, je m'affalais à deux heures du matin devant un holo avec un plateau débordant de bantha burgers. Je savais que c'était stupide mais j'étais incapable de faire un geste. Comme si mon corps était pris dans la carbonite.

Kolba'ra s'adressa encore une fois à la foule :

- Et dites-vous bien que le petit humain blond à côté de moi, lâcha-t-il en plaisantant, c'est à lui que je dois cette réussite. S'il n'avait pas été aussi bon, jamais je n'aurais eu la motivation nécessaire pour rester numéro un. Alors croyez-moi quand je dis que je lui dois beaucoup, à Alsh.

Je refrénaï un rire nerveux. Mon rival était en train de me féliciter lors de son triomphe. J'avais beau n'avoir jamais touché aux bâtons de la mort, je commençais à me poser des questions sur mon niveau de toxicologie. Étais-je en plein rêve ?

Le professeur Zionz glissa jusqu'à moi et me remit une feuille de filmplast nouée par un ruban écarlate aux couleurs de la faculté.

- Votre diplôme, jeune homme, me dit-il en me tendant le filmplast. Je lui posais la main sur l'épaule pour le retenir et alors que le nouveau major continuait son show devant une foule en délire je lui glissais à l'oreille :

- Combien de points ?
- Pardon ? répondit le doyen.
- Kolba'ra. De combien de points m'a-t-il battu pour être major de notre promotion ?
- Cinq points, monsieur Nexhrn.

Cinq points. Ma main retomba lentement le long de mon corps et je descendis les marches de la scène comme un automate, traversant la foule de mes camarades sans prêter attention aux félicitations, aux tapes amicales dans le dos et aux embrassades. J'aurais pu être à la place de Kolba'ra si seulement j'avais eu six points de plus. Quand on savait que l'examen de fin d'année était noté sur plus de dix mille points, six ne représentaient qu'une infime partie de l'équation. Alors, c'était raté. Krane allait engager Kolba'ra, pas moi. Le twi'lek aurait son interview sur l'Holonet, une entrée à son nom serait rédigée dans les archives de la faculté, il deviendrait immortel. Et moi... Moi, j'étais bon pour l'anonymat. Tout le monde retenait le nom du numéro un, jamais du numéro deux. Je serais sans doute approché par des cabinets d'avocats et diverses firmes, mais jamais par Krane. Un monde s'écroulait.

- Ouais... Dur, hein ? De devoir laisser sa place à un type comme Kolba'ra...

Je me retournai et reconnut l'homme qui venait de m'aborder : Dakcen Risus. D'un an mon cadet, aussi haut que large et tirant perpétuellement sur une cigarette à moitié terminée, Risus était connu dans toute l'Université et dans sa faculté politique pour son mépris profond des études. Je le connaissais très peu, c'était un ami d'un ami.

- Qu'est-ce que tu voulais dire, lui demandais-je, par laisser ma place ?
- Ça crève les yeux, répondit-il. J'ai beau ne pas être dans la fac de droit, j'ai mes échos. Tu savais que ta compétition avec Kolba'ra avait fait le tour de toute l'Université ? La faculté politique aussi. Personnellement, la victoire de l'autre tête de ver, je trouve ça anormal : je sais d'où tu viens. Je sais le travail que t'as dû faire

pour arriver jusqu'ici. Et voilà que cet empaffé te vole ton heure de gloire... Ces twi'leks, je te jure...

Je tentai de couper court à la conversation mais Risus était lancé :

- La famille de Kolba'ra est en cheville avec le conseil de l'Université, tout le monde le sait. Son oncle est sénateur... Tu penses s'il a des appuis ! Ça pue le népotisme là-dedans, tu peux me croire ! Ils n'ont qu'à se tourner les pouces puisque leur place est payée d'avance. C'est complètement injuste, si tu veux mon avis.

Dakcen fit une pause, le temps de tirer sur sa cigarette. Y voyant une opportunité, je m'y glissais :

- Écoute, j'ai été ravi de discuter un peu avec toi mais il faut que je rentre, là. Ma petite amie va me tuer si j'arrive encore en retard.
- Elle est pas venue voir la remise des diplômes ? s'étonna mon interlocuteur.
- Non, expliquais-je, elle travaille beaucoup en ce moment, c'est le rush à son bureau et... Excuse-moi, je ne sais pas pourquoi je suis là à te raconter ma vie. Mais c'était bien de parler, vraiment

Dakcen tira d'une de ses poches un petit morceau de filmplast sur lequel il griffonna une suite de chiffres :

- Voilà mon numéro, dit-il en me donnant le filmplast. Appelle-moi un de ces jours, je t'offrirai un jus de juma.

Fouillant le filmplast dans la première poche que je trouvais, je bredouillai un remerciement et quittai le parvis de l'Université, sautant dans un des taxis volants qui ne cessaient de charrier étudiants et leurs familles. Je donnai l'adresse de mon misérable studio au chauffeur et le speeder s'engouffra dans la circulation de Coruscant. Au fur et à mesure que l'Université s'éloignait, je me sentais un peu moins nauséeux. Mais il suffisait que je repense à Kolba'ra pour avoir à nouveau envie de vomir.

Je pouvais le jurer : le twi'lek allait me le payer. J'ignorais encore comment j'allais m'y prendre, mais il regretterait amèrement de m'avoir volé ma victoire !

Et jusqu'à la fin de ses jours, il maudirait le nom d'Alsh Nexhrn.

Chapitre 1

« Les intellectuels sont portés au totalitarisme bien plus que les gens ordinaires. »

G. Orwell.

J'habitais dans les niveaux médians de Coruscant, dans une zone pas très éloignée des secteurs industriels. Ce n'était pas par choix que je m'étais installé ici : lorsque j'étais arrivé sur le monde-capitale, cinq ans auparavant, je n'avais pas un crédit devant moi. On ne pouvait pas dire que la situation s'était améliorée avec le temps. Je vivais chichement, surveillant la moindre de mes dépenses. Je ne sortais presque jamais, l'essentiel de mon temps était consacré aux études. Et ces dernières venaient juste de s'achever. Cinq ans de travail acharné, allant jusqu'à mettre en péril ma santé, et je terminais second. Quelle injustice !

Le taxi me déposa à quelques encablures de chez moi. Je payai la course et descendis du véhicule, qui repartit aussitôt ; le quartier n'avait pas bonne réputation. Sans atteindre le niveau de non-droit du Corridor Écarlate, il était recommandé aux touristes d'éviter cette zone de Coruscant. Pour ma part, je ne m'étais jamais habitué à ces longues avenues grisâtres et crasseuses qui charriaient une perpétuelle odeur d'égout, et même le soleil couchant ne parvenait pas à insuffler la vie dans cette horreur visuelle. Non, ce n'était pas par choix que je m'étais installé ici ; l'unique avantage que j'y trouvais était le bas loyer. Je m'étais promis de m'offrir un superbe appartement sitôt que je serais engagé par le cabinet Krane, mais il fallait croire que cela aussi venait de me glisser entre les doigts.

Tout en marchant, je bloquais ma respiration pour ne pas trop être incommodé par l'odeur. Je vivais dans un véritable cloaque, voilà la vérité. Durant ces cinq dernières années, cela avait été supportable : je passais l'essentiel de mon temps à la faculté, ne rentrant chez moi qu'une ou deux fois dans la semaine. Mais désormais, les cours étaient terminés. Et je devrais fréquenter ce quartier pouilleux encore un long moment.

Je fis un écart pour éviter un toydarien à l'aspect misérable qui mendiait adossé contre un mur. Ses ailes qui voletaient à un rythme

ridicule étaient incapables de le maintenir en suspension. Il racontait son histoire à qui voulait l'entendre : qu'il était une victime innocente de la Guerre des Clones, blessé par les séparatistes. Je détournais la tête alors qu'il m'apostrophait. Il avait du culot de remettre la guerre sur le devant de la scène : nous avions gagné depuis quatre ans.

Est-ce qu'il n'était pas temps de tourner la page et de passer à autre chose ? Et puis un toydarien pauvre, sans vouloir être xénophobe, cela sonnait curieusement à mes oreilles. Les toydariens étaient des êtres cupides, tout le monde le savait. Le moindre crédit qu'ils trouvaient, ils le mettaient de côté, ne le dépensaient jamais. Alors un toydarien suffisamment dans la misère pour demander l'aumône... non, je n'y croyais pas une seconde.

Je n'étais pas spéciste. Je comptais beaucoup d'amis non-humains. Ma propre petite amie n'était-elle pas une zabrak ? Simplement, je pense que j'étais en droit de me poser des questions, c'est tout.

Je gagnai rapidement le hall d'immeuble délabré où j'habitais. La tour avait été construite sans aucun goût esthétique, presque un monceau de permabéton pur. Oh bien sûr, à des kilomètres plus haut, la construction était bien plus belle, recouverte de transparacier avec des miroirs pour refléter le soleil. Mais pas à ce niveau-là. Pour être tout à fait clair, on ne pouvait pas accéder aux étages supérieurs depuis ma zone de l'immeuble. Les turboélévateurs nous étaient inconnus, et un amas de planches barrait tout contact avec le monde du dessus. Mais je m'en moquais. Je ne me sentais pas faisant partie de ce quartier. Il aurait pu brûler, je n'aurais rien fait pour le sauver des flammes.

Je grimpai les escaliers quatre à quatre pendant de longues minutes pour enfin atteindre l'étage où je vivais. Trois appartements - quoique studios serait un mot plus approprié - se partageaient le palier. Je connaissais un peu le voisin qui habitait en face de chez moi : c'était un homme d'une cinquantaine d'années, ancien employé de l'administration coruscanti qui était parti à la retraite voici une demi-dizaine d'années. Nous échangeons quelques mots lorsque nous nous croisons, dînions chez l'autre environ une fois par an. C'était un homme calme et discret. Un parfait voisin.

Je ne pouvais pas en dire autant de l'autre : sorte de musicien de jazz au rabais, il passait le plus clair de son temps à souffler dans son bandfill

et à en tirer des sons atroces. Lui et moi nous étions plusieurs fois disputés à ce sujet mais il n'avait jamais arrêté de jouer. Quant à mes plaintes auprès des Forces de Sécurité de Coruscant, eh bien... Autant ne pas en parler.

Je glissai ma carte magnétique dans le lecteur prévu à cet effet et poussai la porte de mon appartement. Lorsqu'elle se referma derrière moi, je fus englouti par le noir. L'espace d'un moment, je ne fis rien, comme si être dans cette noirceur m'aidait à faire le point sur la situation.

Mais non, cela ne m'était d'aucun secours. Je tâtonnai à la recherche de l'interrupteur et le pressai. La mauvaise lumière jaune des lampes me déchira les yeux. Elle se reflétait parfaitement sur les murs blanchâtres, leur donnant un aspect maladif. Je me hâtai d'ôter ma toge universitaire pour passer des vêtements plus commodes. J'arrivai dans la pièce principale, qui faisait à la fois office de chambre, de salon, de salle à manger et de cuisine pour me diriger vers ma penderie.

J'ôtai de ma robe tous les papiers qu'elle contenait, diplôme y compris et j'en défis les boutons, l'arrachant presque à mon corps tant son contact me rappelait mon échec.

La simarre et le rebat furent eux aussi roulés en boule et jetés au sol sans ménagement. Je passai un pantalon de toile kaki et une chemise blanche, sans motif aucun et laissai les derniers boutons libres afin de pouvoir respirer un peu. Je refermai les portes de la penderie et pris sous le bras mes vêtements universitaires, pour les déposer dans le sac de linge sale. Alors que je m'en allais, ayant terminé ma besogne, je croisai mon reflet dans le miroir. Je me vis, du haut de mon mètre soixante, avec mes cheveux blonds en bataille et mon physique ordinaire. Mais ce n'était pas cela qui me frappait. Je venais de terminer cinq ans d'études à la faculté de droit de Coruscant. Je faisais partie de ceux qui étaient allés jusqu'au bout. Mes yeux verts auraient dû resplendir de fierté. Mais aujourd'hui, on ne distinguait presque aucune couleur dans mes prunelles. Ils n'étaient pas émeraude. Juste glauques.

Je repensai à la victoire de Kolba'ra et la nausée me saisit de nouveau. Mais cette fois-ci, je ne pus me retenir : je me précipitai au-dessus de la cuvette des toilettes, m'y penchai et vomis. N'ayant rien mangé de la journée, je ne pus régurgiter que de la bile, au prix de douloureux maux de ventre.

Enfin, au bout d'un temps interminable, les spasmes cessèrent. Je tirai la chasse et titubant à moitié, je m'adossai contre le carrelage craquelé des murs. La scène passait et repassait dans ma tête. Je voyais Kolba'ra et son petit sourire suffisant faire le beau devant nos camarades et nos professeurs.

Je restai à proximité des toilettes encore quelques minutes, au cas où, jusqu'à ce que je trouve la force de me lever. J'étais horriblement fatigué et je grelottais. J'allai passer un pull en laine de gabal et ouvrit le frigo. J'avais toujours l'estomac noué, mais j'avais besoin de manger pour récupérer de l'énergie. Je me saisis d'un nerfburger que j'avais laissé là la veille. J'allai m'affaler sur le canapé et mangeai sans plus attendre. Froide, la viande de nerf n'avait aucun goût, mais c'était peut-être mieux ainsi. Mon estomac ne protesta pas. Alors que j'avalais ma dernière bouchée, je me rendis compte que je mourais de soif : les muqueuses de ma bouche étaient complètement desséchées. Je retournai au frigidaire et y pris une brique de jus de fruit. Je bus directement à la bouteille, jusqu'à la vider. Puis, j'écrasai le carton avant de le jeter dans le bac qui irait à l'incinérateur de l'immeuble, si ce dernier n'était pas encore une fois hors service.

Puis, j'allai me rasseoir sur le canapé, n'osant rien faire. Je ne voulais pas allumer l'Holonet, de peur de tomber sur un reportage sur la remise des diplômes et je ne voyais rien à faire pour me changer les idées. Alors je me bornais à attendre, sans bouger. Au bout d'une demi-heure d'immobilité totale, je tournai la tête lorsque la porte du studio s'ouvrit et que ma petite amie, Dontika, pénétra dans l'appartement. Il devait s'être mis à pleuvoir dehors à en juger par l'eau qui gouttait de ses cornes et qui s'était fichée dans sa chevelure. Elle ôta son manteau et son sac et passa à la salle de bain prendre une serviette pour se sécher. Elle revint très peu de temps après auprès de moi, au salon.

- Je me suis faite surprendre par la pluie en sortant du travail, expliqua-t-elle en souriant et en s'essuyant les cheveux. J'étais sûre qu'aujourd'hui avec le beau soleil qu'on avait, je n'aurais pas besoin de parapluie. Et bien sûr, j'ai eu tort, dit-elle en gloussant.

Entendre son rire me fit du bien. Je crois que c'était la chose la plus agréable que j'ai entendue aujourd'hui. Même si notre couple n'était pas

toujours au meilleur de sa forme, j'étais vraiment content qu'elle soit là, avec moi.

Elle s'assit à mes côtés, séchant à présent ses cornes :

- Et toi, ta journée ?
- Je suis allé à la remise des diplômes, dis-je d'un ton neutre.

Elle posa sa main sur mon bras :

- Écoute, je sais que j'aurais dû être là-bas avec toi, je suis désolée. Si j'avais pu manquer le travail aujourd'hui, je te jure que je l'aurais fait.
- C'est pas si grave, lui assurai-je.
- Si, insista-t-elle. Je suis ta petite amie, nous vivons ensemble. J'estime qu'il est normal pour un couple de se soutenir.
- Sûrement, répondis-je d'un ton détaché.
- Qu'est-ce qui se passe ? demanda-t-elle, soudain inquiète. Tu n'as pas eu ton diplôme ? Ils t'ont refusé ?
- Non, non, la détrompais-je. C'est bon, j'ai eu mon diplôme.
- Mais c'est génial ! s'exclama-t-elle en se jetant dans mes bras. Ça y est, tu l'as, ton diplôme pour lequel tu travailles depuis cinq ans !
- Oui. Mais ce n'était pas pour ça que j'avais tant travaillé.

Elle haussa un sourcil :

- Je ne te suis plus, Alsh. Tu pourrais être plus clair ?
- Je voulais finir premier de ma promotion, pour travailler au cabinet Krane.
- Et c'est pas ce qui s'est passé, avança-t-elle.
- Non, c'est Kolba'ra qui termine major. Moi, je ne suis que numéro deux.
- Hé ! Tu fais deuxième sur dix-mille. Moi, j'appelle ça un très bon score, m'assura-t-elle.
- Un bon score de numéro deux, gémis-je en fixant mes pieds.
- Alsh, commenta-t-elle en me prenant le visage entre ses mains et en me forçant à la regarder droit dans les yeux. Je vais être plus claire : je suis fière de toi. Tu es un garçon intelligent et doué. On s'en moque si Krane ne t'engage pas. C'est pas le seul cabinet de Coruscant, si ?
- C'est le meilleur, soulignais-je.

- Et alors ? renchérit-elle. Tu n'es pas obligé de travailler pour la meilleure boîte de la planète. Je suis certaine que les autres cabinets payent grassement leurs avocats, eux aussi.
- C'est pas l'argent que je veux, soufflais-je en retirant les mains de Dontika de mon visage. C'était prouver au monde que j'étais bon à quelque chose.
- Et tu vas le faire, dit-elle avec assurance. Tu trouveras du boulot dans un bon cabinet, ici ou ailleurs. On n'est pas obligé de rester sur Triple Zéro. Dans le Noyau aussi, ils ont besoin d'avocats. Et ils t'engageront. Ils le feront parce que tu es bon dans ce que tu fais. Tu sais plaider et tu t'en tireras bien.

J'allais objecter lorsqu'elle posa son index sur mes lèvres.

- Tu t'en tireras bien, reprit-elle. Et je veux que tu saches ceci : je t'aime. Je t'aime depuis le premier jour où on s'est rencontrés dans ce parc, et je t'aimerai jusqu'au bout, quoi que tu fasses. Quoi que tu fasses, m'assura-t-elle en me souriant.

Elle se pencha vers moi et me donna un long baiser. Elle continua à m'embrasser jusqu'à ce que je bascule contre une des extrémités du canapé. Elle jeta la serviette qui entourait ses cheveux sur le sol de l'appartement, ôta mon pull et se mit à défaire les boutons de ma chemise. Je me laissai faire avant de répondre à ses caresses.

Nous nous endormîmes après l'amour et je m'assoupis blotti contre elle. Lorsque j'ouvris un œil, je constatai qu'il était une heure du matin et que j'avais très faim. Dontika dormait toujours, serrée contre moi. Je m'écartai délicatement d'elle et quittai le canapé sans faire de bruit. Je me dirigeai jusqu'au frigo pour constater qu'il était vide.

Il fallait que j'aille faire les courses. Mais à cette heure-ci, rien n'était ouvert... à part la petite épicerie d'en bas de la rue, juste à côté de chez moi. Elle restait ouverte toute la nuit. Je préférais éviter d'y aller le soir, à cause des bandes qui traînaient non loin. Mais je n'avais pas le choix, j'avais vraiment trop faim. J'enfilai mes habits, pris quelques crédits et mon passe. Avant de partir, je revins près du canapé, relevai la couverture de celui-ci pour que ma petite amie n'attrape pas froid, déposai un baiser sur son front et quittai notre studio.

Je courus dans les escaliers et dans la rue. Je ne tenais pas à rester dehors une minute de plus que le temps nécessaire pour acheter de quoi

caler ma faim. *Je ferais vraiment les courses tout à l'heure, quand il fera jour.*

La nuit, mon quartier était encore plus sinistre. Il n'y avait pas un voorpak dans les rues. Les clochards étaient rentrés au chaud sous une porte cochère et seuls quelques petits groupes de marginaux se tenaient çà et là, à l'écart. J'eus un frisson et hâtai le pas. Je tournai dans une petite ruelle encore plus sombre que le reste de la rue pour rejoindre l'épicerie dont je voyais les néons briller au loin dans la nuit coruscanti. J'étais au milieu de l'allée quand une silhouette, suivie d'autres, se dressèrent devant moi pour me faire obstacle. Malgré la pénombre, je reconnus le leader tout de suite : Dweik.

C'était un rodien qui se prenait pour le chef de la pègre du quartier. Lui et sa bande, également des rodiens, n'étaient pas dangereux, pour peu qu'ils n'aient pas bu. Et à en juger par l'odeur infecte qui émanait d'eux, ce n'était pas le cas.

- Hé, ricana Dweik, regardez qui voilà. Notre ami l'avocat !

Depuis que Dweik avait découvert que je suivais des études de droit, il ne perdait pas une occasion de m'insulter ou de me mépriser sur ce terrain-là.

- Laisse-moi passer, dis-je avec force.

- J crois pas, déclara-t-il, provoquant l'hilarité de sa bande. Tu sais qu'on a entendu parler de toi sur l'Holonet ?

Un de ses doigts ventousés gratta son groin vert écailleux.

- Ouais, lança un de ses compagnons, c'est vrai. Aux résultats de l'université de droit. On savait pas que t'étais aussi bon, dis-nous !

Nouveaux éclats de rires chez les rodiens. J'essayais de passer mais ils me barraient le chemin.

- Pas si bon que ça, dit un troisième membre de la bande. Finir deuxième quand même...

Il ne finit pas sa phrase car ce fut le moment précis où je lui expédiai mon poing au beau milieu du visage. Je voulus me faire croire que c'était parce qu'il s'était montré agressif mais je connaissais la vérité : j'avais fait cela car il m'avait renvoyé mon échec en pleine figure. Le rodien resta interdit quelques secondes, comme s'il ne réalisait pas que je venais de lui expédier un coup de poing. Puis, la bande se mit à crier en rodien et se jeta sur moi.

J'essayai de me défendre mais ils étaient trop nombreux. Ils me rouèrent de coups et me firent trébucher.

Je m'étalai dans la crasse de la ruelle. Ils m'insultèrent et me bourrèrent de coups de pieds. L'un d'eux me cracha au visage. Dweik, lui, se borna à une seule attaque mais de taille : un coup monumental dans les parties génitales.

Je hurlai de douleur alors que les larmes me montaient aux yeux. Ils me frappèrent encore un peu et l'un d'eux me fouilla, me volant l'argent prévu pour les courses. Puis, Dweik se pencha près de moi :

- On te laisse la vie pour cette fois. Mais il y aura une punition pour avoir attaqué mon copain. Alors tu devras chaque semaine, nous apporter disons...trois cents creds. Et si un jour tu ne peux pas payer, on te brise quelque chose. Et dans le cas où t'irais voir les flics, et je te signale au passage qu'ils ne viendront jamais, on le saura. Et on sait où tu habites. On sait à quel étage et on sait que ta porte d'entrée c'est de la bouse de chien kath. Alors si tu vas voir les FSC, on débarque chez toi, on casse tout et on pourrait même se payer ta schutta de copine, t'en dis quoi ?
- Espèce d'enfoiré ! articulais-je entre deux gémissements de douleur. Si tu touches à un seul de ses cheveux, je...
- C'est pas à sa coiffure qu'on en veut, s'esclaffa un des rodiens. Pas celle du haut, en tout cas.

Nouvel éclat de rire général qui me fila la nausée.

- Bon, dit Dweik en se relevant. J'espère que t'as pigé le message. J'attends les premiers creds demain, ici, à vingt heures en guise de premier versement. D'ici là, porte-toi bien, numéro deux !

Il s'éloigna dans la pénombre avec sa bande, me laissant meurtri dans l'allée. Je me relevai difficilement et clopinai jusqu'à mon immeuble. La montée des escaliers fut un calvaire. À l'intérieur de l'appartement, je verrouillai à double tour, bien conscient que cela ne servirait à rien si

Dweik et sa bande décidaient d'entrer.

Mon regard se porta sur Dontika, toujours endormie sur le canapé. Je n'allais pas rester sans rien faire alors que la vie de ma petite amie était menacée par ces monstres ! J'allais jusqu'à l'amas de papiers que j'avais retirés de ma toge universitaire et en défis un filmplast en bien mauvais état. Je composais le numéro qui y était inscrit sur ma petite console de

communication portable. Je n'eus pas à attendre très longtemps avant que mon interlocuteur ne décroche.

- Dakcen ? C'est Alsh. Désolé de t'appeler aussi tard, mais c'est très important. Il faut absolument qu'on se voie dans la journée. D'accord, répondit Risus d'une voix pâteuse. Disons onze heures du matin au café de l'Université ?
- Ça me va, répondis-je. Et encore pardon pour t'avoir réveillé.

Je raccrochai et jetai un regard à ma petite amie qui venait de se retourner sur le canapé. Non. Je ne laisserais jamais Dweik et les siens la mettre en danger. J'étais prêt à tout pour la protéger.

Et les évènements ultérieurs le prouveraient amplement, même si à cet instant précis, j'étais loin d'imaginer que cet appel, que je venais de passer à une heure et demie du matin allait autant chambouler ma vie, celle de ma petite amie et celle de milliards de personnes.

Je pénétrai dans le café de l'Université à onze heures précises. L'établissement n'était pas situé directement dans les bâtiments universitaires, mais sur le parvis. Les propriétaires accordaient d'importantes réductions aux étudiants des différentes facultés, ce qui leur fournissait une clientèle très abondante. Pour ma part, je fréquentais ce café de temps en temps, lorsque poussé par mes camarades, je m'accordais un verre après une dure journée de cours.

Le bar était dominé par des couleurs chaudes, principalement du rouge et de l'orange. Les clients pouvaient consommer au comptoir ou bien prendre place autour des nombreuses tables garnies de banquettes en faux cuir. Je fus surpris de ne pas trouver tant de monde dans le café : quelques couples sirotaient un verre ici et là et un groupe de jeunes, dont les vêtements étaient frappés du sceau de l'équipe d'hoverball de l'Université, qui devaient sans doute encore fêter la fin des cours. Je repérais rapidement Dakcen, attablé devant une tasse de thé. Il me fit signe et je vins le rejoindre.

Il avait abandonné lui aussi ses vêtements universitaires pour des habits plus civils : un simple jean bleu et un t-shirt beige. Je ne pus m'empêcher de remarquer que le sceau impérial était imprimé sur son haut, là où se situait le cœur.

Quand il me vit et découvrit l'état de mon visage, couvert de bleus et d'écorchures, il eut une expression inquiète et me demanda sans attendre ce qu'il m'était arrivé. Je lui résumai rapidement la situation, mentionnant l'agression et le racket. Dakcen lâcha un juron et enchaîna sans attendre :

- Tu aurais dû me dire tout ça ce matin quand tu m'as appelé. J'aurais pu venir tout de suite.
- Non, objectais-je. Ma copine était dans la pièce, je ne voulais pas qu'elle découvre ce qui s'était passé.
- Attends, m'interrompit-il. Elle sait pas que tu t'es fait attaquer ? Et ton visage ?
- Je suis parti avant qu'elle ne se réveille et je lui ai laissé un mot, lui disant que je prenais une journée pour souffler après la fin des cours.
- Donc, conclut-il, elle ne sait pas qu'une bande de sales rodiens te fait chanter...et qu'ils menacent de la violer si tu ne payes pas.
- Non, admis-je. Je voulais pas l'inquiéter.
- Et qu'est-ce que tu comptes faire ?
- Je sais pas trop, dis-je en haussant les épaules. Voir les flics ?

Il secoua la tête négativement :

- Non, ils feront rien. Ils vont se borner à une enquête de routine, les rodiens se tiendront à carreau deux-trois jours et dès qu'ils le pourront, ils se vengeront.
- Alors je fais quoi ? Je paye ?
- Surtout pas ! cria-t-il avec une force et une vigueur qui me firent sursauter. Si tu commences à baisser la tête devant ces animaux, tu es fini. Ils en voudront toujours plus, à te sucer la moelle comme des putains d'anzatis. Ce qu'il faut, c'est envoyer un message fort à ces minables. Un message qui dit que dès qu'ils te cherchent des ennuis, ils vont souffrir en réponse, c'est tout.
- Je sais pas, dis-je. Je suis pas très bon en combat : ils m'ont massacré ce matin...
- À cinq, de nuit, sur leur territoire ? Tu rigoles ou quoi, bien sûr qu'ils ont eu l'avantage. C'est des lâches. Je suis certain que ce Dweik aurait jamais osé te défier les yeux dans les yeux.
- Ouais...mais ça ne règle pas mon problème.

Dakcen but un peu de thé, tout en me proposant de commander quelque chose, qu'il m'offrirait. Je portai mon choix sur une bière d'Aldérande, que le droïde-serveur ne fut pas long à apporter. Risus vida sa tasse et la reposa avec force sur la coupelle.

- Je crois que j'ai la solution, dit-il en se grattant le menton. J'ai des amis, des costauds. Ils pourraient s'occuper de ces animaux en un rien de temps.

L'idée d'employer des gros-bras me fit frémir :

- Attends, je veux pas d'ennuis, moi, et j'aurais jamais l'argent pour les payer tes hommes et...

Il me coupa :

- Je ne te parle pas d'argent, Alsh. Crois-moi si je te dis que mes amis, ils seront contents de casser du rodien, surtout si la vie d'un humain est en jeu. Et les ennuis, c'est ces pouilleux de Rodia qui vont les avoir, pas toi.

J'étais partagé. D'un côté, la solution proposée par mon nouvel ami me semblait quelque peu extrême, mais de l'autre, elle me semblait la seule efficace.

- Et si après ça, Dweik et ses hommes reviennent à la charge ?

Risus eut un rire :

- T'en fais pas. J'ai jamais vu un alien, aussi bête soit-il, ne pas comprendre un message de Redra.
- Redra ?
- Mon copain, celui dont je te parlais. Il est à la CompForce et...

Je le coupai :

- Pardon, à la quoi ?

Il me jeta un regard interloqué :

- Tu me fais marcher, là, hein ? La CompForce, la branche militaire du COMPORN.

Le signe éveilla un vague souvenir en moi, j'avais déjà entendu ce terme à quelques reprises sur l'Holonet.

- Attends, c'est pas cette organisation de soutien à l'Empire ?
- C'est bien plus que ça, dit-il en souriant. On aide l'Ordre Nouveau à se répandre et on le soutient partout où il est.
- "Nous" ?

- J'en fais partie, m'annonça-t-il. Coalition pour l'Amélioration, au Développement Sectoriel, bureau Modification.
- Et c'est quoi, ça ? demandai-je en haussant un sourcil.
- J'aide les sociétés et les organisations à y voir plus clair, leur faire comprendre qu'être pour l'Empire, c'est s'aider soi-même.

Je bus un peu de bière, cherchant à reprendre mes esprits. Les paroles de Dakcen me donnaient le tournis. Je le savais pro-impérial, mais je n'aurais jamais imaginé qu'il fasse plus que simplement militer.

- Je ne connaissais pas du tout, admis-je en reposant mon verre sur la table. Et ça fait longtemps que l'organisation existe ?
- C'est né en même tant que l'Empire. Quatre ans, donc.

Je hochai la tête, ne sachant pas vraiment quoi répondre après ça. Je décidai d'en revenir au sujet principal :

- Et donc ton ami, là, ce Redra. Il pourrait m'aider ?
- Il en serait ravi ! m'assura Dakcen. Si tu veux, je peux l'appeler dès maintenant...il pourrait venir ici en moins d'une heure.

Je soupesai le pour et le contre, puis :

- Ouais, bredouillai-je. Ouais, bonne idée.

Pour dire la vérité, me lier avec quelqu'un comme ce Redra me semblait une très mauvaise idée. Pas tellement pour ses opinions sur l'Empire, j'étais moi-même totalement apolitique. Cependant, je répugnais à approcher les militaires. Je ne pouvais pas vraiment l'expliquer, c'était viscéral. Il était pourtant vrai que Dakcen avait fini par me convaincre : il fallait stopper Dweik et ses amis et le faire le plus vite possible. Pas seulement pour moi et Dontika, mais pour tous ceux qui étaient menacés par ces rodiens.

Dakcen prit un comlink dans sa poche et contacta son ami. Je n'écoutais qu'à moitié, distrait par la douleur de mes blessures qui venait brusquement de monter en puissance.

J'avais eu de la chance : Dweik et ses amis ne m'avaient rien cassé. Ils s'étaient bornés à me pocher un œil et me couvrir le visage et le corps d'hématomes. Globalement sourde, la douleur ne me gênait pas tant que cela. Je m'inquiétais surtout sur la façon dont j'allais expliquer la provenance de mes blessures à Dontika. Partir avant son réveil ne marcherait qu'une fois ou deux et je serais bien forcé de la croiser : nous vivions ensemble, après tout.

Risus m'arracha à mes pensées en s'adressant à moi :

- Il sera bientôt là avec quelques hommes. Et je lui ai demandé d'apporter de la pommade au bacta pour ton visage.
- C'est pas la peine, tentais-je d'argumenter, je m'en sortirai très bien.
- Tu plaisantes, j'espère ? Il est pas question que ta petite amie te voie comme ça. Si tu comptes lui cacher ton agression, il faut y aller jusqu'au bout. Tu fais, ou tu ne fais pas. Les demi-mesures, essayer, ça n'existe pas.

Il marqua une pause puis :

- Et au fait, toi et elle, comment vous vous êtes connus ?

J'esquissai un petit sourire en me remémorant notre rencontre qui allait bientôt dater de trois ans.

- Tu vas être déçu, dis-je sur le ton de la plaisanterie, ça n'a rien d'extraordinaire. J'avais décidé de m'accorder une journée au calme après une grosse série d'examens. J'étais allé me promener au square Dhalbreth, flâner un peu sous les arbres, prendre le frais. Je me baladais depuis une petite demi-heure quand j'ai été abordé par une jolie zabrak, qui m'a demandé comment rejoindre la place Nicandra. Je l'ai renseignée, nous avons engagé la discussion et nous nous sommes plu. C'est aussi simple que ça, conclus-je.
- Elle est zabrak ?
- Oui, pourquoi ?
- Oh, pour rien... Juste que c'est rare de voir des humains en couple avec des aliens, c'est tout.
- Pas tant que ça, lui fis-je remarquer. T'as qu'à regarder derrière toi, dis-je en pointant un couple mixte - une humaine et un ryn - installé à quelques tables de nous.

Il ne répondit pas. Sentant un sujet sensible, je préférerais ne pas insister et glisser sur un autre sujet.

Nous parlâmes de choses et d'autres pendant environ trois-quarts d'heure, lorsque Dakcen arrêta brusquement de parler et je me retournai à moitié pour découvrir un humain à la peau cuivrée et aux cheveux rasés, dans des vêtements à la coupe stricte, qui se dirigeait vers notre table.

Mon compagnon se leva pour le saluer. Les deux hommes se donnèrent une vigoureuse poignée de main.

Dakcen m'invita à me lever et fit les présentations :

- Alsh, je te présente le lieutenant Redra Kraik, officier dans la section Assaut de la CompForce. Redra, voici Alsh Nexhrn, le meilleur élève de la faculté de droit de Coruscant.

Kraik me gratifia d'un respectueux signe de tête.

- Enchanté. Dakcen m'a parlé de votre problème. Et je pense être en mesure de le résoudre.
- Surtout, je ne voudrais pas...

Il me coupa d'une façon un peu brusque, mais franche :

- Les amis de mes amis sont mes amis. Moi et mes hommes allons nous charger de cette bande avec plaisir.
- Vos hommes ? demandais-je.
- Redra est chargé d'entraîner un petit groupe d'hommes qui veulent entrer dans la CompForce. Se charger de Dweik et ses amis sera une épreuve de plus.
- Ils sont dangereux, fis-je remarquer. Vos hommes pourraient prendre un mauvais coup.
- Nos entraînements sont si durs que quatre-vingt-huit pour cent de nos recrues échouent à entrer dans la CompForce. Croyez-moi si je vous affirme qu'ils sauront casser la tête de quelques animaux.

Kraik marqua une courte pause avant de me déposer un tube de pommade dans la main :

- Voilà le traitement au bacta pour votre visage. Vous devriez commencer tout de suite. Une application par heure. Vous retrouverez figure humaine avant le soir.
- T'es sûr que ça marchera aussi vite ? demanda Dakcen. Il faudrait qu'il n'y ait plus de traces avant vingt heures. C'est le moment où sa petite amie rentre du travail.
- Ça marchera, m'assura Redra : nous utilisons la même à la caserne. Si ça soigne aussi bien les traces de blaster, ce ne sont pas quelques bleus qui vont lui résister.
- Bon. On y va ? demanda Dakcen, impatient.

Kraik hocha la tête et quitta le café avec nous, après avoir laissé Risus payer les consommations. Le militaire nous entraîna jusqu'à un speeder

épuré, garé non loin des quartiers universitaires. Dans le véhicule, trois jeunes hommes, d'une vingtaine d'années, patientaient sans dire un mot. Tous portaient le même ensemble de vêtements gris ainsi qu'un brassard rouge flanqué de l'étoile impériale. Ils ne posèrent aucune question lorsque nous prîmes place dans le speeder, se bornant à changer de position pour nous faire de la place, à Dakcen et à moi.

Je donnai les coordonnées de mon quartier à Kreik qui y conduisit le véhicule sans attendre. Il vola à très haute vitesse et nous gagnâmes l'arrondissement où je vivais. Voir des lieux aussi familiers depuis un airspeeder inconnu, aux côtés d'une milice impériale, avait quelque chose de particulier.

Kreik arrêta le véhicule à quelques encablures de la ruelle qui servait de quartier général à la bande de Dweik. Le militaire aboya un ordre et les trois jeunes hommes bondirent hors de l'airspeeder, brandissant des matraques électriques. Redra descendit du véhicule à son tour, attachant lui aussi un brassard à son bras. J'interrogeais du regard Risus sur cette curieuse manie et il m'expliqua qu'ainsi, les badauds reconnaissent le signe impérial et se tenaient à l'écart. Dakcen m'invita à accompagner les militaires, pour les voir en action et les guider jusqu'à la bande de Dweik. Le cœur un peu serré, j'acceptais de mener la troupe.

Les quelques personnes que nous croisâmes en rejoignant la ruelle s'éloignèrent respectueusement en baissant les yeux. Ils sentaient qu'un évènement grave allait arriver et tentaient de se tenir le plus à l'écart possible.

Je retrouvai la ruelle où j'avais été massacré ce matin, mais comme investi d'un pouvoir supérieur.

La bande de Dweik surgit des ténèbres de la ruelle, pensant faire face à un groupe de badauds, facile à racketter. Mais l'inquiétude se lit clairement sur leur visage quand ils virent les militaires marcher sur eux, brandissant leurs matraques.

Dweik, pour ne pas perdre la face, tenta d'invectiver Redra :

- Il y a un loyer pour passer ici : c'est chez nous. Alors sortez vos creds ou...
- Ou quoi ? lui demanda Kreik d'un air supérieur. Tu penses nous effrayer, face de grenouille ? Ah, c'est sûr, c'est moins évident de

faire les fiers quand on attaque pas à cinq un seul homme dans le noir.

- Je...je...bredouilla Dweik. Écoutez, on cherche pas les ennuis.
- Eh bien, c'est perdu, l'alien. ATTAQUEZ !

Aussitôt que l'ordre fut lâché, les trois jeunes hommes se jetèrent sur les rodiens. Les militaires n'étaient peut être que trois contre cinq, mais ils frappaient avec une violence qui faisait rompre toute volonté à leurs ennemis. Au bout de quelques minutes d'échauffourée, les rodiens paniquèrent et tentèrent de fuir. L'essentiel fut mis à terre avant d'avoir fait trois pas par les soldats, mais un des rodiens parvint à s'échapper. Je remarquais que les militaires ne se lançaient pas à sa poursuite. J'en compris la raison lorsque Kreik dégaina un blaster et après avoir tranquillement visé le dos de l'alien qui fuyait, il tira. Le rodien poussa un cri informe et s'écroura sur le sol. Kreik esquissa un sourire qui me glaça le sang et m'invita à me rapprocher des rodiens maîtrisés. Il se tenait devant Dweik, recroquevillé contre un des murs de la ruelle.

- Tu reconnais ce garçon ? lui cracha le militaire en me désignant.

Le rodien hochait la tête en tremblant. Redra s'adressa à nouveau à lui :

- Alors tu dois comprendre pourquoi on te laisse la vie sauve. On fait ça pour que tu comprennes qu'essayer de racketter un humain, c'est une très mauvaise idée. Encore plus de menacer une personne à laquelle il tient. Alors imprime bien : tu te tires de ce quartier, tu dégages ! N'adresse plus jamais la parole à ce garçon, ne cherche plus jamais à le voir.

Un des jeunes garçons m'apporta une petite pile de crédits : l'argent qu'ils m'avaient volé ce matin.

Redra continuait à parler avec le malfaiteur, le frappant à intervalles réguliers quand il mettait trop de temps à répondre à telle ou telle question. Puis, il décida de conclure :

- Bon. On va te laisser. Mais quand même, te laisser partir juste comme ça alors que t'as insulté à ce point son amie...non, ça ne se fait pas. Alsh, approchez.

Je me penchai sur le rodien qui tremblait de tout son corps. Kreik posa le canon de son arme sur l'entrejambe du rodien. Il m'invita à prendre la poignée de l'arme. Je commençai par refuser mais il insista tant que je me retrouvai à braquer le blaster sur les testicules de Dweik.

- Appuyez, insista Kreik. Pressez la détente, allez !
- Je...bredouillai-je. J'ai jamais fait ça et...
- C'est pas dur. Pressez simplement la détente avec votre index.
- Mais, je ne veux pas aller jusque-là...il a compris la leçon, non ?
- Ces animaux ne comprennent jamais rien ! Le seul moyen de bien leur faire comprendre, c'est la douleur. Et peut-être qu'il sera moins attiré par l'acte s'il ne peut plus rien faire.

L'image de Dontika s'imprima dans mon esprit. Je repensais à mon serment de la protéger à tout prix. Est-ce que j'étais prêt à aller jusqu'au bout ?

La réponse était évidente : Dweik était un danger. Si on le laissait partir comme ça, il pourrait frapper à nouveau. Il n'y avait qu'une seule chose à faire.

J'appuyai et détournai la tête. Mon bras partit brusquement en arrière dans un éclair rouge auquel fit écho l'horrible cri de douleur de Dweik.

Kreik posa sa main sur mon épaule :

- Du bon travail, mon ami. Vous êtes digne de votre race.

J'allai lui rendre le pistolaser mais il déclina :

- Gardez-le. Souvenir.

Il claqua des doigts et les autres militaires retournèrent au speeder au pas cadencé.

- Je dois y aller, affirma Kreik d'un air paisible. Passez une bonne journée.

Il me salua et alla rejoindre ses hommes, me laissant seul avec Dakcen dans la ruelle. Hormis nous et Dweik qui s'était évanoui, il n'y avait plus personne. Risus eut un rire :

- Tu vois que le problème pouvait se régler rapidement. Allez, viens, on s'en va.

Je le suivis jusque dans la rue où nous nous séparâmes. Avant de s'éloigner, il s'adressa à moi une dernière fois :

- Avant que j'oublie : demain, je vais à une petite réunion du COMPORN avec des amis. Ça te dirait de venir ?

J'hésitai : fréquenter cet organisme ne me plaisait pas tant que ça mais je me sentais redevable envers Dakcen.

- Ouais, bien sûr, pourquoi pas ?

- Parfait ! Je passerais donc te chercher vers dix heures du soir. A demain !

Nous nous quittâmes pour de bon après une vigoureuse poignée de main. Je restai dans la rue de ce quartier misérable, comme je l'avais fait tant de fois ces cinq dernières années, mais quelque chose avait changé : les personnes que je fixais, du simple passant au dernier mendiant, baissaient le regard et courbaient la tête devant moi.

Je venais de faire connaissance avec quelque chose de nouveau, que j'avais peut-être cherché toute ma vie : le sentiment de puissance. Et j'avais la drôle d'impression que si je continuais à fréquenter Risus et ses amis, ce sentiment pourrait bien devenir quelque chose de familier.

Je passai le reste de la journée en ville, profitant de ce laps de temps pour essayer la pommade que m'avait confiée Kreik. Le militaire ne s'était pas moqué de moi : il ne fallut que quelques heures pour que la quasi-totalité des bleus disparaissent, me laissant avec un visage pratiquement indemne. Il me restait encore quelques stigmates de l'agression de ce matin, mais elles étaient globalement invisibles. Si Dontika m'interrogeait sur leur provenance, je pourrais toujours lui dire que j'avais trébuché et que je m'étais stupidement cogné le visage.

Le reste de la journée me permit aussi de faire le point sur ces nouveaux évènements. Assurément, j'étais satisfait de la leçon donnée à Dweik et à ses hommes : ils ne reviendraient plus menacer qui que ce soit, ils étaient hors d'état de nuire. Mais quand Dakcen avait mentionné ses amis, je m'étais figuré une bastonnade en règle, pas un massacre, une castration et un assassinat.

J'étais partagé. Cela n'avait beau être que des malfaiteurs, leur châtiment m'avait semblé excessif.

Surtout celui qui avait été abattu par Kreik.

J'avais tout de même assisté à un meurtre. Meurtre que j'avais moi-même provoqué, en lâchant Redra et ses hommes sur les rodiens. J'avais beau me persuader qu'il n'y avait pas eu d'autre choix à prendre, je sentais que je me mentais. Je décidai d'éluder ces sentiments pour quelques jours, le temps d'y voir plus clair. J'avais besoin de me changer les idées après cinq ans à étudier le droit et approcher un peu la politique, par le biais du COMPORN, me semblait une bonne idée.

Je profitais

d'une borne Holonet publique pour mieux me renseigner sur l'organisation.

De son nom complet Comité pour la Préservation de l'Ordre Nouveau, elle était effectivement née avec l'Empire, il y avait pratiquement quatre ans. Elle regroupait une foule de sections, chacune centrée sur un thème différent : il y avait une branche politique, une branche artistique, une branche éducative et ainsi de suite. Je découvris, à ma grande surprise, que le COMPORN s'occupait aussi de justice, en s'efforçant de rédiger un code juridique applicable au territoire impérial tout entier. Il était vrai que l'Ancienne République avait laissé un certain chaos dans le système législatif et juridique, chaque système préférant fonctionner selon ses propres lois que selon une loi unique. À la faculté de droit, deux écoles s'affrontaient : certains pensaient qu'il fallait laisser les choses en l'état pour empêcher la naissance d'inégalités que créeraient nécessairement des lois générales et d'autres, au contraire, soutenaient qu'un régime politique devait avoir un code de référence qui soit valable sur tout son territoire. À l'Université, j'avais défendu la deuxième école, imité en cela, chose rarissime, par Kolba'ra. La nécessité d'écrire un grand code juridique nous semblait une telle évidence que c'était le seul point sur lequel nous travaillions en commun et non l'un contre l'autre.

Je flânai encore un peu dans Coruscant puis retournai dans mon studio à l'heure du dîner. J'y retrouvai ma petite-amie et nous mangeâmes tout en s'accordant sur le déroulement de la journée de demain : c'était notre anniversaire de rencontre et nous tenions à le fêter. Dontika avait posé sa journée en prévision et nous échangeions sur le programme du lendemain. Après diverses propositions, nous décidâmes d'aller nous promener au square Dhalbreth, lieu où notre histoire avait commencé. Comme l'idée d'aller au restaurant à midi nous déplaisait à tous les deux, nous optâmes pour la solution la plus simple, soit un pique-nique, directement dans le parc.

Et effectivement, le lendemain, nous marchions ensemble dans les allées du square Dhalbreth. Le square n'était pas le plus grand de Coruscant ni le plus varié. Il était d'une grande simplicité : de longues étendues d'herbe verte, de grands arbres sous lesquels les promeneurs pouvaient s'étendre à l'ombre et un plan d'eau artificiel assez important où barbotaient quelques canards. L'endroit nous plut et nous y

déployâmes notre nappe. Il faisait un soleil radieux et de nombreux autres couples nous imitaient, profitant du cadre agréable du parc pour mettre de côté leurs soucis pendant quelques heures. Alors que nous en étions au plat de résistance - en fait, de simples morceaux de gornt coupés en dés -, je prévins Dontika, au détour d'une phrase, que j'avais rendez-vous avec un ami ce soir et que je rentrerais sûrement tard.

- Il devrait venir me chercher vers dix heures. Je ne sais pas à quelle heure je rentrerai.
- Et qui vient te chercher ? demanda-t-elle. Je ne te connais pas beaucoup d'amis avec qui tu sors faire la fête en pleine nuit.
- Tu le connais pas, c'est un type que j'ai connu à l'Université. Il était à la faculté de politique, je crois. Je suis tombé sur lui par hasard le jour de la remise des diplômes et on a sympathisé.
- Et te faire faire la tournée des bars à dix heures du soir, tu appelles ça sympathiser ? pouffa-t-elle.
- Je pense pas qu'il soit très bar, dis-je en riant à mon tour. Il est assez...

Je cherchai mes mots un instant :

- ...assez carré dans son genre, tu vois ? Enfin, il m'a rendu un service et j'estime qu'il est normal que je sorte avec lui ce soir. Je me sens un peu comme son débiteur.

Dontika but une gorgée d'eau à même la bouteille. Après l'avoir refermée, elle la reposa sur la nappe.

- Il t'a rendu service ?

Je me mordis les lèvres. J'avais essayé de passer l'information comme cela, au détour d'une phrase, mais j'aurais sans doute dû me taire tout à fait. Qu'est-ce que je devais faire ? Lui dire la vérité, quelque chose du genre "oh rien chérie, juste envoyé une bande de copains à lui massacrer un gang de rodiens qui m'avait agressé et qui voulait te violer...tu peux me passer le pain, s'il te plaît ?" était totalement exclu. Je ne pouvais plus non plus passer l'information sous silence : Dontika détestait quand je lui cachais la moindre information. Alors j'optais pour la seule solution que je jugeais acceptable : un magnifique mensonge.

- Oh, rien, dis-je en passant négligemment la main dans mes cheveux pour me donner l'air détendu. Il a récupéré quelques cours pour moi et me les a donnés. Tu vois, rien d'exceptionnel.

- Des cours alors que vous étiez en plein dans votre examen final ? Et tu me disais bien qu'il faisait politique, pas droit ? dit-elle en levant un sourcil.
- Heu...non, bredouillais-je, ça date de plusieurs mois. J'avais promis à Dakcen de lui revaloir ça dès que les cours seraient terminés et comme ils le sont, je...

Elle me fixa d'un air très sérieux avant de soudain éclater de rire :

- Ça va, je te fais marcher, gloussa-t-elle. Tu as bien le droit de sortir t'amuser un peu après cinq ans d'études.

Je sentis une suée froide couler le long de mon dos. Pouh...je détestais quand elle me piégeait comme ça. Je me faisais avoir à chaque fois.

Dontika finit son repas, se leva, s'étira comme un chat avant de se laisser tomber sur l'herbe tendre. J'allais ranger les restes de notre repas et nettoyer un peu quand elle étendit le bras, me saisit au poignet et me força à m'allonger auprès d'elle. Je tombai plus que je ne m'installai au sol, mais la pelouse amortit ma chute. J'allais me relever immédiatement quand ma petite amie posa sa main à plat sur ma poitrine, comme pour m'intimer l'ordre de ne pas bouger. Elle se déplaça pour se coller à moi :

- Bouge pas, dit-elle en passant ses bras autour de moi. Je voudrais te montrer quelque chose. Tu vois cette planète ? me questionna-t-elle en pointant du doigt une minuscule sphère dans le ciel.

Je plissai les yeux comme si cette action permettait de zoomer sur la planète :

- Heu, oui, je crois.
- C'est Anaxes, expliqua-t-elle. Une planète surtout militaire, mais les habitants ont fait des efforts pour faire de Pols Anaxes, la capitale, un endroit tranquille avec de la verdure et de la vie.
- Oui, je connais un peu la planète, je veux dire, je l'ai un peu étudiée à l'école, en cours de géographie galactique comme d'autres mondes du Noyau, mais j'avoue que je ne vois pas du tout où tu veux en venir.
- Alsh, dit-elle en se redressant sur un coude et en me fixant, ma boîte vient d'ouvrir une filière là-bas. Un petit nombre d'employés vont être mutés sur Anaxes et j'aimerais en être.
- Tu n'aimes plus Coruscant ?

- C'est pas que j'aime plus, soupira-t-elle, c'est juste que j'en ai assez de voir des immeubles et encore des immeubles partout où je pose les yeux. J'aimerais habiter dans un monde plus calme, moins peuplé, moins pollué.
- T'as vingt-trois ans, dis-je avec un petit sourire. C'est un peu jeune pour faire ton retour à la terre, non ?
- Je suis sérieuse, chéri, affirma-t-elle en replaçant une de ses mèches de cheveux derrière l'oreille. Tu trouves que Triple Zéro est un endroit convenable pour élever un enfant ?

Je manquai de m'étrangler :

- Tu es enceinte ? questionnai-je, très nerveux.

Voyant mon état, elle pouffa :

- Non, je ne suis pas enceinte, ne t'inquiète pas. Mais mon argument tient. Si nous voulons avoir un avenir ensemble et une famille...

Je dressai la main pour l'arrêter :

- Je suis pas sûr de vouloir des enfants. Pas tout de suite, en tout cas.
- Alsh, me reprit-elle, je te parle pas de tout de suite, mais de dans quelques années. On est encore jeunes, c'est vrai, mais si on a un enfant - et j'espère qu'on en aura - je ne veux pas l'élever dans cet environnement, déclara-t-elle en pointant du doigt les immeubles situés autour du parc. Ce que je veux, c'est entendre un autre bruit que celui des speeders quand j'ouvre une fenêtre, ne pas voir des zones urbaines quand je suis dans un square. Je veux autre chose.

Ne sachant pas trop quoi répondre, je me mordillai la lèvre inférieure. Dontika avait souvent parlé de vouloir s'installer ailleurs une fois mon diplôme en poche, mais je n'avais jamais songé qu'elle désirait à ce point déménager. Ni bâtir une famille avec moi. Certes, je l'aimais, mais je ne me sentais pas encore prêt à devenir père : je n'avais que vingt-cinq ans, par les canyons de cristal de Chandrila ! J'étais un peu jeune pour fonder une famille. Et surtout, je refusais d'avoir des enfants tant que je n'aurais pas une bonne situation. Je n'obligerais pas mon fils ou ma fille à vivre le même calvaire que moi. Mes enfants ne seraient jamais dans le besoin, je

le jurais par les étoiles ! Cette réflexion amena naturellement une question dans ma bouche :

- Et si on va là-bas, dis-je d'une voix sérieuse, toi, tu travaillerais toujours pour ta compagnie d'assurance, c'est bien ça ?

Ma petite amie hocha la tête. J'enchaînai sans attendre :

- Et moi ? Qu'est-ce qu'un avocat tout nouvellement diplômé ferait sur Anaxes ?
- Je me suis déjà renseignée, affirma-t-elle en jouant avec un brin d'herbe. La Citadelle, le grand complexe où toutes les sociétés importantes de la planète ont leur siège, recherche justement des représentants, capables de plaider pour elle dans les tribunaux de la planète. D'après ce que j'ai trouvé sur l'Holonet, ils payent bien leurs avocats.
- Je sais pas trop, dis-je après un blanc. C'est un peu...précipité, tu vois ? Je viens d'avoir mon diplôme avant-hier, tu m'annonces aujourd'hui que tu veux déménager, bâtir une famille avec moi...

Je pris ses mains dans les miennes :

- Je t'aime, c'est pas la question, mais j'aimerais que tu me laisses un temps de réflexion, d'accord ? Disons, quelques semaines, au moins le temps que je m'y retrouve. Tu veux bien ?

Elle hocha la tête. Je souris en réponse et l'embrassais. Nous restâmes encore allongés sur l'herbe quelques minutes puis, nous nous forçâmes à bouger. Je rangeai soigneusement les restes de notre pique-nique, de façon à ne rien laisser pour ne pas salir. Je gardai néanmoins quelques miettes de pain qui firent un grand plaisir aux canards du lac.

Nous quittâmes le square Dhalbreth aux alentours de deux heures de l'après-midi. J'emmenai ensuite Dontika au Grand Théâtre de Coruscant, voir une pièce qu'elle réclamait depuis longtemps.

Ma petite amie était une mordue de théâtre, mais je ne pouvais pas en dire autant. Je préférais, et de loin, un bon petit holo à une représentation scénique, mais c'était notre anniversaire, après tout. Je me devais de faire bonne figure. Le thème de la pièce n'était pas des plus gais : elle s'intitulait *Le Marchand d'Ando* et relatait l'histoire d'un commerçant aquala, méprisé et rejeté par la bonne société quadra dans laquelle il essayait tant bien que mal d'évoluer. Une des tirades de l'acteur principal, où il insistait sur la similarité entre les deux races aqualish, disait :

- Un aquala n'a-t-il pas des yeux ? déclamaient alors l'acteur. Un aquala n'a-t-il pas des mains, des organes, des dimensions, des sens, de l'affection, de la passion ; nourri avec la même nourriture, blessé par les mêmes armes, exposé aux mêmes maladies, soigné de la même façon, dans la chaleur et le froid du même hiver et du même été que les quadra ? Si vous nous piquez, ne saignons-nous pas ? Si vous nous chatouillez, ne rions-nous pas ? Si vous nous empoisonnez, ne mourrons-nous pas ? Et si vous nous bafouez, ne nous vengerons-nous pas ?

Cette longue réplique me toucha et à en juger par les applaudissements nourris du public, je ne fus pas le seul. A la fin du spectacle, les acteurs eurent droit à une ovation debout et j'étais dans les premiers à me lever de mon siège.

Nous quittâmes ensuite le théâtre et trainâmes en ville jusqu'à l'heure du dîner. J'invitais Dontika à la Tour Indigo. Bien que modelé sur le célèbre Skysitter, le restaurant pratiquait des prix bien plus abordables que son illustre jumeau, à la grande satisfaction de mon porte-monnaie. Pendant le repas, j'évitais soigneusement de m'engager sur le terrain d'Anaxes ou des enfants. J'avais réussi à me sortir de ce bourbier plus tôt à grand peine, ce n'était pas pour y replonger derechef. Je me bornais à des sujets sans danger comme les événements de la journée. Puis, la conversation tourna autour de la pièce de théâtre que nous avions vue plus tôt.

- Tu as eu l'air d'apprécier, dit Dontika en piochant dans son assiette, de la viande de shaak, délicatement braisée.
- C'était une très bonne pièce, répondis-je en buvant un peu de vin de chimbak. Je ne savais pas que les aquala et les quadra se haïssaient à ce point. Je trouve ça stupide. C'est un seul même peuple, ils devraient faire front commun au lieu de se chercher des poux.
- Si seulement ça pouvait être aussi simple que ça, soupira Dontika. Mais tu as raison, ce serait bien que le spécisme disparaisse. Une bonne fois pour toute.

Je sentis de la tension dans sa voix, ce qui n'était généralement pas le cas quand on abordait ce sujet. En tant que couple mixte, nous avons dû faire face à un spécisme, parfois violent, venant d'humains et plus rarement de zabraks. Oh, ce n'était jamais rien d'autre que des mots ou

des attitudes, la façon dont certaines personnes nous regardaient alors que nous marchions main dans la main dans la rue, mais cela faisait tout de même bizarre. Dontika et moi avons appris à gérer et à laisser glisser les insultes sur nous, sans les relever.

- Qu'est-ce qui ne va pas ? demandais-je en lui prenant doucement la main.
- Rien, un abruti au boulot, c'est tout. Rien de bien grave.

Je secouai la tête :

- Non, je vois bien que ça te préoccupe. Vas-y, parle-moi, je t'écoute.
- C'est depuis qu'on a ce nouveau chef de service, souffla-t-elle, un léger tremblement dans sa voix trahissant son émotion. Un humain qui vient de Serenno, je crois, enfin bref. Il n'arrête pas de faire des remarques déplaisantes sur tous les employés non-humains, les rabaissant dès qu'il le peut, leur donnant des tâches impossibles à faire et leur criant dessus dès qu'ils ratent quelque chose.
- Il s'en est pris à toi ?
- Comme aux autres aliens de la boîte, dit-elle, le tremblement dans sa voix allant croissant. Il m'a confié un dossier véreux et comme bien entendu, je me suis plantée, il m'a traitée de sale bête à cornes, d'animal, enfin...tu vois le genre.
- T'as pensé à te plaindre ?

Elle émit un rire désenchanté :

- Non, c'est pas la peine. Même si je portais plainte, ça n'aboutirait pas : c'est le fils d'un ami de mon patron, il est intouchable. Et si je me dresse contre lui, il deviendra encore plus infernal.
- C'est pour ça que tu veux quitter Coruscant, compris-je. Pour t'éloigner de lui.
- Entre autres, oui.

Je portai ses mains à mes lèvres et y déposai un baiser :

- Ça va aller, dis-je. Des connards comme ça, on en rencontre tous les jours. C'est toi même qui m'a appris à laisser glisser.
- C'est pas pareil, objecta-t-elle. C'est pas un gars que je croise comme ça dans la rue, c'est mon chef de service, je le vois toute la semaine. Et puis il est de Serenno, là-bas, le spécisme, c'est un art

de vivre. Mais ça va, m'assura-t-elle avec un petit sourire, je peux gérer ça.

- T'en es sûre ? demandai-je, l'air grave.

Elle pouffa. Là, je retrouvais la Dontika que je connaissais :

- Je suis zabrak, mon chéri. Le spécisme, je vis avec depuis vingt-trois ans et je crois bien que j'en souffrirai jusqu'à ma mort. Mais je m'en moque au fond. Tant que tu es là, me révéla-t-elle en serrant la main plus fort, je pourrais tout encaisser.

Je souris et me penchant par-dessus la table, l'embrassai. Nous finîmes notre repas, réglâmes l'addition et rentrâmes chez nous. Le taxi volent fut pris dans des embouteillages tant et si bien que nous arrivâmes un peu en retard à notre studio. Alors que j'avais tablé sur une heure d'attente, pour me préparer un peu avant ma sortie avec Dakcen, je voyais ce temps réduit de moitié. Je courus donc sous la douche sonique, sautai dans des vêtements propres et pris même quelques minutes pour tenter d'aplatir une mèche de cheveux récalcitrante mais abandonnai bien vite devant l'ampleur de la tâche. À dix heures du soir précises, la console de communication bipa, signe d'un message entrant. Ce fut Dontika qui prit l'appel :

- Oui, j'écoute ?

- Bonsoir, répondit la voix de Dakcen, vous devez être la compagne d'Alsh. Pouvez-vous lui dire que je l'attends au pied de votre immeuble ?

- Il arrive tout de suite, répondit ma petite amie. Mais vous ne voulez pas monter ?

- Non merci, répliqua Dakcen, je préférerais que nous partions tout de suite. Il y a un peu de circulation en ville ce soir et je ne voudrais pas arriver trop tard.

Dontika répondit par l'affirmative et après quelques échanges de politesse, elle coupa la console.

Pendant ce temps-là, j'enfilai mon manteau et m'apprêtais à rejoindre Risus en bas. Ma petite amie marcha jusqu'à moi, me souhaita une bonne soirée et me donna un long baiser. Je partis immédiatement après.

Dakcen m'attendait effectivement juste en bas. Sa tenue me frappa : il arborait des vêtements dans le même ton que ceux de Redra et de ses

hommes la veille, brassard impérial y compris. Alors que nous nous saluions une question me vint naturellement :

- Je t'avais donné mon adresse et mon numéro ?

Il eut un rire de gorge :

- Ton numéro, je l'ai eu quand tu m'as appelé hier matin. Et pour ton adresse, disons que je me suis renseigné.

Silencieux, je hochais la tête. Il m'invita à le suivre et à grimper dans un airspeeder tout aussi démuné de décoration que l'était celui de Redra. En fait, il ne manquait que le militaire et ses hommes pour recréer l'équipe de la veille. Dakcen vola en direction des beaux quartiers de Coruscant. Je me perdis un instant dans les multiples enseignes lumineuses avant de remarquer qu'en réalité, la circulation n'était pas aussi dense que cela. Alors pourquoi est-ce que Dakcen avait menti à Dontika ? Pour ne pas monter ? Non, c'était stupide, je me faisais des idées.

En chemin, mon ami me donna quelques renseignements sur le COMPORN.

Ainsi, j'appris que le Comité pour la Préservation de l'Ordre Nouveau était dominé par la Commission Sélective, le haut bureau directif. Venaient ensuite les cinq sections du COMPORN, elles-mêmes divisées en sous-sections. Il y avait tout d'abord le Groupe des Subs-Adultes, qu'on contractait en GSA ou plus simplement SA pour ses membres. Le GSA était composé d'un nombre très important de jeunes hommes qui désiraient ardemment servir le régime impérial. Venait ensuite la Commission pour le Progrès ou plus simplement Progrès qui avait pour but de développer l'Ordre Nouveau par le biais de l'art, de la science ou du commerce. Dakcen m'apprit alors que c'était au sein de Progrès que se trouvait le département Justice, sur lequel je m'étais renseigné plus tôt. Risus, lui, travaillait comme il me l'avait déclaré, pour de la Coalition pour l'Amélioration, l'organisme en charge de la politique au sein du COMPORN. Branche armée du Comité, la CompForce était officiellement en charge de la sécurité des dirigeants du COMPORN et de hauts dignitaires impériaux. Mais Dakcen m'avoua à demi-mot que la CompForce ne se bornait pas à un simple rôle de garde du corps, étant souvent employée pour renforcer les troupes régulières par une armée

parallèle à la loyauté inébranlable. Enfin, la dernière section était celle du Bureau de la Sécurité Impérial.

- Le BSI fait partie du COMPORN ? m'étonnai-je.
- Ouais, confirma Dakcen. Palpatine a eu quelques mauvaises expériences avec les Renseignements Impériaux. Ils avaient une certaine tendance à faire leurs rapports en premier lieu aux gradés plutôt qu'à l'Empereur lui-même. Le Directeur du Bureau rapporte directement au trône et c'est très bien comme ça.

Je hochai silencieusement la tête. J'avais entendu parler du BSI, comme tout citoyen impérial bien entendu et il planait beaucoup de mystères autour du Bureau. Des rumeurs présentaient l'organisation comme une sorte de police politique de l'Ordre Nouveau, chargée de traquer et éradiquer les cellules de résistance. Je n'avais jamais imaginé que le légendaire BSI ne puisse n'être qu'une section du COMPORN. Avec tous ces organismes, le Comité pour la Préservation de l'Ordre Nouveau devait disposer d'une puissance gigantesque. Mais dans quoi est-ce que je m'engageais, moi ?

Risus posa sur speeder sur une esplanade déjà chargée en véhicules divers, non loin d'un grand bâtiment dont la forme me faisait penser à une sorte de gymnase. Nous nous dirigeâmes vers l'édifice et je fus stupéfait de voir autant de monde qui cherchait à y entrer : il y avait peut-être plusieurs centaines de personnes, à faire la queue dehors, patientant avant de se présenter à l'entrée où ils étaient examinés par des miliciens flanqués des couleurs impériales. Étonné, je me retournais vers Dakcen :

- Tu m'avais invité à une petite réunion.
- C'est une petite réunion, souligna Risus avec un franc sourire et m'entraînant avec lui, se dirigeant directement vers l'entrée, dépassant la file qui avançait aussi rapidement qu'une limace gorryl. Il n'y a que cinq cents personnes qui peuvent entrer dans le bâtiment. C'est vraiment rien du tout, crois-moi.

Dakcen tendit aux gardes une petite carte d'identité sur laquelle j'aperçus son visage et diverses autres informations. Un tampon du COMORN recouvrait le tout. Les miliciens examinèrent la carte avec attention puis, lui firent signe d'avancer. Il expliqua aux hommes en faction que je l'accompagnai et que je n'avais en conséquence pas besoin

d'être contrôlé. Les miliciens approuvèrent d'un sobre hochement de tête et me firent signe d'avancer.

Le gymnase faisait songer à une gigantesque rotonde, au centre de laquelle une scène avait été dressée. Le public prenait place tout autour. La décoration consistait en de grands étendards impériaux de couleur rouge ainsi qu'un immense portrait holographique de l'Empereur, qui occupait un pan de mur tout entier. Les spectateurs étaient assis dans des carrés bien définis avec des allées dans lesquelles des miliciens patrouillaient régulièrement. Risus m'expliqua qu'ainsi, en cas d'incident, tout problème pouvait être maîtrisé très rapidement. Dakcen dépassa les carrés de spectateurs et s'avança jusqu'à toucher la scène. Là, je remarquais deux soldats qui semblaient attendre le début de la réunion dans une armure qui me rappelait celle des stormtroopers, le casque en moins. Je devais apprendre plus tard que c'étaient des membres de la CompForce, en charge de la protection des officiels. Risus alla s'asseoir dans un carré où, je le notais, il n'y avait pas un alien : que des humains. En fait, remarquai-je en embrassant la salle du regard, il y avait très peu de non-humains. Dakcen salua un nombre conséquent de personnes autour de lui et il me présenta. Je serrai quelques mains, étonné par la chaleur et l'amitié qui émanaient du groupe. Risus m'invita ensuite à m'asseoir, expliquant que la réunion allait bientôt commencer. Et effectivement, à peine assis, les lumières décreurent et les spots se focalisèrent sur la scène. Un homme d'une trentaine d'années quitta alors le carré où je me trouvais pour grimper sur la scène. Aussitôt, les deux soldats de la CompForce se placèrent à un mètre de lui, respectivement à gauche et à droite, leurs armes bien en évidence. Alors, il se passa quelque chose de curieux : l'orateur se raidit, claqua des talons et lança son bras droit devant lui, parallèle au sol, le pouce formant un angle droit avec les autres doigts. Immédiatement, j'eus l'impression que la salle toute entière l'imitait. Les personnes présentes dans les carrés se levèrent et reproduisirent cet étrange salut à l'identique, Risus qui se trouvait juste à ma gauche y compris. Alors l'orateur se mit à déclamer, repris la seconde d'après par toute la salle :

- Salut à l'Empereur, à l'Empire et au Nouvel Ordre ! Puisse sa droiture ne jamais vaciller !

Les bras retombèrent alors le long du corps en un rythme parfait et toute la salle se rassit. J'eus la nette impression d'être le seul à ne pas m'être levé. Risus se pencha dans ma direction et me glissa à l'oreille :

- C'est le salut officiel du Comité. Normalement, il n'y a que les SA qui prêtent serment en l'exécutant, mais c'est devenu une habitude pour chaque membre du COMPORN.

J'opinai doucement du chef. C'était très étrange comme sensation, de voir ainsi une salle agir à l'unisson, comme si elle n'était qu'une seule entité. À la fois fascinant et quelque peu troublant.

L'orateur reprit alors la parole, il semblait plus détendu :

- Messieurs, je vous remercie d'être venus à cette réunion exceptionnelle de notre Comité. Je suis sincèrement navré mais tant que les travaux de notre salle de réunion ne seront pas achevés, nous devons nous contenter de ce genre de petits ralliements. Mais soyez certains que dans quelques mois tout au plus, nos meetings pourront accueillir au bas mot dans une seule salle, près d'un trillion de personnes !

La salle rugit de plaisir. L'orateur se fendit d'un sourire.

- Mais tout ceci n'est pas pour tout de suite. Nous devons nous concentrer sur le problème majeur auquel doit faire face notre glorieux Empire Galactique. Je vieux bien entendu parler des non-humains.

Des sifflets et des cris de haine fusèrent ici et là. L'orateur, bien loin de chercher à apaiser la tension, cherchait à provoquer la foule :

- Oui, je parle de ces animaux dégénérés, qui vivent ici, sur notre planète et sur le sol de notre magnifique Empire ! Ils sont une menace pour nous, notre Ordre et la sécurité de nos enfants. Ne trouvez-vous pas étrange qu'au temps de la guerre, les aliens aient pris parti en masse pour la cause séparatiste ?

Clairement, l'orateur cherchait à exciter la haine de la foule contre les non-humains. J'aurais aimé quitter la salle sans plus attendre mais elle était plongée dans le noir et j'étais certain que Dakcen prendrait très mal ma défection. Je me tassai donc sur ma chaise, espérant qu'il en aurait bientôt terminé.

- Les séparatistes, insista l'orateur avec véhémence, les mêmes qui ont cherché durant trois années à nous broyer sous le duracier de

leurs droïdes de combat. Souvenez-vous de leurs crimes de guerre, des massacres de Grievous ! Et qu'était Grievous ? Non ce n'était pas un biodroïde, c'était un kaleesh, un alien !

La foule hua. Même si je ne suivais pas l'orateur sur la relation entre alien et séparatiste, j'étais néanmoins d'accord pour accorder que Grievous était un monstre.

- Toute la CSI était dirigée par ces animaux puants ! cracha l'orateur. Gunray ? Un neimoidien ! Poogle le Bref ? Un géonosien ! Tambor ? Un skakoan !

Les arguments me paraissaient faibles mais je sentais que par moment, il y avait du vrai dans ce qu'il disait :

- Je vous mets au défi mes amis de trouver une seule personne, vous entendez, une seule personne humaine qui aurait eu à cœur de rejoindre cette organisation barbare. Allez-y, je vous écoute.

Le nom du Comte Dooku était sur toutes les lèvres mais personne n'osa prendre la parole. L'orateur s'en délecta :

- Vous voyez ? Vous voyez ? Pourquoi est-ce que vous ne trouvez aucun humain au sein de la CSI ? Parce que les humains ont encore et toujours pris parti pour le combat que leur race leur hurlait de faire : celui de la liberté, de la paix, de la sécurité et de la prospérité !

Tonnerre d'applaudissements dans la salle.

- Et c'est cela qu'est le COMPORN. Nous sommes des hommes engagés pour un meilleur futur, pour un avenir radieux, loin des guerres commandées en secret par ces aliens infects ! Nous sommes l'Ordre Nouveau lui-même. Nous sommes l'Empire !

Il tendit alors le bras, exécutant le salut du Comité :

- Vive Palpatine !

Toute la salle exécuta ses gestes, comme un miroir et répéta en écho :

- VIVE PALPATINE !

À ma grande stupéfaction, je m'étais joint à la masse, tendant le bras comme les autres, sans prononcer le salut toutefois. C'était incroyable, quand la salle s'était levée, je m'étais senti entraîné comme si je faisais partie d'elle depuis toujours.

Je me rassis, un peu nerveux et vis que les membres de mon carré m'observaient avec bienveillance.

La réunion dura encore deux heures où divers orateurs se succédèrent sur scène, assénant les pires accusations à l'encontre des non-humains et ponctuant chacune de leurs grandes déclarations par le salut du Comité. Lorsque le dernier orateur quitta la scène, une musique martiale retentit et je reconnus la Marche Impériale, l'hymne de l'Empire. À la fin de la musique, les spectateurs quittèrent lentement le gymnase, mais ce n'était pas le cas des officiels du COMPORN qui restaient ici et là à discuter de choses et d'autres. Dakcen me présenta aux personnes que je n'avais pas encore vues. Je serrai la main du directeur du département Art qui échangea quelques mots avec Risus :

- Et donc, déclara Dakcen en riant, voilà le département le plus inutile de tout le COMPORN.
- C'est gentil pour moi, répondit le directeur du département Art en souriant légèrement. Laissez, jeune homme, me dit-il en me regardant, la Coalition pour l'Amélioration n'a jamais pu aimer celle du Progrès dont nous dépendons. À croire que vous êtes jaloux, Risus.
- Jaloux, moi ? s'esclaffa mon ami. Écoutez, je veux bien qu'il faille soutenir l'Ordre Nouveau partout et tout le temps mais tout de même, passer sa vie à étudier les différentes formes d'art de la galaxie, ce n'est pas un peu barbant ?
- Vous savez, Risus, on en découvre beaucoup sur les races en étudiant leurs œuvres d'art.
- Je suis de l'avis de Dakcen, déclara soudain l'orateur qui avait pris la parole en tout premier lieu de la réunion. À moins que cela ne vous permette de découvrir comment ce peuple se bat et je doute fort que se pencher sur leurs gribouillis informes vous aide à comprendre cela, ce n'est qu'une perte de temps et de moyens.
- Une section de notre département étudie justement cet aspect-là, rétorqua le directeur d'Art.
- Alors transmettez vos résultats à la CompForce, je suis sûr qu'elle sera ravie de savoir que parce que vous avez décrypté une peinture rupestre, vous aurez découvert autant de choses que le BSI en un an.

Derrière le ton amical, on pouvait sentir des arguments froids et cassants. Clairement, la section Art était méprisée au sein de l'organisation. L'orateur me jugea un instant avant de me serrer la main :

- Shihuff Fams, porte-parole de la Commission Sélective.
- Enchanté. Je suis Alsh Nexhrn.
- Je sais qui vous êtes, me répondit Shihuff. Dakcen et le lieutenant Kraik nous ont dit le plus grand bien de vous.
- Ah bon ?
- Oui, faire appel à nous pour se défaire de ces animaux de rodiens était une excellente idée. J'espère que cette bande ne vous cause plus d'ennuis, ni à vous, ni à votre compagne.

Je me demandai fugacement s'il savait que je vivais avec une zabrak. Si c'était le cas, il ne laissait rien paraître. Il posa une main sur mon épaule et m'entraîna un peu à l'écart. Je remarquais toutefois que les gardes de la CompForce ne nous quittaient pas des yeux.

- Je me suis renseigné sur vous Alsh, déclara-t-il. Vos résultats scolaires sont brillants ! Quel dommage qu'une tête de ver utilise ses relations pour vous voler ce qui vous revenait de droit...
- Si je puis me permettre monsieur, Kolba'ra a largement mon niveau, il me semble donc logique que...

Il me coupa :

- Ce n'est pas la peine de lui trouver des excuses. Nous savons la vérité. Les aliens sont incapables d'atteindre notre niveau de perfection humaine, alors ils trichent. C'est malheureusement comme ça depuis longtemps, mais j'ai bon espoir que tout soit balayé par le vent furieux de l'Ordre Nouveau ! Avez-vous pensé à adhérer ?
- Eh bien, pour tout vous dire, bredouillai-je, je ne m'intéresse pas à la politique depuis très longtemps et...
- Il n'y a pas de problème, me répondit-il doucement. Vous venez de pénétrer dans un nouveau monde, il vous faut un peu de temps pour reprendre pied. Mais le simple fait que vous soyez là ce soir, j'y vois un signe du destin. Imaginez jusqu'où nous pourrions aller avec un homme tel que vous à nos côtés !
- C'est très flatteur, mais...

- Voilà ce que je vous propose : je vais contacter le directeur du département Justice et vous recommander personnellement à lui. Ainsi, si vous décidez de rejoindre le COMPORN, vous pourrez travailler immédiatement pour l'Empire ! Qu'en pensez-vous ?

Mon absence de réponse dut l'inquiéter, puisque il enchaîna sans attendre :

- Dans le cas où vous changeriez d'avis, prévenez Dakcen, il me contactera. Mais s'il vous plaît, ne refusez pas. L'Ordre Nouveau et votre race ont besoin de vous.

- Je vais y réfléchir.

Il me tapota l'épaule :

- C'est parfait, alors. J'espère vous voir bientôt. Au revoir.

Il quitta alors la salle, accompagné par ses gardes du corps. Je restai un peu abasourdi, sans bouger quand Risus vint me chercher :

- T'es prêt à y aller ? Je te ramène chez toi ?

J'opinais du chef et nous quittâmes la rotonde pour l'airspeeder de Dakcen. Sur le chemin du retour, je lui posai de nombreuses questions sur le COMPORN auxquelles il répondit avec entrain. Enfin, il me déposa au pied de mon immeuble, me salua et repartit aussitôt. Moi, je restai un moment sur le pas de porte d'entrée, à observer mon quartier pouilleux. Ce soir, on venait de me proposer quelque chose que je voulais depuis longtemps : une chance de changer les choses. Certes, je n'étais pas en accord avec les théories spécistes du Comité mais enfin, quand on voyait une telle ferveur, un tel engouement chez des centaines de personnes pour une cause... j'y voyais une force virtuellement illimitée, capable de bâtir un avenir meilleur pour tous.

Un avenir meilleur pour moi, pour ma petite-amie et notre future famille...

Assis dans un fauteuil confortable, un verre de jus de juma à la main, les jambes légèrement croisées pour me donner un air détendu, j'étais en réalité très nerveux. J'avais repensé pendant des jours entiers à la proposition de travailler pour le COMPORN et une étude attentive de leur programme avait fini par me séduire. Bien sûr, je ne pouvais que désapprouver le spécisme outrancier dont ils faisaient preuve mais toutes leurs autres actions, comme chercher à apporter une éducation digne de

ce nom à des mondes reculés ou aider économiquement des planètes en voie de développement, me semblait indubitablement bon. Un matin, j'avais pris mon courage à deux mains, passé un de mes plus beaux costumes et je m'étais rendu au siège du département Justice.

L'immeuble était situé non loin du Sénat et je devais découvrir plus tard que les autres bâtiments des sections de la Coalition pour le Progrès ne se trouvaient qu'à quelques blocs d'ici. Ainsi, les différents acteurs de Progrès pouvaient se rencontrer rapidement si la situation l'exigeait.

L'immeuble était une grande tour de permabéton sur laquelle flottaient des fanions impériaux. Je me présentai à l'accueil et la réceptionniste m'invita à gagner les étages supérieurs à l'aide du turboélévateur. Une fois arrivé en haut, un secrétaire me conduisit dans une antichambre finement décorée, avant de finalement m'introduire dans la pièce qui la jouxtait. Elle était lambrissée de bois précieux et le parquet grinçait d'une façon agréable sous mes pas.

À quelques mètres devant moi, je distinguai un bureau et derrière le meuble, un homme d'une soixantaine d'années à la chevelure blanche comme la neige qui m'invita à m'approcher et à m'asseoir en face de lui. Un peu nerveux, j'obéis et me retrouvai bientôt sirotant un verre de jus de juma, tentant d'expliquer la raison de ma présence. L'homme derrière le bureau m'écouta un moment, puis prit la parole :

- Je sais pourquoi vous êtes là, Alsh. Vous permettez que vous appelle Alsh ?

J'acquiesçai. Il sourit, et reprit le fil de la conversation :

- Je suis le directeur de la section Justice de Progrès, Oberon Paesente.

Ce nom éveilla un souvenir en moi. J'étais sûr de l'avoir déjà entendu quelque part.

- Je suis satisfait de vous voir à nos côtés, Alsh. S'il y a bien quelque chose qu'il manque toujours au département, ce sont des hommes de votre talent. J'ai un petit peu étudié votre parcours scolaire à la faculté de droit. Vous étiez un élève brillant, félicité à plusieurs reprises par vos professeurs. Le professeur Zionz en personne a cité votre nom à plusieurs reprises.
- Excusez-moi, l'interrompis-je, mais vous connaissez le professeur Zionz ?

- Il a été mon enseignant quand j'ai étudié le droit dans cette faculté. Nous sommes restés en contact quand j'ai obtenu mon diplôme et que je suis devenu juge.

Mais oui ! Je savais que je connaissais ce nom. Paesente était devenu célèbre peu de temps avant la crise séparatiste, quand il avait condamné un riche banquier muun à de la prison ferme pour une immense affaire de corruption, refusant la fortune qu'on lui proposait s'il graciait le banquier. Alors en plein essor, la carrière du juge s'était vue stoppée de plein fouet par le Clan Bancaire Intergalactique qui déploya d'importantes ressources à nuire au juge Paesente. Sa carrière s'était arrêtée net et il avait alors quitté son poste. Paesente était alors devenu une sorte de martyr et son nom restait célèbre dans le monde judiciaire. Je n'aurais jamais imaginé un jour rencontrer Paesente en personne, encore moins au sein du COMPORN. Mais ce n'était pas la seule chose surprenante : il parlait du professeur Zionz comme d'un ami. Se pourrait-il qu'il n'y ait pas que des spécistes dans le Comité ?

Paesente dut déceler l'étonnement dans mes yeux car il précisa sans attendre :

- N'allez pas croire que tous les membres du COMPORN haïssent les aliens. C'est vrai pour certains de nos membres qui confondent Haute Culture Humaine et spécisme radical, mais nous ne sommes pas tous comme ça.

La Haute Culture Humaine était la ligne directrice du Comité, qui tendait à promouvoir l'humain sous toutes ses forces. La théorie stipulait que l'être humain étant une des races les plus polyvalentes de la galaxie, il devait accéder à de plus hautes fonctions, au détriment des autres espèces. J'étais surpris de découvrir en Paesente un modéré.

- Vous venez donc travailler avec nous. C'est une excellente décision de votre part, me dit-il en souriant.
- Pour être tout à fait franc, dis-je en buvant une gorgée de jus de juma, je ne sais pas vraiment à quoi je pourrais vous servir. Vous travaillez à rédiger un code juridique et j'ai une formation d'avocat, pas de législateur.

Paesente rit doucement :

- Si nous nous bornions uniquement à l'écriture du texte, nous n'aurions aucune chance de le voir pleinement appliqué. Nous

devons aussi expliquer à la planète concernée pour quelle raison sa loi archaïque n'a plus cours et c'est là que des hommes comme vous intervenez. Nous avons bien assez de rédacteurs pour au moins trois codes juridiques, mais nous manquons cruellement de plaideurs.

- Et en admettant que j'accepte, quand est-ce que je pourrais commencer ?
- Immédiatement, me répondit Paesente. En fait, dit-il en jetant un coup d'œil à une horloge murale, si vous êtes d'accord, vous m'accompagnez immédiatement au Sénat.
- Au Sénat ? répétai-je, incrédule.

L'ancien juge hocha la tête :

- La Commission Sélective et donc, l'Empereur lui-même, souhaitent voir aboutir la nationalisation de Scrye Industries, une entreprise qui a travaillé main dans la main avec les séparatistes pendant la guerre, m'affirma-t-il en me tendant un databloc. Même si certains dignitaires impériaux apprécieraient de voir Scrye dissoute, le Trône a été clair : leurs usines sont vitales pour le régime. Mais comme nous ne pouvons pas les laisser s'en tirer juste comme cela après avoir collaboré avec l'ennemi, nous avons conclu qu'une nationalisation serait la chose la plus à propos. Nous prenons le contrôle de l'entreprise, en punition, en quelque sorte, mais nous gardons ses structures intactes.
- Je crois que je comprends, monsieur. Mais je n'arrive pas à voir quel est mon rôle là-dedans...mon rôle est bien d'expliquer aux mondes concernés par le nouveau traité les raisons de cette nouvelle loi, non ?

Il eut un haussement d'épaules et une ébauche de sourire :

- Oui, l'essentiel de nos plaideurs s'attelle à cette tâche, c'est vrai. Mais croyez-moi, vous valez bien mieux que ça. Ce que je vous propose, Alsh, c'est de devenir le représentant officiel du département dans les affaires judiciaires. Vous plaidez pour l'Empire devant le Sénat et dans d'autres situations.

Je me sentis pris de vertiges. Je venais simplement en pensant obtenir un petit poste et voilà qu'on m'offrait quelque chose de gigantesque.

- Monsieur, à vrai dire, je n'ai aucune expérience réelle. J'ai été formé à plaider, c'est vrai, mais devant des tribunaux, dans des cabinets, pas au siège législatif de la galaxie !
- Tout se passera bien, m'assura Paesente en se levant et en m'invitant à le suivre hors de son bureau. Le Sénat n'est plus ce qu'il était avant l'Empire. Il acquiesce presque à chacune des décisions impériales et dans les rares cas où il s'oppose à nous, il nous suffit de le bousculer un peu pour que tout conflit disparaisse.

Paesente demanda à son secrétaire de faire préparer le speeder qui nous conduirait au Sénat. Je notai mentalement que même si je n'avais pas encore donné mon accord, le directeur du département Justice semblait s'en passer. Alors que le turboélévateur nous conduisait jusqu'au garage du bâtiment, il me précisa :

- Bien entendu, vous serez rémunéré, et grassement, cela va de soi. Est-ce que quinze mille crédits par mois vous conviendrait-il ?

Éberlué, je regardais le directeur, cherchant à savoir s'il plaisantait. *Quinze mille crédits par mois ?!?* C'était une somme phénoménale ! Je savais que certains avocats gagnaient quelquefois des sommes pareilles, mais c'était après des années de métier, pas juste en sortant de l'école !

- Pour commencer, évidemment. Plus les primes.

Je manquai de m'étrangler. Paesente me proposait de gagner en quelques mois ce que ma famille avait obtenu en une vie. Si j'avais effectivement assez d'argent, je pourrais payer sans attendre le déménagement sur Anaxes dont rêvait tant Dontika. Quoique... Elle m'avait affirmé que c'était l'aspect industriel de Coruscant qui la rebutait. Nous pourrions nous installer dans des quartiers plus chics, avec davantage de verdure.

Je me forçai à me reprendre. Rien de tout cela n'arriverait si j'échouais devant le Sénat. Je n'avais pas le droit de perdre, cette fois !

Une fois au garage un chauffeur nous fit monter, Paesente et moi dans un airspeeder aux couleurs vives. L'appareil fonça en direction du Sénat que je voyais se rapprocher à une vitesse vertigineuse.

Paesente ne cessa de m'assurer, pendant le trajet, que je ferais un travail formidable. Je n'étais pas aussi sûr que lui. Le stress me nouait les entrailles et mes mains tremblaient si fort que je n'arrivais pas à les

contrôler. Le professeur Zionz avait un jour déclaré à toute la promotion que ressentir du stress avant une épreuve comme une plaidoirie était une chose normale et qu'il ne fallait pas paniquer. Selon lui, l'anxiété disparaissait au moment précis où nous commençons à parler. Je ne pouvais qu'être d'accord avec l'avis du professeur Zionz, ce qui ne m'empêchait pas de haïr l'horrible laps de temps qui existait entre l'apparition du stress et le début d'une plaidoirie. Je tentai de me calmer les nerfs en compulsant le databloc mais j'étais tellement stressé que je sautais des lignes et confondais les mots.

Le chauffeur gara le speeder à l'entrée du Sénat et Paesente se dirigea calmement à l'intérieur, m'entraînant à sa suite. Dans le hall, il salua quelques personnes et se pressa de rejoindre le bureau réservé au département Justice et de là, sa plate-forme sénatoriale. J'étais déjà venu visiter la Chambre du Sénat, bien entendu, mais il y avait une grande différence entre la découvrir en touriste et la voir depuis une des plateformes, tout en sachant que dans une poignée de minutes, je devrais prendre la parole. J'avais l'impression d'être dans une sorte de gigantesque puits, où des centaines et des centaines de nacelles semblaient fixées aux parois, comme des pierres saillantes. En observant les sénateurs, je remarquai qu'ils étaient peu nombreux aujourd'hui. Je n'aurais à parler que devant une petite centaine de personnes, soit moins que lors de mon examen à la faculté de droit de Coruscant. Mais là, il ne s'agissait pas d'un examen : j'allais m'exprimer au Sénat, ce que je dirais allait être enregistré et diffusé sur l'Holonet... *Pourvu que je ne me ridiculise pas !*

Paesente observait du coin de l'œil le Grand Vizir de l'Empire, Sate Pestage, qui présidait les débats.

Le poste de Pestage, qui combinait les fonctions de vice-président du Sénat et d'aide personnel du Chancelier - quand la charge existait encore - avait été créé spécialement pour lui. En théorie, il n'était là que pour assister l'Empereur, mais Palpatine siégeait de moins en moins à la Rotonde, laissant au Grand Vizir la tâche de représenter officiellement lui et l'Empire lors des séances.

Pestage prit la parole pour annoncer que le débat suivant porterait sur la nationalisation de Scrye Industries. Aussitôt, notre plate-forme se détacha et s'avança jusqu'à la tribune du Vizir, imitée presque aussitôt par

celle laissée au représentant de Scrye. Paesente fut invité par Pestage à ouvrir la séance :

- Grand Vizir, messieurs et mesdames les sénateurs, monsieur le représentant de Scrye Industries. J'aimerais, si l'Assemblée le permet, laisser la parole sur cette affaire, au nouvel avocat général du département Justice, monsieur Alsh Nexhrn.

Paesente m'invita à me lever, ce que je fis. Pestage supporta mon regard un instant avant de déclarer que j'étais autorisé à parler. Je me raclai la gorge, fis une dernière prière et me lançai dans le bain.

- Grand Vizir, messieurs et mesdames les sénateurs, monsieur le représentant de Scrye Industries. Je tiens à être honnête avec vous tous : je ne suis pas des plus habitués à prendre la parole. Néanmoins, je m'efforcerais de remplir ma tâche du mieux que je le pourrais.

Annoncer tout de go qu'on n'était pas des plus experts en début de plaidoirie était une de mes entrées en matière favorites. L'assemblée était persuadée que si j'avouais directement mon manque d'expérience, je ne pouvais qu'être sincère tout le reste de mon discours. En réalité, je savais parfaitement parler en public, cinq ans à la faculté m'y avaient parfaitement formé. J'étais encore un peu nerveux, mais le stress s'amenuisait au fur et à mesure que je reprenais mes marques. J'étais en terrain connu, c'était comme à l'école de droit.

- L'affaire sur laquelle nous devons cristalliser notre attention aujourd'hui, ce sont ces relations douteuses qui existaient entre Scrye Industries et la Confédération des Systèmes Indépendants. Un bref rappel des faits : deux mois après la bataille de Géonosis, le président-directeur général de Scrye Industries, monsieur Adni, s'est rendu sur Muunilinst, bastion du Clan Bancaire Intergalactique, organisation membre de la CSI.

En réalité, je ne faisais que lire les données du databloc que j'avais sous les yeux, mais j'étais suffisamment habitué à parler pour donner l'impression d'une oraison spontanée.

- Monsieur Adni savait pertinemment que le CBI était un membre actif de la Confédération, appuyant l'effort de guerre séparatiste du poids de ses capitaux et en lui fournissant les tristement

célèbres tanks droïdes IG-227, plus connus sous le nom de droïdes Hailfire.

Je laissais volontairement un blanc, pour que l'image de ces terrifiants monstres de métal s'imprime dans la tête de chaque sénateur.

- Lors de cette visite sur Muunilinst, monsieur Adni a rencontré Shan Hill, président du Clan Bancaire. Les deux hommes ont alors signé un accord commercial important, garantissant qu'une part importante de la production des usines de Scrye Industries, serait transférée sur Muunilinst, contre la somme de quatre millions de crédits.
- Cet accord était parfaitement légal ! objecta le représentant de la compagnie. Tout a été fait selon les règles établies par le Ministère du Commerce.

Pestage interrompit l'orateur :

- Vous n'avez pas encore la parole, monsieur Celtron. Veuillez-vous taire.

L'homme se rassit, sans ajouter un mot de plus. Le Vizir me fit signe de poursuivre :

- Merci, Grand Vizir. Monsieur Celtron, c'est justement sur ce point que nous ne sommes pas d'accord. Votre traité avec le CBI aurait été parfaitement en règle si nous avions été en paix. Mais ce n'était pas le cas, puisque la Confédération nous avait déclaré la guerre depuis deux mois.

Il fallait aussi savoir comment présenter les choses. Quand on parlait d'un conflit armé, il fallait toujours rappeler que c'était l'autre camp l'agresseur, quand bien même ce n'était pas vrai.

- Ce faisant, Scrye Industries a sciemment collaboré avec la Confédération, lui fournissant du matériel pour son effort de guerre, nonobstant le serment de fidélité qu'elle avait prêtée auprès de la personne de Palpatine, de défendre le régime jusqu'à la mort !

Il fallait que j'évite au maximum de citer explicitement la République. Les temps avaient changés, nous étions sous l'Empire. Le nom de la République était encore mal considéré, rappelant à tous les souffrances de la guerre et la tentative de coup d'État Jedi. Je me ravis d'entendre

quelques sénateurs crier leur approbation à mes propos. Mais je ne comptais pas en rester là :

- Bien sûr, deux mois plus tard, quand nos troupes ont libéré Muunilinst, Scrye Industries a compris qu'elle avait fait une erreur. Mais il était trop tard, la signature de monsieur Adni jouxtait celle de San Hill sur le filmplast ! Scrye Industries était officiellement un soutien du Clan Bancaire et de la Confédération !

Des huées se firent entendre à l'égard des représentants de Scrye Industries. Je retins un sourire et repartis à l'assaut :

- Alors évidemment, il n'était plus question de livrer des ressources au CBI puisque les clones occupaient Harnaidan. Scrye Industries aurait alors dû faire la seule chose qu'aurait faite n'importe quelle entreprise pour prouver sa bonne foi : remettre les crédits aux autorités compétentes qui pourraient appuyer notre effort de guerre. Et qu'à fait Scrye Industries ? Rien. Pendant les trois années de guerre, ces millions de dataries sont restées dans les caisses de l'entreprise alors qu'elles auraient pu servir à sauver des vies. Je ne sais pas comment vous appelez ça, mesdames et messieurs les sénateurs, mais moi, je nomme cela une trahison.

Indigné, le représentant de Scrye Industries tenta de prendre la parole, malgré le refus de Pestage et le raffut de l'assemblée qui me soutenait. J'élevai le bouton de puissance du son pour figurer que je haussais la voix :

- Cette collaboration et cette trahison est indigne d'une entreprise comme Scrye Industries ! Cette affaire a hélas éclaté car il s'agissait d'une entreprise privée, sur laquelle nous n'avons aucun droit de regard. Il faut que cela change ! La République n'a jamais eu le courage de faire face à la réalité : il faut nationaliser ces entreprises privées qui mettent le profit avant le dévouement au régime. Voilà pourquoi, mesdames et messieurs les sénateurs, je vous demande de voter pour la nationalisation de Scrye Industries, pour ce que la République n'a jamais osé faire, pour que l'Ordre Nouveau, lui, prenne enfin le dragon krayt par les cornes !

La rotonde m'applaudit, m'emplissant de fierté. Je l'avais fait. J'avais parlé au Sénat pour la première fois de ma vie. Ce n'était pas mon

meilleur discours mais j'avais fait bien pire. Je sentis la main de Paesente posée sur mon épaule alors qu'il me glissait un petit mot de félicitations à l'oreille.

Le représentant de Scrye Industries tenta vainement de convaincre la Rotonde, après qu'on lui ait accordé la parole, que l'affaire entre Scrye et le CBI était prévue depuis longtemps et qu'ils auraient signé l'accord, guerre ou pas guerre. Mais le Sénat refusa de le suivre et le hua à la fin de son discours. Dans ces conditions, le vote fut presque une formalité : la nationalisation de Scrye Industries fut approuvée à soixante-huit pourcent. La salle applaudit une nouvelle fois, au grand désespoir du représentant de Scrye et pour mon plus grand plaisir. Je crus même voir une lueur d'admiration dans les yeux de Pestage alors qu'il fermait le débat et ouvrait une autre affaire. Notre plate-forme retourna à sa place, dans le mur et Paesente et moi la quittâmes. À peine étions-nous dans le bureau du département que l'ancien juge éclata de rire :

- Bien joué, fils ! Vous l'avez écrasé, ce minable. C'était du grand art, bravo.
- Merci, bredouillai-je, un peu rouge.
- Ne soyez pas si timide, Alsh. Vous irez loin si vous continuez comme ça, croyez-moi. Bien sûr, vous êtes engagé ! Il n'y a qu'un petit problème...
- Lequel ? demandai-je.
- Eh bien, vous n'avez jamais adhéré au COMPORN. Il serait préférable que vous soyez membre du Comité pour pouvoir travailler avec nous.
- Est-ce obligatoire ?
- Pas du tout, répondit le directeur en secouant la tête. Mais cela serait plus simple : votre salaire arriverait plus vite, vous auriez moins de papperasse à remplir à chaque fois que vous plaideriez et surtout, vous vous dispenseriez d'une enquête du BSI.
- Le Bureau fait des enquêtes sur les membres du COMPORN ?
- Sur les éléments extérieurs qui travaillent pour nous. Oh, ce n'est rien d'autre qu'une enquête de routine, rassurez-vous, mais cela éviterait à vous et à vos proches d'être embêtés par le BSI.

Mon rythme cardiaque s'affola. Si le BSI menait son enquête, ils sauraient que je vivais avec une zabrak. Il fallait éviter cela à tout prix.

- Je suis prêt à adhérer, répondis-je du tac au tac.
- À la bonne heure, me répondit Paesente en fouillant dans le tiroir d'un meuble et en me tendant une liasse de filmplast. Vous n'avez qu'à remplir ces documents et à les remettre au GSA Recrutement.
- Ce sont les Subs-Adultes qui s'occupent de l'admission de tous les membres du Comité ?
- Normalement, uniquement pour les jeunes qui veulent entrer dans les SA. Mais la Commission a préféré centraliser tout ce qui avait trait à l'adhésion chez eux, plutôt que d'avoir un mini-bureau dans chaque branche et chaque sous-branche. Mais ne vous inquiétez pas, une fois les papiers remis et en règle, vous serez immédiatement membre du COMPORN.
- C'est parfait, alors, dis-je avec un sourire forcé.
- Vous devriez vous préparer pour l'interview, Alsh, me dit l'ancien juge en pointant la porte qui conduisait aux couloirs du doigt. Les journalistes attendent sûrement une déclaration du jeune avocat qui a défendu avec tant de verve les couleurs de l'Empire aujourd'hui.
- Vous croyez ?
- C'est systématique, dit-il avec un petit sourire. Ils adorent nous parler après les débats. Je rêve de la création d'un GSA Relation Presse, mais la Commission Sélective ne veut rien savoir, gloussait-il. J'ai donné des ordres pour qu'un chauffeur vous attende à la sortie du bâtiment. J'ai encore un peu de travail à faire ici. Alors, on se voit demain. Passez une bonne journée.

Il me serra la main et me raccompagna jusqu'à la porte du bureau. A peine l'avais-je franchie que j'étais assailli d'une meute de journalistes organiques ou droïdes, mitraillé de flashes et de questions.

Je pris le temps de répondre du mieux que je le pouvais à une dizaine de questions avant de m'en aller.

Sur le parvis, je retrouvai effectivement le chauffeur de Paesente qui me raccompagna chez moi.

Durant le trajet, je sentis la fatigue me frapper de plein fouet. J'étais épuisé mais fier de moi. Le speeder me laissa en bas de mon immeuble et je grimpai les marches de l'escalier quatre à quatre, tant j'étais pressé de

m'affaler sur mon canapé. J'arrivais avant ma petite-amie qui ne sortirait de son travail que dans une heure et profitai de ce laps de temps pour faire une petite sieste et commencer à préparer le repas. Les œufs de geejaws finissaient de devenir une succulente omelette quand Dontika poussa la porte de l'appartement. Je l'embrassai rapidement avant de revenir à mon plat. Je ne lui dis rien de mon nouveau travail avant que nous soyons à table. Elle explosa de joie et se jeta dans mes bras. Oui, on pouvait dire que ma carrière au sein du Comité débutait bien. De l'argent, le respect de mes pairs, la célébrité,...j'allais gagner en quelques mois ce que j'aurais mis des années à conquérir, même au cabinet Krane. Une fulgurante ascension s'ouvrait à moi... même si à l'époque, j'étais encore à mille lieux d'imaginer à quel point.

Les mois qui suivirent mon entrée dans le COMPORN se déroulèrent comme dans un rêve. Je plaidai à de nombreuses reprises, représentant le département Justice dans plusieurs affaires, que je remportai toutes. Je fus bientôt considéré comme un des membres les plus utiles du département, ce qui ajouta encore à ma réputation et à ma paye. Avec l'argent que me rapportait mon nouveau travail, je fus rapidement en mesure d'acheter un petit appartement dans une zone résidentielle du monde capitale. Ce n'était pas du grand luxe, mais c'était mille fois mieux que ce dans quoi j'habitais auparavant. Dontika se montra au moins aussi enthousiaste que moi à l'idée de quitter ce quartier délabré. Je ne lui dis jamais quel était exactement la nature de mon travail, restant évasif sur le sujet. Elle pensait que j'occupais un poste d'avocat général à la Cour de Justice, et c'était très bien comme ça. Je ne sais pas comment j'aurais pu lui annoncer que je travaillais avec des spécistes au jour le jour. Cela dit, tous n'étaient pas aussi extrêmes que Shihuff ou Kraik. Mon supérieur, le directeur Paesente se montrait d'une ouverture d'esprit étonnante. Il m'avait un jour confié, à demi-mot, que la Haute Culture Humaine était si bancale que même un miraluka l'aurait vu. Je m'étais alors borné à un simple sourire et un hochement de tête. Mes idées entrant en contradictions avec celles du COMPORN sur plusieurs points, je m'étais décidé à ne jamais les exprimer en public.

Cela dit, hormis le spécisme, la plupart des idées du Comité me séduisaient. J'estimais qu'il était bon de développer l'industrie sur un

monde arriéré ou d'apporter une éducation digne de ce nom à une planète illettrée. Les grandes entreprises et les grandes écoles étaient majoritairement concentrées dans le Noyau, ce n'était un secret pour personne. Je caressais l'espoir qu'en aidant le COMPORN, le moindre enfant né aux confins de la Bordure Extérieure aurait autant de chances de réussir dans la vie que celui né au centre de la galaxie. De telles réformes auraient été impossibles sous la République : la corruption et le poids du Sénat auraient freiné tout progrès, fut-il sur une feuille de filmplast. Mais sous l'Ordre Nouveau, les choses étaient différentes. Paesente ne m'avait pas menti quand il avait affirmé que le Sénat n'était plus un opposant. Lorsque je montais à la barre, le plus souvent, je n'avais même pas à défendre réellement le projet de loi. La chambre suivait sans sourciller et les quelques fois où elle ne plia pas dès les premières minutes de ma tirade, je n'eus qu'à forcer un peu mon argumentation pour qu'elle cède.

Au sein du COMPORN, j'appris aussi à tirer parti des miliciens SA. En réalité, il s'agissait de jeunes hommes désireux de rejoindre la CompForce, mais n'ayant pas encore complété la batterie drastique de tests pour y entrer. Ce faisant, ils devenaient une sorte de force paramilitaire, prête à exécuter les ordres du moindre officiel du Comité. Comme par sécurité, on leur refusait l'accès aux blasters, leur arme de prédilection était la matraque électrique. Au-delà de cette tâche guerrière, les miliciens SA servaient aussi d'aides ou encore de chauffeurs à l'essentiel des cadres du COMPORN. En revanche, les membres les plus hauts placés, eux, étaient servis par des soldats de la CompForce, qui combinaient ainsi le poste qu'on leur attribuait et celui de gardes du corps.

On m'avait affecté un jeune Sub-Adulte de seize ou dix-sept ans, qui répondait au nom de Rekkon.

Il me servait de secrétaire et m'aidait quelquefois à préparer mes dossiers. Ce jour-là, j'étais assis à mon bureau, corrigeant un texte qui me servirait de discours d'introduction dans une poignée de jours, lorsque la console de communication se mit à bipper furieusement, prévenant de l'imminence d'un message. J'allais me lever pour répondre quand je me rappelai soudain que j'avais un secrétaire chargé de cette tâche. Rekkon prit l'appel, dit quelques mots et se tourna vers moi :

- Monsieur l'avocat général, c'est le lieutenant Kraik au bout du comlink. Il demande si vous pouvez le rejoindre rapidement à l'Université de Coruscant, à la faculté de droit.
- Pourquoi ? dis-je en levant un sourcil.
- Il préférerait vous l'expliquer en personne, une fois sur place. Le lieutenant assure que ça ne prendra qu'un moment. Dois-je donner une réponse positive ?

J'hésitai un moment. Mon discours était loin d'être prêt, mais d'un autre côté, sortir un peu des bureaux du département ne pouvait pas me faire de mal. Je me demandais tout de même pourquoi il voulait me voir sur le lieu où j'avais décroché mon diplôme...

- Préparez le speeder, nous partons, ordonnai-je à Rekkon.
- À vos ordres, monsieur l'avocat général, me répondit ce dernier avant de quitter la pièce.

J'aimais assez l'aspect militaire du COMPORN qui s'étendait bien au-delà des sphères de la CompForce. Savoir que si je donnais des consignes, je les verrais suivies, avait quelque chose de très plaisant. On s'adressait à moi en m'appelant "monsieur l'avocat général" et j'avais droit à un siège à la tribune d'honneur lors des réunions du Comité. Évidemment, le salaire mirobolant était un plus non négligeable.

Je quittai mon bureau et rejoignis le garage où Rekkon s'apprêtait déjà à partir. Je m'installai à l'arrière de l'airspeeder de fonction et mon chauffeur le fit décoller. Il y avait un peu de circulation et je profitai des embouteillages pour prendre quelques notes sur mon datapad personnel, pour de prochains discours. Finalement, Rekkon posa le speeder devant l'Université. Je descendis du véhicule, lui ordonnant d'aller le garer au parking réservé aux visiteurs et de m'y attendre. Il opina du chef et obéit.

Je me retournai vers l'édifice et esquissai un sourire. Étrange de retrouver la faculté près de trois mois après mon départ de celle-ci. J'avais l'impression de ne pas l'avoir vue depuis des années.

J'entrai à l'intérieur du bâtiment, pris la direction de la faculté de droit et notai un fourmillement impressionnant de miliciens SA qui allaient et venaient, les bras chargés d'hololivres et de datapads, sous le regard médusé des étudiants. Un soldat de la CompForce vint à ma rencontre, fit le salut du Comité et me demanda de le suivre jusqu'au lieutenant Kraik. Il me guida jusque dans le parc de la faculté, à l'endroit même où j'avais

reçu mon diplôme. Je notai un nombre important d'élèves et de professeurs penchés aux fenêtres de l'établissement, tournant leur attention vers le parc. Je vis alors Redra, en armure de combat, accompagné d'une escouade de la CompForce, en armes eux aussi. Le lieutenant tendit le bras pour me saluer et je lui répondis en levant la main droite à hauteur de l'épaule, les doigts arrondis en forme de coupe. C'était un salut un peu moins formel mais qu'on utilisait aussi au sein du COMPORN.

- Je suis content que vous ayez pu venir, Alsh.
- Ça semblait être important et puis après tout, je n'avais rien d'autre de très important à faire. Alors, pourquoi vouliez-vous me voir ?
- Pour vous permettre d'assister au spectacle, bien sûr, m'assura Redra avec un grand sourire.
- Le spectacle ?

Kraik m'indiqua alors, en déployant le bras, la place centrale du parc où s'empilaient des centaines de datapads et d'hololivres. Le tas ne cessait de grandir au fur et à mesure que les miliciens SA s'en approchaient et y jetaient les objets qu'ils tenaient dans leurs bras. Devant mon air surpris, Kraik m'expliqua sans attendre :

- Le GSA Education et le département Education ont la lourde tâche d'uniformiser le savoir qui sera prodigué aux générations futures. Hélas, pour rebâtir sur des bases solides, il faut bien souvent démolir au préalable. C'est ce que nous allons faire.
- Vous allez détruire les hololivres ? demandai-je, horrifié.
- Exact. Ces datapads sont trop dangereux pour qu'on continue à les étudier.

Je restai sans voix, choqué à l'idée que le COMPORN allait ainsi effacer des ouvrages que moi et mes camarades avions compulsés pendant cinq années de nos vies. Voilà qui expliquait la présence des SA dans le bâtiment : ils rassemblaient les hololivres dissidents et les ajoutaient à la pile, pour l'autodafé. Un étudiant tenta d'arracher un hololivres des bras d'un milicien qui le réprimanda d'un puissant coup de matraque. Le pauvre jeune homme s'écroula aux pieds du Sub-Adulte en gémissant. Un mouvement d'humeur parcourut la foule, vite contenu par quelques tirs

de semonce des soldats de la CompForce. Après s'être assuré du contrôle de la situation, les SA reprirent leur besogne.

Des cris se firent entendre et la foule s'écarta pour laisser passer le professeur Zionz qui serpenta à toute vitesse vers Redra :

- Mais vous êtes complètement fous ! rugit le vénérable thisspiasien. Vous ne pouvez pas détruire nos ouvrages, c'est de la démente !
- J'ai ici un ordre écrit de la Commission Sélective, dit Kraik en exhibant un feuillet de filmplast. Vous reconnaîtrez la contre-signature du Haut Doyen de l'Université, qui nous autorise à, je cite "prendre toutes les mesures nécessaires pour purifier la faculté de droit de ses hololivres et datapads qui pourraient nuire à la sécurité de l'Empire et de ces citoyens".
- Jamais je n'ai été consulté à ce propos... ni moi ni aucun autre Doyen. Jamais le Conseil n'aurait autorisé pareille folie !
- Le Haut Doyen peut prendre une décision sans consulter le conseil. C'est dans votre règlement. Nos actes sont en parfaite légalité.
- Mais est-ce que vous vous rendez compte de ce que vous faites ? Ces textes de lois ont forgé notre civilisation et vous voulez les annihiler ?
- Ces textes de lois ont forgé la République, corrigea Redra. Un organisme corrompu et faible. Si nous laissons ces ouvrages en l'état, annonça le militaire avec une moue de dégout, ils conduiront aussi l'Empire au pourrissement. Il nous faut nous défaire de tout ce qui menace l'Ordre Nouveau.
- Expliquez-moi en quoi des hololivres qui ont des centaines voire des milliers d'années pourraient menacer votre soi-disant Ordre Nouveau ?

Le regard que lui lança Kraik indiquait bien que le militaire n'avait pas de temps à discuter du bien-fondé de son entreprise.

- J'obéis aux ordres. C'est tout.
- Et il vous arrive de ne serait-ce que penser avant d'obéir comme le plus servile des droïdes ?

Redra tendit un doigt rageur vers le professeur Zionz.

- Attention à ce que vous dites, l'alien. J'ai été patient jusqu'à maintenant, mais je pourrais vite perdre mon calme si vous continuez dans cette voie-là.

Mais Zionz ne semblait pas effrayé outre mesure. Il tenait bravement tête au militaire :

- Et qu'allez-vous faire ? Me passer les menottes, me conduire en prison ? Ou me loger un tir de blaster en pleine tête ?

Le visage de Redra se ferma d'autant plus et je le vis s'empourprer. Il dégaina son blaster de poche et le braqua sur le visage du thisspiasien.

- Dis encore un mot, sale serpent. Encore un mot, vas-y, fais-moi plaisir.

L'image de celui qui avait été cinq ans durant mon mentor préféré à la faculté de droit foudroyé par un tir de blaster me traversa l'esprit. Je posai alors ma main sur le bras tendu du militaire et l'invitai à le baisser. Zionz tourna son attention sur moi et ses yeux s'écarquillèrent :

- Nexhrn ? C'est bien vous ?
- Oui, professeur, bredouillai-je comme s'il m'avait surpris dans une situation gênante. C'est moi.
- Que faites-vous avec ces brutes ? me demanda-t-il, toujours éberlué.
- Je travaille pour eux. Au département Justice, comme avocat général.

Le thisspiasien lâcha un long soupir où le dépit était perceptible.

- Vous me décevez beaucoup, monsieur Nexhrn. Vous aviez un si grand potentiel...
- Et il l'exploite parfaitement ! cria Redra en rengainant finalement son arme, pour le plus grand soulagement de tous. Alsh travaille à bâtir un monde meilleur, pas à courir le profit comme tous ceux qui sortiront de cette faculté !

Je sentis un petit sentiment de fierté poindre en moi alors que le militaire prononçait ces mots. Il n'avait pas tort, après tout, d'un certain point de vue : l'essentiel de celles et ceux qui fréquentaient les lieux étaient attirés par les profits gargantuesques qu'ils pourraient obtenir après quelques années de travail. D'autres – et c'était mon cas auparavant – cherchaient le prestige ou la gloire. Enfin, un nombre très réduit et j'osais croire en faire désormais partie, visaient l'avènement d'un monde

nouveau, où les faibles seraient défendus aussi équitablement que les forts et où les plus riches ne sortiraient pas nécessairement blanchis des jugements. Oh, il y avait sans doute une part d'utopie dans cette vision, j'en étais conscient. Mais depuis que je travaillais pour le COMPORN, c'était la première fois que j'imaginais ce monde idéal possible, à force de labeur.

- Je suis désolé, professeur, finis-je par lâcher.

Zionz me toisa d'un regard noir et nous tournant le dos, commença à partir. Il s'arrêta au bout d'un mètre et murmura, sans se retourner :

- Là où on brûle des hololivres, on finit aussi par brûler des êtres sensibles. Souvenez-vous de cette citation, monsieur Nexhrn. Peut-être vous servira-t-elle un jour pour réveiller votre conscience meurtrie.

Et il serpenta lentement vers les bâtiments de la faculté. Je fis un pas dans sa direction ; mais la poigne de Redra me retint :

- Laissez, dit-il d'un ton sans appel. Zionz représente ce contre quoi nous luttons dans toute sa splendeur : âgé et alien.

- C'était avant tout mon professeur ! objectai-je.

- Oui, "c'était", fit-il remarquer. C'est terminé, Alsh vous n'êtes plus élève ici. Vous êtes avocat général pour le Comité. Vous n'êtes plus dans l'apprentissage, mais dans l'action. La nationalisation votée il y a trois mois est de votre fait, entièrement de votre fait. Est-ce qu'un autre camarade de votre promotion aurait pu, si vite en sortant de l'école, remporter si vite sa première affaire ?

Kraik voulait poser une question de rhétorique, c'était évident. Je notai au passage que Shihuff et son incroyable talent de conviction déteignait sur ses proches.

Redra n'avait pas tout à fait tort, encore une fois. Quelques jours après ma remise de diplôme, je gagnais une affaire devant les holocaméras. Est-ce qu'un autre membre de ma classe aurait pu le faire ?

- Kolba'ra, dis-je du bout des lèvres, une boule acide se formant au creux de mon estomac lorsque je repensais au twi'lek. Il est aussi doué que moi.

- Mais si je ne m'abuse, il travaille pour un cabinet privé. Il chasse la commission, se bat pour l'argent. Pas vous. Vous luttez pour l'avenir et la justice.

Je n'ajoutai rien et avançai jusqu'au tas de datapads qui allaient être détruits. Je saisis le premier hololivres qui me tomba sous la main et blêmis en reconnaissant l'ouvrage sur lequel l'examen final avait en grande partie porté. Un hololivres extrêmement complexe, que j'avais eu un mal de chien à étudier. J'étais certain que si Kolba'ra m'avait battu, c'était sur ce point précis. C'était à cause de cet hololivres que j'avais terminé deuxième...

Je laissai retomber l'hololivres dans le tas avec fracas et jetai pardessus mon épaule à Kraik :

- Vous avez raison, lieutenant. Ces holos sont dangereux. Qu'ils brûlent.

Redra hochait la tête en esquissant un sourire et fit un signe à un de ses soldats. Ce dernier s'approcha de la pile d'hololivres équipé d'une arme qui me faisait songer à un très long fusil. Il pressa la gâchette et une langue de flamme surgit de l'embout et vint lécher les hololivres. La chaleur fit implorer les holos et je vis leurs écrans se craqueler. Puis, le feu prit pour de bon et les composants commencèrent à fondre. Une odeur de métal et de plastique brûlés se tarda pas à se répandre aux alentours de même qu'une épaisse fumée noire. Quelques miliciens ajoutaient de nouveaux datapads au bûcher tandis que le reste SA se rassemblaient autour de l'autodafé et firent le salut du Comité. Je me joignis à eux, prononçant le serment avec une véritable foi. J'avais l'impression qu'en brûlant ces vieux hololivres, c'était mon échec qu'on effaçait ainsi. Lorsque les mots "vive Palpatine" sortirent de ma bouche, j'eus la sensation qu'ils lavaient mon affront et rendaient mon honneur aussi pur qu'un canyon de cristal de Chandrila.

Je restai encore quelques minutes avant de m'en aller. Je retrouvai Rekkon au parking des visiteurs qui me reconduisit au siège du département Justice. Je me remis au travail avec une ardeur insoupçonnée, motivée par le souvenir de l'autodafé.

Je quittai le bureau plus tard ce soir-là et rejoignis mon domicile presque à regret. Je me forçai toutefois à laisser mes dossiers au département : séparer vie privée et travail était devenu un véritable credo depuis mon entrée dans le COMPORN. J'estimais qu'il était important et nécessaire de tracer une ligne de démarcation. Je passais l'essentiel de mes journées à travailler d'arrache-pied pour l'Empire. Je pensais avoir le

droit, une fois chez moi, de penser à autre chose. Mais ce soir, Dontika en avait décidé autrement. Je la trouvai assise dans le salon, une petite boîte de hfredium posée devant elle, sur la table. Je m'apprêtais à rejoindre ma petite amie pour l'embrasser quand je stoppai net en reconnaissant la boîte : c'était celle où j'avais dissimulé le blaster que m'avait "offert" Kraik. J'avais pris soin de bien la cacher pour que Dontika ne la trouve pas : elle avait une peur bleue des armes depuis la mort de son frère, lors d'un accident de chasse. À la réflexion, j'aurais dû me débarrasser de cette arme plutôt que de la cacher, mais je n'avais pu m'y résoudre.

- Tu peux m'expliquer ça ? me demanda-t-elle en désignant la boîte d'un petit coup de menton.
- Don, tentai-je en m'approchant doucement d'elle. Comment as-tu trouvé cette boîte ?
- Ne m'appelle pas comme ça, Alsh, siffla-t-elle. Je ne suis plus une petite fille.
- D'accord, m'excusai-je, pardon. Dontika, est-ce que tu peux me dire comment tu es tombée là-dessus ?
- J'étais énervée et j'avais besoin de me calmer les nerfs.

Elle n'avait pas besoin de détailler plus : quand ma petite amie voulait évacuer sa colère, elle se laissait posséder par une frénésie de rangement et briquait tout ce qui lui tombait sous la main. Voilà qui expliquait sa découverte.

- Tu étais en colère ? lui demandais-je en posant ma main sur la sienne qui se déroba aussitôt.
- Ne détourne pas la conversation, me dit-elle d'un ton froid. On est pas en audience, tu n'es pas en train de plaider et je ne me laisserais pas convaincre comme le premier sénateur venu.

Le mot "sénateur" me fit dresser l'oreille. Se pourrait-il que Dontika sache...

- Oui, je sais pour qui tu travailles, Alsh. Tu me crois si idiot que j'ignore ce que fait l'homme dont je suis amoureuse ?
- Chérie, si je ne t'ai rien dit, c'est parce que...
- Explique-toi à propos de ce blaster, Alsh !

Je lâchai un soupir. J'étais piégé. Autant dire la vérité...ou du moins, la présenter d'une certaine façon.

- C'est mon arme de service, dis-je après un blanc.

- Une arme de service ? répéta-t-elle, incroyablement. Explique-moi en quoi un avocat a besoin d'une arme de service ? Pour que sa plaidoirie soit plus percutante, peut-être ?
- Le COMPORN est un organisme considéré comme militaire. Le moindre de ses membres est un soldat de réserve, du moins, sur le filmplast. Et on doit avoir une arme. C'est comme ça.

En réalité, seule la CompForce était réellement une organisation militaire. Les autres branches, si elles avaient indubitablement une atmosphère martiale, n'étaient pas pour autant, stricto sensu, militaires elles-mêmes. Mais ça, Dontika l'ignorait... ou du moins, je l'espérais.

- Tu sais que je déteste les armes, dit-elle d'une voix plus douce.
- Oui, je sais, murmurais-je en tentant à nouveau de poser ma main sur la sienne.

Cette fois-ci, elle ne me repoussa pas.

- Excuse-moi, dit-elle dans un soupir. Je suis vraiment sur les nerfs en ce moment. J'en peux plus.

Je me rapprochai d'elle et ouvrit les bras. Elle se leva, vint se blottir contre moi et colla son visage contre ma poitrine. Je tentais de l'étreindre du mieux possible, du mieux que je pouvais, car après tout, elle était plus grande que moi.

- C'est à cause de Vrei, mon chef de service, sanglota-t-elle. Il est de pire en pire... je suis en train de craquer.
- Calme-toi, dis-je en l'embrassant sur le front. Je vais m'occuper de ce salopard.
- Toi ? demanda-t-elle en relevant la tête, surprise.
- Oui, l'assurais-je en l'embrassant une nouvelle fois. Ne t'en fais pas. Fais-toi un bon bain chaud avec des huiles parfumées, installe-toi devant un petit holo. Essaie de te détendre.
- Et toi ?
- Je te l'ai dit, dis-je avec un demi-sourire. Je m'occupe de tout.

Je l'embrassais à nouveau, sur les lèvres cette fois. Elle me fit un sourire, un peu forcé, mais un sourire néanmoins.

J'appelai Rekkon dès que j'eus passé le pas de la porte. Théoriquement, je ne pouvais pas bénéficier de l'airspeeder en dehors des heures de service, mais le COMPORN était connu pour se défier des règles quand il le fallait.

Le SA fut en bas de chez moi en quelques minutes. Je lui donnais l'adresse de la compagnie qui employait Dontika. J'étais sûr d'y trouver son chef de service : ma petite amie m'avait plusieurs fois affirmé qu'il y passait des nuits entières.

Je ne savais pas exactement comment j'allais m'y prendre, mais j'étais sûr d'une chose : après ma visite, ce chef de service éviterait de s'en prendre à ma petite amie.

L'immeuble de bureau où travaillait Dontika ne comportait plus que quelques lumières aux étages supérieurs. Je demandais à Rekkon de m'accompagner et de ne pas dire un mot. Je me présentai à l'agent de sécurité avec ma carte du COMPORN, posant le doigt là où était inscrite ma profession.

- Agent Nexhrn, du Bureau de Sécurité Impérial. Je dois interroger le chef de service Vrei et ce, immédiatement.
- C'est à dire qu'il est en train de travailler, monsieur l'agent. Est-ce que vous ne pourriez pas revenir demain ?
- Immédiatement ! répétai-je d'une voix forte.

L'agent de sécurité bredouilla une formule d'acquiescement et m'indiqua le turboélévateur à prendre et l'étage où se trouvait Vrei. Je m'y précipitai presque, Rekkon sur les talons. L'attente dans le turboélévateur me parut interminable. Enfin, les portes s'ouvrirent. L'étage était une grande pièce de bureaux en open space. Tous étaient désertés, hormis un seul. Un homme grassouillet, à la moustache rousse, entra des données sur une console. Je m'approchai de lui et lus son nom sur le badge qu'il arborait à la poitrine. C'était bien le chef de service de ma petite amie.

- Monsieur Vrei ?

Il leva les yeux vers moi. Je fis un signe à Rekkon qui le frappa en plein visage avec sa matraque.

Le nez de Vrei fut brisé sur le coup et il bascula de sa chaise en criant. Je fis signe au SA de continuer à le frapper. Les coups plurent sur Vrei qui leva piteusement les bras pour se protéger. Quand j'estimais que Vrei avait assez souffert, je m'accroupis près de lui.

- Maintenant, tu vas traiter de façon égale tes employés humains et aliens. Et surtout les employées zabrak. Je me suis bien fait comprendre ?

Vrei gémit. Je le refis rosser. Il hurla un "oui" qui déchira le silence de la pièce. Pour la forme, je lui expédiai moi-même un coup de pied dans le visage.

Satisfait, je quittais l'étage, suivi par mon Sub-Adulte. Rekkon ne pipait mot sur ce qu'il venait de faire, il ne s'interrogeait pas sur la nature de son acte. J'avais donné un ordre et cela lui suffisait. En quittant l'immeuble, j'aurais dû me sentir honteux d'avoir fait frapper presque jusqu'à l'inconscience un homme que je voyais pour la première fois. Mais ce n'était pas le cas. Utiliser un SA pour faire rosser celui qui martyrisait ma petite-amie, j'en tirais une grande source de fierté. Et Coruscant m'en était témoin, je n'hésiterais pas à me servir de tout ce qui était en mon pouvoir pour défendre et protéger ceux que j'aimais.

Le radioréveil sonna un peu avant six heures du matin. L'heure de réveil pouvait sembler très matinale, mais c'était une habitude pour moi de me lever tôt car j'étais plus productif en matinée que le reste de la journée. Je tâtonnai sur la table de nuit pour atteindre le réveil et l'éteindre avant que son boucan ne réveille Dontika. Je vérifiai en tournant la tête sur le côté : ma petite amie dormait encore, blottie contre moi. Je déposai un baiser sur son front et sortis doucement du lit. Les yeux encore bouffis de sommeil, je m'accordai une douche brûlante histoire d'y voir plus clair. Je me séchai ensuite, enfilai des vêtements propres et allai prendre mon petit-déjeuner : j'engloutis quelques tranches de bacon de nerf grillé avec des œufs ainsi qu'un grand verre de jus de fruit concentré. Je ne buvais pas de café à la maison, préférant en prendre un en arrivant au bureau. Je finissais de poser l'assiette sale dans l'évier quand Dontika pénétra dans le salon, encore en habits de nuit. Elle me marmonna un "bonjour" à peine audible - avant son café du matin, toute tentative pour essayer de prendre contact avec elle se soldait inmanquablement par un échec - et s'en alla directement se servir un grand bol de café brûlant. Bien qu'étant pour ma part prêt à partir depuis cinq minutes, j'attendis néanmoins que ma petite amie soit complètement réveillée pour échanger quelques mots avec elle. Nous nous souhaitâmes mutuellement bonne journée et je ne pus m'empêcher de sourire en songeant à ce que j'avais fait pour elle la nuit dernière. Assurément, sa journée serait excellente. Puis, j'embrassai Dontika et filai hors de l'appartement.

Je retrouvai Rekkon en bas de chez-moi. Il me gratifia du salut du Comité en guise de bonjour et je lui rendis la pareille. Je montai ensuite à l'arrière pendant que le SA me conduisait au département.

Pendant le trajet, je parcourus *la Volonté d'Acier*, l'holojournal officiel du COMPORN. C'était essentiellement de la propagande, mais on y trouvait parfois des articles intéressants. Un grand dossier était consacré au Jour de l'Empire, la fête anniversaire de la création du régime qui se tiendrait dans quelques jours. Je ne savais pas trop quelle attitude adopter : je ne pouvais quand même pas me rendre à la fête au bras de Dontika et d'un autre côté, manquer la fête aurait été très mal vu.

Je refermais l'holojournal quand l'airspeeder s'engouffra dans le garage du département.

Rekkon, suivant à la lettre le protocole, m'ouvrit la portière. Je sortis du véhicule, laissant la *Volonté* à l'intérieur. Rekkon nous appela un turboélévateur et pressa le bouton qui conduisait à mon bureau.

L'appareil nous conduisit rapidement à l'étage en question. Je donnai ordre à mon secrétaire de gagner mon bureau et de commencer le travail pendant que j'allais saluer les personnes présentes.

En fait, je cherchais surtout à prendre un café avec le directeur Paesente. Nos emplois du temps étaient chargés et hormis en début de journée, il était rare que nous nous croisions dans les bureaux.

Le directeur et moi avons fait de ce café matinal un rituel, aussi fus-je surpris de découvrir la salle de repos vide. Il n'y avait personne autour des tables. Surpris, je clignais des yeux et m'offris néanmoins ma tasse de café matinale. Celle-ci entre mes mains, je gagnais lentement mon bureau, faisant attention à ne rien renverser, que ce soit par terre ou sur mon costume. Je notais une certaine agitation au sein des employés du département, sans trop m'en inquiéter toutefois. Ce fut Rekkon qui m'apprit la raison de ce malaise, une fois que j'avais rejoint mon bureau :

- Monsieur l'avocat général, des agents du BSI sont ici en ce moment.

Malgré moi, je blêmis. *Le Bureau de Sécurité Impérial ? Mais par les canyons de cristal de Chandrila, que font-ils là ? Est-ce qu'ils savent pour ma mise en scène d'hier soir ? Est-ce qu'ils savent que je vivais avec une zabrak ? Est-ce qu'ils sont venus pour m'arrêter ?*

- Est-ce que vous savez quelle est la raison de leur présence ici ? demandai-je au Sub-Adulte.
- Nous menons une enquête, répondit une voix féminine derrière moi.

Je me retournai pour découvrir une sublime jeune femme d'environ mon âge, à la peau foncée et aux cheveux cendrés. Elle portait des bottes d'uniforme, un pantalon noir, une veste blanche ainsi que des gants de cuir noirs. Je reconnus sans peine les vêtements des hommes du BSI.

- Agent Eleiza Rhysode, du département des affaires internes du Bureau de Sécurité Impérial.
- Bonjour, lui répondis-je en tentant de cacher le trouble de ma voix.

Elle se fendit d'un léger signe de tête en guise de salut et fit quelques pas dans ma direction avant de me tendre la main. Malgré moi, ma poignée de main fut molle et fuyante. L'agent du BSI ne sembla pas s'en formaliser.

- Que pouvons-nous faire pour vous, agent Rhysode ? demandai-je en tenter de calmer le stress qui m'envahissait.
- Puis-je m'asseoir ?

De l'index, elle désignait une des chaises faisant face à mon bureau.

- Bien sûr, bredouillai-je en regagnant mon propre siège pendant qu'elle-même prenait place.

Elle croisa les jambes, joignit les mains et y posa son menton. Nous nous fixâmes un moment sans rien dire. Ses yeux retenaient mon attention. Ce n'était pas tant leur couleur, un gris somme toute ordinaire, qu'un espèce de miroitement que je distinguais dans son regard qui intriguait et fascinait à la fois. Elle rompit le silence la première :

- Au BSI, nous n'avons pas l'habitude de perdre notre temps en longues introductions, alors je vais être franche.

Je me raidis et par pur réflexe, serrai les mains, me préparant au pire.

- Votre directeur, Oberon Paesente, vient d'être arrêté par notre service.
- Quoi ?

La surprise avait remplacé la peur. *Paesente arrêté par le Bureau de Sécurité ? Mais ça n'a aucun sens !* Elle dut lire la stupéfaction sur mon visage car elle enchaîna sans attendre :

- Je vous assure que c'est la vérité. L'information sera rendue publique dans quelques heures, tout au plus.
- Je vois, dis-je en tentant de reprendre mes esprits, bien que je ne comprenne absolument pas pourquoi le chef d'un des départements du COMPORN avait pu être arrêté.
- Il est accusé de sédition, de propagande anti-impériale, de détournement de fonds et de haute-trahison.

Je n'arrivais toujours pas à le croire. Paesente était un des plus modérés du COMPORN, cela n'était un secret pour personne, ni ses doutes concernant la politique pro-humaine du régime. Mais de là à aller jusqu'au détournement, à la sédition et à la haute trahison ?

- Et quel est exactement mon rôle dans cette affaire ?
- Le protocole veut que nous interroguions la famille, les proches ainsi que les collègues de l'accusé afin de corroborer nos précédentes enquêtes. C'est un travail de routine mais il faut bien s'y plier, dit-elle avec un petit sourire.
- Je suis prêt à répondre à vos questions, répondis-je.
- Selon le règlement, vous devez passer au détecteur de mensonge. Est-ce que cela pose un problème ?
- Aucun problème, répondis-je mécaniquement.

Elle jeta un œil en direction de l'extérieur et fit un mouvement de la main. Deux hommes poussant un petit chariot sur lequel était installé un long appareil rectangulaire gris perle firent leur entrée dans mon bureau. Ils poussèrent le chariot jusqu'à côté de moi et l'un d'eux commença à presser un certain nombre de boutons pendant que l'autre me demandait d'ôter ma veste et de relever une des manches de ma chemise. J'obéis et le technicien approcha de mon avant-bras une sorte de brassard en tissu dont la face intérieure était comme garnie de minuscules épingles.

- Les micro-aiguilles peuvent donner une impression désagréable quand elles se connectent à vos nerfs, mais il n'y a rien de dangereux.

Je n'étais guère rassuré pour autant ! Lorsque l'homme installa le brassard autour de mon avant-bras, je m'attendis à ressentir une douleur fulgurante. En réalité, la sensation était assez proche de celle d'ongles qui s'enfonçaient légèrement dans ma peau. Les techniciens pressèrent encore quelques boutons avant de s'éclipser, confiant un datapad à

l'agent Rhysode. Elle demanda alors à Rekkon s'il pouvait sortir, pour ne pas troubler l'expérience. Le SA m'interrogea du regard et je lui fis signe de patienter dehors.

- Bien, nous allons pouvoir commencer, dit la jeune femme. Avant tout, pour vérifier si l'appareil marche parfaitement, je vais vous poser quelques questions de base. Je vous demande de me répondre uniquement par oui ou par non. Si votre réponse est une autre réponse que oui ou non, si vous ne savez pas quoi répondre, s'il y a un problème ou tout autre cas de figure, je reformulerai la question jusqu'à ce que nous obtenions une réponse claire : oui ou non. Vous m'avez comprise ?
- Oui, répondis-je en tentant de me préparer à l'interrogatoire.
- La pièce dans laquelle nous nous trouvons est-elle rouge ?

Par réflexe, je jetais un œil aux tentures cramoisies et à la moquette bordeaux.

- Oui.

Elle pianota sur son datapad un court instant avant de reprendre.

- Est-ce que la pièce dans laquelle nous nous trouvons est bleue ?
- Non.

Elle entra de nouvelles données.

- Parfait. Maintenant, je vais vous demander de mentir pour la prochaine question. Est-ce que la pièce dans laquelle nous nous trouvons est verte ?
- Oui, mentis-je.

Elle hocha la tête et programma encore une fois le datapad.

- L'appareil marche à hauteur de cent pour cent. Nous allons vraiment commencer.

Elle sortit un minuscule appareil de sa poche, le posa sur le bureau et l'effleura. Une lumière rouge s'en dégagait.

- Interrogatoire de monsieur Alsh Nexhrn, avocat général du département Justice du Comité pour la Préservation de l'Ordre Nouveau, par l'agent Rhysode, du département des affaires internes du Bureau de Sécurité Impérial, matricule 45326, portant sur l'arrestation d'Oberon Paesente, directeur du département Justice, pour haute trahison. Avant toute chose, j'aimerais

confirmer quelques-unes de nos informations. Votre nom complet est bien Alsh Narson Nehrn ?

- Oui.
- Vous êtes bien né il y a vingt-cinq ans, sur Chandrila ?
- Oui.
- Déménagé sur Coruscant pour y suivre des études de droit voilà cinq ans et sorti de cette même école, il y a trois mois, deuxième de votre promotion. C'est alors que vous êtes entré au Comité. C'est bien ça ?
- Oui.
- Parfait, déclara-t-elle. Les informations concordent. Nous allons pouvoir passer à l'interrogatoire proprement dit.

Je déglutis. *Parce que ça n'a pas encore vraiment commencé ?*

- Monsieur Nexhrn, est-ce que vous connaissiez personnellement le directeur Paesente avant ces trois derniers mois ?
- Non.
- Aviez-vous déjà entendu parler de lui auparavant ?
- Oui.
- Dans quel domaine ? Vous êtes autorisé à développer votre réponse.
- Son nom est resté célèbre dans le monde du droit, agent Rhysode. Nous avons étudié son cas à la faculté.
- C'est lui qui vous a fait accéder au poste d'avocat général du département ?
- En effet.
- Veuillez ne répondre que par oui ou non à moins que je ne vous autorise à développer, me reprit-elle.

Elle reposa la question et je fis attention à répondre "oui". L'interrogatoire se poursuivit encore pendant de longues minutes où je sentis le stress monter, comme si je redoutais de me trahir en répondant mal aux questions. Je répondis par l'affirmative à la question "saviez-vous que le directeur Paesente nourrissait des doutes au sujet de l'idéologie impériale" et à la négative à "vous avait-il mis au courant de ses projets séditieux". Pleinement concentré, bien plus qu'en plaidoirie, je me méfiais du moindre faux pas. Au terme d'un quart d'heure éprouvant, nous arrivâmes à la fin.

- Dernière question, monsieur Nexhrn, avant de clore l'interrogatoire : il a été porté à l'attention de nos services d'une rumeur portant sur le fait que plusieurs cadres du COMPORN seraient intimement liés à des aliens. Avez-vous eu vent de cette information ?

Là, je suis piégé, c'est sûr et certain ! Ils savent que je vis avec une zabrak, trahissant ainsi l'esprit de la Haute Culture Humaine ! "Plusieurs cadres"...autant dire moi ! Qu'est-ce que je dois dire ? Qu'est-ce que je dois répondre ? Si je réponds oui, je mettrai moi-même la tête dans la gueule du sarlacc. Mais si je réponds non, la machine prouvera mon mensonge ! J'étais complètement coincé !

Alors, un miracle se produisit. Un des techniciens entrouvrit la porte et informa l'agent du BSI qu'ils avaient besoin du détecteur immédiatement, pour un autre interrogatoire. Elle hocha la tête et coupa l'enregistreur pendant que ses hommes m'ôtaient l'appareil. J'eus étrangement plus mal quand le brassard fut enlevé que quand ils me l'avaient mis. Je remarquais que les pointes s'étaient enfoncées dans mon avant-bras, faisant perler une multitude de minuscules gouttes de sang qui se transformaient déjà en croûtes. Un des techniciens du BSI m'assura que dans deux jours au maximum, les croûtes tomberaient d'elles-mêmes. Puis, lui et son collègue quittèrent la pièce, poussant devant eux le chariot et le détecteur. L'agent Rhysode rassembla ses affaires et avant de partir, se pencha par-dessus le bureau pour me serrer la main.

- Merci de votre collaboration. Je sais combien ces interrogatoires peuvent être fatiguant.

Je lui rendis sa poignée de main, plus par automatisme que par politesse. Je ne sais pas si c'était la fatigue de la concentration qui me faisait inspirer plus que d'habitude mais je sentis les effluves de son parfum, une odeur capiteuse, se frayer directement un chemin jusqu'à mon odorat.

Elle salua Rekkon qui venait de rentrer dans le bureau et s'en alla. Quand elle eut fermé la porte, je m'affalais sur mon fauteuil, poussant un lourd soupir de soulagement. Je m'éventai avec les mains et ordonnai un verre d'eau à mon secrétaire. Quand il me l'apporta, il me fit remarquer que j'étais en nage et effectivement, ma chemise était trempée de sueur. Il se proposa d'aller me chercher une chemise propre à l'intendance et je

lui donnai mon feu vert. Alors que Rekkon partait rapidement aux étages inférieurs, je branchai l'Holonet, pour vérifier ce qu'avait déclaré Rhysode. La présentatrice twi'lek était justement en train de traiter de ce sujet :

- L'ancien juge Paesente, connu du grand public voici quelques années lors de l'affaire qui l'opposa au CBI a été arrêté ce matin, à son domicile, par des agents du Bureau de Sécurité Impérial. Bien qu'aucune nouvelle information n'ait été communiquée à ce jour, l'accusation de haute trahison planerait sur Paesente, qui occupait jusqu'à ce qu'il y ait quelques heures, un haut poste au sein du COMPORN. Plus d'informations dans les heures qui suivent.

Je coupais l'Holonet d'un geste rageur. Mais c'était impossible, bon sang ! Le BSI avait dû faire une erreur, c'était la seule explication possible. Il fallait que j'en parle à quelqu'un. Tant pis pour le travail en retard, le cas du directeur était plus urgent. Rekkon revint, m'apportant une chemise propre. Bien que je fasse la moue à la vue de la coupe droite et régulière, qui faisait penser à un uniforme, je me changeai toutefois. Je fermai les dernier boutons, enfilai ma veste et ordonnai au SA de me conduire sans attendre au gymnasium, le grand complexe sportif du Comité.

Fidèle à son entraînement et son endoctrinement, le jeune homme se plia à mes ordres sans broncher et bientôt, les bâtiments du gymnasium étaient en vue. Si officiellement, le gymnasium était un lieu public, en réalité, des miliciens SA filtraient les clients de l'établissement, ne laissant entrer que les membres du COMPORN. A cette heure, je savais que j'y trouverais Dakcen en train de jouer à la wegsphere, le jeu de balle favori du Comité. Il avait commencé le sport sur ordre du médecin, pour prévenir d'accidents cardiaques, dus à son surpoids. En fait, il n'avait pas perdu un gramme depuis le début de ce traitement, mais il avait pris goût à la wegsphere, pour la compétition. J'y avais personnellement joué un peu, mais sans plus, n'étant pas sportif.

Rekkon posa l'airspeeder devant le gymnasium et je franchis le barrage de miliciens sans aucun problème, après avoir montré patte blanche. Une fois à l'intérieur, je me dirigeai vers la section réservée à la wegsphere, certain d'y trouver mon ami. Et effectivement, il était bien en train de jouer, ou plutôt de s'entraîner. Dans une salle circulaire à basse gravité, deux équipes de six joueurs s'affrontaient. Dakcen et ses coéquipiers portaient une tenue de sport blanche, contre une noire pour

l'équipe adverse. Le jeu était très rapide, dû à la faible gravité et la balle allait si vite qu'il fallait un certain entraînement pour la lancer et la réceptionner correctement. Sur un des pans de mur, un gigantesque panneau lumineux annonçait les scores, et l'équipe de Dakcen menait d'une courte tête. Ils remportèrent le match à la fin du temps réglementaire. Les joueurs s'entre-félicitèrent et se dirigèrent vers les douches. Dakcen me vit et alla jusqu'à ma rencontre.

Nous nous serrâmes brièvement la main et je lui expliquai en deux mots la situation. Il m'apprit avoir déjà eu connaissance de l'arrestation de Paesente un peu plus tôt dans la matinée. Tout en marchant, nous nous retrouvâmes dans les vestiaires où mon ami se saisit d'une serviette et commença à éponger la sueur qui ruisselait sur son corps.

- Tu sais, ça ne m'étonne qu'à moitié que Paesente soit tombé. À bramer comme un tauntaun contre la politique de l'Empire, il ne pouvait s'attirer que des ennuis.
- Alors, on ne peut pas dire ce qu'on pense au sein du Comité ?
- J'ai pas dit ça. Quand tu es bien placé au COMPORN, ils te permettent des écarts. J'ai déjà vu la maîtresse du directeur de ma section, c'est une non-humaine et tout le monde ferme les yeux. Mais il y a une grosse différence entre mon directeur et Paesente. Mon directeur lui, a eu la bonne idée de rester dans les petits papiers de Shihuff et de la Commission Sélective. Paesente, lui, à la dernière réunion, a eu une sérieuse engueulade avec Shihuff, sur des mesures anti-aliens. Tu connais Shihuff, ça ne lui a pas plu. Ça ne m'étonnerait pas que ce soit lui qui ait lâché les vornskrs du BSI contre Paesente.
- Tu veux dire qu'il aurait fait accuser Paesente, juste pour se venger ?

Dakcen haussa les épaules :

- Shihuff est un drôle de type, et il en faut peu pour qu'il pète les plombs. La plupart des membres du COMPORN n'hésiteraient pas à te planter une vibrolame dans le dos pour servir leurs intérêts, mais sans aller au-delà. Shihuff, lui, si tu l'as comme ennemi, c'est pas une vibrolame qu'il va t'enfoncer dans le dos, mais un destroyer stellaire.

J'esquissai un sourire à la marque d'humour de mon ami, bien qu'en réalité, le sujet ne soit pas drôle du tout.

- Quoi qu'il en soit, c'est bénéfique pour toi, cette histoire.
- Comment ça ?
- Réfléchis un peu : le Jour de l'Empire est dans deux jours. Le gratin du Comité sera convié au Palais Impérial, pour la fête. Paesente devait y aller en tant que chef de sa section mais il est hors-circuit maintenant. Cela dit, le département Justice se doit d'être représenté. Et qui est l'étoile montante de Justice ?
- Arrête, Dakcen, lui dis-je. Ça sera au vice-directeur d'aller à la cérémonie, pas à moi.
- Le vice-directeur ? Mais il est encore plus transparent qu'une couronne de soie ! Toi, tu passais pratiquement pour le bras droit de Paesente, tu as plaidé plusieurs fois et à chaque fois ça a été un succès... Je serais très étonné si les officiels ne voulaient pas rencontrer ce jeune avocat qui défend si bien les couleurs du Trône. Non, crois-moi, ce sera toi qui recevra le carton d'invitation.

Les prédictions de mon ami s'avèrent exacts puisque en rentrant chez moi, je trouvais une invitation officielle pour la réception que donnerait l'Empereur dans deux jours, à son palais. J'étais prié de faire savoir si je viendrais seul ou accompagné. Je pris quelques minutes de réflexion. J'étais confronté au même problème que ce matin, sauf que je devais leur donner rapidement une réponse.

Finalement, je choisis de cocher la case "seul" et de renvoyer le carton. Au moins, je serai présent à la fête et je pourrais rencontrer du beau monde. Dontika comprendrait.

Ou du moins, c'était ce que j'espérais.

Il faisait chaud ce matin-là et un grand soleil brillait dans les cieux de Coruscant. J'étais en uniforme de cérémonie, comme tous les autres membres du Comité, soldats de la CompForce exceptés qui eux portaient leur armure de combat. L'uniforme cérémoniel était calqué sur celui de la Marine et de l'Armée Impériale, décorations, insignes et cylindres de rang en moins. La teinte était aussi différente, abandonnant ce vert-de-gris si cher à l'Empire pour une couleur bistre. J'allais défiler en tête du département Justice, juste à la droite du vice-directeur. Le département

allait descendre la voie principale de Coruscant, à la suite d'Education et juste avant Science. Le COMPORN avait le sens de l'ordre et tout était calculé à la nanoseconde près.

Je tirai un peu sur mon col, qui m'étouffait. Bon sang, je ne comprendrais jamais comment certains membres pouvaient porter cette tenue en permanence ! Je préférais vraiment ma tenue civile !

Quelques minutes avant que l'on nous donne le signal du départ, mes pensées s'envolèrent vers Dontika. J'avais réussi à la convaincre de partir une journée voir sa famille, sur Iridonia. Je préférais la savoir loin de Coruscant en ce jour de fête nationale. Je ne voyais pas comment j'aurais pu lui expliquer ma présence au défilé et a fortiori, à la réception au Palais Impérial. Nous n'avions jamais vraiment parlé de mon travail au COMPORN, mais je voyais bien que cela ne lui plaisait pas. Je ne pouvais pas dire que fréquenter des extrémistes au jour le jour était plaisant. Mais enfin, la paye était royale, et nous avait offert un mode de vie plus que confortable. Je ne pouvais pas cracher comme cela sur l'organisation. Elle était imparfaite, c'était vrai, mais elle permettait de changer des choses.

Le signal fut alors donné et nous nous élançâmes.

Plus de dix mille hommes marchaient d'un pas cadencé, comme si chacun d'entre eux était relié à un fil par un marionnettiste. Le bottes s'abattaient sur le sol de permabéton en un accord parfait, reproduisant le bruit du tonnerre. Je n'avais même pas à penser pour calquer mon pas sur celui de la troupe, tout venait naturellement. Nous marchions au pas, au son de la Marche Impériale.

Au loin devant nous, nous voyons nos camarades du département Education et encore plus loin, d'autres membres du comité. Sur notre droite et sur notre gauche, nous entourant comme les deux berges d'un fleuve furieux, des millions de spectateurs criaient leur joie ou applaudissaient à notre encontre. J'étais fier et je bombais le torse, comme mes camarades. C'était quelque chose de savoir que l'on faisait partie du COMPORN, mais c'en était une autre de le ressentir dans son âme et dans sa chair. Je me sentais faire partie d'un tout, j'étais un rouage essentiel de la machine impériale. C'était la première fois que je me sentais véritablement à ma place, comme si le destin m'avait mis au monde pour que je remplisse ce rôle. Et le meilleur, c'était que je n'étais

pas un anonyme dans cette parade, malgré tout. J'entendis distinctement la foule crier mon nom. Ils me connaissaient et ils m'aimaient.

Je vis même un petit garçon de onze ou douze ans tendre naturellement le bras en nous voyant, reproduisant notre salut. Une décharge de fierté pure parcourut mon corps de la racine de mes cheveux jusqu'au dernier de mes orteils. Je n'étais plus ce fils de fermier chandrilien, condamné à ne rien faire de sa vie. J'étais quelqu'un. Sans vraiment savoir pourquoi, je pensai à Kolba'ra et pour la première fois, je fus content à l'idée qu'il m'ait battu. Sans cela, je serais à sa place, travaillant pour le cabinet Krane, luttant avec d'autres chauve-faucons pour une poignée de crédits. Mais les choses étaient différentes. Que ce soit le hasard, la providence ou la destinée, je pouvais le chérir pour ne m'avoir accordé que la deuxième place. J'avais vraiment connu Risus grâce à cela. Et en un sens, je pouvais presque également remercier Dweik et sa bande de m'avoir attaqué. Je ne ressentais plus aucun remords en songeant à leur sort. C'étaient des gens dangereux qu'il fallait stopper. Et si la mort pouvait sembler quelque peu extrême, eh bien au moins, elle empêchait la récidive.

Nos pas nous conduisirent à défiler devant la tribune où siégeaient les hauts membres de l'Empire. Palpatine lui-même n'était pas présent : nous devrions apprendre plus tard qu'une affaire de la plus haute importance l'avait appelé dans le Noyau Profond, mais qu'il serait de retour dans la soirée, pour la réception en son palais. Cela dit, même sans l'Empereur, la tribune était un concentré étonnant d'hommes de talent : je reconnus le Moff Tarkin, un des premiers hommes à avoir reçu ce titre, flanqué d'autres officiers impériaux. Cela dit, notre attention n'était pas fixée sur l'Etat-Major Impérial, mais bien sur le jeune homme aux cheveux bruns et à la fine moustache qui s'était avancé à notre arrivée et qui tendait le bras à notre approche. C'était Ishin-Il-Raz, le chef suprême de notre organisation.

S'il n'avait pas personnellement participé à sa fondation, cela ne l'avait pas empêché d'en devenir le premier porte-parole, il y avait quatre ans, avant de prendre la tête de la Commission Sélective. C'était le maître absolu du COMPORN et de nombreux SA le considéraient comme un demi-dieu. Le simple fait qu'il était l'unique personne au sein de la tribune à nous saluer ainsi prouvait à tous – et à nous les premiers – à quel point il

était attaché au Comité. Gardant toujours le bras droit en position, Il-Raz le ramena sur sa poitrine avant de le tendre à nouveau. À chaque fois qu'il exécutait ce geste, des milliers de bouches prononcèrent ces mots avec ferveur :

- Vive Palpatine ! Vive Palpatine ! Vive Palpatine !

Il y avait un décalage presque comique entre les réactions anarchiques de joie de la foule, où les uns chantaient et les autres dansaient et ce style très ordonné qui régnait dans nos rangs. On aurait pu nous prendre pour des droïdes en réalité, en exécutant tous les mêmes gestes au même moment.

Mais une personne qui aurait fait cette analogie de l'extérieur ne pouvait pas comprendre la force que l'on ressentait à faire partie de ce groupe. On se sentait surpuissant, capable d'abattre le Mont Berin à la force des poings et encore plus en sécurité que dans le ventre qu'un quadripode impérial. C'était dans ces moments-là qu'on comprenait ce que voulait dire le mot invulnérabilité.

Le défilé continua longtemps et se poursuivrait encore pendant de longues heures. Nous fûmes libérés de nos obligations à la fin de notre marche et de nombreux camarades décidèrent d'assister à leur tour à la parade. Je choisis quant à moi de rentrer me reposer un peu et me préparer pour la soirée.

Je fis une petite sieste et passai un long moment sous la douche avant de me raser avec application et de choisir ma tenue avec soin. Je n'avais pas de costume de soirée à proprement parler et j'avais toujours trouvé que j'avais l'air idiot en smoking. Je choisis donc mon plus beau costume cravate, en soie dramassienne, de couleur beige. J'hésitai à fixer le brassard écarlate impérial à mon bras, jugeant qu'il jurait trop avec ma tenue. Je choisis finalement de fixer une minuscule broche en aurodium, figurant une crête impériale, cadeau de Paesente pour l'une de mes plaidoiries, au revers de mon costume. Je me regardai un instant dans le miroir, plus élégant que jamais. J'étais encore plus stressé que lors de ma première prise de parole au Sénat. Je me forçai à recouvrer mon calme par des exercices de respiration et attendit l'arrivée du chauffeur du COMPORN. Ce n'était pas Rekkon qui me conduisit au Palais mais un soldat de la CompForce. Bien qu'il ne prononce pas un mot, je le reconnus

à son attitude, que j'avais si souvent remarquée chez les hommes de Kraik.

Le Palais était stupéfiant à plus d'un titre : il faisait penser à une sorte de mariage entre une pyramide et une cathédrale. Sur trois kilomètres, tout n'était que tours immenses, toutes plus hautes les unes que les autres. Le style architectural faisait penser à une chaîne de montagne noire. Les Jardins Palpatine s'étendaient aux alentours, sur quelques deux mille mètres. Autour du Palais, je vis une nuée d'airspeeders qui allaient et venaient, déposant de prestigieux invités avant de repartir. Mon chauffeur me déposa au pied du Grand Corridor, pour m'éviter une trop longue marche.

La rumeur disait que le hall était si grand qu'un destroyer de classe Victoire aurait pu y atterrir. Les invités étaient accueillis par une charmante twi'lek qui vérifiait leurs cartons d'invitation avant de les laisser aller plus loin. La présence de deux Shock Troopers, chargés de la protection des hauts lieux du monde capitale, reconnaissables à leur armure rouge, ne m'échappa pas. Palpatine était assez intelligent pour cacher l'armée aux yeux de ses invités, mais il ne faisait aucun doute qu'au moindre problème, une nuée de gardes pouvait surgir de n'importe où. Je tendis mon carton à la réceptionniste qui m'invita à entrer avec un aimable sourire. Tout en m'enfonçant plus loin dans les profondeurs du Palais, je ne pus m'empêcher de penser que la Haute Culture Humaine était bien sélective...

Je suivis un groupe d'invités jusqu'à arriver dans une immense salle qui brillait de mille feux. La décoration et les tons de couleur, centrés sur l'or et le blanc, ressortaient d'autant plus lorsque l'on venait de quitter le hall et ses teintes noires. Des centaines de personnes, hommes et femmes et même quelques aliens, tous richement vêtus, bavardaient autour d'une coupe de champagne et de petits fours. Je parcourus la foule des yeux et finis par reconnaître quelques têtes connues. Je me dirigeai vers elles quand Shihuff Fams surgit de je-ne-sais-où et me serra chaleureusement la main :

- Ah, Alsh, vous êtes enfin là ! Certains convives meurent d'envie de vous connaître. Mais avant, il faut que je vous présente quelqu'un...

Il m'entraîna presque de force à sa suite, évoluant dans les rangs des invités comme un mee dans l'eau. Avant d'avoir eu le temps de comprendre, je me trouvais devant Ishin-II-Raz en personne, en costume de gala, flanqué d'autres hauts membres du Comité. Je tendis automatiquement le bras et fit le salut réglementaire. Avec un sourire amusé, Il-Raz me le rendit avant de me serrer la main. Je n'arrivais pas à croire que j'étais en train de m'entretenir avec l'homme devant qui j'avais défilé ce matin !

- Alsh, dit Il-Raz avec bienveillance. Il me tardait de vous rencontrer. Shihuff ne cesse de nous répéter à longueur de temps à quel point vous êtes doué et je dois dire que les événements lui ont donné raison.

Je tentai de modérer les louanges du maître du COMPORN mais Shihuff me reprit :

- En fait, il n'y a qu'un seul problème avec notre ami : il est trop modeste.

Il-Raz rit de bon cœur :

- Sans doute. Mais il a tout de même l'ambition de bâtir un monde meilleur avec le Comité. Rien que pour cela, je ne le trouve pas si modeste.

Nouvel éclat de rire. Il-Raz attrapa une flûte de champagne au vol et me la tendit :

- Goûtez donc un peu de ce champagne, Alsh. Vous m'en direz des nouvelles.

Plus pour faire bonne impression que parce que j'avais réellement soif, je bus quelques gorgées de boisson et fus surpris par son goût exquis.

- Vous voyez ? dit Il-Raz en riant à moitié. Il va falloir vous y habituer parce qu'au train où vont les choses, vous en boirez à tous les repas !
- J'ai peur de ne pas bien comprendre, monsieur...
- Appelez-moi Ishin, je vous en prie. Et bien je parlais de votre fulgurante ascension dans nos rangs, bien entendu. Vous ne comptez pas briguer la place laissée vacante à la tête de Justice ?

Je manquai de m'étrangler avec le champagne. Par les canyons de cristal de Chandrila ! Moi, directeur du département Justice ?

- Je ne sais pas si cela serait une bonne idée, répliqua Shihuff soudain beaucoup plus froid. Le poste est considéré comme gelé pendant le procès de Paesente.

Il-Raz haussa les épaules :

- Allons, Shihuff, vous savez bien qu'ici, les règles n'ont pas le même sens qu'ailleurs. Il nous suffirait de glisser un mot au directeur Isard et...
- Avec tout le respect que je vous dois, je refuse ! dit le porte-parole d'un ton sec. Agir ainsi entraverait l'enquête du BSI et ralentirait d'autant plus le procès de ce traître et son juste châtement !
- Vous ne l'aimez vraiment pas, n'est-ce pas ? demanda Il-Raz en buvant un peu de champagne.
- Paesente est un traître à sa race et à son rang ! Il ne n'a pas seulement poignardé dans le dos l'organisation, mais il nous a aussi poignardés, nous, ses frères humains ! C'est un crime contre l'Empire et contre toute la race humaine ! Rien que pour cela, il devrait être mis à mort !

Il-Raz tenta de tempérer la colère de Shihuff mais ce dernier était déchaîné :

- Toute personne qui agit ainsi devrait être exécutée, quel que soit son rang ou son grade ! Nous ne pouvons pas tolérer de cinquième colonne dans nos rangs !

Dès que Il-Raz objectait, la rage du porte-parole augmentait, tant et si bien qu'il se donnait pratiquement en spectacle. Les convives les plus proches de nous cessèrent leur discussion et se concentrèrent sur la joute verbale qui opposait les deux hommes. Si Il-Raz restait d'un calme olympien, ce n'était pas le cas de son subalterne, dont le visage s'était empourpré. Je me sentais moi-même quelque peu stupide, à regarder cette dispute. Shihuff était tel que Risus me l'avait décrit : prêt à exploser à tout moment.

- Allons, allons, que se passe-t-il ici ?

La voix était rauque et traînante. Un timbre unique, que tout citoyen de l'Empire avait entendu au moins une fois dans sa vie : celui de l'Empereur en personne, Palpatine.

L'Empereur ne portait pas ses habituelles robes noires, mais avait choisi de porter celles aux tons écarlates qu'il avait mises quatre ans auparavant, pour proclamer la fin de la République.

Comme un automate et imité en cela par de nombreux invités, je posai genou à terre et baissai la tête. Même Shihuff arrêta là sa diatribe et rendit hommage à son souverain. Palpatine fit signe à l'assemblée de se relever. En levant les yeux vers le vieil homme, je remarquais qu'il était accompagné non seulement de sa cour habituelle, mais aussi d'une petite fille de neuf ou dix ans et d'une vieille dame au port altier. Le visage de Palpatine semblait plus doux et plus aimable qu'à l'habitude. Il avait paternellement posé la main sur l'épaule de la petite fille.

- J'étais en train de discuter avec ma jeune amie quand nous avons été interrompus par votre dispute, déclara paisiblement Palpatine.

Les mots et le ton étaient peut-être doux, mais on sentait clairement le reproche derrière les non-dits. Il-Raz et Shihuff baissèrent la tête, comme des enfants pris en faute.

- Je vous prie de nous excuser, Votre Majesté. Cela ne se reproduira plus, assura Il-Raz.

Palpatine ne leur jeta qu'un très bref regard désapprobateur avant de se pencher pour se mettre à hauteur de la petite fille. Le visage du maître de l'Empire s'éclaira alors qu'il conversait avec la fillette :

- Et donc, Jareen, que me disais-tu sur ce que tu voulais faire quand tu serais grande ?

La petite fille rougit jusqu'aux oreilles et murmura quelques mots inaudibles. Palpatine s'amusa à mettre sa main en cornet qu'il plaça au niveau de son oreille.

- Qu'est-ce que tu as dit ? J'ai du mal à entendre... l'âge sans doute, gloussa-t-il.

Je n'en revenais pas. Palpatine, l'Empereur en personne était en train de jouer avec la petite fille, comme s'ils étaient en privés et non au beau milieu de la plus grande réception de l'année. J'avais déjà vu, aux informations Holonet, des images d'enfants jouant avec Palpatine, mais j'avais toujours cru que c'était de la propagande. Pourtant, l'Empereur plaisantait avec la fillette avec un naturel qui me laissait pantois.

- Oh, tu veux devenir officier dans la Marine Impériale ? Pourquoi pas... Je suis sûr que si tu travailles dur à l'Académie, tu iras très loin.

L'Empereur eut un petit rire et se releva avant de s'adresser à la vieille dame :

- Vous m'excuserez, madame Etta, mais j'ai encore beaucoup d'invités à voir. Je vous souhaite de passer une bonne soirée.

Il ébouriffa les cheveux de la petite fille qui gloussa de ravissement avant de s'éloigner dans la foule avec la vieille dame. L'Empereur la regarda partir avec un sourire aux lèvres :

- J'adore les enfants, dit-il, peut-être plus pour lui-même que pour nous. Ils sont l'avenir de notre galaxie. Ce sont pour eux que nous luttons aujourd'hui, pour leur laisser un monde où ils pourront grandir paisiblement et où le mot guerre n'existera plus que dans les hololivres d'histoire.

Le visage de l'Empereur redevint brusquement dur et sérieux alors qu'il s'adressait à Shihuff :

- Je vous prierais de modérer vos propos quand nous sommes en soirée, mon ami. Vous n'êtes pas en train de haranguer la foule à un meeting du COMPORN, mais à une réception. Vous êtes un représentant de l'Empire, alors comportez-vous comme tel.

Les yeux du monarque glissèrent un court instant sur moi, sans vraiment me voir avant de se fixer sur Il-Raz.

- Ishin, déclara Palpatine, je devais vous entretenir d'un sujet important.
- Je vous écoute votre Majesté, répondit le jeune homme.
- Il a été porté à mon attention de l'attitude disons peu patriote de certains non-humains envers le Trône Impérial. Je croyais pourtant vous avoir déjà demandé de prendre des mesures à cet égard, non ?

Le ton affable avait disparu pour laisser place à une voix aussi froide que l'espace lui-même. Assurément, il y avait deux Palpatine : un qui se montrait doux en présence d'enfants et un autre bien plus sec quand il reprenait son rôle de monarque.

- Je sais, Votre Majesté. Mais vous devez comprendre que c'est un problème qui prend du temps. Parmi ces aliens, il y en a qui sont

parfaitement en règle avec la loi impériale, nous ne pouvons donc pas les arrêter. Quant à la "solution" préconisée par le professeur Murthé, soyons honnêtes, c'est une chimère. Elle coûterait une fortune. Ça demanderait un investissement énorme. De plus, je ne pense pas que ce soit à cela que nous pensions lorsque nous avons établi la Haute Culture Humaine.

- Je ne suis pas ici pour parler de Murthé, Ishin, mais bien pour voir quelles sont les solutions que vous proposez !

Pendant que le maître de l'Empire et celui du COMPORN dissertaient, je me renseignai discrètement auprès d'un convive. Le problème était le suivant : un nombre relativement important d'aliens avaient vivement protesté contre la politique impériale. Palpatine et le reste de l'Empire voulaient les réduire au silence ou du moins, arriver à les contrôler pour qu'ils ne s'expriment plus.

- Si vous le permettez, j'aimerais donner mon avis.

Je n'avais aucune idée de pourquoi j'avais pris la parole, mais je vis soudain l'attention de l'assemblée se cristalliser sur moi. Je déglutis et me lançais :

- Votre Majesté, je ne suis pas en possession de toutes les données pour comprendre la totalité du problème, mais j'ai peut-être une solution.

Je m'attendais à me voir éconduit manu militari, mais l'Empereur me fit signe de continuer.

- D'après ce que j'ai saisi, l'idéal serait d'arrêter les opposants ou du moins, de les détenir en un lieu clos. Pourquoi pas dans un quartier de la ville ? Sous haute surveillance, nous pourrions obliger les ennemis de l'Empire à y résider.
- Développez votre idée, mon garçon, me dit Palpatine dont le visage trahissait l'intérêt.
- Une sorte de quartier ou de zone de résidence obligatoire pour les aliens ennemis de Votre Majesté. Nous pourrions prétexter des mesures sanitaires comme une sorte de quarantaine. Ce faisant, relégués dans les bas-quartiers de Coruscant, nous pourrions avoir l'œil sur eux, sans jamais enfreindre la loi.

Après un temps qui me sembla infini, Palpatine hocha lentement la tête :

- C'est une excellente idée, mon garçon. Bravo. Comment vous appelez-vous ?
- Alsh Nexhrn, votre Majesté. Je travaille au département Justice du COMPORN.
- Oui... Maintenant que j'y pense, Pestage m'a déjà parlé de vous. Je suis fier de compter des hommes tels que vous dans nos rangs. Je m'inclinai.

- Merci, Votre Majesté.

- Relevez-vous, mon ami. Sachez que le Trône va désormais suivre votre carrière avec le plus grand intérêt...

Sur ses mots, Palpatine s'en alla, accompagné de sa cour. Rapidement les convives autour de nous reprirent leurs discussions. Ishin-II-Raz me jeta un regard de remerciement pour l'avoir tiré de ce mauvais pas avec Palpatine. Shihuff, lui, désapprouvait mon idée.

- Et à quoi cela servira-t-il de parquer les aliens dans un ghetto ? Ils seront toujours là, à nous nuire en respirant le même air que nous. On ne guérit pas d'une grave maladie en isolant les cellules infectées, il faut les détruire pour préserver la santé du corps !

Il-Raz fit une moue :

- Allons, Shihuff, on croirait entendre Murthé...
- Il n'a peut-être pas si tort, vous savez... Excusez-moi, je dois aller voir Antonio et Cassio... ils doivent encore traîner autour de Whiluff.

Sur ces mots, le porte-parole du Comité nous quitta, me laissant en tête-à-tête avec Il-Raz. Ce dernier sourit et me servit un nouveau verre de champagne :

- À vous et à votre idée ! Vous venez de me sauver la vie, Alsh !

J'allais modérer ses propos quand il m'en empêcha :

- Je parle presque au sens propre ! Votre idée est si géniale et simple à la fois que je me demande comment nous ne l'avons pas eue plus tôt. L'Empereur a raison, vous avez du talent, vous savez parler...

Il s'arrêta un moment, comme s'il cherchait ses mots.

- J'ai peut-être un poste qui pourrait vous intéresser. Le suppléant de Shihuff vient de nous quitter, dans un regrettable accident

d'airspeeder. Est-ce que cela vous plairait de travailler directement pour la Commission Sélective ?

- Mais, c'est monsieur Fams qui vous représente en tant que porte-parole...
- De vous à moi, Alsh, Shihuff n'est plus vraiment l'homme de la situation. C'est un merveilleux agitateur politique, et il a un certain talent pour parler aux masses, mais vous avez vu à quel point il peut se compromettre en public. C'est un rustre. Ses positions extrémistes nous aliènent la sympathie des modérés et des non-humains. Il faut plus de subtilité à ce genre de poste.

Il me glissa à l'oreille :

- Soyons clairs : Shihuff sera remercié de son poste de porte-parole d'ici à un an. À ce moment-là, qui de mieux placé pour lui succéder que son adjoint direct ?

Je ne savais pas quoi répondre : on m'offrait de devenir en moins d'une année, le représentant officiel de tout le Comité !

- Vous n'êtes pas obligé d'accepter, bien entendu. Mais si vous le désirez, n'hésitez surtout pas à poser votre candidature, moi et la Commission l'appuieront de toutes nos forces !

Il jeta un regard à la foule et lâcha un petit soupir :

- J'ai moi aussi une meute de gens à voir. Ravi d'avoir pu vous parler en tête à tête et pensez bien à ce que je vous ai dit. Passez une bonne soirée.

Il me tapota sur l'épaule et se noya dans la foule. Personnellement, j'étouffais et j'étais sonné, je sortis donc prendre un peu d'air. Je gagnai l'obscurité des jardins proches, où l'on avait planté des arbres ch'hala, dont l'écorce changeait de couleur en fonction du son environnant. J'étais seul dans l'arboretum, cherchant à reprendre mes esprits. Dans l'espace de la même soirée, j'avais parlé à Ishin Il-Raz, à l'Empereur en personne et on m'offrait une promotion spectaculaire. J'avais du mal à emmagasiner les informations et fus presque satisfait de voir que mon récepteur holographique portable sonnait. Je l'activai et l'image bleutée de Dontika se matérialisa sur quelques centimètres, au-dessus du récepteur. Elle semblait tendue et en colère. Je préférais la laisser commencer.

- Alsh, dit-elle d'un ton sec. Figure-toi que j'ai jeté un œil à l'Holonet aujourd'hui. Je suis tombée sur le défilé de ce matin. Et qui est-ce que j'ai vu en tête de son cortège ?
- Chérie, objectai-je, c'est pour le travail, je suis obligé d'y aller.
- Ah oui ? Et t'habiller comme ça, dit-elle en désignant mon costume, c'est aussi pour le travail ? Est-ce que tu te rends compte de ce que tu fais ?
- Je suis membre d'une organisation, c'est normal que je participe avec elle à ses fêtes ou à ses évènements...
- Et quelle organisation, hein, Alsh ? Le COMPORN, bravo, c'est très glorieux tout ça, de passer son temps à endoctriner les gens et à taper sur les aliens !
- On ne fait que promouvoir la culture humaine, c'est tout, répliquai-je d'un ton plus agressif à mon tour. Et c'est grâce à ce job qu'on a pu déménager de ce studio pourri et avoir notre propre appartement ! Et je ne t'ai pas trop entendue cracher sur les crédits que je ramenaient à la maison, non ?
- Tu réduis ça à une histoire d'argent ? Tu crois qu'il n'y a que ça qui m'intéresse dans la vie ? Non, moi ce que je veux c'est vivre avec toi, fonder une famille ! Alors crois-moi, je me moque bien des crédits !

Un long silence suivit notre dispute. Nous cherchions tous les deux nos mots.

- Écoute, dis-je en reprenant la parole, on parlera de tout ça demain, tous les deux, OK ? On va voir ce qu'on décide.
- D'accord, répondit-elle après un blanc. Alsh ?
- Oui ?
- Je t'ai...

Je coupais brusquement la communication en entendant quelqu'un s'approcher de moi dans le jardin. Si on découvrait que la même personne qui venait de suggérer la création de ghettos aliens discutait avec sa zabrak de petite-amie dans l'arboretum impérial, je ne donnais pas cher de ma réputation !

- Vous auriez pu la laisser finir. Je suis au courant de tout, vous savez.

Je me retournais, reconnaissant l'agent Rhysode. Elle avait lâché ses cheveux et portait une longue robe verte qui lui allait à merveille ainsi que quelques bijoux discrets, disposés avec goût.

- Agent Rhysode, lui dis-je en guise de bonsoir.

Elle pouffa :

- Laissez tomber le protocole, je ne suis pas en service. Appelez-moi Eleiza...

Elle fit quelques pas vers moi, l'obscurité et les ombres des ch'halas jouant sur sa peau foncée.

- Qu'est-ce que vous voulez dire par "je suis au courant" ?

Elle s'approcha encore d'avantage et sourit :

- Je travaille au BSI. C'est mon travail d'être au courant. Et je sais pour vous et pour la petite zabrak.

Je déglutis.

- Vous croyiez vraiment que l'autre jour, lors de l'interrogatoire, vous aviez échappé à la question sur les relations avec les aliens ? Je suis une professionnelle : faire entrer un assistant pour réclamer le détecteur de mensonges est un truc encore plus vieux que la Pyramide du Crépuscule d'Aargau. Le suspect croit que l'interrogatoire est fini et ne contrôle plus ses réactions. Je n'avais qu'à regarder mon datapad pour lire toutes vos émotions d'un seul coup d'œil. Votre niveau de stress est monté en flèche en quelques secondes. C'était évident.

- Et qu'est-ce que vous comptez faire ? lui demandai-je. Me dénoncer ?

Elle haussa les épaules :

- Je pourrais. Ce n'est pas techniquement un crime, mais avouez que ça semblerait bizarre à beaucoup de membres du Comité. Votre carrière serait finie ou du moins, très ralentie.

- Vous me faites chanter ?

Alors qu'elle n'était plus qu'à un pas de moi, elle gloussa.

- En quelque sorte. Je suis une personne franche, je vous l'ai déjà dit. Alors voilà : je vous veux, vous.

- Moi ?

Elle hocha la tête :

- Oui. Vous êtes l'étoile montante du COMPORN, vous pourriez aller très loin. Et je suis une femme ambitieuse.
- Vous pourriez être plus claire ?

Elle se rapprocha tant que je me retrouvais adossé contre un arbre. Elle se colla presque à moi et son parfum revint m'enivrer.

- Je veux devenir votre maîtresse.
- Quoi ?

Est-ce que mes oreilles me jouaient des tours ? Si c'était le cas, tous mes sens étaient eux aussi dans l'illusion la plus totale ! Depuis mes mains qui touchaient presque la jeune femme, jusqu'à mes yeux, qui la voyaient se rapprocher encore plus de moi ! Je fus à nouveau captivé par l'étrange miroitement de son regard.

- Osez dire que je ne suis pas attirante.
- Eleiza. Je...
- Dites-le...

Avant que je ne puisse bredouiller quoi que ce soit, elle m'avait saisi le visage en coupe et m'embrassait avec fougue. D'instinct, je lui rendis son baiser avant de brusquement songer à Dontika. Je tentai de me dégager de l'étreinte de l'agent du BSI et n'y arrivai qu'après de monstrueux efforts.

- Ça suffit, haletai-je en la repoussant sans conviction.
- Tu hésites, fit-elle remarquer. Pourquoi ? Par amour envers cette zabrak, qui elle, ne t'aime pas ?
- Elle m'aime, répliquai-je mécaniquement.
- Et comment te le montre-t-elle ? En hurlant parce que tu réussis ta vie, parce que tu gagnes de l'argent, parce que tu montes en grade ?

Je ne trouvais rien à redire à ça. Je restais sans rien faire, les mains posées sur Eleiza, ne bougeant plus.

- Je ne serais pas comme elle, me dit la jeune femme en m'embrassant dans le cou. Moi, je serais fière de toi, fière de ce que tu fais. Et tu pourrais te promener avec moi ou t'afficher en public, sans crainte.
- Partez. S'il vous plaît.

Elle glissa un petit morceau de filmplast dans ma poche de costume :

- Voilà mon numéro. Je te laisse quelques jours de réflexion. Mais crois-moi, tu n'y perdras pas au change.

Elle m'embrassa une dernière fois avant de retourner à la réception. Je restai abasourdi dans les jardins et gagnai la sortie du Palais comme un automate.

Trop de choses s'étaient passées cette nuit. Trop de questions tournaient dans ma tête, réclamant des réponses. Mais ce soir, je ne pouvais pas. Je ne savais pas, je ne pouvais plus !

Tout ce que je voulais, c'était regagner mon lit et dormir ! Dormir ! Dormir...

- Qu'est-ce que je suis pour toi, Alsh ?

Assise en face de moi, à la table du salon, Dontika avait croisé les bras et me foudroyait du regard.

Elle était arrivée quelques minutes plus tôt à l'appartement, refusant que j'aille la chercher à l'astroport. Elle était rentrée par ses propres moyens et à peine avait-elle passé la porte qu'elle s'était assise pour discuter. Son ton était si froid qu'il en devenait brûlant, semblable à la morsure du givre sur la peau nue.

- Qu'est-ce que je suis ? répéta-t-elle.

Je n'arrivais pas à formuler mes mots. Pourtant, ce ne devrait pas être un problème : j'étais avocat de formation, parler était mon métier. Je pouvais discourir des heures sur des sujets au Sénat sans jamais hésiter une seconde, une fois lancé. Mais pourtant, là, la situation était différente. J'avais la tête rentrée dans les épaules, les yeux fixant le plancher, incapable de m'exprimer. Les mots montaient en moi mais refusaient de sortir comme s'ils mouraient au fond de ma gorge. Ce silence dut déplaire à Dontika qui continua sur sa lancée. :

- Est-ce que je suis ta petite amie ? Ta femme ? Celle que tu aimes et avec qui tu veux vivre ou bien est-ce que je suis un genre d'animal exotique ? La petite exception alien que s'offre le grand avocat du Comité entre deux discours spécistes ?

J'entrouvris la bouche pour protester, mais je ne dis rien. Seul un chapelet de sons inarticulés franchit la barrière de mes lèvres, comme un filet d'air. Finalement, j'avalai ma salive et tentai une objection.

- Tu comptes beaucoup pour moi, Don.

Par les étoiles noires... C'était d'un niveau ! Même un enfant aurait fait mieux que moi.

- Tu ne réponds pas à ma question. Qu'est-ce que je suis ?

C'était en fait une très bonne question. Quelques mois plus tôt, j'aurais répondu qu'elle était la femme de ma vie, sans hésiter. Bon peut-être pas à ce point, mais au moins que je l'aimais profondément et que j'en étais amoureux. Depuis que j'avais rejoint le COMPORN, je voyais notre relation sous un jour nouveau. Sans même parler des théories raciales.

- Tu es la personne avec qui je vis.

Je n'avais mis aucune chaleur dans cette phrase, je ne faisais qu'énoncer un fait.

- À cet égard, je pense qu'il est logique de considérer que tu dois être fière de moi, de la même manière que moi, je suis fier de ce que tu fais.

Mes yeux quittèrent le sol et remontèrent lentement dans la pièce au fur et à mesure que ma phrase prenait de l'emphase.

- Je suis membre du COMPORN. J'ai un poste à responsabilité là-bas et on me paye bien. Je gagne des sommes que je n'aurais eues que des années plus tard si j'avais travaillé pour une boîte privée. Et non seulement, je suis bien payé, mais en plus, je fais changer les choses.

Je verrouillai mon regard sur Dontika alors que je me grandissais lentement.

- Est-ce que tu as la moindre idée de ce qui gouverne les cabinets d'avocat aujourd'hui ? C'est ceci ! dis-je en sortant un crédit de ma poche et en le lui montrant. La balance de la Justice penche toujours en faveur des plus riches !

- Et qu'est-ce que tu fais des avocats commis d'office ?

Je manquai de pouffer.

- Mais voyons, réfléchis ! Ça fait partie du système. Tu crois que les meilleurs avocats sont des commis d'office ? On envoie des pauvres types au charbon, des gamins qui sortent à peine de l'école de droit. Ils font de leur mieux, mais ils font face à des machines de guerre. C'est aussi équitable qu'un combat entre un rancor et un jawa qui aurait les mains attachées dans le dos. J'ai

vu ces gosses de riches à l'Université, attendant la remise des diplômes comme des chiens kaths tournant autour d'une pièce de viande. Tous ce qu'ils attendaient, c'était ce feu vert pour défendre les gros clients, gagner une tonne de crédits et pouvoir en gagner encore plus !

Prenant appui sur la table, je me dressai.

- Il existe des hommes qui pensent comme moi, que ce système est mauvais. Qui pensent qu'il y a des choses qu'il faut changer dans cette galaxie. Et c'est ce que nous faisons, au COMPORN. Nous rendons les choses meilleures. Nos avocats sont tous très bien formés et sont financées en interne. Nous ne demandons donc pas un décicrédit à nos clients. Combien de cabinets peuvent en dire autant ? Nous nous efforçons de faire le bien. Je m'efforce de faire le bien ! Pour toi, pour moi, pour les milliards de gens qui vivent dans cette galaxie !

Je m'étais presque brisé la voix sur la fin. Dontika laissa filer un blanc et battit lentement des mains :

- Bravo. On pourrait envoyer ça tel quel aux journalistes de *la Volonté d'Acier*. Il n'y aurait qu'à ajouter que le système ploutocrate est aux mains des non-humains, mais que le COMPORN s'efforce jour et nuit de réduire ce complot à néant. Enfin, on ajouterait un petit "vive Palpatine", pour finir en beauté et on publierait.
- À quoi tu joues ?
- Simplement te faire remarquer que tu ne plaides pas. Tu n'es pas en train de parler à une foule en délire, mais à moi. Alors j'aimerais que tu arrêtes ton holocinéma et que nous puissions vraiment parler.

Je me rassis en maugréant. J'avais la désagréable impression qu'elle me faisait la leçon.

- Je t'ai vu évoluer dans ce milieu, dit-elle. Au début, je dois bien dire que oui, j'étais contente. Tu avais trouvé un travail qui te plaisait, qui était bien payé... Je n'ai rien à redire à ça. Ce qui m'a gênée, c'est de savoir que tu fréquentes ce genre de personnes ! Des gens qui tiennent des discours haineux en public, qui militent

pour que les droits des non-humains soient supprimés, qui brûlent des hololivres qui leur déplaisent...

- Tu pourrais aller au fait ?
- Tu fréquentes des extrémistes, voilà mon problème ! cria-t-elle. Tu soutiens des types qui rêvent jour et nuit de nous détruire, nous, les aliens ! Je ne te comprends plus ! lâcha-t-elle au bord des larmes. Où est passé l'Alsh que je connais, celui qui voulait travailler dur pour devenir un grand avocat ? Où est passé l'homme dont je suis tombée amoureuse ?
- J'en sais rien, dis-je après une hésitation. Mais moi, je me demande où est passée celle qui a dit m'aimer "quoi que je fasse".

Elle ravala un sanglot. Ce n'était sans doute pas très charitable de ma part de remettre ses propos sur la table comme ça, mais j'étais ainsi. Je ne prenais pas de gants quand la situation l'exigeait.

- Alors on fait quoi ? dit-elle d'une voix secouée par le chagrin. On s'arrête là ? Comme ça, après plus de deux ans ensemble ?

Je haussais les épaules. Je ne pouvais pas dire que c'était quelque chose qui me faisait plaisir, mais d'un strict point de vue logique, c'était la meilleure chose à faire. En quittant Dontika je n'avais plus rien à cacher au Bureau de Sécurité Impérial et ma carrière au sein du COMPORN pourrait se poursuivre sans entraves.

- Une dernière question, Alsh... sanglota Dontika. Est-ce qu'il y a quelqu'un d'autre ?

L'image d'Eleiza s'imposa à moi. Je choisis d'éluder la question.

- Que je dise oui ou non, ça ne changera rien.

Je croisai les mains, plus pour me donner contenance qu'autre chose.

- Je vais te laisser l'appartement. Je prendrais quelques affaires, mais c'est tout. La moitié de ce qui est sur le compte est à toi. Si tu as des soucis d'argent, n'hésite pas à me demander, je serais là pour te donner un coup de main.

Je la vis déglutir difficilement alors que je me levai lentement, enfilai mon manteau et rassemblai quelques affaires.

- Je passerai récupérer le reste de mes affaires plus tard. Ou bien j'enverrai un homme les chercher.

Alors que je franchissais la porte de l'appartement, elle s'adressa une dernière fois à moi :

- Tu n'as rien de plus à me dire ?

Je haussai les épaules pour la deuxième fois et m'engouffrai dans le turboélévateur de l'immeuble.

Alors que la machine m'emmenait aux niveaux inférieurs, je repensais à ce qui venait de se passer. Étrange, cette facilité avec laquelle j'avais pu mettre un terme à notre liaison. Nous avons eu de bons moments, c'était évident, mais ça ne pouvait pas continuer. Elle et moi appartenions à deux mondes différents désormais, comme si l'un vivait au 500 Republica et l'autre, dans le plus miteux des studios du Corridor Ecarlate.

Une fois arrivé en bas, je sortis de mon immeuble et fus accueilli par un mauvais crachin qui me fouetta le visage. Le beau soleil de la veille n'était plus qu'un souvenir et le mauvais temps semblait parti pour durer.

Je hélais un taxi-volant qui me conduisit à mon bureau. J'expliquais rapidement la situation à mon vice-directeur, qui assurait toujours l'intérim depuis l'arrestation de Paesente et l'homme m'assura que je pouvais m'installer dans un des appartements de fonction du COMPORN en attendant de trouver quelque chose. Je passais les prochaines semaines noyé dans le travail, suivant avec intérêt le projet de loi dont j'avais été à l'origine.

Le décret avait reçu un très mauvais accueil auprès du Sénat, pourtant habituellement docile et bien plus encore auprès des populations aliènes de la cité-capitale. De grandes manifestations s'organisaient chaque jour pour protester contre cette réforme, et elles tournaient souvent à l'affrontement avec les forces de l'ordre.

Pour être honnête, je regardais tout cela un peu de haut. Je considérais que cela ne me regardait pas. Certes, j'avais suggéré le décret à l'Empereur, mais je n'étais nullement responsable de sa rédaction. Qui devait-on blâmer quand la loi était mal reçue auprès du peuple ? La personne qui avait donné la première impulsion, ou la main qui l'avait rédigée de bout en bout ?

Deux mois s'écoulèrent au terme desquels la loi allait être présentée et votée au Sénat. Ishin Il-Raz insista personnellement auprès de l'administration impériale pour que je sois celui qui plaide en faveur de la réforme. C'est ainsi qu'en début de soirée je me retrouvais à plaider en faveur de ce décret très impopulaire.

Il n'y avait guère que *la Volonté d'Acier* pour assurer que l'Assemblée marcherait comme un seul homme dans l'intérêt de tous : j'avais beau être généralement bien considéré à la Chambre, je fus hué quand je pris la parole. Même Pestage avait du mal à calmer le Sénat. Mais je n'étais pas stressé du tout.

Je savais ce qu'il fallait faire lorsque le public était hostile. Il ne fallait surtout pas entrer dans son jeu. Plus l'Assemblée gagnerait en colère, plus je serais calme. Ainsi, elle n'aurait rien pour fixer sa rage qui s'évanouirait d'elle-même. J'appliquais cette leçon à la lettre : alors que la Chambre criait et marquait son opposition à la réforme de manière virulente, parfois en m'insultant, j'avais fermé les yeux et je respirais calmement. Je m'efforçais de ressentir le moment précis où leur colère atteindrait le point de rupture. Le moment où ils se fatigueraient physiquement à force de hurler.

Petit à petit, plate-forme après plate-forme, le calme revint au Sénat. J'ouvris alors lentement les yeux, fixai l'Assemblée et déclarai avec calme :

- Mesdames et messieurs les sénateurs, permettez-moi de vous dire que votre attitude me déçoit. Nous sommes ici dans le cœur de notre régime. Que serait l'Empire, notre glorieux Empire Galactique sans vous, mesdames et messieurs les sénateurs ? Vous devez comprendre que nous ne sommes plus sur les bancs de l'école. Nous sommes des adultes, tous ici pour remplir notre devoir.

Peut-être hypocrite de ma part : les meetings du COMPORN reposaient avant tout sur la politique-spectacle. Mais je ne pouvais pas me lancer dans de grands élans, pas tant que la salle ne serait prête. Manipuler la masse était aisé, ce n'était qu'une question de timing.

- Vous êtes réunis ici aujourd'hui pour vous prononcer sur une proposition de loi. Je sais que ce décret portant sur les Zones de Protection Alien n'a pas un bon écho dans les rues. Mais je sais aussi que l'important est ce qui se passe entre ces murs et pas au dehors !

Flatter l'auditoire. Incroyable à quel point les êtres sensibles pouvaient être sensibles aux compliments. C'était comme un succulent sucre Yyegar, on pouvait faire avaler n'importe quoi avec, le goûteur ne se souviendrait que du goût du sucre.

- Au fond, sur quoi porte cette proposition de loi ? Sur les bases de notre Empire : la sûreté, la sécurité, la justice et la paix !

Le Sénat savait-il que je reprenais mot pour mot une des grandes phrases de Palpatine, lors de la création de l'Empire ? Toujours est-il que quelques sénateurs se mirent à hocher la tête favorablement à l'écoute de ces mots.

- Ce n'est rien d'autre, assurai-je à l'Assemblée. On traite cette loi de spéciste, d'être contre les populations aliens. Rien ne pourrait être plus faux. Est-ce que cette loi dit "Tuons tous les non-humains" ? Est-ce qu'elle dit, "Jetons-les en prison" ? NON !

Je commençais à accrocher l'auditoire. Maintenant, je pouvais faire un peu de show.

- L'Empire se bat et se battra encore et toujours pour l'avenir de ses enfants, des aalagar aux zylurians !

Je commençais à avoir la sympathie de l'Assemblée. Faible et ténue, mais qui était bien là. Il s'agissait de ne pas perdre ce brin d'écho.

- Nous sommes dans une galaxie cosmopolite et Coruscant en tant que capitale n'y fait pas exception. Il y a des milliers et des milliers d'espèces différentes dans notre cité. Cette proximité des espèces crée naturellement des tensions. Ce que nous voulons, pour la sûreté et la sécurité, c'est que ces tensions disparaissent. Et pour ce faire, nous avons la solution : il suffit de rassembler les différentes espèces dans une Zone de Protection Alien bien définie, sous la protection permanente de l'Empire galactique. Il ne s'agit pas de dresser les communautés les unes contre les autres. Il s'agit de les protéger.

Je marquai une pause, laissant le temps à l'Assemblée de digérer mes propos.

- Il ne s'agit pas de diviser, mais de rassembler. En votant en faveur de cette loi, vous votez pour l'avenir. Vous votez pour les communautés aliens. Vous votez pour vous. Vous votez pour l'Empire !

Un long silence suivit ma déclaration. Puis un applaudissement discret, d'une des plateformes. Un autre s'éleva d'un autre endroit du Sénat et ce fut l'effet domino. En moins d'une minute, plus de la moitié du

Sénat - en majorité des humains - s'était ralliée à moi. Le reste de la Chambre, elle, restait plutôt froide.

Je quittai la tribune satisfait. J'avais réussi à littéralement retourner la moitié des sénateurs. Maintenant, la réforme avait une chance de passer. Et effectivement, la réforme fut adoptée, à un peu plus de cinquante-deux pourcent. Je ne pus m'empêcher de sourire en songeant au fait que j'étais directement responsable de la victoire du décret. En quittant la rotonde, je fus interviewé longuement par de nombreux journalistes. Mon nom resterait à jamais attaché à cette loi, je marquerais l'Histoire.

Après la conférence de presse, je sortis sur le parvis du Sénat où les manifestants opposés au projet de loi venaient juste d'apprendre la nouvelle. Un cri d'une rare bestialité parcourut la foule qui fut difficilement maîtrisée par la Garde du Sénat. Je me détournai de ce triste spectacle et cherchai des yeux un taxi qui pourrait me ramener chez moi.

C'est alors qu'un abyssin franchit le cordon de sécurité des soldats et se dirigea vers moi à grandes enjambées.

Je ne compris pas tout de suite la situation avant de voir le minuscule blaster qu'il brandissait devant lui. Je tentai de m'écarter de lui, mais je n'eus aucun moyen de l'arrêter. Quand il pressa la gâchette, je fus aveuglé par un flash rouge et une douleur fulgurante, bien plus importante que tout ce que j'avais connu, me saisit à la poitrine. Par réflexe, j'y plaquais ma main, sentant le tissu précieux de mon costume se consumer sous la chaleur de l'impact. L'air me manqua.

Je tentais de respirer à grandes goulées alors que ma vision se brouillait et que je distinguais difficilement un groupe de gardes se jeter sur le tireur pour le neutraliser tandis que d'autres s'approchaient de moi pour me porter secours. J'avais l'impression que mes poumons étaient en feu et que chaque inspiration attisait le brasier.

Je tombai lourdement au sol sans vraiment m'en rendre compte, trop obnubilé par ma blessure à la poitrine. Je me sentais mourir. Des mains me saisirent, tentèrent de me donner les premiers soins mais je ne voyais rien de tout ça. Un voile noir commençait à tomber sur mes yeux alors que la douleur allait croissante. Était-ce comme cela que j'étais destiné à mourir ?

Je sentis une nouvelle douleur dans ma poitrine, semblable à une piqûre et aussitôt, le voile s'en alla et la douleur diminua en intensité. Je

relevais difficilement la tête et vit qu'un des soldats, appartenant au corps médical, m'avait fait une injection de bacta directement dans la blessure. Il m'assurait que tout irait bien et que je serais transporté sans tarder à l'Hôpital de Coruscant. Je voulus répondre quelque chose, mais parler m'épuisa et je tombai presque immédiatement évanoui.

La tentative d'assassinat sur ma personne choqua profondément la bonne opinion coruscanti et le COMPORN décida qu'une punition exemplaire devait avoir lieu pour venger son jeune avocat général.

Dans la nuit où j'étais opéré en urgence, des milliers de miliciens SA encadrés par des militaires de la CompForce organisèrent un pogrom dans les quartiers abyssins de la ville. Des magasins furent saccagés, des centaines d'aliens furent rossés ou massacrés dans les rues et des milliers d'entre eux furent arrêtés.

Les violences nocturnes furent appelées "Évènements de la Nuit du Verre Brisé" et donnèrent l'impulsion à de nombreuses autres dans les jours qui suivirent.

Nous étions le lendemain du quatrième anniversaire de l'Empire et le jour où la première loi sur les Zones de Protection Alien avait été adoptée. Le jour où je survécus à une première tentative de meurtre, gardant des séquelles jusqu'à la fin de ma vie.

Nous étions aussi le jour où dans mon délire semi-conscient, abruti par les médicaments, je jurais que tous les aliens ennemis de l'Empire allaient découvrir mon nom et le craindre.

Et l'avenir allait me donner raison.

Chapitre 2

« Ce qui séduisait l'élite, c'était l'extrémisme en tant que tel. »

H.Arendt

Ce fut la pluie qui m'accueillit à la sortie de ma navette, une eau lourde et sale, qui dégoulinait le long des feuilles des arbres pour s'écraser mollement sur l'humus détrempé de la forêt. Une perpétuelle odeur de terre humide empuantissait mes narines. Je ne pus m'empêcher de frissonner lorsqu'une goutte tomba à la base de ma nuque et réussit à se frayer un chemin au travers de mes habits. Mes mains gantées de cuir de rancor essuyèrent rapidement les restes de la gouttelette et resserrèrent le col de ma chemise.

Il faisait un temps effroyable sur Fejor : nous étions au beau milieu de l'automne et la météo horrible semblait partie pour durer. Je me demandais furtivement comment faisaient les forces locales pour se soustraire à la pax imperia. Pourquoi se battaient-ils ? Pour ce tas de boue sans intérêt ? Insensé. J'aurais pu comprendre un mouvement de résistance semblable sur une planète du Noyau ou de la Bordure Médiane, à la rigueur, mais dans la Bordure Extérieure ? Nous venions leur apporter la civilisation, et ils répondaient par la violence. C'était inconcevable.

L'air humide se fraya difficilement un chemin jusqu'à mes poumons. J'avais une faiblesse respiratoire depuis trois ans, depuis que abyssin avait tenté de m'assassiner. Ironiquement, le soldat qui m'avait sauvé en m'injectant en urgence une dose de bacta avait aussi provoqué ma maladie : les tissus avaient cicatrisé trop vite autour de la blessure et l'intervention des chirurgiens n'avaient rien pu changer à cela. Au moins, je m'en tirais en vie : un souffle court était un bien faible prix à payer pour pouvoir continuer à respirer.

Je portai mon regard aux alentours, ne voyant que l'immense forêt fejorienne. Elle aurait pu être belle avec ses tons rouges et or si elle avait été moins boueuse. C'était un brun sombre qui dominait largement dans cette futaie. La moindre parcelle des bois était souillée par la boue. Une véritable infection.

Une forme claire se détacha des arbres et vint à ma rencontre. Je reconnus l'uniforme d'un éclaireur impérial de la 35° Légion. Le clone fit quelques pas et se mit au garde à vous. Je lui fis signe de se mettre au repos et de me conduire à son camp. Il hocha la tête et d'un geste de la main, m'encouragea à le suivre dans les bois. Je soupirai, songeant que je sacrifiais là un beau costume et resserrant le tissu épais de mon manteau contre moi, je marchai à sa suite. Je devais faire attention à ce qu'aucune branche ne me fouette le visage ou que je ne me torde le pied sur quelque souche pourrie.

Nous arrivâmes enfin au camp. D'un rapide coup d'œil, j'embrassai les multiples tentes, les nombreux soldats clones et les véhicules qu'on avait tenté de protéger à l'aide de bâches. L'éclaireur me conduisit jusqu'à la tente de commandement de la Légion, claqua les talons et repartit. J'acceptai la protection de la toile avec reconnaissance alors qu'un aide de camp apparaissait de je ne savais où pour me défaire de mon manteau. Lui laissant là ma veste dégoulinante de pluie, je m'avançais un peu plus sous la tente pour y rencontrer l'officier en charge de cette armée, le major Kienves.

Ce dernier devait avoir une cinquantaine d'années, un visage taillé à la serpe et une lourde moustache blanche. Il était attablé devant une tasse brûlante de thé épicé, entouré par son état-major. Ni moi ni aucun des militaires ne firent de vrais efforts pour saluer les autres. L'inimitié qui régnait entre le COMPORN et l'armée régulière n'était pas un mythe et rares étaient les officiers à nous apprécier. J'avais en revanche un bien meilleur écho auprès des troupes de bases, peut-être à cause de mes origines modestes.

- Porte-parole suppléant Nexhrn... Vous avez fait vite. Le voyage s'est bien passé ?

Le terme de "suppléant" n'avait échappé à personne sous la tente. Techniquement, le major Kienves avait raison, je n'étais que le second porte-parole de l'organisation, le premier restant Shihuff Fams.

Mais dans les faits, les choses étaient différentes : je parlais bien plus que lui, tant à l'Holonet qu'aux meetings ou, comme cela allait être le cas ici, en mission spéciale. On laissait à Fams l'honneur de son titre alors qu'on le poussait lentement vers la sortie. Son caractère violent avait fini par lui aliéner la sympathie du Comité.

Il restait un formidable orateur, peut-être encore plus doué que moi, mais il n'était tout simplement plus en grâce. Contrairement à ce que m'avait affirmé Il-Raz, je n'avais pas pris sa place un an après la Nuit du Verre Brisé. Ma longue convalescence avait demandé du temps et il s'était montré d'une redoutable efficacité pour exhorter la population à prendre part aux pogroms. Mais c'était son chant du cygne et tous au sein du COMPORN savaient qu'un jour ou l'autre, il serait écarté pour de bon de la scène du Comité. On lui trouverait un poste bien à l'abri dans l'organisation tentaculaire, un bon salaire et puis on l'oublierait.

Je pouvais comprendre l'agressivité d'un Kienves. Ces hommes étaient soumis pendant des mois à des doses de stress énormes et ils ne pensaient et voyaient qu'en termes militaires. Ils n'aimaient guère les civils et considéraient les hommes du COMPORN comme un danger potentiel. De notre part, nous trouvions que l'armée régulière était trop indépendante, trop libre d'agir par elle-même alors que par quelques réformes, elle pourrait répandre la Haute Culture Humaine dans toute la galaxie en quelques mois. Même si je la comprenais, cela ne voulait pas dire que je l'acceptais de bonne grâce. J'étais un membre important de l'organisation, son principal porte-parole quoiqu'en disent les textes officiels. On m'avait aussi accordé le grade de capitaine de la CompForce, à titre honorifique. Je méritais plus de respect de la part du militaire.

Mais j'étais aussi assez intelligent pour ne pas relever la pique du major. Inutile d'envenimer d'avantage des relations déjà tendues. Ce fut donc avec un air affable que je répondis que tout s'était bien passé et que j'avais hâte de me mettre au travail.

Un aide de camp me proposa de m'asseoir et de m'apporter un thé à moi aussi. J'acceptai, espérant chasser le froid qui glaçait jusqu'au moindre de mes membres. Alors qu'on m'apportait ma boisson, le major Kienves fixa le liquide brûlant de sa tasse sans rien dire. Ce ne fut qu'après de longues secondes de silence qu'il se décida à rompre le silence.

- Est-ce qu'on vous a prévenu de l'état du front ?
- Brièvement, avouai-je, soufflant sur mon thé épicé pour pouvoir le boire. Je sais que vous et vos hommes êtes engagés sur Fejor depuis un demi-cycle et que...
- Ça fait dix mois qu'on est cloués ici, précisa le major.

- Dix mois donc, corrigeai-je, que vous cherchez à écraser les forces locales, hostiles à l'Empire. Les rapports indiquaient un net avantage stratégique en notre faveur et je dois dire que je suis moi-même assez surpris d'avoir été envoyé ici pour remotiver les troupes.

C'était une de mes principales missions depuis mon accession au poste de porte-parole. J'allais sur les lignes de front, remonter le moral des soldats par mes discours et ma présence. La troupe m'avait affectueusement surnommé le "Petit Avocat" et jusqu'à présent, j'avais rarement échoué.

Bien sûr, quelquefois, l'état psychologique des hommes était tel qu'aucun discours de propagande ne pouvait les remotiver. Mais cela ne m'empêchait pas d'essayer encore et encore.

- Est-ce que vous avez la moindre idée de la réalité de la situation, Nexhrn ? Cela fait dix mois, dix foutus mois, que nous sommes cloués sur cette maudite planète, à combattre une saleté de guérilla. J'ai peut-être des tanks et des véhicules, mais je ne peux pas les utiliser à cause du terrain ! Les snipers indigènes grouillent dans cette forêt, arrosant mon unité au moindre pas qu'elle fait en dehors du camp ! Ils posent des mines, tendent des embuscades... Est-ce que vous savez combien j'ai perdu de soldats depuis le début des conflits ?

Il ne me laissa pas le temps de répondre :

- Plus de deux-mille cinq cents de mes gars sont tombés dans cette fichue forêt, plus d'un régiment au grand complet ! Et nous avons beau multiplier les attaques nous aussi, c'est aussi efficace qu'un coup de vibrolame sur Kamino.

J'hochai poliment la tête, lui donnant l'impression que j'approuvais ses propos. En réalité, je m'en moquais. Je n'étais pas ici pour commander ou lui dire que faire pour remporter la victoire, ça, c'était son travail. Mon job à moi était de regonfler un peu le moral de la 35° Légion avant que les autochtones fejiorens ne remportent la victoire sur une armée dont l'esprit était en lambeaux.

- Et puis, il y a la Jedi, ajouta sombrement Kienves en buvant de son thé.

Je dressai l'oreille : une Jedi, ici, sur ce tas de boue ?

- Ce n'est sûrement qu'une rumeur, affirma un jeune sous-officier. Personne n'a jamais vu cette soi-disant Jedi, ce ne sont que des racontars de soldats.
- Et l'escouade Turquoise, retrouvée dépecée dans une clairière, sans une trace de sang, une odeur d'ozone flottant autour d'eux ? objecta un autre homme d'un ton inquiet.

Le sous-officier qui avait remis en doute la présence de la Jedi continua sur sa lancée :

- Des blessures de sabre laser. N'importe qui en portant un aurait pu les faire. Je suis sûr que les indigènes ont dû mettre la main sur un sabre Jedi et s'en servir contre nous, comme symbole.
- Arrêtez de dire n'importe quoi, s'emporta son vis-à-vis, vous avez déjà vu quelqu'un découper aussi nettement un corps avec un sabre laser sans se blesser lui-même, et ce sans maîtriser convenablement la Force ?
- Les Jedi sont des reliques du passé, nous nous sommes débarrassés d'eux et de la menace qu'ils représentaient pour la galaxie.
- Certains d'entre eux courent toujours ! Dois-je vous rappeler que nous n'avons pas encore mis la main sur Kenobi, Yoda ou...
- Taisez-vous ! intervint le major Kienves avec autorité.

Le silence qui s'en suivit ne fut violé par personne hormis le fracas des grosses gouttes de pluie sur la toile de la tente. J'avais la nette impression de voir le tissu se gondoler sous le poids de l'eau et se gorger d'humidité. Je resserrai mes mains sur mon thé comme si de cette façon, il pouvait encore mieux propager sa chaleur à l'intérieur de moi.

- La question au final n'est même pas de savoir s'ils ont une Jedi ou pas avec eux. La question est de savoir comment se sortir de ce borbier avant que toute la Légion n'y passe.
- Si je puis me permettre...

Tous les regards de l'Etat-Major se braquèrent sur moi. Nullement intimidé, je poursuivis :

- Nous pourrions peut-être passer à la tâche qui m'a mené ici en ce jour ? Plus vite vous aurez rassemblé les hommes, plus vite je pourrais faire mon discours et plus vite ils seront opérationnels pour casser de l'indigène.

Un sous-officier hocha la tête et se précipita au dehors pour communiquer à la troupe de se rassembler au centre du camp. Ils me prévinrent qu'il faudrait une bonne dizaine de minutes pour que tous les hommes de la Légion se mettent en place. Je surpris les techniciens de la 35° en demandant l'activation des boucliers défecteurs, pour nous protéger de la pluie. Ils arguaient que c'était là une dépense d'énergie trop coûteuse car les averses ne s'arrêtaient jamais sur Fejor à cette époque de l'année. Mais ils n'osèrent pas contester mes ordres lorsque je les répétais. Inutile de leur expliquer à quel point l'effet psychologique serait modifié si pendant ma harangue, la plus répétitive des nuisances de la planète était neutralisée, même temporairement.

J'attendis douze minutes avant d'être conduit à une petite estrade, assemblée à la va-vite. Au-dessus de nos têtes, le dôme protecteur déviait l'averse avec efficacité, même si tout me semblait humide dans le camp.

Devant moi, les soldats de la 35° Légion attendaient, immobiles dans leurs armures sales de camouflage. Alors que je posais le pied sur le bois détrempé, je ne pus m'empêcher de penser qu'il y avait quelque chose de choquant à voir l'armée impériale dans cet état. Les clones avaient fait sauter le fermoir de leurs heaumes et tenaient leurs casques sous le bras. Leur regard était vide, je n'y vis pas la moindre flamme. Ils se battaient parce qu'ils étaient nés pour ça, ni plus ni moins. Seul leur conditionnement et leur entraînement avaient empêché qu'ils ne désertent comme des lâches au sein de cette immense forêt. Ils n'avaient plus la foi, et c'était à moi de la leur rendre.

Je ne fis pas le salut du Comité, car ils ne faisaient pas partie de notre organisation et je dois bien dire que leur état d'esprit me dégoûtait un peu. Je comprenais tout à fait la nécessité de regonfler le moral de certains de nos hommes qui se trouvaient en situation difficile, mais pas les stromtroopers.

Ils sont censés être l'élite des soldats du régime, les garants du droit impérial. Les maîtres-cloneurs auraient dû mieux faire leur travail. Enfin...

- Soldats de la 35° Légion Impériale ! m'écriai-je d'une voix forte. Je sais qu'un petit nombre d'entre vous ne voit plus la lumière au bout du tunnel. Je sais qu'un certain nombre d'entre vous se demandent ce qu'ils font ici, loin de tout, à combattre depuis des mois un ennemi invisible et veule, qui se terre à quelques mètres

de vous, attaquant par surprise sans jamais lutter au grand jour et dans l'honneur. Je sais qu'un grand nombre d'entre vous préférerait lutter ailleurs, contre un ennemi qui n'utilise pas la lâcheté comme arme de guerre. Je sais que la plupart d'entre vous ont perdu des frères au cours de ces dix derniers mois, ne rêvant jour et nuit que de faire payer ce crime à leurs assassins.

Je fis une pause. J'avais énoncé les faits avec calme et retenue. Il était temps de faire un peu de show.

- Mais je sais aussi, dis-je en levant le poing, que vous tous, oui, vous tous êtes prêts à lutter jusqu'à ce que mort s'ensuive pour défendre la paix et la liberté dans notre galaxie ! Et le combat pour la paix se déroule ici, mes amis ! Il ne s'agit pas d'une planète perdue au fin fond de la Bordure Extérieure. Il s'agit du combat pour la civilisation ! Ici, nous luttons pour l'Empire et ses concitoyens !

Quelques clones commencèrent à hocher la tête à mes propos. Je vis avec plaisir la flamme dans leurs yeux se rallumer lentement.

- Pendant dix mois, un ennemi qui n'avait pour lui que la force du nombre s'est raillé de vous ! Et qu'est-ce qu'un lâche, sinon ceux qui attaquent en masse ? Ils se cachent derrière des buissons au lieu de venir nous affronter d'homme à homme ! Que devons-nous donc en conclure ? QU'ILS NE SONT PAS DES HOMMES !

L'enthousiasme commença à gagner la Légion.

- Ce sont des animaux, à peine plus dignes qu'une meute de chiens kath dégénérés ! Ont-ils des remords à attaquer vos frères pendant leur sommeil, à déposer des pièges dans la forêt et à disparaître comme des voleurs dans la nuit ? Non, car ce sont des chiens !

Les premiers applaudissements spontanés se firent entendre.

- Et que fait-on aux chiens quand ils deviennent agressifs ? repris-je avec emphase. Nous les piquons, nous nous en débarrassons, avant qu'ils ne contaminent d'autres animaux ! Et c'est exactement la raison pour laquelle vous êtes là, sur cette planète ! Vous êtes le vaccin purificateur qui va nettoyer ce sol de la présence de ces lâches, trop idiots pour comprendre quel bien leur apporterait une honnête collaboration avec nous. Et je vous

promets, mes amis, je vous jure sur la tête de ma famille, qu'avant deux semaines, vous aurez vacciné définitivement Fejor. Les éléments subversifs seront purgés et vous serez traités comme vous le méritez, comme des héros ! Vive l'Empire ! Vive l'Empereur ! Vive la 35^e Légion Impériale et gloire à ses fils !

Je finis mon ovation en levant le bras, non pas à la manière du COMPORN, mais poing serré et jeté en avant. Les clones y répondirent d'instinct par un salut militaire avant que sept-mille paires de main ne se mirent à battre en même temps. Dans les pupilles des clones je voyais à nouveau cette flamme pure et parfaite de la foi en la victoire. L'ennemi pouvait bien reprendre ses opérations de guérilla, les harceler, les soldats se battaient désormais avec la même ferveur que si Palpatine lui-même avait posé les yeux sur eux.

Je descendis satisfait de l'estrade quand Kienves s'approcha de moi à grands pas, l'air furieux.

- Bravo, bien joué !
- De quoi parlez-vous ? Ils sont prêts à retourner au combat maintenant, non ?
- Un peu trop même. Se débarrasser de l'ennemi "avant deux semaines" ? Alors que ça fait un demi-cycle qu'on croupit ici ? Mais vous êtes malade ou quoi ? Et puis c'est quoi, cette image nauséabonde de la maladie et du vaccin ?
- L'auditoire aime les images fortes, ça stimule son imagination. Et concernant ma déclaration sur les deux semaines, eh bien, je présume que l'ennemi doit bien avoir des bases, des villages, ils ne vivent quand même pas nus dans les fougères... il suffirait de détruire ces bases et tout rentrerait dans l'ordre.

Kienves eut un rictus méprisant :

- Parce que vous croyez qu'on n'y a pas déjà pensé ? Mais c'est impossible puisque à chaque village ou camp qu'on détruit, ils en construisent deux moins d'une heure après ! C'est la forêt, leur base, et elle couvre tout Fejor.
- Détruisez la forêt alors... où est le problème ?

Les soldats me regardèrent avec des yeux ronds. Un des sous-officiers, celui-là même qui avait soutenu la présence de la Jedi, contesta :

- On ne peut pas, monsieur le porte-parole, cela demanderait une puissance de feu énorme, des dizaines de destroyers stellaires. Nous ne pouvons pas en demander autant à l'Empereur, pas pour mater une petite rébellion comme celle-ci.
- Je n'ai jamais parlé de détruire les bois par tirs turbolasers. Je pensais plutôt à une sorte de défoliant. On en vaporiserait sur l'ensemble de la planète, la forêt ne deviendrait plus un obstacle et nous écraserions les ennemis de l'Empire en un battement de cil.
- C'est de la démente ! s'emporta Kienves. Où trouver ce que vous demandez ? Et je ne parle même pas des dégâts que nous infligerions à l'écosystème.

Je levai un sourcil :

- Vous vous emportez bien vite pour trois pauvres arpents forestiers, major. Il se trouve justement que le département Science du COMPORN vient de créer un tout nouveau produit défoliant pour les besoins de l'Ordre Nouveau. Et tout ce dont nous avons besoin, c'est un test en conditions réelles. Alors, pourquoi ne pas faire d'une pierre deux coups ? Vous vous débarrassez de la forêt, vous pouvez vous en prendre directement aux indigènes et nous, nous aurons les résultats de notre test.
- Pour que le Comité récolte tous les lauriers de l'opération ? Vous pouvez allez vous faire voir.
- Je n'ai peut-être pas été assez clair, dis-je en sortant un morceau de filmplast de ma poche intérieure. J'ai ici un ordre signé m'autorisant à "faire tout ce qui est en mon pouvoir pour parvenir au bon déroulement du test".

Kienves se rapprocha de moi, l'air menaçant :

- Vous auriez un ordre de Palpatine lui-même, je ne vous suivrais pas. Votre domaine de compétence, c'est la parlotte. Alors retournez vite sur Coruscant avant qu'il ne vous arrive quelque chose.
- C'est une menace ?
- Un conseil. Vous savez, c'est dangereux, les camps militaires, surtout pour les civils, il y a de temps en temps des lasers perdus...

- En fait, techniquement, je suis aussi capitaine de la CompForce.
- Vous êtes un gratte-filmplast, me cracha-t-il au visage. Je suis sûr que vous n'êtes jamais allé au feu.
- C'est exact, dis-je avec un grand sourire. Donc, même vous devriez déduire à quelle section j'ai été affectée, non ?
- L'Observ... souffla un sous-officier dans mon dos.

Eh oui, j'étais relié à la section Observation de la CompForce. Membre honoraire certes, mais membre toutefois, avec tous les pouvoirs qui incombaient à n'importe quel gradé du département.

Comme celui de pouvoir immédiatement mettre fin au commandement d'un officier que le soldat de l'Observ jugerait inapte à remplir son rôle.

- Major Kienves, par les pouvoirs qui me sont confiés par mon grade de capitaine de la section Observation de la CompForce, je vous retire votre commandement et vous place aux arrêts.
- C'est n'importe quoi, s'étrangla le major. Vite, soldats, emparez-vous de lui !
- Messieurs, conduisez le major en zone de détention.

Les sous-officiers nous regardèrent alternativement, ne sachant pas à qui obéir. Finalement, la peur du COMPORN l'emporta et deux soldats de la police militaire encadrèrent Kienves jusqu'au bloc de détention du camp. Le commandement revint au sous-officier qui avait soutenu l'existence de la Jedi et ce dernier jura de m'obéir en tout point.

Je hochai la tête et envoyai un message à Coruscant, pour les prévenir de la suite des opérations.

Elles se déroulèrent très vite : deux jours après mon discours, une navette du COMPORN passa en rase-mottes au-dessus de Fejor, pulvérisant un produit expérimental du département Science. La futaie tomba très rapidement malade et se racornit presque à vue d'œil. L'impénétrable mur végétal pourrit en quelques heures. Le nouveau chef de la 35° Légion ordonna alors, suite à mon conseil de frapper avec violence et de profiter de l'effet de surprise. Privés de l'appui de la forêt, les indigènes ne firent pas le poids face à la puissance de feu et à la motivation sans faille des troupes impériales.

La bataille de Fejor, qui s'éternisait depuis un demi-cycle, fut terminée en dix jours.

Le matin du dixième jour, les soldats capturèrent les chefs de la résistance locale. Ceux qui tentèrent de s'enfuir furent abattus, les autres, conduits à Coruscant pour être jugés de "crime contre l'Empire et la liberté de ses citoyens".

C'était une belle victoire pour moi et pour le COMPORN, mais pourtant, je ne repartis pas de Fejor l'esprit tranquille.

Cela n'avait rien à voir avec le fait que nous avons dévasté l'écosystème fejorien ou massacré des autochtones presque désarmés, mais concernait les événements du onzième jour. Une patrouille captura enfin la fameuse Jedi qui avait posé tant de problèmes à la Légion, une humaine d'une quarantaine d'années. Les soldats la découvrirent accompagnée d'un groupe d'enfants, dont les plus grands ne devaient pas avoir huit ans. Après interrogatoire, il s'avéra qu'il s'agissait d'une classe de novices Jedi, qui s'était réfugiée sur Fejor pour se cacher des autorités. La consigne était claire, l'Ordre 66 encore en vigueur : la Jedi et les élèves furent fusillés sur le champ. Je ne fis rien pour empêcher la 35^e Légion d'appliquer les ordres. Et pourquoi l'aurais-je fait ? Certes, voir mourir des enfants était quelque chose qui me troubla profondément. Mais enfin, il s'agissait de Jedi avant tout. Si nous les avions laissé grandir, ils auraient représenté une menace pour notre sécurité. Il valait mieux couper le mal à la racine.

Je montais dans ma navette quand un clone m'interpella. Il tenait par le bras un jeune homme de treize ou quatorze ans, les cheveux noirs en bataille, le visage encrouté de sang. Le soldat m'apprit que l'adolescent avait été identifié comme un jeune originaire de Fejor, qui avait rejoint la résistance plus par goût du jeu que par réel amour idéologique. Les rebelles, ne voulant pas s'encombrer d'un aussi jeune soldat, l'avaient affecté comme aide de camp à la Jedi. Le clone voulait savoir quel sort réserver au gamin, car n'étant pas lui-même Jedi ou franc-tireur, il ne tombait sous le coup d'aucune loi de la guerre. Je fixai l'adolescent et lui demandai :

- Quel est ton nom, petit ?
- Cbokn Soomei, marmonna le jeune homme d'une voix à peine audible.
- Eh bien, Cbokn, tu as de la chance. Je serais en droit de te faire loger un tir de blaster en pleine tête... Mais je ne vais pas le faire.

Ni même te faire emprisonner. Laissez-le partir, ordonnai-je au soldat.

- Vous êtes sûr ?
- Affirmatif. J'ai vu assez d'enfants mourir aujourd'hui. Libérez-le.

Le clone lâcha le bras de l'adolescent presque à contrecœur. Le gamin resta quelques instants sur place sans bouger, comme s'il ne comprenait pas ce qui lui arrivait, avant de brusquement détalier dans la forêt pourrissante. Moi, je resserrai le col de mon manteau et grimpai dans ma navette.

Mon travail sur Fejor était terminé.

En jetant un œil par le hublot d'observation et en embrassant l'astroport du regard, je ne pus masquer ma satisfaction à l'idée de retourner enfin sur Coruscant. J'avais un besoin quasi vital de la cité-capitale, quelques jours passés loin d'elle et je me sentais pratiquement dépérir. Non pas que je n'aime pas certaines autres planètes du Noyau, mais Coruscant restait de loin mon monde préféré.

Peut-être parce que c'était l'endroit où la puissance de l'Ordre Nouveau était la plus éclatante, là où les progrès accomplis par le travail acharné du COMPORN et du reste de l'administration impériale étaient les plus visibles.

Les poètes avaient plus d'une fois comparée la cité-capitale à une pierre précieuse, la surnommant le Joyau des Mondes du Noyau.

Et je devais admettre que j'étais tout à fait d'accord avec eux lorsqu'on savait où poser son regard dans Coruscant, comme maintenant. La piste d'atterrissage n'était pas très grande en soi, plus petite que d'autres plateformes coruscantis. Mais elle était incomparablement plus belle : on avait recouvert son dallage de marbre de Selonia, cette pierre si unique, à la fois d'un jaune pur et légèrement translucide. De grandes hampes de drapeaux sur lesquelles battaient au vent les oriflammes du Comité ne laissaient aucun doute sur l'identité des possesseurs de la plate-forme.

Enfin, le soleil couchant de Coruscant donnait à l'ensemble du décor un ton orangé magnifique, comme une tempête de feu. A tous ceux qui doutaient que la beauté, la véritable splendeur pure, authentique et virginale, existait, je leur conseillai de venir observer ce spectacle.

Lorsque je descendis de la navette, je ne cachai pas mon sourire en sentant sous ma semelle de la pierre, dure et parfaite. Ce contact m'avait manqué après plus de dix jours à patauger dans la fange fejorienne, à voir mes bottes aspirées par le sol. Mais le cauchemar de Fejor était terminé. Après des mois d'absence, à courir d'une planète perdue à une autre pour regonfler le moral de troupes exténuées, c'était fini, je regagnais enfin la civilisation.

À peine avais-je mis le pied sur la plate-forme d'atterrissage qu'Eleiza s'était jetée dans mes bras et m'embrassait avec passion. Le décor pouvait sembler quelque peu étrange, presque un cliché à quelqu'un qui regarderait la scène de loin, de voir une grande et belle jeune femme à la peau mate et aux cheveux cendrés, se couler dans les bras d'un homme plus petit qu'elle, en costume deux pièces, couvert de boue séchée, le tout sous le feu crépusculaire du soleil coruscanti. Mais ce n'était pas une scène d'holocinéma, c'était bel et bien réel. Elle aussi m'avait manqué.

Le goût de ses lèvres, le grain de sa peau... Je ne savais pas si j'en étais réellement amoureux, mais j'étais dévoré par le désir lorsqu'elle était là, c'était certain.

Je ne m'étais pourtant pas jeté dans cette aventure la tête la première. J'avais mis du temps à encaisser ma séparation avec Dontika, même si c'était moi qui avait mis fin à notre liaison. Lorsque j'avais passé huit mois cloué sur ce lit d'hôpital, j'avais toujours espéré quelque part qu'elle viendrait me voir, ne serait-ce que pour me reprocher de l'avoir quittée si brutalement. Mais elle n'avait jamais fait le déplacement. Pourtant, elle n'avait pu ignorer mon sort : l'attentat m'avait apporté un focus médiatique très important. Mais elle avait choisi de ne pas venir.

Je crois que je la comprenais, dans le fond. Je n'étais plus l'homme qu'elle avait aimé, venir me voir aurait été comme visiter un parfait inconnu, peut-être pire encore.

Si mon ancienne petite amie ne s'était pas déplacée, j'avais eu en revanche la visite de nombreuses autres personnes, dont la majorité appartenait au COMPORN, évidemment. Le vice-directeur de Justice était venu le premier m'apporter son soutien, suivi de près par d'autres membres du département. Dakcen et Kraik étaient venus eux-aussi et j'avais même eu droit à un message holo personnel de l'Empereur, me souhaitant un bon rétablissement !

Mais la visite dont je me souvenais le plus était indiscutablement celle de la femme que j'enlaçais en ce moment précis. Eleiza s'était présentée lors de ma troisième semaine de convalescence, s'excusant de n'avoir pu venir plus tôt. J'étais encore sous un lourd traitement médicamenteux à l'époque, pour que je supporte la douleur de mes poumons meurtris et les doses massives de calmant me donnaient parfois des hallucinations.

À voir ainsi l'agent du BSI dans ma chambre, dans un uniforme aux mêmes tons que ceux de la pièce, j'avais dû attendre qu'elle aille jusqu'à poser sa main sur mon bras pour comprendre que je ne rêvais pas et qu'elle était bien réelle. Nous avons alors parlé longtemps. De l'attentat, de la Nuit du Verre Brisé, du régime impérial. Elle était restée à mes côtés jusqu'aux limites des heures de visite.

Et elle était revenue le lendemain et le surlendemain. Elle était venue me voir à chaque fois que ses horaires le lui permettaient. À chaque fois, nous parlions jusqu'au bout de la nuit, et à chaque fois, j'étais happé par l'étrange miroitement de ses yeux.

Son regard.

C'était lui qui m'avait définitivement fait perdre la tête. Je l'avais déjà noté lors de notre toute première rencontre, mais j'avais l'impression de le redécouvrir à chaque fois que je la voyais. Il suffisait qu'elle braque ses yeux sur moi pour que je sois immédiatement et irrémédiablement piégé.

Ils m'évoquaient le scintillement de la lune et des étoiles sur une mer d'argent.

Si c'était un cliché de se noyer dans le regard d'une femme, eh bien, j'assumais entièrement ce stéréotype. Ses yeux étaient une véritable catharsis dans lequel j'effaçais les ténèbres. Quand j'étais entre ses bras, je sentais glisser loin de moi la saleté de la galaxie.

- Bienvenue à la maison, me glissa l'agent du BSI entre deux baisers.

Pour toute réponse, je me bornai à l'étreindre plus fort, éloignant par là même la boue de Fejor et le massacre des indigènes. Le souvenir de la mort des jeunes Jedi s'en alla loin de moi, me libérant d'un grand poids. Je ne sentais plus le remords et le dégoût. Oh oui, elle avait raison. J'étais bel et bien à la maison.

Notre étreinte terminée, elle m'attrapa la main et nous guida lentement vers les speeders automatiques qui attendaient les passagers des navettes.

Ces speeders, reliés directement aux hauts lieux du Comité, permettaient aux membres de rejoindre rapidement les bureaux du COMPORN sans perdre de temps. Lorsque nous arrivâmes devant les véhicules, elle fit une moue :

- Je dois retourner au bureau, expliqua-t-elle dans un soupir. Je risque bien d'en avoir pour toute la nuit. J'ai pas envie, minaуда-t-elle en posant sa tête contre mon bras.
- Allez, lui dis-je avec un sourire, jouant avec ses mèches cendrées du bout de l'index. On se trouvera bien du temps pour nous dans les jours qui viennent.
- J'espère, conclut-elle en se détachant lentement de moi et en grimant dans un speeder automatique. Et toi ? demanda-t-elle en s'installant sur la banquette arrière.
- Des rapports aux chefs et de la paperasse, dis-je avec un petit sourire. L'Ordre Nouveau et sa Haute Culture du Filmplast, ironisai-je.

Elle gloussa et programma le véhicule pour qu'elle le conduise aux locaux du Bureau de Sécurité Impérial. Elle me souffla un baiser lorsque le speeder se détacha de la plate-forme et se fonda dans la circulation coruscanti.

Je restai quelques minutes sur le quai, mains croisées derrière le dos, à l'observer s'éloigner. Étrange de penser que ma maîtresse était agent pour le BSI. Mais c'était également très pratique car ainsi, j'avais un œil dans ce secteur très secret de l'organisation. Entre Eleiza et les autres membres du Comité qui m'étaient proches comme Dakcen, Risus et Rekkon, je me bâtissais mon propre réseau au sein du COMPORN.

Il ne fallait pas se leurrer, rares étaient les membres à se donner corps et âme à l'organisation sans arrière-pensée. Une compétitivité qui virait parfois quasiment à la guerre intestine couvait entre les différentes sections et chaque cadre essayait de s'attirer les bonnes grâces de la Commission Sélective, quitte à planter une vibrolame dans le dos de ses collègues. Mes relations privilégiées avec Ishin Il-Raz et d'autres chefs du COMPORN et surtout, mon réseau, me permettaient de savoir à l'avance

ce qui se passait et de réagir en conséquence. Plus d'un ambitieux s'était retrouvé le bec dans l'eau avant d'avoir pu entreprendre quoi que ce soit contre moi. Mais j'étais toutefois un des mieux lotis de l'organisation : rares étaient ceux à chercher à me nuire.

Je me forçais à cultiver de bonnes relations avec ceux que je rencontrais, des plus hautes sphères aux plus obscurs gratte-filimplasts. Pas par souci d'amabilité, par souci de sécurité. En fait, c'était vérifiable sur le filimplast : dessinez une pyramide classique, pointe vers le haut, le sommet représentant les classes supérieures.

Sur quoi repose l'élite ? Sur la base, bien moins qualifiée qu'elle, mais bien plus nombreuse. Sans cette base, la structure s'effondre. Il fallait donc maintenir ce schéma en place pour éviter l'écroulement du système. On pouvait s'assurer sa place par la terreur, mais ça ne marchait qu'un temps. Si l'on voulait durer, il fallait au contraire se montrer le plus sympathique possible, surtout avec la base. Ainsi, elle se mettait à vous aimer, à ne jamais rien tenter contre vous et même à vous protéger.

Moins d'une demi-heure plus tard, je patientais dans l'antichambre du bureau de Il-Raz, tournant le dos au bureau de son secrétaire, un jeune SA. Il-Raz adorait fréquenter et utiliser les Subs-Adultes, peut-être encore plus que tout autre cadre du COMPORN. Il était toujours entouré d'une meute de jeunes hommes totalement dévoués à sa cause et complètement fanatisés.

Ce n'était pas pour rien qu'il était déifié par la plupart des Subs-Adultes. Une rumeur disait même qu'ils l'idolâtraient plus que Palpatine lui-même. Personnellement, j'avais un problème avec les SA.

Si j'étais pour leur éducation et leur entraînement destiné à faire d'eux les futurs piliers de l'Ordre Nouveau, je n'aimais pas trop savoir de grandes sections entre les mains d'adolescents. Bien entendu, les directeurs des sections Subs-Adultes et le haut de la hiérarchie étaient majeurs, mais cela ne m'empêchait pas de sentir comme une sensation de surprise quand je voyais des enfants de seize ou dix-sept ans se noyer dans les tâches administratives essentielles pour la survie du régime.

Je ne les trouvais pas assez matures, voilà tout.

Le bruit de la porte coulissante du bureau m'arracha à mes pensées. Je me retournai, pensant faire face à Ishin Il-Raz, venu m'accueillir en personne, quand je fis face à Dark Vador.

Etrangement, c'était la première fois que je le rencontrais en tête à tête. Il m'était arrivé de le voir à une réception ou deux, de loin, ou sur l'Holonet, bien entendu, mais nous ne nous étions jamais parlés.

Je me savais de petite taille. Déjà, en temps normal, tout le monde me dépassait d'une bonne tête.

Face au Seigneur des Sith, j'étais plus que petit. J'étais minuscule.

Je frémis en voyant ce gigantesque golem noir poser ses yeux sur moi. J'étais généralement un expert pour décrypter les pensées de mes interlocuteurs en les regardant au fond des yeux. Mais avec Vador et son masque terrifiant, c'était impossible.

Vador ne dit rien pendant quelques secondes, ne brisant le silence qui régnait dans la pièce que par sa fameuse respiration. Je déglutis difficilement. Je ne comprenais pas pourquoi j'étais angoissé.

Il m'arrivait de m'entretenir avec l'Empereur de temps à autre ou avec d'autres grands du régime impérial. Alors, pourquoi est-ce que je me sentais si mal devant Vador ?

Au terme d'un silence qui me parut durer mille ans, Vador se décida à prendre la parole.

- Je vous rencontre enfin. Vous êtes le Petit Avocat.

Entendre mon surnom dans la bouche de ce géant de duracier sonna comme une insulte. Je ne savais pas si c'était à cause du ton monocorde qu'utilisait le Seigneur Noir, mais ne sentir aucune chaleur dans ce titre affectif me peina. Néanmoins, je m'efforçai de sourire et d'incliner légèrement la tête.

- C'est bien moi, Seigneur Vador.

- On m'a signalé que vous rentrez juste d'une mission où vous auriez trouvé et exécuté plusieurs Jedi. Est-ce vrai ?

- Une seule, en fait, Seigneur Vador. Ainsi qu'un groupe de jeunes novices.

Je prononçai cette phrase du bout des lèvres alors que le souvenir de l'exécution revenait me frapper de plein fouet. Je revis les clones aligner les enfants Jedi et ouvrir le feu sur eux. Je revis les petits corps tomber dans la boue et s'étaler dans la fange avec un horrible bruit de succion comme si un monstre quelconque avait ouvert en grand sa gueule sous leurs pas et essayait de dévorer leurs cadavres. À cette pensée, je me sentis nauséeux.

Je m'efforçai d'avaloir le renvoi de bile au prix d'un haut le cœur : vomir devant le Seigneur Noir des Sith n'était pas des plus recommandé.

- Vous avez fait du bon travail là-bas. Continuez à bien servir votre Empereur.

Vador n'ajouta rien de plus avant de partir d'un pas rapide en direction de l'extérieur. Dès que le géant noir fut sorti de la pièce, je me sentis mieux. Incroyable qu'en seulement trois phrases, il avait réussi à ce point à me terroriser. Je devais recouvrer mon calme avant de voir Il-Raz. Je pris donc de grandes respirations, mais le stress m'empêcha de bien me concentrer et je commençais à respirer de plus en plus fort et de plus en plus vite, tout en ayant l'impression d'étouffer.

Je plaquai par réflexe ma main autour de ma gorge alors que le feu brûlant qui m'avait envahi voici trois ans, lors de l'attentat, revenait me hanter.

J'avais beau savoir que ce n'était qu'une illusion due à la panique, j'avais vraiment l'impression que ma blessure aux poumons s'était rouverte.

Je desserrai le col de ma chemise et me laissai tomber sur la chaise, tentant de me calmer à tout prix. Il fallait que je me calme où j'allais mourir pour de bon !

Le secrétaire SA, en me voyant dans cet état, ne perdit pas une seconde : il savait ce qui m'arrivait et ce qu'il fallait faire dans ces moments-là. Il m'apporta rapidement un verre d'eau ainsi qu'un calmant. J'avalai les deux en un clin d'œil et sentis déjà ma respiration se calmer. Petit à petit, la panique s'en alla et je retrouvai un souffle normal.

Je respirai à nouveau calmement. Tandis que j'essuyai une plaque de sueur sur mon front, le secrétaire me proposa de remettre mon rendez-vous avec Il-Raz à plus tard. Je refusai. Je voulais clore cette affaire au plus vite pour pouvoir enfin me reposer dans mon lit, luxe que je n'avais pas eu depuis des mois.

Après s'être assuré que j'allais mieux, le jeune homme m'introduisit donc dans le bureau de son maître. La pièce croulait sous les décorations et les portraits de Palpatine. C'était aussi vrai pour la plupart des bureaux des grands chefs du COMPORN, mais ça l'était encore plus chez Il-Raz. Le respect qu'il portait à l'Empereur allait au-delà de l'idolâtrie, au point que

quelques plaisanteries à ce sujet couraient au sein du Comité. Il-Raz avait le nez plongé dans un dossier et releva la tête quand il m'entendit entrer.

- Bonsoir, Alsh, dit-il avec un léger sourire. Vous avez croisé le Seigneur Vador ?
- Brièvement, dis-je du bout des lèvres en m'asseyant en face de mon supérieur. Nous n'avons pas eu le temps d'échanger beaucoup.
- C'est un homme pressé. L'Empereur a souvent besoin de lui.

Je sentis une pointe de jalousie à peine dissimulée dans ses propos. Il-Raz aurait rêvé d'être à la place de Vador, en tant que Commandant Suprême des forces armées, pour pouvoir siéger juste à la droite de son maître. Cependant Il-Raz n'était pas un tacticien, encore moins un stratège. C'était un habile politique, dévoué à la cause, fanatique quand Palpatine donnait un ordre, mais son autorité réelle n'avait de poids que sur les Subs-Adultes. Ce qui, vu leur nombre, lui donnait le contrôle quasi-total du COMPORN.

- J'ai lu les rapports de ces derniers mois et, bien entendu, ceux de la mission sur Fejor, poursuivit Il-Raz. Du beau travail, rondement mené. Ces indigènes dégénérés et barbares ne souilleront plus notre Empire Galactique. De plus, vous avez réussi à faire déverser le produit expérimental du département Science, bien joué : les premiers résultats sont encourageants, ils vont booster nos futures productions. Et cerise sur le cheffa, vous vous payez même une Jedi et une clique de gosses !

Il rabattit la couverture du dossier avec un air ravi avant de me le tendre, de même que quelques feuilles de filmplast que je me hâtai de parafer. Je tombais de sommeil.

- Je ne vais pas vous retenir plus longtemps, je pense que vous avez besoin de repos, dit Il-Raz en se levant et en s'étirant.
- Je peux y aller ? demandai-je, plein d'espoir.
- Bien sûr, dit Il-Raz en faisant un geste de la main en direction de la porte. J'aurais quelque chose à vous confier, mais ça peut atteindre demain. Nous ne sommes pas à un jour près.

Satisfait, je me levai et me préparais à sortir de la pièce quand la voix de mon supérieur me fit m'arrêter à nouveau :

- Une dernière chose, précisa-t-il. Concernant la mise aux arrêts du major Kienves...
- Ai-je fait une erreur en donnant cet ordre ? questionnai-je.
- Pas du tout, me rassura-t-il, rien ne doit entraver notre mission, même un officier de l'Armée Impériale. Non, le problème se situe ailleurs. Kienves s'est mis en tête de porter plainte contre vous, devant le tribunal militaire, pour abus de pouvoir. Mais ne vous inquiétez pas, jura-t-il, sa plainte n'aboutira pas.
- Et comment pouvez-vous en être si sûr ?
- Parce que je l'ai personnellement détruite et parce que le plaignant sera retrouvé pendu dans sa cellule, au lever du soleil.

Je sentis un frisson me parcourir l'échine. Il-Raz venait tout simplement de m'annoncer qu'il venait de faire disparaître un document officiel et de faire tuer un major de l'armée, sur un ton banal, comme si nous avions parlé du temps.

- Vous êtes trop précieux pour que nous vous perdions dans ce genre d'affaires. Un texte sera d'ailleurs voté prochainement, donnant droit à certains dignitaires de l'organisation, dont vous, une impunité totale, devant la Justice, civile ou militaire. Nous serons plus libres de nos mouvements, lança mon supérieur avec un sourire plus large.

Je hochai lentement la tête, ne sachant pas vraiment quoi répondre.

Je sortis du bureau d'Il-Raz alors qu'il me souhaitait une bonne nuit. Abruti de fatigue, je n'écoutais plus les vœux du secrétaire SA.

Lorsque je sortis au dehors, la nuit m'enveloppa comme un voile glacial. Mon regard se perdait dans la nuit de Coruscant. Le beau soleil couchant n'était plus, remplacé par un suaire noir. La planète tentait bien d'être son propre astre, toute illuminée par ses buildings et ses néons, mais n'était qu'une pâle copie de son étoile. J'avais la désagréable impression de voir les ténèbres éternelles après un magnifique feu crépusculaire.

Et sans vraiment pouvoir me l'expliquer, cet espace infini et son silence m'effrayaient.

Comme si je faisais face à un avant-goût de la mort...

Une peur qui allait m'habiter encore longtemps...

Je dormis à poings fermés cette nuit-là. La fatigue des derniers mois s'était faite sentir, tant et si bien que je ne m'éveillais qu'à onze heures du matin, un comble pour un lève-tôt comme moi. Je me sortis des draps en satin blanc de mon lit en douceur, prenant garde à ne pas réveiller Boldni, mon spukama apprivoisé.

Le chat corellien s'était roulé en boule à mes pieds et dormait en ronronnant très légèrement. L'animal m'avait été offert par Ishin Il-Raz à ma sortie de l'hôpital et depuis, le spukama et moi nous étions bien entendus. J'aimais bien ce chat, à la fourrure noire comme l'encre et aux yeux dorés. En fait, je crois que j'aimais bien les animaux en général.

Plus que la plupart des êtres sensibles en tout cas. Eux étaient dignes de confiance. Ils ne trahissaient pas, restaient fidèles. Ils ne plaçaient pas l'argent au-dessus des idéaux.

Alors que j'enfilais une robe de chambre pourpre, Boldni ouvrit les yeux, s'étira et sauta au bas du lit avant d'aller se frotter contre mes jambes, quémandant une caresse.

Je lui accordai quelques gratouillements sous le menton avant de quitter la pièce. Je traversai le petit couloir de mon appartement, jetant un œil ici et là, à la collection d'holotableaux qui agrémentait les murs crème. Je grimaçai. Il faudrait vraiment que je pense à changer la décoration un de ces jours, dès que j'aurais une minutes. Le style des holotoiles me déplaisait fortement. À se demander ce que la sénatrice Zarander avait pu leur trouver.

L'appartement dans lequel je vivais appartenait théoriquement toujours à Eri Zarander, sénatrice de Varonat et membre de la Délégation des Deux Mille. Mais les Deux Mille, ces politiciens qui s'étaient opposés aux pleins-pouvoirs de Palpatine, pourtant accordés on ne peut plus démocratiquement par le Sénat, n'étaient plus vraiment en odeur de sainteté et ce, depuis la mort de leur chef, Padmé Naberrie, ancienne reine de Naboo sous le nom d'Amidala.

Si l'essentiel avait recouvré la raison ou du moins, un certain bon sens politique en votant favorablement à l'Empire, des gens comme Organa par exemple, un noyau dur s'était entêté, empêtré dans ses idéaux de République parfaite. Comprenons-nous bien : j'aimais les idéalistes.

Ceux prêts à se sacrifier pour leur cause, sans penser au prix à payer. Mais enfin, il y avait idéalisme et idéalisme. Ou plutôt, idéalisme et stupidité.

Iriez-vous lancer une campagne abolitionniste sur Trandosha ou militer pour l'égalité des droits sur Serreno ? Parce que c'était l'équivalent de ce que faisaient ces républicains fanatiques. Pire, ils luttèrent pour une cause qui avait disparue. Ils représentaient un danger interne pour l'Ordre Nouveau et devaient être neutralisés. Et Zarander faisait partie de ceux-là.

Cela dit, elle avait eu de la chance : prévenue quelques heures avant que l'Intelligence Impériale, les rivaux du BSI, ne mettent la main sur elle, elle avait pu fuir pour la Bordure Extérieure, où on avait perdu sa trace.

Tout n'avait pas été perdu, cela dit, puisque en vertu des lois sur les réquisitions nécessaires à la sûreté de l'Etat, j'avais pu faire du luxueux appartement de la sénatrice, mon propre logement.

J'y habitais seul ; Eleiza et moi ne vivions pas ensemble. Il était déjà assez dur pour nous de se voir avec nos emplois du temps respectifs, alors emménager tous les deux était exclu.

J'entrai dans la cuisine, Boldni sur les talons. Je lui servis une soucoupe de lait bleu alors que je m'accordais un café noir, agrémenté de biscottes beurrées, tout en feuilletant le journal du jour.

J'aurais pu allumer l'Holonet mais j'avais ce besoin de toucher le filmplast comme pour être proche de l'information.

Il n'y avait rien de très important aujourd'hui, excepté un bel entrefilet sur notre victoire fejorienne. Je grimaçai et repliant le journal, je le jetai presque loin de moi. J'avais autre chose à faire qu'à penser à ça.

Je finis mon petit déjeuner en m'efforçant de garder les souvenirs de Fejor le plus loin possible. Et j'y parvins d'une manière inattendue quand la sonnette de la porte d'entrée retentit. J'allai ouvrir pour découvrir Dakcen, en civil, sur le pas de la porte. Notre dernière rencontre de visu devait dater d'au moins trois mois. Je lui serrai la main, notai au passage qu'il me semblait encore plus gros qu'auparavant et l'invitai à entrer, tout en m'excusant pour ma tenue. Il m'assura que ce n'était pas grave, étant lui aussi en jour de repos.

Nous nous installâmes à la table du salon, d'une belle pierre d'onyx noire. Mon ami fit quelques compliments sur l'appartement et nous échangeâmes quelques banalités.

- Tu sais, dit-il au détour d'une phrase, je tenais à te remercier pour la promotion que tu m'as obtenue.

Je fis un geste de la main comme pour chasser physiquement cette phrase :

- Oh, je t'en prie, répondis-je. C'est toi qui m'a fait entrer dans le COMPORN, c'est normal que je te renvoie le turboélévateur.

Bon. Si je voulais être honnête, ce n'était pas que par souci d'équité que j'avais agi ainsi. J'avais besoin de mon réseau et il devait être le plus puissant possible. Un allié à un poste subalterne ne me servait à rien. Au contraire, plus il serait placé haut dans la hiérarchie du Comité, plus il serait susceptible d'agir à grande échelle, ou d'entendre des choses intéressantes. La vie dans le COMPORN était comme dans n'importe quelle entreprise lambda : si on n'assurait pas ses arrières, on se faisait bouffer. Et personne, personne, ne pouvait se permettre de me battre.

- J'ai aussi appris que c'est grâce à toi que Redra est devenu capitaine dans la CompForce... et le petit Rekkon, il en est où ?
- Toujours dans le département Justice, comme assistant du nouvel avocat général. Je pense qu'il pourra lui-même briguer le poste dans quelques années.
- Il est doué à ce point-là ? demanda mon ami.
- Pas tellement, avouais-je. Mais il est encore jeune, il a du potentiel.

En fait, même avec le temps, je doutais que Rekkon devienne un grand orateur. Bien entendu, il ne se débrouillait pas si mal que ça, pourtant il lui manquait ce petit quelque chose, ce talent unique pour galvaniser les foules que certaines personnes - comme moi - possédaient.

Mais encore une fois, ce n'était pas tant pour le bien de l'organisation que pour le bien de mon propre réseau que je désirais l'accès du SA à ce poste.

- Faut que je te dise un truc, dit Dakcen du bout des lèvres. Je devrais me la fermer mais bon... en fait, je ne devrais même pas le savoir, c'est top-secret.
- De quoi parles-tu ? demandai-je intrigué.
- Il y a de ça trois jours, il y a eu un soulèvement, sur Kamino.
- Les kaminoiens se sont rebellés ?
- Pas tous, juste quelques maîtres-cloneurs. Et leurs créations.

Je cillai à plusieurs reprises, interdit :

- Attends... Tu veux dire que les clones ont pris les armes contre nous ?
- Ouais, dit Dakcen en hochant tristement la tête. Un truc de fou, hein ? Mais par chance, l'Empereur a été réactif, on a écrasé cette révolte dans l'œuf. Ils n'ont pas fait le poids face au Poing de Vador.

La 501^{ème}. Rien de plus que la meilleure armée impériale. Pas très étonnant que la victoire ait échu à l'Ordre Nouveau dans ces conditions.

- Les stormtroopers ont réussi à retourner la situation et à tuer les chefs rebelles. Ainsi qu'à empêcher un nouveau soulèvement. Toujours est-il que les clones se sont révoltés, et ça ferait une assez mauvaise publicité à Palpatine que le grand public sache ce qui s'est passé. Donc, il s'est rien passé.
- D'accord, dis-je une fois ma surprise passée. Mais pourquoi tu me racontes ça ?
- J'y viens, expliqua mon ami. On pense que le modèle Fett est obsolète. Trop solitaire, trop imprévisible. L'Empereur veut diversifier les souches pour éviter à nouveau ce genre de problèmes.
- Et en quoi ça nous concerne ? À la limite, c'est le boulot du département Science, ça.
- Palpatine s'apprête à envoyer dans quelques semaines toute une délégation sur Arkania, pour signer un accord avec une des grosses boîtes de génétique de la planète, pour bénéficier de leur soutien sur ce projet-là. Il y aura des membres de la Coalition pour le Progrès...

Il leva la main.

- De la Coalition pour l'Amélioration...

Il pointa l'index vers moi.

- Et d'après les rumeurs, la Commission Sélective aimerait bien envoyer son Petit Avocat à la réunion, en tant que porte-parole. Histoire de garder un œil sur tout ce beau petit monde.

Boldni trotta jusque dans le salon et sauta sur mes genoux où il se pelotonna. Je lui accordai quelques caresses machinales alors que je réfléchissais à ce que venait de me dire mon ami.

- Et tu l'as su par qui, cette info ? demandai-je.
- Rumeurs, lâcha-t-il après un haussement d'épaules. Mais je pars du principe que quand les pontes du Comité parlent de ça des heures durant par visioconférence privée, ça doit-être vrai.
- On peut remercier Quorba, si je comprends bien ? dis-je avec un sourire.
- T'as tout compris ! répondit Dakcen en me renvoyant mon sourire tout en glissant une cigarette dans sa bouche.

Quorba était le petit ami de Dakcen. On l'avait affecté à un poste obscur et sans grade, au réseau de communication du COMPORN... Ce qui était terriblement efficace pour glaner quelques informations.

- En fait, me demanda mon ami après quelques bouffés, c'est un peu comme toi avec Eleiza : elle doit te fournir pas mal de renseignements, pas vrai ?
- Pour être honnête, avouai-je, on parle pas trop boulot quand on a du temps pour nous.
- Je comprends, m'assura Dakcen après une nouvelle bouffée.

Il jeta un œil à son montre et se leva lentement de sa chaise. Je me levai à mon tour, au grand déplaisir de Boldni, qui s'en alla trouver un support moins remuant.

- Faut que je parte, m'affirma Dakcen, je dois me préparer pour le match de ce soir. Tu seras là, j'espère ?
- Le match ? demandai-je innocemment.

Il me regarda d'un air ahuri.

- Tu me fais marcher là, non ? Tu te souviens quand même que ce soir, on joue la finale de wegsphere contre l'équipe de la Marine ?

Je me retins in-extremis de me claquer la paume sur le front avec violence. La finale de wegsphere, bien sûr ! Comment avais-je pu oublier ça ? Des mois qu'on voyait des holos publicitaires dans la rue, des annonces sur l'Holonet...

Dakcen s'était réellement pris au jeu de la wegsphere, tant et si bien que lui et ses camarades avaient conduit notre équipe jusqu'à la finale, dans le tournoi inter-impérial. Au-delà du simple esprit de compétition, tout le monde dans le Comité espérait voir échouer l'équipe de la Marine Impériale. Notre vieille rivalité contre l'armée régulière n'épargnait aucun aspect de la société, même en sport.

- Oui, bien sûr, l'assurai-je. C'est juste que j'ai pas de places et que...

Dakcen partit d'un grand rire et me donna une bourrade amicale.

- Tu sais que t'es doué pour tromper ton monde, toi ? s'esclaffa-t-il. J'ai vraiment cru pendant un moment que t'avais oublié qu'en tant que cadre, t'avais automatiquement accès à la tribune présidentielle !

Je fis un sourire en coin, ne voulant pas le détromper. Il me fit un signe de la main, me dit à plus tard et quitta mon appartement.

Quelques minutes après son départ, je restais pensif, à regarder Coruscant par la grande fenêtre de mon loft. Le flot ininterrompu des speeders avait quelque chose d'enivrant. J'entendis le pas feutré de Boldni quand il s'approcha de moi et m'adressant à lui, comme cela m'arrivait de temps à autres, je lui demandais ce qu'il pensait de tout ça.

Le spukama me fixa de ses yeux dorés avant de miauler pour toute réponse.

Apparemment, pour lui, l'important, c'était surtout l'heure du déjeuner et mon chat corellien n'aimait guère attendre.

J'eus un petit rire et retournai dans la cuisine pour servir son repas au spukama. Tandis que Boldni se jetait avec vigueur sur sa pâtée, je choisis de me préparer quelque chose de rapide. Je cassai quelques œufs de yam'rii dans une poêle et me fit une rapide omelette. Je l'arrosai de quelques cuillerées de vinaigre d'Aldérande, tout en réfléchissant à ce que venait de m'apprendre Dakcen.

Ainsi, les clones n'étaient pas fiables ? Cela ne m'étonnait qu'à moitié. J'avais toujours pensé que partir d'une souche aussi particulière que celle de Fett poserait des problèmes. Oh certes, les stormtroopers étaient des guerriers efficaces, naturellement doués d'un certain sens pour maintenir l'ordre. Mais enfin, ils n'étaient pas invincibles. Ils pouvaient mourir, saigner, craquer psychologiquement.

L'idéal aurait été un super-soldat qui n'aurait pas ces défauts. Certaines voix, au sein de l'Empire, prônaient l'utilisation de droïdes pour remplacer les troopers, arguant que les séparatistes ne s'étaient pas privés de le faire pendant la guerre.

Sauf que la Confédération avait perdu et que dans l'inconscient collectif, un droïde de guerre resterait à jamais attaché à l'image de

l'ennemi. Or, il ne fallait pas nous faire haïr de la population. Si nous nous conduisions en tyrans, le peuple finirait par prendre les armes, peut-être à grande échelle. Et il nous faudrait lutter, peut-être encore plus durement que pendant la Guerre des Clones, pour survivre.

Mais peut-être que je me faisais des idées. Peut-être que ce soulèvement n'arriverait jamais.

Un nouveau miaulement de Boldni m'arracha à mes pensées. Il poussait sa gamelle vide vers moi par de petits coups de museau, réclamant un deuxième service.

Je pointai ma fourchette vers le chat, comme un index réprobateur :

- Tu devrais faire attention à ta ligne, mon beau... je suis certain que tu n'as pas envie de devenir le spukama le plus gras de tout le COMPORN, si ?

Nouveau miaulement et nouveau coup de museau. Il fallait vraiment que j'apprenne à parler aux chats corelliens, moi.

Les locaux du Bureau de Sécurité Impérial étaient froids et austères. De l'extérieur, rien n'indiquait qu'une des plus puissantes organisations de l'Ordre Nouveau y avait établi ses quartiers. Tout n'était que permabéton gris et terne. Je n'aimais pas ce dénuement quasi nihiliste. Eleiza m'avait un jour expliqué que c'était pour entretenir l'image d'un BSI froid et impénétrable, que rien ne pouvait ébranler. Personnellement, je trouvais surtout l'immeuble hideux.

Quelques heures s'étaient écoulées depuis la visite de Dakcen. J'étais décidé à aller assister au match, tant pour faire bonne figure auprès de mon ami et de mes supérieurs que pour me changer les idées. Je voulais savoir si Eleiza comptait m'accompagner. Ma maîtresse ayant la fâcheuse habitude de ne jamais répondre aux messages, je devais lui poser la question en personne. Même si elle était en service, elle aurait bien cinq minutes pour me dire si oui ou non, elle comptait aller à la finale de wegsphere avec moi.

Les vigiles examinèrent assez longtemps ma carte de membre avant de me laisser passer. La paranoïa du directeur Isard, chef du service, n'épargnait personne, même les cadres les plus en vue de l'organisation, comme moi.

J'expliquai la situation à l'accueil et on me conduisit jusqu'à ma maîtresse. Elle se trouvait en salle d'interrogatoire J-12, en train de questionner une ennemie de l'Etat, m'expliqua-t-on.

J'étais venu une fois ou deux au siège du BSI, principalement pour des histoires de paperasse ou plus rarement, quand j'en avais l'occasion, j'attendais Eleiza à la sortie de son travail. Mais je n'étais jamais entré dans cette zone quasi-mystique des services secrets impériaux.

À ma grande surprise, nous empruntâmes un escalier qui descendait vers les profondeurs du bâtiment. Encore une fois, pas l'ombre d'une décoration, le permabéton était aussi nu que le dos d'une main. Une odeur assez écoeurante de fluides corporels et de produits de nettoyage bon marché m'agressèrent.

Les sous-sols se composaient d'une multitude de tunnels, chacun baptisé d'un nom de code allant d'Alpha à Zoulou. Les architectes du BSI manquaient décidément de tout goût artistique, fut-ce même pour les noms des souterrains.

On me fit progresser dans le tunnel J et logiquement stopper devant la douzième porte. En réalité, il y avait deux portes : la plus grosse était faite de duracier écaillé, comme si le métal avait pourri avec le temps. Le nombre douze avait été grossièrement peint sur le métal froid par une main malhabile. La seconde porte était plus petite et mieux entretenue. Plus discrète, elle se fondait presque dans les couleurs ternes du mur de permabéton. Ce fut cette porte-là qu'on m'invita à pousser.

Je me retrouvai dans une minuscule pièce, pas plus grande qu'un débarras. Tout le pan d'un mur était occupé par une grande vitre de transparacier, que je supposais sans tain. Apposée à cette glace, un bureau couvert d'échardes ainsi qu'une chaise branlante attendaient tout observateur éventuel.

Je me bornai à rester debout.

De l'autre côté de la glace, je pouvais voir ma maîtresse, penchée au-dessus d'une forme féminine, attachée par des cordes à une chaise de plastacier. La pièce dans laquelle elles se trouvaient était plus spacieuse, plus sale aussi. On voyait des moisissures dévorer les murs de permabéton et une lumière blafarde venait compléter ce triste tableau.

Je ne voyais pas le visage de la détenue, car elle me tournait le dos. Je notai toutefois qu'elle n'était pas humaine, comme l'attestait la fourrure

caramel qui recouvrait son corps et une queue féline qui se balançait tristement à droite, puis à gauche, dans un rythme bizarre, comme si elle était cassée.

Je devais apprendre plus tard que c'était bel et bien le cas.

Eleiza était impeccable dans son uniforme blanc, la tête baissée vers la féline comme si elle regardait une sorte d'animal pris au piège. Ce qui était totalement vrai, d'un certain point de vue.

Soudain, la main gantée de ma maîtresse claqua avec violence contre la joue de la détenue. Elle poussa un petit cri, plus proche du feulement de douleur qu'autre chose et laissa sa tête reposer sur son épaule quelques secondes. Je vis un court instant les yeux brouillés de larmes de la féline au travers le miroir. Puis, elle releva lentement la tête et fixa simplement ma maîtresse du regard, sans ajouter un mot.

- À quoi vous jouez ? demanda Eleiza en posant doucement ses mains sur les épaules de la détenue. Vous voulez encore plus souffrir ? À quoi est-ce que ça servira ? Vous finirez par parler.

Tout le monde finit toujours par parler.

Les lèvres de la féline bougèrent, mais trop faiblement pour que le son parvienne jusqu'à la salle d'observation. La réponse ne plut guère à Eleiza qui envoya brutalement son genou dans la tête de la malheureuse.

La chaise sur laquelle la féline était attachée tomba lourdement au sol, dans un bruit métallique.

Bien qu'un peu horrifié par toute cette violence, je ne pouvais m'empêcher de détacher mon regard de la scène. Et même, à ma grande honte, d'en être un petit peu excité.

Eleiza dressa de toute sa hauteur pour toiser la détenue.

- Ça ne sert à rien de résister, Unaa, et vous le savez. Que vous parliez maintenant ou dans dix ans ne change rien pour moi. La seule chose qui changera sera le nombre de cicatrices sur votre corps.

Elle releva la chaise de la dénommée Unaa. Une petite flaque de sang se formait lentement au sol.

- Ce n'est pas vous que mes chefs veulent, l'assura ma maîtresse. On sait que vous n'êtes qu'un maillon de la chaîne. Si vous avouez, on peut négocier un accord avec le juge. Vous pourriez être libérée sur l'heure.

- Être libre ne m'intéresse pas, dit faiblement la féline, si c'est pour savoir le reste de la galaxie sous votre botte !

Eleiza grimaça.

- Vous nous prenez pour des monstres, mademoiselle Airan ?
- Agent Airan, la corrigea la détenue.
- Quoi ?
- Agent spécial Airan, nom de code H-21, au service du SBI.

Elle répéta plusieurs fois cette phrase, comme une litanie. Eleiza la coupa d'une nouvelle gifle.

- Le SBI n'existe plus, pauvre idiot ! Vous avez été déchue de votre rang quand vous avez stupidement choisi de vous dresser contre vos camarades.

Unaa prit son temps avant de répondre et répondit avec force.

- Je n'ai jamais trahi. C'est vous qui avez trahi la République.

Eleiza leva les yeux au ciel. Elle fouilla dans sa poche de poitrine et en tira une cigarette. Ce geste me stupéfia. Je n'avais jamais vu ma maîtresse fumer. Elle alluma la cigarette et en fixa le bout rougeoyant quelques instants.

- Vous fumez ? demanda l'agent du BSI à la féline.

Aira secoua négativement la tête.

- Prenez quand même une cigarette, dit ma maîtresse en plaquant brutalement le bout incandescent sur le bras de la détenue.

Le feulement de douleur de la farghul me retourna l'estomac.

Incapable d'en supporter plus, je quittai la salle d'observation en priant pour ne pas vomir. Je restai dans le couloir de permabéton, évitant de fixer les portes, de peur d'imaginer ce qui se tramait derrière, si d'autres "ennemis de l'Etat" subissaient le même sort. J'allai presque jusqu'à me rouler en boule contre le mur et à enfouir ma tête entre mes bras, me forçant à penser à autre chose.

C'était pour son travail qu'Eleiza agissait ainsi, me persuadai-je. Elle luttait contre les éléments subversifs qui pourraient nuire à l'Ordre Nouveau. Elle ne faisait que suivre les ordres.

Et puis, après tout, que savais-je de cette Unaa Airan, sinon qu'elle avait été agent du SBI ? Cela ne voulait rien dire. Agent des services secrets sénatoriaux ou non, elle pouvait très bien être une mauvaise personne. La fonction ne faisait pas l'être sensible.

Je me répétais plusieurs fois cette formule, jusqu'à ce qu'elle s'imprime clairement dans mon esprit. Oui, oui. Je ne devais pas m'apitoyer sur ce qui se passait derrière les portes de ces murs. Le BSI était tout de même composé de personnes intelligentes, ils n'arrêtaient pas les suspects au hasard. Et puis pour ce qui était de la torture, eh bien... si cette Airan savait des choses qui pouvait mettre des vies impériales en danger, elle devait avouer. Son silence pouvait peut-être condamner au néant des milliers d'existences.

Faire souffrir une personne pour en sauver plusieurs. C'était logiquement acceptable, mais bien peu moralement. Pourtant, sur les trilliards d'êtres qui composaient la galaxie, combien avaient mal en ce moment même ?

Sans doute un nombre incalculable. Est-ce que choisir de faire souffrir ou non un seul d'entre eux changeait quelque chose au résultat final ? J'en doutais. Ce serait comme retirer une goutte d'eau de l'océan de Manaan pendant une tempête, sauver un brin d'herbe des plaines de Dantooine alors qu'un feu dévorait les broussailles.

Ça ne changeait rien. Rien du tout.

Je sentis une main exercer une douce pression sur mon bras. Je relevai lentement la tête et découvrit Eleiza qui me fixait avec inquiétude.

- Alsh ? Qu'est-ce que tu fais là ? Tu vas bien ?

Je ne lui répondis pas. Je me bornai à me perdre dans le scintillement de ses yeux.

Encore une fois, le miracle se déroula parfaitement. Je sentis la saleté de l'univers s'en aller. Même mes sentiments envers ce qu'elle venait de faire quelques minutes plus tôt.

Tant que la lueur dans ses yeux serait là, je pourrais tout supporter.

Sans réfléchir, je me jetai dans ses bras, la plaquant contre moi, inspirant son parfum comme si j'étais assoiffé d'eau pure.

Elle me serra dans ses bras, caressant mes cheveux jusqu'à ce que mes tremblements s'achèvent.

- Ça va aller, me jura-t-elle. On remonte.

D'autorité, elle prit ma main et me reconduisit en vitesse à l'extérieur. J'accueillis l'air libre comme une bénédiction.

Le décor pouvait être nu et sans végétation, il était mille fois préférable à cet horrible souterrain et ce qui s'y tramait.

Je n'avais toujours pas lâché la main de ma maîtresse.

- Qu'est-ce qu'il va lui arriver ? demandai-je d'une petite voix. À cette farghul que tu interrogeais ?
- On va la garder encore quelques jours en interrogatoire. Si elle parle, on trouvera un moyen d'alléger sa peine. Sinon, eh bien, ce sera les mines de Kessel. Ou peut-être même le peloton d'exécution.
- Et qu'est-ce qu'elle a fait pour mériter un tel traitement ?

Eleiza lâcha ma main et prit mon visage en coupe pour me forcer à la regarder.

Elle savait quel effet apaisant avaient ses yeux sur moi.

- Elle a communiqué des informations top-secretées à des groupuscules subversifs. On pense aussi qu'elle pourrait être liée à l'attentat du BordExpress, il y a dix ans. C'est une traîtresse et sans doute une terroriste. L'Empire doit prendre des mesures pour se protéger de tels personnages, tu comprends ?
- Oui, mentis-je, toujours happé par le scintillement de ses iris.
- Alors tout va bien, m'affirma-t-elle en m'embrassant. Pourquoi est-ce que tu venais me voir, au fait ?
- Te demander si tu venais au match de ce soir avec moi, la questionnai-je, me forçant à passer à autre chose.

Elle eut quelques instants de réflexions puis hocha la tête :

- Oui, répliqua-t-elle. Ça fait un bout de temps qu'on n'est pas sortis tous les deux. Même si t'es pas aussi wegsphere que moi, je présume que ça nous fera du bien.
- Sans doute, confirmai-je. Je passe te prendre à sept heures, à ton appartement ?
- On fait comme ça. Sept heures chez moi. Sois pas en retard, me prévint-elle en levant exagérément un sourcil.
- Pas de risque, la rassurai-je.

Elle m'offrit un dernier baiser avant de regagner ses bureaux. Je me forçai à ne pas penser qu'elle retournait sans doute torturer Airan.

Je tournai les talons et quittai les quartiers du Bureau de Sécurité Impérial. Je devais me préparer pour la soirée.

La balle de cuir synthétique n'avait pas encore franchi les lignes de but que les supporters du COMPORN s'étaient levés comme un seul homme, applaudissant à tout rompre. Y compris moi, qui n'aimais pas la wegsphere. Eleiza était à côté de moi, radieuse.

L'incident de cet après-midi était effacé de mon esprit. Notre équipe menait vingt-sept à vingt-deux, et le coup de sifflet final n'allait pas tarder à tomber. Dakcen et ses camarades se débrouillaient vraiment bien. Cela dit, le niveau des joueurs de la Marine était très haut aussi. Ce qui n'empêchait pas le COMPORN de mener le jeu.

Nous étions dans la section réservée aux membres d'honneur. Nos voisins étaient les directeurs de section, les membres de la Commission et quelques hauts cadres. Ishin Il-Raz lui-même se tenait juste derrière moi. Avant le match, il m'avait confirmé, en me glissant à l'oreille, qu'il aurait besoin de moi dans quelques semaines, pour une mission spéciale sur Arkania. Ainsi, Dakcen avait eu raison.

L'équipe de la Marine Impériale tenta de remonter au score, mais fut battue en pleine reconquête. Une explosion de joie parcourut le public du Comité. Au paroxysme de la joie de la victoire, Eleiza m'accorda un long baiser.

J'étais aux anges.

Nous nous embrassions toujours, une heure plus tard alors que nous franchissions les portes de mon appartement. Elles s'étaient à peine refermées qu'Eleiza commençait à m'arracher ma chemise.

- Attends une seconde, soufflai-je, les yeux clos alors qu'elle me mordillait le cou. Je dois vérifier que j'ai pas de message important.
- Tu t'en occuperas demain, me somma-t-elle en retirant lentement ses vêtements.
- Non, sérieusement, dis-je en la repoussant gentiment. Vas m'attendre dans la chambre, je ne serais pas long.
- T'as intérêt, minauda-t-elle en se détachant petit à petit de moi. Tu me connais, je suis du genre impatiente...

Je souris en la voyant s'éloigner et je m'approchai de la console d'holocom. Un signal lumineux signalait la présence d'un message.

Ce fut là que ma maîtresse me trouva cinq minutes plus tard, inquiète de ne pas me voir revenir.

J'étais assis sur un de mes sofas, complètement hagard. Elle s'approcha de moi et me demanda ce qui m'arrivait.

- Mon père est mort.

Ce fut tout ce que j'arrivai à formuler avant d'éclater en sanglots. Eleiza me serra contre elle et me laissa me noyer dans son regard.

Quelques minutes plus tard, je dormais dans ses bras.

Les huit heures d'hyperespace entre Coruscant et Chandrila m'avaient laissé dans un état épouvantable. Non que je pleurais vraiment la mort de mon père : j'avais été triste sur le coup, en apprenant la nouvelle, mais mes larmes s'étaient vite tariées. Moi et mon père n'avions jamais eu de très bons rapports. Après tout, j'étais le fils cadet de la famille, le plus jeune, celui qui ne devait hériter de rien au regard de la tradition, car tout partirait à l'aîné.

Mais cela ne m'affectait pas le moins du monde. Je ne désirais rien qui vienne de ma famille. D'ailleurs, qu'aurais-je voulu recevoir ? La vieille ferme familiale et ses misérables lopins de terre ? Notre minuscule et souffreteux cheptel d'équine ? Nos monceaux de dettes ? Il ne fallait pas être grand-clerc pour comprendre pourquoi j'avais quitté Chandrila dès que je l'avais pu. Cette planète passait peut-être pour être la plus pacifique de la galaxie, mais à mes yeux, elle était morte. Si vous passiez la porte d'une agence de voyage chandrillienne, on vous vanterait les mérites d'une culture ayant allié industrie et nature, les bienfaits curatifs de nos cristaux, une vie paisible, une atmosphère non polluée...

Jamais on ne vous parlerait des terres non arables, situées près des pôles, si froides que seul un forage au laser permettrait de creuser efficacement le sol. On ne mentionnerait pas la vie de misère de milliers de familles, trop pauvres pour s'acheter un matériel agricole décent, ne pouvant cultiver efficacement leurs champs, priant pour que le gel, les sauterelles ou un autre désastre ne vienne réduire à néant le fruit de mois de labeur. C'était aussi cela, Chandrila. La misère y avait ses quartiers, comme sur n'importe quel monde. La quiétude de la planète n'y changeait rien.

Pour moi, mon monde natal était aussi plaisant que les trous noirs de la Gueule. Quand j'avais quitté l'astroport d'Hanna pour la planète capitale, voici huit ans, j'avais juré de ne jamais fouler à nouveau le sol chandrilien.

En fait, j'avais même fait plus que ça. Sur Coruscant, j'avais rejeté en bloc toutes mes racines. Je ne m'étais jamais mêlé à la communauté chandrillienne et à l'Université, j'avais soigneusement évité de fréquenter les autres étudiants originaires de ce monde-là. Pas tellement parce que j'avais honte d'être natif de Chandrila. Pas de la honte, non.

Mais de la haine.

Parce qu'à la moindre mention du nom de la planète, les souvenirs de mon enfance revenaient me frapper avec la virulence de vagues se brisant sur les rochers. Je maudissais ma jeunesse, passée à gratter la terre gelée ou à surveiller trois equines pouilleux. Je détestais encore plus les repas de famille, quand attablé avec mes frères et ma sœur, mon père, une bouteille d'eau de vie à la main, nous racontait encore et encore, comment du temps de ses grands-parents, nous étions une riche et puissante famille fermière.

Ce que mon père n'avait jamais compris et désormais, ne comprendrait jamais, c'est que nous n'avions jamais été riches.

Certes, si on remontait à plusieurs générations avant ma naissance, nous avions des terres arables, de véritables cheptels. Mais aussi loin que l'on remontait dans le temps, nous étions toujours restés des fermiers, travaillant de nos mains pour survivre, soumis au bon vouloir du climat. Ce lien à la terre, ma famille l'avait toujours vu comme quelque chose de majestueux. Comme si nous étions Chandrila elle-même. J'aurais plutôt utilisé le terme de chaîne pour qualifier notre relation à ce sol. De génération en génération, années après années, enfants après enfants, les Nexhrn étaient censés travailler la terre. Dès la naissance d'un nouveau membre de ma famille, on savait qu'il passerait sa vie à tenter de faire pousser quelque chose.

Il y avait des exceptions, bien sûr. Quelques-uns d'entre nous refusaient cette fatalité du destin. Un de mes oncles s'était installé à la ville, devenant un petit fonctionnaire. Une de mes tantes, elle, avait ouvert un petit magasin sur Hanna.

Mais dans l'ensemble, ils restaient malgré tout attachés à Chandrila. Qu'ils la travaillent ou non, ils aimaient cette terre.

Pas moi.

Dès mon plus jeune âge, j'avais vu mes parents se tuer à la tâche, à cultiver un sol ingrat et infécond. Je crois que cela avait été ma première vraie décision réfléchie. Celle de ne pas finir ainsi. Même si je devais mourir dans un obscur bidonville de la galaxie, seul, pauvre et rongé par la maladie, je demandais juste au destin de m'épargner de devoir pousser mon ultime soupir sur Chandrila. Je ne voulais pas non plus y reposer après ma mort. Qu'on brûle mon corps, qu'on l'immerge, qu'on l'enterre m'importait peu, du moment que cela soit à des milliers de parsecs de cette maudite planète.

Voilà pourquoi, alors que la navette atterrissait lentement sur les plaines chandriliennes, offrant à ma vue le spectacle désolant du lieu où j'avais grandi, une bile âcre et noirâtre montait en moi, pointant à la commissure de mes lèvres, sans jamais vraiment quitter mon corps, comme si la planète me rendait malade.

Plusieurs fois, au cours du voyage, j'avais été saisi par l'envie de faire demi-tour, de rentrer immédiatement sur Coruscant. Mais il m'avait déjà fallu quelques jours pour trouver le courage de me rendre sur Chandrila, à l'enterrement de mon père. Au moins, à la fin de la journée, je rentrerais chez moi, sur Triple Zéro, ma véritable planète, celle que j'aimais autant qu'elle m'aimait.

La rampe d'accès s'abaissa lentement, comme pour ajouter à mon malaise la lente redécouverte de Chandrila. Chandrila et son froid glacial. Chandrila et ses champs dévastés. Chandrila et sa perpétuelle odeur de pourriture.

Lorsque la rampe toucha le sol, je pris une grande inspiration. Je voulais bloquer un peu d'air dans mes poumons, de cet air qu'on aurait pu qualifier de vicié, à passer huit heures confiné dans l'étroitesse de la navette, filtré et refiltré par les appareils du vaisseau spatial. Mais à mes yeux, comparé à l'air naturellement empoisonné de Chandrila, cet air vicié était une bénédiction.

Ce fut donc en maugréant et en retenant le plus longtemps mon souffle que je descendis la rampe et posai le pied sur la terre chandrillienne gelée.

La navette repartit aussitôt, comme si l'engin avait compris quelle erreur de la nature pouvait être cette zone de la planète, voire le monde dans son ensemble.

Et tandis que la navette de classe Lambda quittait au plus vite l'atmosphère chandrilien, m'abandonnant à mon sort sur cette planète maudite, j'embrassai du regard les plaines dévastées par les pluies acides, respirai une grande goulée d'air saturé de pesticides, écoutai les hennissements misérables d'un equine qui paissait non loin de moi, touchai du bout de mes bottes un petit monticule de terre figée par le froid et sentis la bile envahir ma bouche et mon palais.

Je crachais un jet acide de salive et de bile mêlées dans un champ tout proche, sans m'empêcher de penser que cela ne pourrait être que bénéfique pour les récoltes. Vue souillée, odorat souillé, ouïe souillée, toucher souillé, goût souillé. Une magnifique synesthésie chandrilienne.

Bienvenue à la maison.

L'église où se tenait la cérémonie était une bâtisse sobrement décorée, sans fioritures. L'ensemble de ma famille était là, des plus proches comme mes frères et sœurs, aux plus éloignés, comme mes lointains cousins. À bien y regarder, j'avais une assez grande famille, exclusivement chandrilienne, à mon grand désespoir. J'étais assis au premier rang, juste devant le cercueil où le corps était exposé. À ma droite, ma sœur, pleurait à chaudes larmes, serrant ma main à en faire craquer ses os. À ma gauche, mes trois frères tentaient de rester stoïques, de se donner un air grave et digne. Je ne ressentais ni joie, ni tristesse devant le corps de mon père. En fait, je ne comprenais même pas pourquoi j'avais pleuré à l'annonce de sa mort, trois jours plus tôt. Il n'avait toujours été pour moi que mon géniteur, un être un peu à part dans le monde des adultes, qui ne m'avait que rarement pris dans ses bras, embrassé ou dit "je t'aime".

J'avais toujours considéré mon père comme un raté, en réalité. Je n'avais jamais compris qu'il s'attache autant à ce monde, à cette terre comme si sa vie y était éternellement liée. Mon père avait eu de l'instruction, il avait fait quelques études. Mais il avait tout abandonné pour reprendre en main la ferme familiale. Enfin, la ferme... c'était un

bien grand mot pour désigner l'ensemble de bâtiments qui tombaient en ruine, dans lequel j'avais grandi.

Je m'étais juré que par si la force des choses, je me retrouvais en possession de ces lopins de terre, je brûlerais tout. J'effacerais jusqu'à la dernière pierre, jusqu'à la dernière poutre de la ferme. Exactement comme les hololivres qui déplaisaient au régime, tout s'en irait dans un gigantesque feu de joie. Et quand enfin libéré de cette malédiction, je froisserais l'acte de propriété et l'ajouterais au brasier, je danserais autour des flammes. Oh oui. Ce serait parfait.

Mais cela n'arriverait pas. Celen, l'aîné des Nexhrn, hériterait de la ferme. Puis, à sa mort, elle partirait à ses enfants.

Jamais je n'aurais la possibilité de raser définitivement la bâtisse. Comme une maladie sanguine héréditaire, chaque génération de Nexhrn en souffrirait.

Mais pas moi. Pas mes futurs enfants.

Ma sœur Ryna était la seule de la famille à partager mon point de vue. J'aurais aimé discuter plus avec elle aujourd'hui, mais pour le moment je me devais de jouer mon rôle de grand frère et de la consoler.

Alors que Ryna continuait de me broyer la main, je regrettais que ma mère ne soit plus là. De véritables larmes commencèrent à perler au bord de mes paupières.

Quelle tristesse que maman soit morte avant mon père ! Si je n'avais toujours ressenti que de l'indifférence pour mon géniteur, ce n'était pas le cas des sentiments que je portais à ma mère. Au-delà de l'attachement naturel de l'enfant à sa mère, je l'avais profondément aimée. Ce fut elle qui m'encouragea à postuler à la faculté de droit de Coruscant après l'obtention de ma bourse. Elle m'avait toujours soutenu et aimé.

Oh oui, comme j'aurais aimé qu'elle soit là, aujourd'hui, dans l'église, pour voir son mari porté en terre. Pour me voir moi, son plus jeune fils, dans un resplendissant costume-cravate noir, portant au revers ma broche en aurodium et le brassard du COMPORN. J'aurais pu revêtir mon uniforme de cérémonie, voire celui de capitaine de la CompForce, mais je voulais véritablement marquer les esprits.

La broche, le brassard, le costume, tout prouvait que j'avais réussi. Je n'étais plus un fils de fermier. J'étais un des hauts cadres dans une des plus importantes institutions impériales. Mon nom et mon visage étaient

célèbres. Je m'étais délecté du regard de fierté que m'avait jeté plus d'un convive. Alsh Nexhrn avait quitté Chandrila huit ans plus tôt, le Petit Avocat y revenait aujourd'hui.

Je n'écoutai pas le prêtre et son sermon sur la vie et la mort. Cela ne m'intéressait pas. Ni matérialiste, ni spiritualiste, je ne voyais tout simplement pas l'intérêt de se poser la question de l'immortalité de l'âme. Je m'en moquais éperdument. Je vivais l'instant présent et étais destiné à un avenir radieux. La mort n'occupait pas mes pensées.

Après le sermon, vint le recueillement près du corps. Après mes frères, je fus donc le quatrième à m'approcher du corps.

Je contemplai le cadavre de l'homme que j'avais toujours dû appeler père, mais qui pour moi, avait été plus étranger que le dernier habitant des bas-fonds de Nar Shaddaa. Je voyais mon géniteur, embaumé dans son costume du dimanche, la moustache bien lissée et le reste du visage rasé de près. Le teint était à peine cireux, on aurait pu le croire endormi. Je posai ma main sur sa poitrine et me penchai à son oreille. Tous dans l'église crurent que je lui adressais mes adieux. Ce qui était bel et bien le cas, en définitive.

- Va rôtir en Enfer, murmurai-je à mon père. Emporte ta morgue et ta fierté de la terre avec toi. Pars et ne reviens plus. Regarde-moi bien de là-bas, devenir quelqu'un, réussir ma vie en m'éloignant toujours d'avantage de toi et de tes idées. Observe-moi, moi, ton benjamin, refuser de toucher au sol chandrilien et triompher. Contemple mon œuvre et désespère, père. Désespère.

Satisfait, je déposai un baiser sur le front du mort, pour donner le change et vint rejoindre mes frères alors que ma sœur s'approchait du corps.

Puis, vint le temps interminable des condoléances. Tous, des membres de la famille aux voisins, vinrent nous embrasser et nous serrer la main, nous assurant de leur soutien dans ces moments difficiles et ô combien mon père avait été un homme bon.

Je serrai les dents pour ne pas vomir des flots d'insanités. Un homme bon, mon père ? Sûrement pas. Mais toujours attaché à Chandrila. Attaché à l'eau de vie qui minait lentement son corps. Attaché à son fils aîné Celen. Mon père avait été un attaché. Un enchaîné.

Un esclave.

Je dus porter le cercueil, comme mes frères. J'eus du mal, en raison de ma faible constitution physique, mais je m'efforçais de faire au mieux. Après tout, ce n'était pas tous les jours qu'on pouvait porter son géniteur en terre !

Nous arrivâmes enfin au caveau familial, où reposaient des générations et des générations de Nexhrn. Là où mon père irait dormir pour l'éternité. Là où mes frères et ma sœur iraient. Là où je n'irais pas. Alors que le cercueil pénétrait dans sa dernière demeure, j'émis une prière silencieuse d'excuse envers ma mère. Après des années de tranquillité solitaire, elle retrouvait son mari.

Lorsque la porte du caveau se referma, nombreux furent ceux à se signer ou à ôter leur chapeau. Moi, je tendis le bras et fis le salut du Comité. Vive Palpatine, murmurai-je in petto. Salut à l'Empereur, à l'Empire et au Nouvel Ordre. Puisse sa droiture ne jamais vaciller. Et que périsse enfin Orlo Nexhrn.

Amen.

- Un toast ! Un toast à Orlo, le meilleur des beaux-frères !

Dégoûté, je m'éloignai du salon où la famille faisait un grand repas, comme le voulait la tradition après la disparition d'un de ses membres. J'avais supporté les fables sur mon père pendant tout le déjeuner, mais là, je n'en pouvais plus. Mon hypocrisie atteignait ses limites. Alors quand un de mes oncles avait proposé de déboucher la bouteille d'eau de vie du patriarche, j'avais tourné les talons. Comme lorsque j'étais enfant, j'étais allé me réfugier au bord de la grande falaise jouxtant notre ferme, au fond de laquelle on voyait courir un filet d'eau pompeusement désigné sous le nom de rivière. J'aimais cet endroit car la pierre noire m'entourait de toute part, m'empêchant de voir le reste du paysage. Quand j'étais plus petit, je parvenais à me faire croire que cet endroit était la cabine d'un vaisseau partant en hyperspace, m'arrachant à ce monde maudit. Puis, en grandissant, je m'étais persuadé que ça n'arriverait jamais. Que je resterais cloué sur Chandrila jusqu'à ma mort.

Mais en voyant ma broche du COMPORN étinceler au soleil, je ne pouvais que rire de ma bêtise d'enfant. Et comment que j'étais parti ! Tellement et si bien que j'avais réussi là où aucun Nexhrn n'avait triomphé. J'avais du pouvoir, de l'argent, j'étais bien considéré et je

n'avais pas encore trente ans. Jusqu'où pourrais-je continuer à grimper ? Une seule chose était sûre, mon ascension ne s'arrêterait pas là. J'allais continuer à grimper et à grimper encore, tant et si bien qu'une fois en haut, je me demanderais comment j'avais fait pour survivre sans la réussite. Le triomphe était ma drogue à moi. Lorsqu'on me confiait une tâche et que je l'accomplissais avec succès, le sentiment de satisfaction était peut-être encore plus délicieux que ma récompense.

Je baissai alors les yeux et fus surpris de voir que je tenais toujours à la main mon verre. Un peu de liquide aigre et rouge stagnait au fond du récipient. Le vin était une véritable piquette, mais mille fois préférable à l'eau de vie de mon père. J'allais finir mon verre quand je sentis une main se poser doucement sur mon épaule.

- Tu me donnes un peu de vin, petit frère ?

Toujours en regardant droit devant moi, je tendis le verre à mon aîné. Je n'avais pas besoin de le voir pour savoir que c'était Ooann, le seul de mes frères avec lequel je m'entendais bien. Ooann était le puîné de la famille, né quelques minutes après Celen. Mais quelques minutes n'y changeaient rien : ce fut Celen qui eut les droits d'aînesse et Celen qui fut le préféré de notre père, son amour pour ses enfants allant décroissant au fur et à mesure de leur arrivée dans le monde. Mon aîné immédiat, Moess, avait été le seul à accepter cet état de fait. En revanche, moi, Ooann et Ryna, avions toujours eu du mal à accepter cette injustice.

Ooann vit s'asseoir à mes côtés, pieds au bord du vide et porta la verre à ses lèvres. Il grimâça de dégoût et me rendit le récipient.

- Par les canyons de cristal, Alsh ! Comment tu peux boire ça ?

- Ça vaut mieux que la prune du père, non ? demandai-je en buvant à mon tour.

- T'as pas tort, admit mon aîné en reprenant le verre de vin.

Quelques minutes passèrent, silencieuses.

- J'ai du mal à réaliser que papa est mort, dit pensivement Ooann.

- Pas moi, objectai-je en vidant le verre de vin et en le posant à même le sol, à côté de nous. Je crois que j'attendais ce jour depuis vingt-huit ans.

- Et moi depuis trente, pouffa mon grand frère. Alors comme ça, tu travailles pour l'Empire ?

Je hochai la tête, sans rien dire.

- Je croyais que tu voulais être avocat ?
- C'est pas si différent, expliquai-je. Je me rends à différents endroits, je parle, je suis payé pour ça. Plutôt bien en plus.
- Combien ?
- Dans les vingt-mille crédits par mois.

Ooann laissa échapper un sifflement admiratif.

- Eh ben, petit frère ! Faut surtout pas dire ça à Celen. Il deviendrait fou !
- Celen peut aller se faire pendre dans le premier canyon de cristal venu. Lui et Moess. Ma vraie famille, c'était maman, toi et Ryna. Tu vis toujours sur Chandrila ? demandais-je.
- Toujours, avoua-t-il après un haussement d'épaules fataliste. Je suis pas autant aigri envers notre monde natal que toi, frérot, pouffa-t-il.
- Je suis pas aigri, objectai-je, je suis réaliste. J'ai un peu de mal à aimer un monde où rien ne pousse et où il gèle à pierre fendre les trois quarts du cycle.
- Tu noircis le tableau là, rétorqua mon frère. Chandrila est une planète où les cultures poussent bien. C'est juste que le vieux Kraturus aurait dû y réfléchir à deux fois avant de magouiller avec les terres.

L'histoire de Kraturus, mon arrière, arrière-grand-père était quasiment une légende dans le cercle familial. À l'époque où les Nexhrn possédaient de véritables terres arables et un cheptel de plus de trois têtes, mon aïeul avait considéré que les champs de son voisin lui appartenaient de droit. Il s'était donc débrouillé pour exploiter un vide juridique et prétendre légitimement à la possession desdites terres. Bien entendu, le véritable propriétaire ne l'avait pas entendu de cette oreille et avait refusé tout net. La situation s'était envenimée et rapidement bloquée, jusqu'à ce qu'on décide de faire appel à l'Ordre Jedi. Les Jedi avaient sans doute mieux à faire que de s'occuper de problèmes de cadastre, mais ils avaient décidé qu'après tout, envoyer un jeune padawan dans le cadre de sa formation pour tenter d'obtenir une issue diplomatique était une décision tout à fait acceptable. Le jeune apprenti, après consultation des deux parties et étude approfondie des textes de lois chandriliens, avait donné raison au voisin de Kraturus. Mon aïeul était

alors devenu fou de rage et avait tenté de s'en prendre physiquement au padawan. L'apprenti l'avait alors maîtrisé sans le moindre problème, se servant de la Force. L'Ordre Jedi se moquait bien des conflits entre fermiers de Chandrila, mais l'affaire prenait un autre ton si on attaquait ses membres. Mon arrière, arrière-grand-père avait été accusé de violence envers l'Ordre Jedi et la justice avait confisqué ses terres pour les offrir à l'AgriCorps, un des Corps de Services Jedi. Ruiné, mon aïeul avait tenté de reconstruire une exploitation plus près des pôles de la planète, là où étaient désormais les terres de ma famille.

Le hasard voulut que le padawan soit un non-humain, un defel pour être précis. Déjà bourré de préjugés, il n'en fallut guère plus à Kraturus pour sombrer dans le spécisme et la jediophobie. Il passa alors le reste de son existence à maudire aliens et Jedi et à s'assurer que sa haine se transmette de générations en générations.

Mon père n'avait pas fait exception à cette magnifique tradition familiale. Je le revoyais encore, empestant l'alcool, alors que nous étions à table, se mettre à mouliner des bras et à brailler comme un tauntaun, sur la nécessité de prendre des mesures contre les aliens et les Jedi. Je pouvais raisonnablement supposer que mon géniteur avait été enchanté lors de l'exécution de l'Ordre 66.

- Il aurait surtout dû éviter d'attaquer un Jedi avec une binette, répondis-je à mon frère. Ou bien le padawan aurait dû le tuer. Quoiqu'il en soit, nous pouvons remercier l'arrière-grand-père de papa pour ça, non ? ironisai-je en désignant de la main notre ferme miteuse.
- Et qu'est-ce qu'on peut y changer ? Ça s'est passé il y a tellement longtemps... murmura mon aîné.
- Prends-le avec philosophie si tu veux. Mais ne compte pas sur moi pour aimer ce sol, dis-je en me levant et en m'éloignant.

Ooann choisit de rester encore un peu au bord de la falaise. Moi, je marchai doucement en direction de la ferme, grelottant sous l'effet du froid. Vivement ce soir et la navette de retour. Chaque heure passée sur Chandrila était déjà une de trop pour moi. Je me forçai à retourner à la réunion de famille, me bornant à faire holotapisserie. Je ne parlai que lorsqu'on s'adressait directement à moi. Pour le reste, je restais silencieux dans mon coin, espérant que les minutes s'égrènent rapidement.

Petit à petit, la ferme se vida. Un à un, les invités quittèrent la place. Dès que l'un deux s'éloignait dans le lointain, je ne pouvais m'empêcher de me sentir soulagé. On y était bientôt. La célébration touchait à sa fin.

Au terme d'heures qui me parurent trop longues, tous les invités furent partis. Ne restaient que moi, mes frères et ma sœur.

Les enfants du mort.

Nous nous attablâmes autour de la grande table en bois du salon. Celen prit la place réservée au patriarche Nexhrn, celle de mon père et de son père avant lui. Nous nous plaçâmes ensuite à ses côtés, aux places que nous occupions enfants.

À ma droite, se trouvaient Moess, Ooann et enfin, Celen. Ma sœur Ryna était à ma gauche, presque en bout de table.

Celen s'éclaircit la gorge et se leva.

- J'aimerais vous remercier tous d'avoir pu prendre du temps pour venir à l'enterrement de papa. Je suis très content que nous soyons à nouveau réunis, même s'il s'agit de circonstances particulièrement douloureuses.

Il regarda un à un ses cadets.

- Je sais que nous ne sommes pas d'accord sur tout, mais ce que nous partageons est plus important que tout le reste. Nous sommes les Nexhrn, unis par le sang. Nous sommes une famille.

Ooann, moi et Ryna, oui. Mais pas toi et Moess, manquai-je de lui cracher au visage.

- Nous avons nos différences, mais notre sang nous rassemble. Nous sommes tous nés du même ventre.

J'étouffai un soupir. Mais par les étoiles noires, quand est-ce que je serais libre de partir enfin ?

- Je ne sais pas si nous aurons à nouveau l'occasion de nous revoir, tous ici dans la ferme. Alors au cas où ça n'arriverait pas, j'aimerais vous dire à tous que je vous aime. Je vous aime profondément.

Moess fut le premier à fondre en applaudissements et à courir embrasser son aîné. J'applaudis aussi, mais du bout des doigts. Et je me bornai à une simple accolade avec ce grand frère qui ressemblait décidément trop à notre père. Même taille gigantesque, même crinière de

lion... à se demander si je n'étais pas une erreur dans cette famille, avec ma petite taille et mes cheveux en bataille.

Ensuite, nous discutâmes de l'héritage. Je fus net et catégorique : je ne voulais rien.

Je surpris ma famille qui supposa que je ne voulais pas raviver ma peine avec des objets personnels et les souvenirs qui y étaient attachés. Parfait. Ils pouvaient croire ce qu'ils voulaient, cela m'allait très bien.

Je décidai de me lever et de patienter dans l'arrière-cour.

Le soleil commençait doucement à se coucher, donnant une lueur orangée aux plaines et aux champs. Si je n'avais pas été sur mon monde natal, j'aurais pu trouver ce spectacle beau.

Je fus surpris de découvrir un petit garçon, qui ne devait pas avoir plus de six ou sept ans, qui regardait Kun, notre plus vieil equine d'un air intrigué. Je reconnus rapidement le jeune fils de ma sœur, Pakn. Je l'avais entraperçu à la cérémonie. Il m'avait semblé un peu perdu, dans son petit costume noir, noyé dans le monde des adultes. Ryna avait sûrement dû l'envoyer jouer dehors tandis qu'elle discutait avec ses frères.

Je m'approchai du petit garçon et m'agenouillai à son niveau. Je regardai avec lui l'equine un moment puis lâchai :

- C'est une jolie bête, tu ne trouves pas ?

Le garçonnet sursauta, comme s'il venait seulement de se rendre compte de ma présence. Il leva les yeux vers moi et me dévisagea d'un air curieux.

- T'es qui ? me questionna Pakn.

- Je m'appelle Alsh, lui répondis-je. Je suis un des frères de ta maman.

Le front de l'enfant se plissa, sous l'effet d'une intense réflexion.

- Alors t'es mon tonton ? supposa le garçonnet.

J'eus un sourire.

- C'est ça. Et toi, t'es mon neveu.

Le gamin hochait la tête d'un air approbateur avant de me tendre la main.

- Tu veux bien qu'on soit amis ?

Je manquai d'éclater de rire. C'était beau, cette spontanéité qu'avait Pakn. Il avait véritablement en lui l'innocence de son âge. Pour moi,

habitué aux discours et aux mensonges, aux non-dits, aux digressions, la franchise de mon neveu était incroyablement touchante.

Je lui tendis la main, qu'il serra.

- D'accord, dis-je en prenant un air sérieux. Soyons amis.

Alors qu'il me serrait la main, de sa main libre, il désigna ma broche d'aurodium, qui brillait sous le feu du soleil couchant.

- C'est quoi, ça ?

- C'est un bijou. Mais ça veut aussi dire pour qui je travaille.

- Et tu travailles pour qui ?

- T'es peut-être encore un peu petit pour bien comprendre, lui expliquai-je. Mais pour faire simple, disons que je travaille avec des gens très connus. Des gens comme l'Empereur Palpatine. Tu sais qui est Palpatine, hein ? demandai-je à mon neveu.

Il opina du chef :

- Oui. C'est un monsieur avec une grande cape noire, c'est le chef de la galaxie. Il est très gentil. Il a eu bobo au visage quand les méchants Jedi ont voulu prendre le pouvoir, mais il s'est battu contre eux, pour la paix et la sécurité !

Je cachai mon trouble sous un masque impassible. Apparemment, le GSA Education faisait très bien son travail.

L'attention du petit Pakn se cristallisa à nouveau sur ma broche.

- Tu peux me la donner ? m'implora-t-il.

- Je peux pas, lui expliquai-je. C'est un cadeau. Toi, tu ne donnerais pas un de tes cadeaux, même à un copain, pas vrai ? Ben c'est pareil, j'ai pas le droit de te la donner. Par contre, si tu veux...

Je dégrafai le brassard du COMPORN et le tendis à l'enfant.

- Tu peux avoir ça, si tu veux.

Les yeux de Pakn s'agrandirent sous l'effet de la surprise :

- Ça sert à quoi ?

- C'est comme le bijou, sauf que c'est du tissu. Et que ça se porte au bras, dis-je en enroulant le brassard autour de l'avant-bras du garçonnet.

Je dus enrouler plusieurs fois le tissu autour de son bras, ce brassard étant à l'origine prévu pour un adulte. Quand j'achevais ma besogne, la joie avait remplacé la surprise dans le regard de l'enfant.

- Merci tonton Alsh ! cria Pakn avant de me sauter au cou. Maman, maman, appela-t-il sa mère qui avançait vers nous. Regarde ce que tonton Alsh m'a donné !

- C'est très joli, mon chéri, l'assura Ryna. Tu veux bien retourner à l'intérieur avec tes autres oncles ? Je dois parler avec tonton Alsh.

Pakn opina du chef et courut à grandes enjambées jusque dans la ferme. Ma sœur m'aida à me relever.

- Tu ne crois pas que c'est un peu tôt pour le faire militer ? me demanda-t-elle en guise d'accroche.

- C'est juste un brassard, objectai-je. Il ne sait pas ce que ça veut dire. Le dessin aurait pu être celui d'un petit bantha, je crois qu'il aurait tout de même content, non ?

- Je sais bien. Je blaguais, c'est tout.

Elle sortit un paquet de cigarette d'une de ses poches et m'en proposa. Je refusai.

Elle haussa les épaules et s'alluma une cigarette.

- Je suis contente que t'aies réussi. Faculté de droit, de très bonnes notes, devenu la coqueluche de l'Empire en seulement quelques années... je savais que mon grand frère irait loin, m'assura-t-elle avec un grand sourire.

- Tu veux dire que tu te tiens au courant de toute l'actualité politique ?

- Non, pas de tout. Mais de ce qui te concerne, oui. En fait, j'ai découvert que tu travaillais pour l'Empire, il y a trois ans, quand cet abyssin t'a... quand il t'a...

- Quand il m'a tiré dessus ?

Elle hocha silencieusement la tête, avant de reprendre.

- Quand j'ai vu la nouvelle sur l'Holonet, j'ai cru devenir folle. Je me disais que ce n'était pas possible, que c'était un homonyme. On ne pouvait quand même pas tuer mon Alsh à moi !

- Mais je ne suis pas mort, Ryna. Regarde, je suis là.

- Tu vois ce que je veux dire, souffla-t-elle entre deux bouffées. Ça m'a fait un choc de savoir que tu avais failli y passer. J'aurais dû venir te voir, mais je n'avais pas une minute à moi. Jake a eu une grosse maladie et j'ai dû m'occuper de lui, en plus de Pakn.

Jake Skyrott, mon beau-frère. Lui et ma sœur s'étaient connus sur les bancs de l'école. Ils s'étaient mariés juste à la fin de leur dernière année. Jake n'était pas le type le plus malin de la galaxie, mais c'était un homme bon et aimant. Ryna avait eu de la chance de tomber sur lui.

- C'est pas grave, assurai-je à ma petite sœur. Je m'en suis sorti. Et puis, j'ai bien eu ton petit mot.

Visiblement gênée, elle laissa filer un blanc.

- Alors tu ne restes pas ? Je veux dire, tu repars de Chandrila ?
- Ce soir, précisai-je. Je rentre sur Coruscant.
- Tu sais que ton neveu rêve d'y aller ? dit ma sœur avec un petit sourire. Il ne parle que de ça à longueur de journée.
- Vous devriez venir un de ces jours. Prenez Jake avec vous. Je me débrouillerais bien pour me libérer un peu.
- T'es certain que ça ne posera pas de problèmes ?
- Le Comité est assez procédurier, mais reste compréhensif. On est humains, non ?

Malgré moi, je venais de faire un jeu de mots assez douteux. Mais Ryna ne releva pas.

- Oui, ça serait bien. Quand est-ce que tu penses que ça serait possible ?
- Pas avant un bon mois, je crois. Je vais devoir partir sur Arkania pour mon travail. Mais quand je reviendrais, j'essayerais de trouver du temps. De toute façon, tu as mon numéro.

Je fus interrompu par le bruit strident d'une navette de classe Lambda qui entrait dans l'atmosphère chandrilienne et se rapprochait de nous.

- Je crois que mon aéro-taxi est arrivé, dis-je en haussant la voix pour me faire entendre.
- Tu ne veux pas dire au revoir à tes frères ?
- Pas le temps !

En réalité, j'étais surtout pressé de quitter Chandrila au plus vite. Les embrassades fraternelles n'auraient fait que me ralentir.

Je me dirigeai rapidement vers la navette qui s'était posée au sol, accompagné par ma sœur. Avant que je ne monte à bord, elle m'étreignit.

- Je suis fière de toi, grand frère. Et je sais que maman l'est aussi.
- Je sais, ajoutai-je simplement. Embrasse ton fils pour moi.

Après avoir déposé un baiser sur le front de ma cadette, j'empruntais la rampe d'accès et disparus dans le ventre de l'appareil. La navette s'ébranla alors et m'arracha de la terre de Chandrila.

Je fis le point sur les évènements de la journée : j'avais mis en terre mon géniteur, fraternisé à nouveau avec ceux que j'aimais, évité ceux que je n'aimais pas et fait la connaissance de mon jeune neveu.

J'avais déjà eu de plus mauvais jours.

Alors que les terres décharnées de ma famille s'éloignaient de moi au fur et à mesure que la navette s'élançait dans les cieux, je ne fus pas surpris de constater que mon malaise s'en allait. Peut-être que le plus efficace en fait, serait purement et simplement de demander un Base Delta Zéro sur Chandrila. On réglerait plus d'un problème à la fois.

Je souris à cette pensée folle. Qui irait jusqu'à annihiler la population d'une planète entière pour poursuivre ses propres intérêts ?

Nous serions des monstres, des héritiers de Dark Malak ou de Dark Nihilus. Oui, cette idée était insensée. Enfin, c'était du moins ce qu'il me semblait. À l'époque.

Pendant des années, j'avais associé le froid avec les tempêtes de grêle, le temps affreux, un mauvais génie indissociable de mes ressentiments envers Chandrila. Ce n'était pas un hasard si à la faculté, ma chambre estudiantine passait pour une des plus chauffées de Coruscant, à donner des suées à un mustafaarien.

Qu'on dise glacé et je revoyais nos champs figés par le gel. Qu'on murmure frais et je sentais à nouveau les engelures de la bise hivernale frapper mes membres, avec la violence des crocs d'un animal sauvage.

Je haïssais le froid, je le maudissais de toute mon âme et de toutes mes forces. Mais ici, sur Arkania, les choses étaient différentes. Toute la planète était une boule de neige, blanche, pure et virginale.

Partout où je portais le regard, j'observais l'épais manteau blanc recouvrir le sol, à des dizaines et des dizaines de centimètres de hauteur. Les feuilles des grands arbres arkaniens étaient recouvertes d'une pellicule de glace qui reflétait le soleil. J'avais l'impression de voir des bijoux accrochés dans les forêts.

De la même façon, la neige renvoyait elle aussi la lumière solaire à des kilomètres à la ronde. De la position surélevée où j'étais, on avait tout

loisir de jouir du spectacle. Mais il fallait aussi dire que la pièce était spécialement conçue pour cela : c'était une salle sphérique, de quatre ou cinq mètres de rayon, entièrement faite de transparacier. On avait disposé des fauteuils moelleux à l'épicentre, de façon à ce que les observateurs profitent d'une vue panoramique, à plus de cent quatre-vingt degrés.

La salle était intégrée à un gigantesque complexe scientifique et médical, bâti sur un haut plateau arkanien. Tout était d'un blanc aseptisé, comme pour se fondre encore davantage dans le paysage neigeux.

Des dizaines et des dizaines de bâtiments comme celui-ci recouvraient toute la surface de la planète : Arkania n'était pas un monde scientifique sans raison.

Voilà trois semaines que j'avais enterré mon père et c'était mon quatrième jour sur Arkania. Je me sentais un peu à l'écart, intégré à cette coalition de scientifiques impériaux, venus rencontrer leurs homologues arkanien, afin de discuter génétique. Je ne comprenais toujours pas bien ce que je faisais là. Mais j'étais tenu d'obéir aux ordres et ceux-ci étaient explicites : *"Assurer par votre présence, le bon déroulement de la collaboration entre l'Empire et la société Adascorp"*.

Par les étoiles noires, j'étais censé être quoi, un diplomate ?

Mon travail était de parler, mais sûrement pas de négocier avec d'éminents personnages, ou je ne sais quoi. J'étais là pour parler au peuple, à la masse, à lui faire comprendre à quoi est-ce que servait le COMPORN. Plus du soutien psychologique à nos troupes. Ou encore tenir une tribune régulière dans l'Holonet. À se demander pourquoi est-ce que mon surnom restait encore le Petit Avocat. Je me serais plutôt baptisé la Voix du Comité ou quelque chose dans ce genre-là.

J'étouffai un bâillement et pour tromper mon ennui, portai à nouveau mon regard vers l'extérieur.

C'était vraiment magnifique. Peut-être aussi beau que les couchers de soleil coruscants.

- Belle vue, n'est-ce pas ? lança quelqu'un derrière moi.

Je me retournai et découvris un arkanien en costume-cravate, ce qui me surprit. L'essentiel des arkanien que j'avais croisés depuis le début de mon séjour portaient tous des blouses blanches de scientifiques. Seule la

couleur crème des habits de mon interlocuteur pouvaient faire penser au monde scientifique dans lequel nous nous trouvions.

- Je suis Cal Delmont, expliqua l'arkanien alors que nous nous serrions la main. Je suis chargé des relations publiques, pour Adascorp. Vive Palpatine ! cria-t-il en exécutant le salut du Comité.

Surpris, je lui rendis le salut, semblait-il pour son plus grand plaisir. Il s'assit dans un des fauteuils, juste à côté de moi.

- Je suis navré d'avoir dû envoyer un droïde vous porter un message alors que vous accompagniez vos collègues à une nouvelle réunion, mais j'avais à m'entretenir rapidement avec vous. J'espère que cela ne vous gêne pas ?
- Pas du tout, l'assurai-je en prenant place dans un des fauteuils à mon tour. Pourquoi vouliez-vous me voir ?

Il eut un petit geste de la main, comme pour demander le droit à prendre la parole. Je n'arrivais pas à comprendre pourquoi avant de me rendre compte que je l'intimidais. L'idée me fit sourire. J'impressionnais un être sensible qui faisait au moins vingt bon centimètres de plus que moi. C'était assez grisant, il fallait bien le reconnaître. Mais je devais le forcer à se détendre pour que nous puissions parler tranquillement. J'adoptai donc une posture plus ouverte, décroisant les bras et desserrant légèrement ma cravate. Cela sembla marcher puisque rapidement, Delmont fit de même.

- Accepteriez-vous une collation pendant que nous discutons ?
- Bien sûr, pourquoi pas ?

Il sourit et fit signe à quelqu'un qui se trouvait à l'extérieur de la salle d'entrer. C'était une servante, portant un plateau avec une grande cafetière, deux tasses et un assortiment de pâtes de fruits. Ce ne fut pas les aliments qui me surprirent, mais l'employée elle-même. Elle n'était pas arkanienne.

Ou plutôt, pas tout à fait.

Les arkanienens étaient très semblables aux humains, si l'on exceptait leurs yeux et leurs cheveux blancs, de même que leurs mains à quatre doigts, qui évoquaient vaguement des serres.

La servante que j'observais poser le plateau devant nous ressemblait physiquement aux habitants d'Arkana, du moins, par sa morphologie

globale. Elle avait bien les cheveux couleur neige, par exemple. Le reste ne collait pas : sa peau n'était pas rose, mais grise. On voyait distinctement la couleur de ses iris et ses mains, que je voyais très bien alors qu'elle nous servait le café, avaient cinq doigts.

Une fois sa tâche accomplie, l'employée demanda la permission de se retirer. Delmont la lui donna, d'un ton sec qui me surprit. Il m'avait semblé plutôt affable, mais il semblait assez agressif, voire méprisant envers la servante.

Delmont ne pipa mot avant qu'elle ne quitte la pièce. Immédiatement, son sourire revint et il me tendit une tasse avec entrain.

- Je suis heureux que l'Empire ait enfin accepté de nouer des relations avec Adascorp, dit mon interlocuteur en prenant sa propre tasse et en soufflant légèrement sur le liquide brûlant. Jamais la République n'aurait accepté pareil entretien.
- Au sujet des clones, vous voulez dire ?
- Pas seulement, précisa Delmont. Monsieur le porte-parole, je vais être un peu direct, vous m'en excuserez. Connaissez-vous ce que l'on appelle la "question scion" ?

Je plissai les yeux et me réfugiai dans mes souvenirs. Le terme me disait quelque chose.

- Les scions, les scions, répétais-je... ce n'est pas cet autre peuple qui vit sur Arkania ?
- Vous pouvez dire sous-race, répliqua Delmont du tac au tac avec une moue un peu pincée. Personne ne vous en tiendra rigueur.

Oui, c'était ça ! Il y avait deux peuples sur Arkania. Les arkanien eux-mêmes, évidemment et cette autre race, très voisine, les scions. J'avais dû lire quelque chose là-dessus à la faculté. Mais mes connaissances dans ce domaine étaient bien faibles.

- Les scions sont une sous-race, dérivée des arkanien purs, expliqua le directeur. Nos ancêtres avaient eu l'idée de créer un peuple de travailleurs manuels, pour travailler à notre place dans nos mines de gemmes.

Le schéma se recréait lentement dans mon esprit au fur et à mesure que Delmont parlait.

- Le travail manuel était jugé indigne d'un arkanien. Et encore aujourd'hui, l'essentiel de notre race partage cette opinion.

Il avait prononcé le mot "race" avec une certaine fierté, pour ne pas dire morgue.

- Nous n'avons jamais perdu de vue qu'au fond, les scions ne sont rien d'autre que des créations de notre part. Un peu comme des rats de laboratoires, si vous voulez.

La comparaison me choqua mais je préférais ne rien laisser paraître. Delmont devait penser que travaillant au COMPORN, j'étais ouvertement spéciste. Inutile de le détromper.

- Ils se sont reproduits. Trop vite pour que nos généticiens puissent faire quelque chose. Nous risquions alors d'être envahis par cette sous-race, de subir leur métissage et à terme en quelques générations, de disparaître. Le terme de "question scion" est alors apparu. En simplifiant à l'extrême, elle demande quoi faire d'eux.

Delmont s'interrompt, buvant son café. Je fis de même.

- La solution choisie à l'époque des Guerres Mandaloriennes a été une mise à l'écart pure et simple, un peu comme vos Zones de Protection Alien. À ce propos, permettez-moi de vous tirer mon chapeau pour cette mesure courageuse et nécessaire. Mais revenons-en à nos scions. Pendant des siècles, ils ont donc vécu dans de petits villages ouvriers, à l'extérieur de nos grandes villes. Certains arkaniens purs pensaient cependant qu'ils étaient encore une trop grave menace pour notre race. Celui qui fut le plus grand directeur de notre compagnie, Arkoh Adasca, avait trouvé la solution idéale. Sans vous assommer de détails très techniques, nous pouvions tout arranger en une génération. Hélas...

Ses mains se crispèrent sur l'anse de sa tasse.

- Par la faute d'un infect scion et de la République, Adasca fut tué, son vaisseau-laboratoire détruit, toutes ses recherches perdues. Et la société a été absorbée par le gigantesque Trust Draay. Nous avons pratiquement mis quatre mille ans à redevenir indépendants.

Il avala son café encore fumant d'un coup avant de piocher dans les pâtes de fruits.

- Et pendant tout ce temps, la République s'était mise en tête de protéger les scions, au nom du droit aux peuples à se gouverner eux-mêmes... ce genre de fadaïses. Nous avons été sommés de

réintégrer pleinement les scions à nos côtés, comme de véritables arkanien... je vous laisse imaginer à quel point cela a été dur pour nous.

Je finis mon café à mon tour, à petites gorgées et posai la tasse devant moi, sur le plateau.

- J'imagine tout à fait, mentis-je. Mais ce que je comprends pas très bien, c'est ce que nous, impériaux, venons faire là-dedans ?
- J'y viens, poursuit Delmont. La fin de la République signifie la fin de leurs mesures absurdes. Nous pouvons donc enfin regarder la question scion en face et tenter, d'y répondre d'une façon pure, simple et définitive.

Que voulait-il dire par là ? Est-ce qu'il voulait que nous lui fournissions quelques contingents de stormtroopers, avec ordre d'ouvrir le feu sur tout ce qui n'était pas arkanien à cent pour cent ?

- Je me suis entretenu quelque peu avec le professeur Murthé et les idées qu'il m'a proposées semblaient très intéressantes.

Léonis Murthé. Docteur en médecine pour le compte de la Marine Impériale. Accessoirement, savant fou et un des pires sadiques de l'Ordre Nouveau. Je l'avais rencontré une fois et son spécisme aurait pu faire passer l'ensemble du COMPORN pour des modérés.

- De même, j'ai eu quelques échanges très constructifs avec le commodore Pitta. Un homme charmant.

Danetta Pitta. Si xénophobe qu'il épluchait avec soin les dossiers des hommes avec qui il travaillait – y compris du Comité. On se demandait comment faisait Pitta pour arriver à dormir la nuit, tant sa paranoïa était grande. Accessoirement, c'était un des plus violents défenseurs de l'esclavagisme contre les populations non-humaines.

L'esclavagisme était été un des plus grands equine de bataille de la République et on savait Palpatine lui-même opposé à cette forme d'enrichissement personnel.

Cela dit, cela n'empêchait pas les officiers impériaux de fermer les yeux lorsqu'ils croisaient un convoi d'Orvax IV, de Ryloth ou de Tatooine. Ni d'autres d'y prendre activement part, comme Pitta.

Le commodore tentait depuis des mois de faire signer à l'Empereur le décret A-SL-4557.607.232, qui n'offrirait rien de moins que la légalité à

l'esclavagisme. Il se murmurait, dans les couloirs du palais impérial, que Palpatine serait prêt à signer, ne serait-ce que pour faire enfin taire Pitta.

- Ces messieurs ont désigné le Comité pour la Préservation de l'Ordre Nouveau comme le champion du nouveau régime. Je me suis donc permis de vous contacter pour savoir si nous pourrions compter sur l'aide de l'Empire pour régler le problème scion. Trouver ensemble, une solution finale.

Je croisai les mains et réfléchis. Assurément, Delmont désirait l'aide de l'Empire sur ce point précis. Si nous l'aidions d'une façon ou d'une autre, Adascorp serait très reconnaissante.

- Admettons que j'en touche un mot à Sa Majesté ou à un de ses proches conseillers et que nous vous apportions cette "solution finale". Quel bénéfice tirerait l'Empire de cette opération ?
- Avant tout, la loyauté immédiate et absolue de toute la société Adascorp. Et je pense que les autres mégacorporations se mettraient, elles aussi, au service de l'Ordre Nouveau. En d'autres termes, tout Arkania s'allierait pleinement l'Empire.

Il n'avait pas tort. Il n'y avait pas vraiment de gouvernement central sur la planète, plutôt un conglomérat de grandes sociétés. C'étaient elles qui constituaient le cœur scientifique, économique et politique d'Arkania.

- De plus, nous disposons de nos propres forces de sécurité, une véritable armée privée, si vous préférez. Elle serait mise à la disposition de l'Etat-Major Impérial. Sans condition.

C'était assez grisant. Arkania apporterait beaucoup à l'Empire, de par son savoir-faire dans le domaine scientifique. Nos savants progresseraient à pas de tofs avec leur aide. Restait à savoir comment se charger des scions... ce qui, pour le coup, devenait une véritable question.

- Très bien, dis-je en hochant la tête. J'en parlerai à mes supérieurs dès mon retour sur Coruscant. S'ils acceptent, bien que je ne vois aucune raison qu'ils ne le fassent pas, nous réfléchirons à ce problème et nous collaborerons ensemble à le résoudre.

Delmont parut enchanté :

- Parfait ! Absolument parfait !

Il tint à me serrer à nouveau la main et à refaire le salut impérial. Deux fois. Puis il se leva.

- Je dois aller faire mon rapport à notre président-directeur général. Accepteriez-vous de faire quelques pas avec moi ? Nous devons juste traverser les jardins.

J'opinai du chef et le suivis hors de la salle. Je remarquai qu'à peine étions-nous partis, la servante était déjà de retour pour débarrasser. Alors qu'en m'éloignant, j'observais l'employée du coin de l'œil, une question me brûla les lèvres :

- Si vous considérez les scions comme un problème, dis-je avec beaucoup de tact, pourquoi les employer ?
- Vous imaginez un arkanien de pure souche exécuter un travail de domestique ou récurer les planchers ? demanda Delmont avec un frisson de dégoût. Les scions sont là pour ça. Nous les avons faits pour ça. Et puis, tous ne sont pas une nuisance.
- Ah bon ? demandai-je alors que nous franchissions une sorte de sas pour gagner la cour intérieure, recouverte d'une épaisse couche de neige.
- La majeure partie des scions sont un problème parce qu'en profitant de leurs alliés républicains, ils se sont installés partout. La finance, la médecine, l'holocinéma... nous avons été envahis. Ils prolifèrent plus vite que des rats womps.

Delmont marqua une pause, le temps d'enlever une feuille morte de son complet.

- J'ai toujours été partisan de la stérilisation massive, poursuivit-il en reprenant son chemin. Les mâles comme les femelles, pour plus de sécurité. Et le problème se résoudrait seul. Hélas...

Nous quittâmes la cour pour rentrer dans le complexe.

- Nous manquons de moyens. Ou je devrais dire, nous en manquons. Ce ne sera plus le cas grâce à la collaboration, n'est-ce pas ? dit-il d'un ton enjoué. Et puis comme je l'ai dit, quelques scions sont corrects, à condition qu'ils restent à la place qui leur revient de droit : la caste inférieure.

J'avais presque l'impression d'entendre l'éternel refrain de mes collègues du Comité sur "le bon alien". C'était le juge Paesente qui m'avait présenté cette théorie. Comme quoi tout spéciste aurait nécessairement son "bon alien", celui qui n'est pas à blâmer comme les autres. Mais qui reste tout de même inférieur à eux.

Plus le temps passait et plus cette théorie se vérifiait. À croire qu'elle touchait aussi les arkanien, d'une certaine façon. Et à ce propos...

- Ça ne vous gêne pas de travailler avec le COMPORN alors que nous sommes partisans de la Haute Culture Humaine ?
- Mais nous entrons dans la Haute Culture, cher ami ! rétorqua Delmont avec un grand sourire. Cette dernière s'applique aux humains certes, mais aussi aux proches-humains.

Oui. Du moins en théorie. La pratique était autre chose. Mais encore une fois, je me gardais bien de le détromper sur ses illusions.

Nous arrivâmes devant une petite porte, au ton légèrement plus irisé que le reste du couloir.

- Voilà mon bureau. Je vais immédiatement contacter notre président. Il sera enchanté de savoir que l'Empire est un interlocuteur si charmant. Merci encore pour m'avoir donné un peu de votre temps si précieux, monsieur le porte-parole. Vive Palpatine ! exulta-t-il en levant le bras.

Je lui rendis le salut impérial et tournai les talons. Bon. Au moins, la loyauté d'Arkania était acquise, pour peu que nous nous chargions des scions. Que faire d'eux à propos ? L'idéal serait de les ôter de la vie arkanienne, par des mesures de lois. Et pourquoi pas en déplaçant les foyers de population scions sur une autre planète ? Arkania se sentirait purifiée et collaborerait avec vigueur.

Quoi qu'il en soit, ce n'était pas à moi de décider. Je me dirigeai vers la salle de réunion d'un pas traînant. Après elle, je contacterais le directeur Il-Raz.

Trois interminables jours après mon entretien avec Delmont, j'étais enfin de retour sur Coruscant.

Ma mission sur Arkania m'avait appris qu'une planète froide pouvait être belle, qu'il n'y avait pas que les humains qui pouvaient être spécistes et que je m'ennuyais toujours autant dans les grandes réunions.

Il-Raz avait été enchanté de mes échanges avec Adascorp et m'avait félicité pour mon initiative. Il en avait touché un mot à l'Empereur qui voulut me recevoir au beau milieu de la nuit.

J'attendais donc dans l'antichambre de la salle du trône, dans le plus impeccable de mes complets ocre, accompagné d'Il-Raz. Un serviteur vint nous chercher et nous fit entrer.

- Monsieur Ishin Il-Raz, directeur suprême du Comité pour la préservation de l'Ordre Nouveau et président de la Commission Sélective et monsieur Alsh Nexhrn, porte-parole du Comité pour la préservation de l'Ordre Nouveau !

Nous nous approchâmes jusqu'à la volée d'escaliers métalliques d'un noir d'ébène qui conduisaient jusqu'à Palpatine, qui trônait dans son fauteuil. L'Empereur avait fait pivoter son trône de façon à observer Coruscant par la grande ouverture en transparacier figurant la crête impériale, unique fenêtre de la pièce. Deux gardes rouges, les membres de la garde rapprochée de Palpatine, étaient présents, comme pour rappeler que Sa Majesté était toujours sous protection. Nous nous agenouillâmes, du moins en ce qui me concerne, car Il-Raz n'était pas loin d'être à plat-ventre sur le sol immaculé.

- Levez-vous, mes amis, susurra la voix du maître de la galaxie.

Je me relevai et Il-Raz fit de même. Nous levâmes nos regards vers l'Empereur qui s'était retourné vers nous. À sa droite, une petite fille aux cheveux roux qui devait avoir l'âge de mon neveu tenait fermement un des pans de la toge impériale, comme s'il s'agissait d'un doudou. Je me demandai pendant un instant qui était cette fillette et surtout ce qu'elle faisait auprès de Palpatine, mais l'Empereur ne me laissa pas réfléchir plus longtemps.

- Tu veux bien nous laisser, Mara ? demanda Palpatine d'une voix presque douce à la petite fille. L'Empire a besoin de moi.
- Oui, Maître, chuchota la petite fille avant de descendre la volée de marche et de disparaître de notre champ de vision.

Le terme me surpris. "Maître" ? Ce n'était pas ainsi qu'on s'adressait à Palpatine. La seule autre personne qui appelait l'Empereur ainsi était Vador...

- Mon garçon ! s'exclama Palpatine en m'apostrophant brutalement. Ishin m'a dit avec quel brio vous avez échangé avec la société Adascorp...

Ne sachant pas si le ton de Palpatine était ironique ou non, je tentais de me dédouaner :

- Mon Empereur... Votre Majesté... je sais qu'il n'était pas dans mes attributions de négocier auprès d'un représentant d'Adascorp mais...
- Vous ai-je reproché quelque chose ? demanda Palpatine d'un air surpris. Je ne suis pas en train de vous blâmer. Au contraire même, souffla-t-il avec une ombre de sourire.

Je n'étais pas plus rassuré pour autant.

- C'est justement parce que ce n'était pas votre travail que c'est d'autant plus exceptionnel. Arkania sera une alliée de poids pour tout le régime. Et ce, grâce à vous...
- Il nous reste encore à régler la question scion, objectai-je du bout des lèvres.

Palpatine eut un mouvement de bras, comme pour écarter physiquement ma protestation :

- Nous réglerons le problème scion d'une manière ou d'une autre. Peu importe ce que nous allons faire d'eux, du moment que cela nous attache la loyauté arkanienne.
- Absolument, Votre Majesté, appuya Il-Raz.

Le regard de Palpatine se fixa sur Il-Raz comme s'il se rendait brusquement compte de sa présence.

- Ishin, formula le monarque d'une manière bien moins douce. Je tenais à vous signaler que la purge au sein de votre organisation commencera dès l'aurore.

Je relevai brusquement la tête, éberlué. Ils allaient purger le COMPORN ?

- Bien, Votre Majesté. Puis-je néanmoins vous faire remarquer que...
- NON ! le coupa brusquement Palpatine en tapant du poing sur son accoudoir. La Commission Sélective compte trop de membres, elle est trop lente. Il faut la dynamiser une fois pour toutes. De même pour le reste du Comité. Les non-humains membres de l'organisation seront écartés définitivement. Est-ce clair ?

Je frémis alors qu'Il-Raz hochait la tête. Ainsi, on allait s'en prendre à nous. Mais je ne risquai rien. Palpatine lui-même était enchanté de mes services. N'est-ce pas ? N'est-ce pas ?

- Vous pouvez partir, à présent, nous ordonna Palpatine. Mes gardes vont vous raccompagner à votre navette. Passez une bonne nuit.

Moins de cinq minutes plus tard, notre navette Lambda quittait le Palais Impérial. N'y tenant plus, j'interrogeai mon supérieur.

- Ishin, qu'est-ce que c'est que cette histoire de purge ?
- C'est la faute de Pitta, expliqua Il-Raz en s'épongeant le front. Il a réussi à convaincre Sa Majesté que la Commission n'était pas assez efficace car trop nombreuse.
- Combien y a-t-il de cadres ?
- En comptant tout le monde, vingt-cinq mille.

Je clignai des yeux. Autant de monde que ça ?

- Le vrai problème, c'est cette chasse aux non-humains. Soyons clairs, Alsh, je n'ai rien pour eux, je suis aussi spéciste que vous.

Raz devait ignorer que je n'étais pas spéciste.

- Mais c'est quoi au fond, un "non-humain" ? Si un membre a, mettons, un ancêtre lorrrien ou balosar, il n'est plus de souche entièrement pure. Est-ce qu'il se ferait arrêter lui aussi ? C'est insensé ! Comment prouver son ascendance sur toutes les générations ?

Je compris alors qu'Il-Raz s'inquiétait bien moins pour les membres de son organisation que de son propre sort. Il était terrifié à l'idée d'avoir des origines aliens et d'être condamné. Et moi ? Il ne devrait rien m'arriver. J'étais intouchable par décret spécial.

Je demandai à être déposé au pied de l'immeuble de ma maîtresse. Je devais la mettre au courant des événements. Je quittai la navette et souhaitai une bonne nuit à Il-Raz. Perdu dans ses pensées, il ne m'entendit pas.

Je gravis quatre à quatre les marches de la tour où vivait Eleiza. Elle devait sans doute dormir, mais l'information était trop importante. Je devais la lui dire.

À ma grande surprise, un rai de lumière passait sous la porte de son appartement. Est-ce qu'elle était debout, à deux heures du matin ? Je frappai et l'entendis demander qui c'était.

- C'est moi, Alsh.

Elle m'ouvrit, me fit entrer et referma immédiatement derrière moi. Elle se coula dans mes bras et alors que je l'enserrais, je constatai qu'elle tremblait de peur. Elle se détacha presque immédiatement de moi et je pus mieux l'observer. Elle était dans un état épouvantable : échevelés, ses cheveux me semblaient gris et ternes. Une pellicule de sueur s'était formée sur son front et ses yeux...

Ses yeux...

Ils ne brillaient pas.

C'était impossible. Mais c'était pourtant la vérité. Je ne voyais plus aucun scintillement dans son regard. Avant de me laisser le temps de réfléchir, elle fila dans sa chambre, où je la suivis. Une grosse valise avait été mise sur le lit qu'elle remplissait rapidement de vêtements et d'objets de première nécessité.

- Qu'est-ce qui se passe ? Tu pars ? lui demandai-je.
- Je dois quitter Coruscant avant l'aube, m'expliqua-t-elle sans cesser de jeter des habits dans sa valise.
- Pourquoi ? C'est en rapport avec la purge ?
- Alsh, expliqua-t-elle d'un air agacé, je suis hapan.
- Non, c'est impossible, objectai-je. Les hapans vivent en autarcie dans la Bordure Intérieure. Ils ne sortent pas de chez eux.
- Mes ancêtres avaient quitté l'Amas de Hapes avant qu'ils ne décident d'en fermer les portes. Je suis née dans le Noyau.

Incroyable. Ma maîtresse était une proche-humaine et je ne savais même pas.

- Tu comptais me le dire un jour ?
- Ça marche pas comme ça, grimaça-t-elle. Tu imagines ce que j'ai dû faire pour le cacher aux yeux de la galaxie ?
- Et ça te gênait pas de traquer des aliens alors que tu en es une toi-même ?
- Je chassais les ennemis de l'Empire ! répliqua-t-elle d'un air outré. La race n'a rien à voir avec ça.
- Autre chose... Le scintillement de tes yeux...
- Des lentilles, expliqua-t-elle en bouclant sa valise. Pour que je puisse voir dans les zones peu éclairées.

Oui... Tout devenait clair. Les hapans ne voyaient pas dans le noir, c'était un handicap transmis de générations en générations. Eleiza avait

toujours dédaigné tout ce qui se rapprochait de près ou de loin aux ténèbres. J'avais mis ça sur le compte d'une quelconque nyctophobie. Je n'étais pas si loin.

- Un vaisseau m'attend dans la zone industrielle. Si je m'y prends bien, je passerais entre les mailles.

Je ne savais pas quoi répondre. Je me sentais trahi. Trahi qu'elle ne m'ait pas fait assez confiance pour me dire la réalité. .

- Je suis désolée de tout ça, s'excusa-t-elle en tortillant une mèche de cheveux autour de son doigt. Mais on s'est bien amusés, non ?
- Ouais, répondis-je sans conviction. On s'est bien "amusés".

Elle eut une ombre de sourire et m'embrassa fugacement avant de filer. Je restai seul dans son appartement, abasourdi.

Il me fallut quelques minutes avant de réaliser ce qui allait se passer. Eleiza serait arrêtée un jour ou l'autre. Et tous savaient que nous étions en couple. On penserait que j'étais au courant depuis des années, que j'avais couvert ma maîtresse. Je risquais d'avoir de sérieux problèmes, surtout au cœur d'une purge.

À moins que...

Que je la dénonce. Que je contacte tout de suite les autorités pour leur dire où trouver ma maîtresse. Cela prouverait mon intégrité et ma loyauté aux yeux de l'Empire.

Au fond, est-ce que je l'aimais ? Non, je la désirais, c'était différent.

Elle ne m'avait approché que pour bénéficier de la position de maîtresse d'un haut cadre du COMPORN. Et je me sentais trahi comme jamais par l'affaire des lentilles. Des yeux dans lesquels j'avais effacé mes plus noirs souvenirs n'étaient que l'effet de prothèses oculaires.

Je décrochai de ma ceinture mon comlink personnel et composai le numéro des bureaux de la CompForce, qui servait aussi de police militaire.

- Passez-moi le capitaine Kraik, dis-je d'un ton sans appel au réceptionniste. Ici le capitaine Alsh Nexhrn. J'ai des informations de la plus haute importance...

Il devait être dix heures du matin quand Kraik me rappela. Je n'avais pas fermé l'œil de la nuit, préoccupé par la purge. Les rapports d'arrestation étaient tombés tout le matin, avec plus de noms à chaque fois.

- Alsh, grâce à vos informations, nous avons pu arrêter l'agent Rhysode avant qu'elle ne quitte Coruscant. J'ai reçu le rapport des droïdes médecins qui l'ont examinée à son entrée au Centre Impérial de Détention.
- Et en quoi ça me regarde ? répondis-je d'une voix lourde de fatigue.
- Les senseurs des droïdes sont extrêmement précis, poursuit Kraik d'un ton qui devenait hésitant. Ils peuvent détecter bien des choses avant que les patients eux-mêmes ne s'en rendent compte.
- Venez-en au fait, s'il vous plaît.
- Très bien, soupira le militaire.

Il laissa filer un blanc énorme avant de reprendre la parole.

- L'agent Rhysode est enceinte, Alsh. De vous, se sentit-il obligé de préciser. Je tenais à vous en informer le premier, dit-il avant de raccrocher.

J'avais dénoncé ma maîtresse et je découvrais qu'elle portait mon enfant.

Le destin avait un curieux sens de l'humour.

Chapitre 3

« L'homme est plus disposé à la domination qu'à la liberté, et la structure de cette autorité ne réjouit pas que l'œil du maître qui l'élève et la protège, mais jusqu'à ses propres agents, qui sont transportés par la pensée qu'ils sont membres d'un tout, s'élevant haut au-dessus de la vie et de la force des générations individualistes. »

W.Humboldt

Je regardais la foule tout comme elle me regardait.

Mais ni elle, ni moi, ne voyions la même chose.

Elle, elle m'observait d'un œil inquiet, alors que j'étais engoncé dans cet uniforme rendu luisant par la pluie, griffé de l'insigne impérial au col ainsi que du grade de commandant de la CompForce, à la poitrine.

Elle contemplait mes yeux vert émeraude par dessous ma casquette de cuir ruisselante d'eau. Elle entendait ma voix, mais ne l'écoutait pas.

Elle était hébétée de se trouver là, entourée d'un cordon de soldats armés de blasters à répétition E-Web.

Elle ne comprenait pas tout à fait pourquoi des soldats avaient brusquement pénétré dans la cité, frappant à ses portes et la traînant jusqu'à la grande place de la ville, alors qu'elle était encore en habits de nuit. La réalité de la guerre avait brusquement rattrapé la foule. Elle avait vu le conflit de loin, sur l'Holonet, elle connaissait le sens des mots combat, défaite et occupation. Mais jamais elle n'aurait pensé en faire l'amère expérience.

Après tout, la foule était composée de civils. Certains d'entre eux avaient peut-être fait la Guerre des Clones, mais c'était il y avait longtemps, près de vingt ans. Et ils voyaient ces soldats en armure blanche, aux côtés desquels ils avaient lutté pour une cause qui leur avait semblé juste, s'en prendre à présent à Fyr, leur monde. Sauter depuis l'hyperespace à bord de destroyers stellaires, envoyer une armada d'hommes et de chars au sol, noircir le ciel de chasseurs TIE. Tout ça parce que la foule avait choisi de dire non à la politique impériale, de choisir le camp de la toute jeune Alliance Rebelle, plutôt que celui de l'Empire.

Un groupe de stormtroopers passa derrière elle, fendant les rideaux de pluie au pas de l'oie.

Petit à petit, au fur et à mesure que les gouttes de pluie lui fouettaient le visage, la foule sentit son hébétude se fissurer. Doucement au début, comme du permabéton qui s'effriterait lentement. Puis, les failles s'agrandirent. Elles se lièrent, créant des crevasses. Enfin, la stupeur s'en alla d'un bloc, comme balayée par une vague puissante. Alors la foule comprit la situation.

Et elle eut peur.

La peur. Comment résumer la doctrine du Grand Moff Tarkin en un seul mot.

Le lieutenant-gouverneur d'Eriadu était fermement assuré que la terreur assurerait le contrôle de l'Empire sur la galaxie. Que s'il frappait avec assez de violence, instaurant un climat de paranoïa perpétuelle, poussant à la délation, personne n'oserait relever la tête. Tarkin était persuadé que sa doctrine assurerait la suprématie de l'Empire pour les dix mille ans à venir.

Tarkin était un idiot.

S'il n'avait pas persuadé Palpatine que la peur tiendrait les habitants de la galaxie en laisse comme de bons petits squalls, jamais la Guerre Civile n'aurait éclaté. Des opposants à l'Empire, il y en avait toujours eu. Certains plus virulents que d'autres allant jusqu'à tenter des coups de force contre le régime de Palpatine. Mais ils n'avaient jamais été une menace, du moins, jusqu'à maintenant.

La doctrine Tarkin, qu'on pouvait résumer par "ordonne un Base Delta Zéro, bombarde tout ce qui reste encore debout, fais fusiller tout le monde encore vivant, achève les survivants et pose les questions ensuite", avait poussé les opprimés à se liguer ensemble, contre nous. Les minuscules cellules rebelles s'étaient agglutinées, jusqu'à former l'Alliance pour la Restauration de la République. Inutile de dire à quel point les membres du Comité pour la Préservation de l'Ordre Nouveau haïssaient les rebelles.

Bon nombre de mes collègues avaient le massacre facile, peut-être encore plus que leurs homologues de l'armée régulière. Je devais être une des rares exceptions de tout le COMPORN.

Ce n'était pas tant par souci de moralité que par pragmatisme que je m'opposais aux exactions de notre camp. J'essayais de faire ce que j'avais toujours fait, d'envoyer une image positive à la masse, fut-elle notre ennemie et m'appuyer sur elle.

Tout était une question de mise en scène. Ce n'était pas pour rien que j'avais fait installer la majeure partie de nos troupes en dehors de la ville. Je ne voulais pas voir les TR-TT et les quadripodes déambuler dans les rues. De même, j'avais ordonné à ce que l'on limite les patrouilles aériennes au-dessus de la cité. Tout ceci devait servir à faire comprendre aux habitants de Fyr que, malgré la défaite de leurs troupes, la veille, sur les Plaines de la Félicité, à une centaine de kilomètres à l'ouest de la capitale, nous n'étions pas ici pour les opprimer.

La bataille avait été plus rude que prévu. Nous avons perdu près de cinq mille hommes lors de l'affrontement, ainsi qu'une dizaine de chasseurs TIE. Mais c'était au final peu, comparé aux pertes fyriennes : la moitié de l'armée locale, soit près de huit mille soldats, était tombée face à nos stormtroopers. Le reste s'était rendu et était acheminé en ce moment même vers des navires de détention militaires. Le nombre n'avait pas joué en faveur des locaux. Leur équipement et surtout, leur esprit combatif, ne purent rivaliser avec le fanatisme des troupes impériales. Une victoire de plus à ajouter au palmarès du COMPORN. Un triomphe de plus à mon tableau de chasse.

J'avais été promu commandant de la CompForce deux semaines avant notre arrivée sur Fyr.

Désormais, ce grade n'avait plus rien d'honorifique.

Je n'avais pas gagné ces fonctions le lendemain de la purge. Il m'avait fallu du temps, des relations et abattre une montagne de travail durant près de neuf ans pour parvenir à ce rang.

Ishin Il-Raz aussi avait pris de l'avancement. Comme onze autres hauts dignitaires, il s'était vu octroyer le grade de Grand Amiral Impérial, troquant ses habits habituels pour un splendide uniforme blanc.

Comme ses onze homologues, Il-Raz était donc théoriquement le quatrième homme fort du régime, derrière Pestage, Vador et Palpatine lui-même, bien entendu. Quant à moi, j'étais ni plus ni moins que son subordonné immédiat, ne recevant d'ordres que de Il-Raz en personne.

Pour résumer, à un peu moins de quarante ans, je n'étais rien de moins que l'un des hommes les plus influents de l'Empire, numéro deux de son organisation la plus puissante après l'armée. Mais pour la galaxie, j'étais encore et toujours le Petit Avocat.

Mine de rien, j'aimais mon titre officieux. J'entendais les surnoms de mes homologues et ils étaient rarement flatteurs. Alors que le sobriquet dont on m'avait affublé avait en lui une sorte de tendresse, d'amour, qui me plaisait tout particulièrement. Même ici au cœur de la nuit sur Fyr, des gens dans la foule avaient murmuré mon nom alors que je m'étais avancé sur le parvis d'un grand hôtel particulier, que mes hommes transformaient en QG en ce moment même. J'avais parlé longtemps. Longuement, sous une pluie battante, devant une foule arrachée à la chaleur de ses draps. Ce n'était pas la pluie molle et grasse de Fejor, mais une ondée agressive, qui fouettait avec violence la moindre parcelle du corps. Parfois, on retrouvait même de minuscules copeaux de glace mêlés à l'eau, qui faisaient perler de microscopiques gouttes de sang lorsqu'elle s'écrasait sur la peau nue.

Cela ne m'arriverait pas. Ma tenue ne laissait pas une parcelle de mon corps soumise aux attaques de la pluie. Quand j'étais à la tête des troupes, je troquais mes éternels complets ocre pour ma tenue militaire. Et comme tout haut personnage de l'Empire, j'avais eu le droit tacite de le modifier à ma guise.

Avant tout, j'en avais personnalisé la couleur. Dédaignant les habituels schémas que l'on pouvait retrouver ici et là, j'avais opté pour un amas de nuance sombres, proche du noir absolu. Mes décorations et mes médailles étaient argentées, afin de ressortir clairement. Le jais et l'ocre.

C'étaient mes couleurs, mon héraldique. J'étais le seul au sein du COMPORN à les porter. Ainsi, je marquais l'esprit du public. Qu'il voie du noir ou de l'ocre et il pensait automatiquement à moi. Un effet simple et terriblement efficace de manipulation mentale.

La manipulation. C'était devenu ma tâche principale au sein du Comité : "Délégué du COMPORN à la Communication et aux Relations Publiques". Un titre bien élégant pour désigner le maître absolu de la propagande impériale. J'étais en charge de tout ce qui avait trait à la culture de masse. Je parlais au peuple, faisais retoucher les holofilms pour

qu'ils entrent dans la ligne de l'Empire, faisais censurer des hololivres subversifs...

Je ne pouvais pas dire que j'aimais ce travail, mais j'y étais bon. Excellent même. Ce n'était pas un hasard si ce poste de délégué avait été créé pour moi.

Il ne fallait d'ailleurs pas se leurrer. Mes compétences et mes relations étaient les seules raisons qui m'avaient protégé des purges. Après la première d'entre elles, neuf ans auparavant, le COMPORN fut encore purifié deux fois, se débarrassant coup sur coup des éléments du Comité jugés peu fiables, puis des modérés.

Les places vacantes furent confiées aux jeunes hommes et femmes qui sortaient des Groupes SubAdultes. On remplaça la compétence par le fanatisme. Je crois qu'il n'y avait plus que mon réseau qui n'était pas radical. Je possédais presque une partie du COMPORN, des êtres qui m'étaient tout dévoués, à moi en priorité, puis seulement ensuite au Comité.

Le plus curieux, c'était que je ne m'étais pas aliéné le reste de l'organisation au fur et à mesure qu'elle semblait davantage dans l'extrémisme. Les nouveaux cadres me connaissaient depuis leur entrée dans les SA et beaucoup voyaient en moi le successeur naturel d'Ishin Il-Raz. L'ironie de l'histoire voulait que mon nom reste attaché aux Zones de Protection Aliens, dont j'avais été, il est vrai, le premier moteur. Même maintenant, alors que ces zones couvraient des quartiers entiers de ghettos, surveillées en permanence par des soldats de la CompForce qui tiraient sans sommation sur le premier non-humain qui tentait de sortir du secteur, j'étais vu comme le père spirituel de ces mesures. Et les fanatiques du Comité m'adoraient pour ça.

Mes idées ne plaisaient guère au reste de l'Empire. On me considérait parfois comme trop mou, trop laxiste. Plus d'un impérial aurait fait tirer mille fois ses troupes dans les situations où je m'étais trouvé.

Mais encore une fois, tout était question d'illusion. De réputation.

Je me moquais bien des échos de ma renommée auprès du COMPORN, du moment que j'avais l'aval de mes chefs et que mon réseau me suivait. En revanche, j'étais bien plus soigneux avec les populations ennemies.

Je faisais tout pour me montrer le plus humain possible - sans mauvais jeu de mot - essayant d'éviter les affrontements. Pas par peur du conflit : mes hommes étaient bien équipés et entraînés. J'avais rarement perdu une bataille. Mais je croyais surtout à la guerre psychologique. Pour moi, la victoire s'obtenait avant tout dans la tête. Vous pouviez enfermer un rancor dans la cage la plus solide du monde, il finirait par se révolter et attaquerait ses gardiens. En revanche, si la cage était assez grande pour qu'il ait de la place pour se déplacer, qu'il soit bien traité et si l'on pouvait atteindre l'idée utopique qu'il ne voie même plus sa cage, alors nous aurions gagné. Notre présence sur Fyr était un fait et non une acceptation progressive par la population locale.

Mais elle devait apparaître comme telle aux yeux de cette dernière.

Une fois le plus féroce des chiens kath endormi, l'a-t-on déjà vu mordre quelqu'un ?

Voilà quel était le sens de mon discours nocturne devant les notables de Fyr, sous cette pluie glaciale.

- Et je vous assure, dis-je en levant la main droite, qu'il n'y aura pas de gouverneur impérial sur Fyr. Votre planète restera totalement indépendante. Notre présence ici n'a pas d'autre but que d'assurer votre sécurité pendant cette période de transition.

Une façon bien tournée pour dire que nous étions des forces d'occupation et que nous allions nous établir ici jusqu'à être certains que Fyr ne ferait plus jamais l'erreur de rallier l'Alliance Rebelle.

Je parlai encore de choses et d'autres et tournai les talons. Je m'enfonçai dans le luxueux hôtel particulier que nos troupes aménageaient en QG en ce moment même. Les possesseurs légitimes avaient été expropriés, légalement, bien entendu. On pourrait les reloger sous peu, dans une aile du bâtiment laissée à leur convenance. Ainsi, ils auraient encore l'impression d'être chez eux et ne protesteraient pas trop. La manipulation tenait parfois à peu de choses.

Les décorations des lieux croulaient sous les caisses de matériel et tout n'était que déballage, branchement de câbles, courses, ordres, rapports. Alors que je grimpais le sublime escalier de marbre de l'hôtel particulier, inondant la moquette à mon grand regret, de trombes d'eau, une nuée d'assistants et de subalternes se précipitèrent sur moi, pour recevoir mes ordres.

- Ils ne changent pas, expliquai-je à un capitaine de la CompForce, ce sont toujours les mêmes : personne ne touche au moindre cheveu d'un civil fyrien, et surtout pas aux femmes. Je ne tolérerais aucun débordement. Tout ce que prend un soldat devra être payé. Et les officiers supérieurs ne pourront être logés au sein des civils qu'après l'accord express de la population, c'est bien compris ?

L'officier consulta un datapad à la va-vite :

- Commandant, on nous signale des bribes d'agitation en ville. Doit-on intervenir ?
- Laissez-les courir dans tous les sens si ça les amuse, dis-je sans cesser de grimper les marches. Ils viennent juste de se rendre compte de notre présence, après tout, on peut comprendre qu'ils soient un peu déboussolés.
- Pas de couvre-feu, donc ?

Je marquai un instant de réflexion, m'appuyant contre la rambarde du grand escalier alors qu'une douleur bien connue venait lentement s'installer dans mes poumons. Fichue pluie. Ma poitrine était au supplice.

- Instaurez tout de même des barrages aux sorties de la ville, articulai-je avec application alors que la souffrance gagnait doucement en intensité. Circuler n'est pas interdit, mais je veux que les soldats relèvent l'identité de toute personne qui passera le checkpoint. Compris ?
- Oui, Commandant ! s'exclama le capitaine en claquant les talons et en détalant, non sans avoir exécuté le salut du Comité.

Quoique non, je me devais d'être honnête. Le salut n'était pas tout à fait celui du Comité. C'était plus le mien, en réalité.

Le salut impérial était un geste simple : il suffisait de tendre le bras à l'horizontale, parallèlement au sol et de dissocier le pouce des autres doigts de la main. J'avais lancé une variante : le bras était placé plus haut, décrivant un trait ascendant et tous les doigts de la main étaient joints. La différence pouvait sembler subtile, mais elle en disait beaucoup. J'avais été le premier à lancer mon bras de cette façon, et j'étais à présent ravi de voir que l'effet de mimétisme s'appliquait une fois de plus. Il ne fallut que quelques semaines aux membres du Comité qui m'étaient attachés pour accomplir ce salut à la place de l'ancien. Ainsi, en fonction du salut

impérial exécuté, l'ancien ou le nouveau, je savais généralement si la personne m'était loyale ou non. Encore de la manipulation mentale. Et encore une fois, redoutablement efficace.

Je continuai de grimper les marches quatre à quatre alors que le feu remontait dans ma trachée tandis que mes ordonnances s'affairaient autour de moi. Je toussai deux fois et réprimai un cri de douleur.

- Je vais prendre une douche chaude, mes bronches en ont besoin. Assurez-vous que le chauffe-eau fonctionne bien, toussai-je en atteignant enfin l'étage supérieur et en mettant le cap vers mes quartiers. Où en est l'équipe de liaison ? Ont-ils tout mis en place ?
- Ils tentent d'avoir un signal viable, monsieur le Délégué, m'expliqua un jeune SA. L'orage brouille les communications, il est dur d'obtenir le moindre signal.
- Alors, qu'ils se débrouillent comme ils veulent, mais dans quinze minutes, je veux un rapport préliminaire sur la situation, prêt à être contresigné et envoyé au siège du COMPORN. Le Grand Amiral Il-Raz ne supportera pas d'attendre plus longtemps.

Je consultai ma montre et calculai rapidement le décalage horaire avec Coruscant :

- Et qu'ils m'établissent aussi un holocom privé avec mon appartement, sur le Centre Impérial. J'aimerais parler à ma fille.
- Certainement, monsieur le Délégué, répondit le SA en relayant mes ordres.

Je congédiai le reste de mes assistants d'un geste de la main alors que je pénétrais dans ce qui serait mes quartiers privés durant l'occupation de Fyr. Une luxueuse volée de pièce, avec une grande chambre, une bibliothèque et une salle d'eau. Le maître des lieux y tenait aussi son bureau mais je choisis de travailler ailleurs. Occupation ou non, je n'allais pas changer mes habitudes. Dans mes appartements, je ne me considérais plus comme en service. Et je ne ramenai jamais de travail à la maison.

J'allai dans la salle de bain, jetai mes vêtements détrempées sur le premier portemanteau venu et me glissai sous la douche. Premier bon point, les robinets fonctionnaient.

Je n'aurais pas aimé devoir me borner aux douches soniques. J'avais besoin de la sensation de l'eau sur mon corps comme un aveugle avait

besoin de sons. Je réglai la température de la douche sur "très chaud", presque à m'en faire cloquer la peau. Hormis un certain attrait pour la chaleur, c'étaient mes poumons qui réclamaient ce traitement. Les crises diminuaient lorsque le froid s'en allait.

Me plaquant contre le mur, je m'agenouillai et me recroquevillai. Je laissai l'eau courir sur moi alors que je poussais un long soupir de frustration.

Combien de temps encore supporterais-je cela ? De servir une organisation à laquelle je ne croyais plus ? A faire ordonner des choses terribles, à signer des ordres immoraux ?

Je me sentais trahi par la nouvelle génération de cadres. L'ancienne était tout aussi spéciste, mais ce n'était pas la même chose. Elle était spéciste pour des raisons idéologiques, personnelles, économiques parfois. Mais cette nouvelle génération que nous avons formée, les anciens SA, ils haïssaient les aliens parce que nous leur avons dit de le faire. Nous leur avons enseigné la haine et la supériorité naturelle de l'humain sur toutes les autres races.

Mon neveu était un parfait exemple. À quinze ans, il était en phase de devenir major de sa promotion SA.

Je ne pus m'empêcher de songer à mon propre cas, à la sortie de l'école de droit, plus de douze ans plus tôt. Je n'étais donc pas le seul de ma famille à frayer avec le succès. Quoique je ne savais pas si succès était le terme idéal pour décrire le parcours de Pakn. Il correspondait à tous les critères de la ligne du régime, au point que cela en devenait inquiétant. Il militait avec ardeur, avait coupé les ponts de lui-même avec ses amis aliens et jouissait d'une bonne réputation au sein de son groupe. C'était le neveu du Petit Avocat et il n'hésitait pas à le faire savoir à qui voulait l'entendre. Fidèle à l'Ordre Nouveau jusqu'à l'aveuglement, je m'étais toujours demandé si je n'étais pas quelque part responsable de son fanatisme. Après tout, j'avais été le premier, neuf ans plus tôt, à l'enterrement de mon père, à lui offrir un brassard du COMPORN.

Brassard qu'il arborait toujours fièrement, soit dit en passant.

Je grimaçai quand un jet d'eau plus chaud que les précédents s'écrasa sur ma clavicule. Je coupai l'eau et restai encore un moment assis sur le sol carrelé, à réfléchir.

Au final, je ne pouvais pas me retirer du Comité, même si j'en avais envie. J'étais un personnage trop important, j'avais travaillé trop dur pour tout lâcher. Et puis, je pouvais essayer de modérer les actions de mes collègues sur les populations civiles. Peut-être qu'ainsi, elles ne se rallieraient pas à l'Alliance Rebelle, nous laissant une chance de remporter la guerre civile.

Exactement un quart d'heure plus tard après m'être douché, je signais et envoyais le rapport préliminaire à Ishin Il-Raz avant de me retirer pour la nuit dans mes quartiers.

Mes ordres avaient été suivis et la console d'holocom portable était prête et fonctionnelle, branchée sur mon appartement de Coruscant. Je m'assis devant elle et pressai le bouton d'activation. Aussitôt, l'image bleutée de ma fille apparut.

- Bonjour papa ! chantonna cette dernière.
- Bonjour, ma chérie, répondis-je en souriant franchement.

Eesla avait huit ans depuis un peu plus d'un trimestre et mesurait déjà plus d'un mètre vingt. Il fallait croire qu'elle n'avait pas hérité de mes gènes pour ce qui était de la croissance. Si cela continuait ainsi, elle me dépasserait avant de fêter son quinzième anniversaire !

J'avais eu de la chance avec ma fille. Durant les neuf mois de grossesse d'Eleiza, j'avais eu peur jusqu'au dernier moment que les origines hapans de mon ancienne maîtresse ne se retrouvent chez Eesla. Non que cela m'aurait gêné d'un point de vue personnel. Mais le numéro deux du Comité pour la Préservation de l'Ordre Nouveau, dont la propre fille ne serait pas purement humaine... J'aurais pu avoir des problèmes. Par chance, Eesla n'hérita pas des yeux de sa mère. Au regard du monde, elle était humaine à cent pour cent.

J'avais dû déployer une véritable machine de guerre pour cacher ses véritables origines au Comité. J'avais usé de mon argent et de mon pouvoir pour faire disparaître jusqu'au dernier morceau de filmplast qui pourrait prouver quelque chose. Les gardiens, le médecin qui avait examiné mon ancienne maîtresse et globalement, tous ceux qui dans le Centre de Détention Impérial savaient qu'Eleiza avait mis au monde une petite fille avaient été contraints au silence, par le biais de grosses sommes de crédits, de mutations et de subtiles menaces. Ils savaient que

j'avais le pouvoir de les faire exécuter s'ils ne disaient ne serait-ce qu'un mot sur ma fille.

Kraik non plus ne dirait rien. Même si nous ne pouvions pas vraiment nous définir comme amis, il était membre de mon réseau et savait qu'il me devait l'ensemble de ses promotions de ces dix dernières années. Il ne serait pas devenu Colonel de la CompForce sans moi.

Enfin, restait le problème d'Eleiza elle-même. Je n'avais eu d'autre choix que de me défaire d'elle.

Définitivement.

Un "accident médical" avait eu raison de la vie de mon ancienne maîtresse quelques heures seulement après l'accouchement de ma fille. Le rapport de décès, quant à lui, avait mystérieusement été égaré.

Il allait de soi qu'Eesla ne saurait jamais la vérité sur sa mère. Je lui avais dit que cette dernière était morte en la mettant au monde, ce qui au final n'était pas si faux. Eleiza était condamnée au moment où sa fille poussa son premier cri.

- Quand rentres-tu à la maison ? demanda ma fille, enroulant une de ses mèches de cheveux, d'un blond presque blanc, entre ses doigts.
- Pas avant quelques mois, ma chérie, expliquai-je en grimaçant. Mais peut-être que dans quelques semaines, je pourrais venir te voir.

Le visage de ma fille s'éclaira immédiatement à l'effet de cette annonce.

- Pour de vrai ? demanda-t-elle.
- Pour de vrai, lui assurai-je. J'ai beaucoup de travail, mais je trouverais toujours du temps pour toi. Tu es la personne que j'aime le plus au monde, tu le sais, ça ?

Eesla opina du chef.

- Je vais devoir y aller, ma chérie. Je vais essayer de rappeler demain ou après-demain. En attendant, reste sage, occupe-toi bien de Boldni et obéis bien à oncle Dakcen, d'accord ?
- Oui papa ! s'exclama ma fille. Je t'aime. Bisous.
- Je t'aime aussi, ma chérie. Bisous.

J'éteignis la console avec un pincement au cœur. Ma fille me manquait déjà. Je ne la voyais que trop rarement à cause de mes horaires

de travail et il était exclu qu'elle m'accompagne là où j'allais. Ce n'était pas la place d'une enfant.

Resté seul dans la pièce, j'étouffai un bâillement en m'étirant et me dirigeai d'un pas traînant vers le lit. Je n'avais que quelques heures devant moi avant de reprendre mon travail. Même le chef d'une armée d'occupation avait besoin de sommeil.

Une grosse boîte de chocolats. C'était la première image qui se gravait dans mon esprit lorsque j'observais la cité depuis le point le plus haut de la ville, accoudé au balcon du dernier étage du palais de Fyr.

Une de ces boites de chocolats bombés, où les friandises sont alignées les unes à côté des autres, ne donnant l'impression que de voir une multitude de dômes. C'était tout à fait Fyr : l'ensemble de la capitale n'était que bulbes et coupoles. J'avais beau porter mon regard dans toutes les directions, je ne voyais pas un seul toit plat. Même le palais dans lequel je me trouvais actuellement avait une architecture originale : il évoquait très clairement une flèche, montant haut dans le ciel, surplombant la ville et ses alentours, devenant ainsi l'édifice le plus haut de la planète.

Un de mes pilotes TIE l'avait appris à ses dépens quand il avait failli écraser son chasseur contre l'immense édifice lors de la parade de la victoire, deux mois plus tôt. Cela avait été un beau défilé. Nous avons marché dans les rues fyriennes en ordre, au pas de l'oie, en rythme avec l'hymne impérial. Ou plutôt, mes troupes avaient marché. Moi, j'avais assisté au défilé depuis la tribune officielle, en compagnie de mon plus proche Etat-Major, tendant le bras pour saluer mes hommes près de trois heures durant. Épuisant. Mais cela en valait la peine. Les images prises par les holocaméras que j'avais fait disposer aux endroits clés du défilé avaient à peine dû être retouchées. On aurait pu les envoyer telles quelles à Coruscant, pour leur diffusion sur l'Holonet. On avait simplement modifié quelques détails dans la foule, rendant les fyriens plus satisfaits de voir la CompForce défiler dans les rues de leur ville qu'ils ne l'avaient été en réalité. Quoique les civils ne nous posaient guère de problèmes depuis le début de notre arrivée. J'avais su doser notre présence pour qu'elle ne leur apparaisse pas comme intrusive. Et petit à petit, depuis

trois mois que nous étions entrés dans Fyr, j'augmentais le degré de l'occupation.

Insidieusement, lentement, on apercevait chaque jour d'avantage de soldats, flânant dans les rues ou attablés aux terrasses des cafés. Cela donnait l'illusion que la garnison était en vacances sur Fyr plutôt qu'en train de l'occuper. Et c'était tout à fait ce que je voulais. Personne ne savait que si j'en donnais l'ordre, je pouvais faire renverser le gouvernement fyrrien en quelques heures, faire disparaître ses élites à tout jamais et raser jusqu'à la dernière pierre de la planète.

Je me détournai de la vue de la cité et fixai mon attention sur le petit homme rondouillard qui ne cessait d'éponger la sueur qui lui perlait au visage avec un mouchoir en tissu. Officiellement, le Premier Pair de Fyr, dirigeant de la planète. En réalité, pantin à la tête d'un gouvernement fantoche, qui suivait aveuglement nos directives. À la fois par peur de l'Empire et parce qu'il savait qu'en coopérant, je pouvais lui accorder certaines concessions. Un semblant d'autonomie, des livraisons de crédits plus importantes, ce genre de choses.

- Monsieur le Délégué, balbutia-t-il d'une voix nasillarde...
J'aimerais que nous abordions le problème du musée national...
- Le problème ? répétai-je en haussant les sourcils.

Il eut un mouvement de défense instinctif, comme si je l'avais menacé d'une vibrolame en parlant.

- Pas le "problème", se défendit-il en s'excusant. Mais disons le... le... enfin, le fait que vos hommes aient pris plusieurs de nos œuvres d'art.
- Le terme exact est réquisition. Nous avons réquisitionné les possessions du musée national, conformément à la convention d'armistice.
- Oui, bien sûr, hésita-t-il, mais enfin, nous ne pouvons continuer à tenir ouvert un musée vide... Je suis sûr que vous comprenez. Si vous voudriez bien rapporter ici quelques-unes des œuvres, je suis persuadé que la population apprécierait.
- J'ai appliqué les textes de loi, monsieur le Premier Pair, répondis-je d'une voix un peu sèche. Relisez-les. Il est marqué noir sur blanc que les trésors nationaux des mondes sous protection impériale,

seront convoyés par nos soins jusqu'à Coruscant, pour y être mis en sécurité.

- Je ne doute pas de la bonne foi ni de la légitimité de votre démarche, monsieur le Délégué, mais enfin, quelques-uns de mes ministres...

Je frappai violemment mon poing dans ma paume pour appuyer mes propos, ce qui fit bondir au plafond le Premier Pair :

- Au diable vos ministres, monsieur le Premier Pair ! Ont-ils déjà oublié que c'est grâce à la complaisance du COMPORN qu'ils sont encore en poste et qu'ils peuvent administrer leur monde ? Ils ont vraiment la mémoire courte !
- Certes, certes, pépia le chef du gouvernement mais il me semble que...
- Vous n'avez plus d'armée, ni de moyens de défense. Si des pirates lancent un raid sur Fyr, vous n'aurez aucun moyen de les stopper, de les empêcher de piller. Nous sommes les seules forces armées du secteur, et notre travail n'est absolument pas de jouer aux gardiens de musée ! Vos œuvres d'art vous seront rendues plus tard, quand Sa Majesté l'Empereur Palpatine jugera la situation adéquate.

Autant dire que Fyr pouvait faire une croix sur ses trésors pour de nombreux cycles. Le pillage des mondes occupés était presque une conséquence nécessaire de notre présence. Palpatine et de nombreux autres dignitaires impériaux raffolaient d'art et bien des œuvres "mises en sûreté", selon les termes officiels, finissaient dans leurs galeries privées.

Moi-même, je devais confesser avoir, disons, emprunté à long terme un holotableau magnifique, représentant un homme de dos, ayant gravi un pic rocheux, le regard fixé sur l'immensité de l'univers à ses pieds. La peinture aurait pu représenter ma réussite au sein du COMPORN. J'avais gravi une gigantesque montagne et lorsque je regardais le chemin parcouru, j'avais la même sensation que devant l'holotableau : j'étais presque pris de vertiges.

L'holotableau était en sécurité, dans mon appartement de Coruscant, accroché au mur du salon. Ma fille avait le loisir de l'admirer chaque jour si elle le désirait.

Songer à Eesla me fit un pincement au cœur. Je n'arrivais pas à trouver un moment pour voir ma fille. J'arrivais bien à grappiller un jour ou deux ici et là, mais le temps du trajet ajouté à la masse de travail faisait qu'il ne me restait à chaque fois qu'une ou deux heures à passer en sa compagnie.

Ces heures se passaient merveilleusement bien, ce n'était pas la question, mais j'estimais devoir lui offrir plus qu'une poignée de minutes en coup de vent. J'étais son père après tout, son seul parent. Et on ne pouvait pas dire qu'elle croulait sous les amis.

Je devais néanmoins avouer une certaine part de responsabilité dans ce fait. J'avais volontairement limité les contacts entre ma fille et les autres enfants des dirigeants du COMPORN. Je ne voulais pas que ma gamine finisse comme Pakn, embrigadée par la propagande dont j'étais le grand architecte. Elle méritait quand même de penser par elle-même.

Le Premier Pair étouffa une quinte de toux, ce qui m'arracha à mes pensées. Il semblait vouloir attendre que j'ajoute quelque chose. Je repris rapidement le fil de la discussion.

- Vous me décevez, monsieur le Premier Pair, le réprimandai-je en quittant la terrasse et entrant dans son bureau, aux couleurs ternes. J'avais espéré que le mot "coopération" n'était pas vain pour vous.
- Mais nous coopérons ! se défendit immédiatement le chef du gouvernement. Pas plus tard que la semaine dernière, n'avons-nous pas fait passer un texte de loi interdisant aux non-humains d'occuper des emplois dans la fonction publique ?
- Le Centre Impérial estime que ce n'est toujours pas assez, dis-je calmement en arpentant son bureau. D'autres mondes, qui se trouvent dans une situation identique à celle de Fyr, ont pris des mesures énergiques, qui ont été saluées par Sa Majesté l'Empereur en personne...

Je laissai volontairement un blanc dans mon discours, lourd de sous-entendus.

- Et si nous... hésita le Premier Pair. Si nous accentuons la coopération, par exemple, en imitant les arkanien et le problème scion... Pourrait-on espérer revoir nos trésors nationaux et améliorer nos conditions de vies ?

J'esquissai un geste d'hésitation :

- En tout cas, l'initiative serait appréciée. Et jusqu'en haut lieu.

Ainsi donc, Fyr se préparerait à déporter tous les aliens de son sol avec pour seul but de retrouver ce qu'elle avait perdu. Intéressant de savoir ce que pouvaient faire les hommes pour qu'on leur lâche un peu la bride sur le cou.

Ravi, le Premier Pair hocha plusieurs fois la tête et tint à me serrer la main. Sa poignée était molle et gluante de sueur.

- Splendide ! Assurément splendide ! Je suis content de voir qu'il est toujours possible de s'entendre avec vous, monsieur le Délégué !
- Il n'est pas de problème qu'on puisse résoudre par une coopération libre, soufflai-je en récitant une des lignes de propagande que j'avais écrite, martelée à longueur de temps sur l'Holonet ou par des holoaffiches dans la rue.
- Absolument ! confirma le Premier Pair en me lâchant enfin la main.

J'essayai discrètement ma main sur le revers de mon pantalon tandis que le Premier Pair semblait déborder de joie.

- Monsieur le Délégué, je voulais vous demander : la troupe de théâtre nationale organise une représentation privée cet après-midi, chez le ministre de la Culture. Vous plairait-il de vous joindre à nous ?
- Cela dépend, commentai-je en retournant m'accouder au balcon de la terrasse. Quelle pièce jouent-ils ?
- Le *Marchand d'Ando*, vous savez, cette pièce sur les aquales et les quadras.

La surprise arracha mon masque d'impassibilité quelques secondes, mais par chance, j'étais de dos par rapport au Premier Pair. Je m'efforçai de cacher mon trouble alors qu'il allait grandissant jusque dans la dernière cellule de mon corps.

Par les canyons de cristal de Chandrila, le *Marchand d'Ando*... la pièce que j'avais vue il y avait maintenant plus de douze ans. J'étais toujours avec Dontika à l'époque... je n'étais même pas encore membre du Comité !

- Non, répliquai-je d'un ton plus dur que je ne l'aurais voulu, j'ai d'autres projets pour cet après-midi.

Mes yeux scrutèrent le paysage autour de la cité, cherchant désespérément un point d'intérêt. Puis, ils se cristallisèrent sur une crique qui semblait minuscule tant elle était loin.

- Je vais plutôt aller à la plage, soufflai-je, presque in petto.

La naïade, vêtue d'un simple maillot de bain blanc, s'élança dans le vide après un rire de gorge qui tenait plus du gloussement qu'autre chose, en un plongeon plus ou moins bien exécuté, avant de fendre lourdement les vagues.

Elle disparut sous la surface de la mer un très court instant avant de reparaître en éclatant de rire, éclaboussant ses voisins et voisines de bain d'écume salée. Son rire communicatif passa rapidement au sein des vis à vis et en un soupir, plus d'une dizaine de baigneurs pouffaient en tentant de se maintenir à flot.

J'observais le spectacle à quelques mètres de là, allongé sur la plage rendue presque brûlante par la chaleur du soleil. Le sable collait à la peau et crissait sous les pas.

J'étais sorti de l'eau quelques minutes auparavant et j'étais encore recouvert d'écailles de sel.

Aveuglé par l'astre de Fyr, je tâtonnais à côté de ma serviette, cherchant mes lunettes de soleil. Je visais mal et touchai à plusieurs reprises le sable brûlant. Trouvant enfin ma monture, j'enfilai mes lunettes noires sans attendre, secouant mes doigts par réflexe comme si cela avait pu en diminuer la douleur.

Ainsi équipé, je pus mieux porter mon regard sur le décor sans devoir plisser les yeux. La plage où nous nous trouvions était enclavée au sein d'une crique, qui fendait brusquement les falaises fyriennes.

La baie s'ouvrait sur une mer turquoise, rarement agitée. D'assez petite taille, la plage ne s'étendait que sur quelques clics avant de se heurter à nouveau aux rochers. En raison de son caractère intimiste, elle séduisait les fyriens depuis des générations. Inutile de dire à quel point l'armée d'occupation du Comité s'était pliée à cet avis local.

La plage s'était rapidement retrouvée marquée du sceau du COMPORN. Bien que les civils fyriens puissent toujours s'y rendre, du

moins, officiellement, la présence d'une dizaine de gardes en armes sur les falaises, surveillant les alentours, dissuadaient généralement les habitants de jouer les plagistes. On ne pouvait plus accéder à cette crique qu'en compagnie d'officiers du COMPORN. Et de préférence, si on était jeune et jolie, comme les jeunes femmes que je voyais jouer dans l'eau avec les soldats.

Certaines étaient des prostituées, qui ne voyaient pas de raison de refuser leurs charmes aux membres du Comité, du moment qu'elles étaient payées. D'autres étaient des fyriennes, qui expérimentaient la "coopération horizontale".

Je me relevai sur mes coudes alors qu'une sublime jeune femme aux cheveux noirs, celle-là même que j'avais vu plonger, sortait de l'eau et venait à ma rencontre, avant de me demander si je pouvais lui offrir une cigarette. Avec un sourire de façade, je lui présentais un paquet de *Fortunate Hits*, offert par Dakcen. Je ne fumais moi-même que très peu, mais j'avais appris qu'offrir des cigarettes permettait généralement de gagner bien des points auprès des consommateurs réguliers.

La jeune femme prit un rouleau de tabac entre ses lèvres et accepta avec reconnaissance la flamme de mon briquet.

Elle me fit un sourire à damner un saint et s'éloigna rejoindre sa serviette. Si je le désirais, elle pouvait être dans mon lit le soir-même.

Même encore avant.

Depuis que j'avais fait emprisonner Eleiza et gagné en influence au sein du COMPORN, je n'avais plus aucun problème avec les femmes. J'avais assez d'argent pour m'offrir les plus belles call-girls de la galaxie, et surtout, je disposais de pouvoir. Je ne pouvais pas l'expliquer, mais le fait d'être une célébrité et d'avoir la reconnaissance du public, m'attirait le regard des femmes. Et des hommes aussi, d'ailleurs.

Un temps, j'avais cru que c'était mon don d'éloquence, ma capacité à manipuler dont je me servais inconsciemment pour séduire. Je n'avais même pas besoin de ça. Être le Petit Avocat suffisait. Des militantes parcouraient parfois des distances astronomiques, attendaient des heures pour ne serait-ce que m'apercevoir à l'entrée d'un meeting du COMPORN. Elles étaient prêtes à s'entredéchirer pour me voir, me toucher ou me parler. Je n'avais pourtant pas changé physiquement d'un iota depuis la fin de l'adolescence, avec mes cheveux blonds en bataille et mon petit

mètre soixante. Mais je pouvais séduire n'importe quelle femme si l'envie m'en prenait.

Plusieurs par jour, même.

La fin de ma relation avec Eleiza m'avait fait comprendre quelque chose de clair : la vie en couple, ne serait-elle basée que sur l'accord physique, ne pouvait m'être accordée. Je finirais par faire confiance d'une manière naturelle et livrerais des secrets, sans le vouloir. Cela n'était pas acceptable.

Je dépensais déjà assez d'effort et d'énergie à travailler pour une cause à laquelle je ne croyais pas.

Je ne devais pas me révéler. La seule personne à qui je pouvais faire une confiance totale et absolue était moi-même.

Ainsi, rares étaient les jeunes femmes qui partageaient mes draps plus d'un soir ou deux. Comme je l'avais dit, je ne cherchais pas une quelconque stabilité, et j'avais bien assez le choix pour me le permettre. Je me conduisais en parfait séducteur corellien, et c'était parfait ainsi.

Un de mes officiers, un jeune capitaine, vint m'aborder, une bouteille de vin de fleur de Naboo à la main avec deux verres et me proposa de trinquer avec lui. Je n'avais pas spécialement soif, mais soucieux d'entretenir des bons rapports avec mes subordonnés, j'acceptai. Il versa une bonne rasade d'alcool dans les verres avant de passer la bouteille à un de ses amis, qui bronzait non loin de nous.

- C'est bien que vous soyez venu, Commandant, commenta le jeune officier en me tendant mon verre. Ça fait bien deux mois qu'on cherche à vous faire venir ici avec nous !

Il avait raison. Mes officiers avaient adopté cette crique comme lieu de villégiature presque immédiatement et n'avaient cessé de m'encourager à les rejoindre un après-midi pour me détendre. Ils trouvaient que je travaillais trop. Ce n'était pas totalement faux : la paperasse, les discours et d'une manière générale, ma charge étaient les seules choses qui empêchaient ma conscience de me tourmenter.

J'évitais de repenser à Fejor et à tous les autres massacres dont j'étais responsable. J'éloignais de moi le spectre des Zones de Protection Alien et les dizaines de non-humains qui y périssaient chaque jour.

Mais c'était un cercle vicieux. Plus je travaillais et plus je faisais faire des choses atroces. Choses que pour oublier, je noyais dans le labeur.

La pause de cet après-midi était la bienvenue. Elle me permettrait de souffler un peu, de sortir de la tête de l'abîme avant d'y replonger plus profondément.

- Mon Commandant, j'ai entendu des rumeurs... je peux vous demander comment s'est passée l'entrevue avec le Premier Pair ce matin ?

Je fis miroiter le liquide incolore au soleil un instant avant de commencer à boire.

- Comme d'habitude. C'est un pantin sans aplomb, qui craint plus que tout perdre une miette de son pouvoir. Il n'a pas encore compris qu'il n'est plus là que pour adoucir l'image de l'armée d'occupation.
- Vous croyez vraiment qu'il va faire comme sur Arkania avec les scions ? Une déportation massive ?

Je haussai les épaules :

- Et pourquoi pas ? Quelques voix protesteront au sein de la population quand on emportera les aliens ailleurs, et puis, on oubliera. Ou on se dira peut-être que reloger près de trois millions de non-humains n'est pas un problème, si ça peut soulager les souffrances du "vrai" peuple fyrien. On a déjà vu ça ailleurs. Ça ne serait pas la première fois.
- Ce n'est pas vraiment l'idée que je me faisais de la Haute Culture Humaine, souffla l'officier en avalant son verre.

Sa franchise ne me surprit pas. Les hommes étaient enclins à parler librement devant moi. Le fait que je sois à la tête des modérés du COMPORN devait aider à cela.

- C'est comme ça, dis-je à mon tour d'un air désabusé en trempant mes lèvres dans l'alcool. Nous savons très bien que si nous ne faisons rien, en plus des problèmes que nous aurions, les ordres seraient finalement appliqués par quelqu'un de plus spéciste que nous. Au moins, on peut essayer de limiter la casse.

Le capitaine hocha tristement la tête avant de changer de sujet de conversation, désignant d'un coup de menton la jeune femme avec qui j'avais échangé plus tôt qui se rhabillait d'une robe légère.

- On ne peut pas dire que l'occupation n'a que des mauvais côtés, mon Commandant, non ?

- On y trouve effectivement quelques points positifs, pouffai-je en finissant mon verre.

La jeune femme marcha jusqu'à nous d'une démarche chaloupée, nouant ses cheveux noirs en une queue d'équie. Le capitaine avec qui je parlais comprit immédiatement et s'éloigna sans attendre.

La jeune femme s'arrêta au bord de ma serviette, papillonna des yeux et me glissa d'un air mutin qu'elle était lasse de se baigner et aurait bien aimé être ramenée en ville. Je hochai simplement la tête, me rhabillai, signalai à mes hommes que je quittais les lieux et regagnai mon airspeeder garé sur la zone d'atterrissage de la falaise, avec les véhicules des autres officiers. Je grimpai dans mon speeder à l'arrière, en compagnie de la jeune femme et donnai ordre à mon chauffeur de nous ramener à Fyr.

Environ une demi-heure plus tard, j'entraînais la jeune femme dans mon lit. Le capitaine avait raison, vraiment. L'occupation avait aussi ses bons côtés...

Deux heures plus tard, alors que je quittais la chaleur de ses bras après un dernier baiser, je laissai à la jeune femme le loisir de profiter du confort des lieux à condition qu'elle soit partie avant la nuit, quand je viendrais me coucher. Au moins, on ne pouvait pas m'accuser d'être hypocrite dans mes relations sentimentales.

J'enfilai mon uniforme noir, griffé du sigle impérial, celui de capitaine de la CompForce et me rendis dans mon bureau d'un pas énergique. La plage et ce qui avait suivi m'avaient requinqué et j'étais prêt à abattre une montagne de travail.

En chemin, je croisai les propriétaires légitimes des lieux, de grands bourgeois fyriens. Ils me saluèrent avec déférence, pour ne pas dire obséquiosité. Ils vivaient toujours dans l'hôtel particulier, dans une volée de pièces assez éloignées de là où se tenaient mes hommes. J'échangeai brièvement quelques mots avec eux avant de les quitter et d'atteindre mon bureau.

Lambrissé comme je l'aimais et décoré déjà avec goût, je n'avais pas eu à changer grand-chose au cabinet de travail du maître des lieux lorsque nous avons transformé l'hôtel particulier en QG. Une pile importante de filmplast attendait ma signature, sans parler des ordres à donner par

comlink. J'étais absorbé par mon travail depuis plus d'une heure quand un sous-officier pénétra dans la pièce en trombe, si excité et essoufflé que sa casquette faillit en tomber. Il la rattrapa in extremis, fit le salut impérial et expliqua d'une voix entrecoupée de halètements :

- Mon Commandant, il y a eu un incident au café de l'Aérogare... un sous-officier a été tué... il faut que vous vous rendiez sur place ...

Je bondis. Quoi ? Un assassinat ? Sur une planète dont j'avais la charge ?

Laissant en plan mon travail de bureau, je fis immédiatement préparer mon escorte pour qu'elle me conduise au café de l'Aérogare, un des bars les plus courus de Fyr par notre armée d'occupation. Je me renfrognai en me tassant contre le cuir de la banquette arrière de mon airspeeder alors que mon chauffeur se garait devant le café où une meute de soldats étaient déjà sur place, reléguant les civils curieux derrière des cordons de sécurité.

Je descendis du véhicule sous forte escorte, ne serait-ce que pour montrer que j'étais protégé. J'entrai dans le café accompagné de mes gardes du corps. Le bar faisait penser à un très long rectangle, dont un côté servait de zinc tandis que l'autre était criblé de tables où les clients pouvaient s'asseoir, dos ou face aux fenêtres qui donnaient sur les rues et l'astroport tout proche.

Habituellement, le café était toujours bondé, mais il était à présent pratiquement vide à l'exception d'un carré d'officiers, debout devant une table non loin de l'entrée. D'autres soldats retranscrivaient sur un calepin les dires des employés, reconnaissables à leurs grands tabliers blancs.

Je m'approchai des officiers qui me saluèrent sans attendre. Je leur rendis le salut impérial et découvris la scène qu'ils observaient. On avait ôté le corps, mais la violence de l'assassinat pouvait encore se faire sentir.

Les verres et les tasses sur la table avaient volé en éclats et trois trous béants criblaient un fauteuil éclaboussé de sang. Des gouttes avaient giclé tout autour et jusque sur la vitre.

Je demandai à mes hommes un rapide briefing.

- D'après nos premières informations, dit un soldat en compulsant ses notes, la victime était un sergent qui était venu ici fêter les fiançailles d'un ami. Il y a de ça vingt-cinq minutes, un civil est

entré dans le bar, s'est dirigé directement vers cette table et a ouvert le feu à trois reprises avant de s'enfuir.

- Le café était plein de soldats, demandai-je d'une voix grave. Pas un n'a pensé à réagir ?
- Vous savez ce que c'est, Commandant, ils n'ont compris ce qui se passait que lorsqu'il était déjà trop tard. Je crois que c'est la première fois depuis deux mois que les hommes sont confrontés à un acte de violence.
- On a au moins un portrait-robot, quelque chose ?
- C'est sans doute un humanoïde, sans quoi, il ne serait pas rentré avec ça, expliqua le soldat en pointant du pouce le panneau derrière lui, où il était marqué en gros "Interdit aux Aliens". Sinon, c'est assez flou. Mais le café a des holocams de sécurité. On travaille à récupérer les bandes. On a activé nos barrages aux portes de la ville, mais sans renseignements tangibles, on ne va pas aller loin.

J'étouffai un juron. Je me devais de réagir. Peu m'importait la raison du meurtre du sergent par cette personne. Le souci, c'était que l'armée d'occupation semblait désormais vulnérable à ses ennemis. Il fallait prévenir toute action future.

- On applique la procédure, ordonnai-je aux soldats en quittant le bar alors que de lourds nuages pointaient dans le ciel, remplaçant le beau soleil de cet après-midi. Vous prenez dix civils fyriens en otage et si le coupable ne se rend pas dans les vingt-quatre heures, ils seront fusillés. Faites donner une récompense de cinq cents crédits pour tout renseignement qui permettra la capture du terroriste.

Alors que les officiers hochaient la tête et transmettaient les ordres, les nuages crevèrent et il commença à tomber dru, m'obligeant à renfiler ma casquette pour me protéger de l'averse.

Le ciel semblait d'accord avec moi : le temps du repos était caduc pour l'instant. Là, c'était le moment de passer aux actes.

Je soufflais comme un bœuf et transpirais à grandes gouttes dans mon uniforme noir alors que je manquais de dérapier et de me fouler la cheville une fois de plus en ayant posé le pied sur une pierre instable. Je

m'accordai quelques secondes de repos en m'adossant contre la paroi de la falaise, m'éventant avec ma casquette alors que le reste de la colonne progressait tant bien que mal à travers les rochers. J'allais peut-être couvrir le dos de mon uniforme de poussière de roche, mais je m'en moquais complètement.

On comprenait tout à fait pourquoi les résistants avaient choisi le mont Moecuht comme base d'opération. Situé à une bonne dizaine de clics de Fyr, c'était un amas de rochers et de plateaux, dont le plus haut était puissamment boisé. C'était aussi le refuge d'une bande de résistants que nous traquions depuis plus de trois mois, quelques semaines après l'assassinat du sergent de la CompForce.

Mes menaces avaient porté leurs fruits et moins de vingt-quatre heures après avoir pris dix fyriens en otage, l'assassin s'était rendu. Nous avions alors relâché les otages, sans leur faire le moindre mal.

Après enquête, il s'était avéré que le meurtre n'avait rien de politique ou idéologique. Le sergent avait tout simplement entretenu une liaison avec une femme mariée. L'époux trompé avait décidé de se venger en assassinant l'amant de sa femme. Une simple histoire de mœurs, en définitive. Mais ce n'était pas l'image qu'en avait eu Fyr.

La planète avait vu un employé administratif, un simple petit fonctionnaire de rien du tout, rentrer dans un café rempli à ras-bord de soldats et ouvrir le feu sur un sous-officier de l'armée d'occupation. L'homme était passé pour un véritable héros au sein de la résistance fyrienne. Et les héros provoquaient toujours des émules.

Ça avait commencé de manière légère. Des tracts, des réunions secrètes dans des caves. Je devais admettre que j'avais sous-estimé l'ampleur de la chose. Je m'étais persuadé que mon occupation "douce" me prémunirait contre les actes séditieux. J'avais eu tort.

Journaux clandestins, grèves, manifestations, sabotages... tout ceci s'était rapidement multiplié dans les rues de Fyr. Mais les choses avaient encore empiré avec les premiers attentats. On s'en était pris à mes hommes en pleine rue, par le biais de bombes, quelquefois en les exécutant alors qu'ils patrouillaient dans les rues.

J'avais renforcé notre présence dans la capitale, instaurant un couvre-feu et multipliant les représailles après chaque attentat. Si après une exécution d'otages, la situation se calmait quelques jours, tout

recommençait rapidement. Nous savions que tout était dû à un seul réseau de résistance, soutenu par l'Alliance Rebelle. Réseau que nous étions justement en route pour démanteler de façon ferme et définitive.

Nous avons vite compris que les résistants s'étaient repliés en pleine nature, se servant de leur connaissance du terrain pour égarer nos hommes et réussir leurs opérations de guérillas. Jusqu'à présent, nous n'arrivions pas à leur mettre la main dessus. Mais aujourd'hui, tout allait changer, grâce à la Phalange.

C'était une force paramilitaire ultracoopératrice, issue de la population fyrienne, fondée par des volontaires. Reconnaissables à leurs vêtements civils à la coupe très militaire et à leur équipement léger, ce serait aujourd'hui le baptême du feu pour ces hommes. Je jetais un œil derrière moi et vis du coin de l'œil cinq de ses membres, discutant avec des hommes de la CompForce. Leur chef suprême, Jdorph Snaaned, ouvrait la marche du petit groupe.

L'armée de la COMPORN envoyée au Mont Moecuht ne comptait que peu de troopers. J'avais préféré me baser sur les soldats de la Phalange, réservant le savoir-faire de la CompForce aux véhicules et au soutien aérien. Un char TX-130T passa justement à mes côtés, ignorant le terrain accidenté grâce à ses répulseurs. Une fois le véhicule parti un peu plus loin devant, Snaaned s'approcha de moi et me fit un signe de tête respectueux.

- Les éclaireurs ont déjà pris position sur le haut plateau, mon Commandant. D'après eux, les bois regorgent d'activité ennemie. C'est plutôt bon signe, me glissa-t-il avec un sourire carnassier.

Snaaned, comme l'essentiel des miliciens de la Phalange, n'était rien avant notre arrivée que le chef d'une bande d'extrémistes, spécistes et pro impériaux. Ils avaient gagné en activité après notre arrivée, transformant leur minuscule bureau politique en un organisme voué à développer la coopération sous toutes ses formes.

J'avais fini par accepter de leur donner des armes et un semblant de pouvoir militaire à condition que la Phalange se place sous les ordres immédiats de la CompForce. Aujourd'hui, près de huit cents miliciens marchaient aux côtés de nos hommes, dans la bataille qui allait avoir lieu.

- Je peux vous poser une question, mon Commandant ? demanda Snaaned en soulevant son béret noir et en se grattant brièvement

la tête. Vu la tête du terrain, pourquoi est-ce qu'on n'utilise pas des TR-TT ? On en a bien en garnison à Fyr, non ?

Je renfilai ma casquette et me remis à gravir la route, tout en répondant au phalangiste :

- Les bipodes auraient peut-être convenu pour grimper le long de cette route, mais c'est tout, expliquai-je en haussant la voix alors que le bruit strident d'un chasseur TIE déchirait les airs. Ils auraient été inutiles sur le plateau. J'ai besoin de chars TX pour faire une expérience.

Snaaned hochait simplement la tête avant de reprendre :

- Ça sera un bon baptême du feu pour mes gars. Vous pouvez pas savoir à quel point ils sont impatients de faire la peau à ces salauds de maquisards ! Et encore merci de vous appuyer sur la Phalange pour cette opération. C'est chic de votre part de nous faire autant confiance.

J'opinai du chef sans ajouter un mot. Inutile de dire à Snaaned que je refusai de voir mes soldats, des hommes de valeur, tomber dans l'escarmouche qui allait débiter. Je préférerais mille fois voir des phalangistes déguster pour mes hommes, qui seraient bien à l'abri sous les épaisses plaques de duracier des chars et des chasseurs TIE.

En plus des miliciens de la Phalange et des hommes de la CompForce, la colonne comptait aussi dans ses rangs des cameramen et des journalistes qui retransmettraient l'assaut en direct sur l'Holonet.

Notre victoire serait un bon instrument de propagande dans toute la galaxie, renforçant la réputation d'invincibilité des troupes de l'Empire, tout en flattant la gloriole des phalangistes, qui se prendraient pour de véritables stars puisque diffusés jusqu'aux confins de l'univers.

Mes jambes me tiraient mais je me forçai à serrer les dents et à grimper. Il nous fallut encore trente bonnes minutes de marche forcée pour atteindre le haut plateau, mais une future victoire valait bien quelques douleurs dans les pieds.

Le plateau était très étendu, sur une dizaine de clics. Quelques dizaines de mètres de terre nue séparaient l'endroit où nous nous trouvions de l'orée des bois, dont on voyait clairement l'ombre des sapins se détacher dans la lumière du matin. Laisant aux troupes encore quelques minutes pour se déployer, je me retournai et observai le

paysage qui servirait de toile de fond à la bataille, tout en ordonnant aux journalistes de faire quelques prises de vue. Fyr était une planète faite de collines et de vallées verdoyantes, avec ici et là des lacs qui semblaient presque noirs à une telle distance. On voyait au loin, Fyr, la capitale, et encore plus loin, la mer intérieure dans laquelle mes hommes avaient l'habitude de se baigner. Peut-être que j'y retournerai piquer une tête dans les jours à venir, si nous arrivions à nous défaire du maquis aujourd'hui.

Un éclaireur de la CompForce vint me voir et fit le salut impérial. Le mien, bien entendu.

- Mon Commandant, les premières reconnaissances d'électrojumelles confirment la présence des résistants dans cette forêt. Plusieurs centaines. Armés et en position de tir. Ils nous ont vus arriver.
- Ou entendus, commentai-je en voyant les chasseurs TIE décrire de longs cercles au-dessus de la plaine, comme un gundark qui tournerait en rond avant de bondir sur sa proie pour la déchiqueter. Dites aux éclaireurs de repérer précisément les zones où se concentrent les maquisards. Qu'ils transmettent ces données aux pilotes. Et à partir de là, on pourra lancer la bataille.

Les ordres ne furent pas longs à être suivis. Moins de dix minutes plus tard, j'ordonnai le déclenchement de l'oraguerre. Le nom était peut-être horriblement stupide et discordant, mais la tactique, elle, ne l'était pas. Avant tout venaient les chasseurs TIE. Ils allaient noyer les positions ennemies sous un déluge de lasers jusqu'à leur en faire perdre la tête. Extrêmement bref et brutal, ce serait la foudre.

Puis, quand les ennemis seraient encore désorientés par ce barrage de feu et de destruction, ils verraient une nuée de chars foncer sur eux en un roulement d'enfer et d'annihilation.

Grondement violent et destructeur, ce serait le tonnerre.

Enfin, une flopée de soldats viendrait terminer le travail, les débusquant et les tuant un à un, jusqu'à ce qu'il n'en reste plus. Meurtre de masse et massacre sur une large zone, ce serait l'averse.

Foudre, tonnerre, averse.

Les trois composants d'un orage.

Les trois éléments de l'oraguerre.

Pour l'instant, la tactique n'avait été testée que sur le filmplast. Aujourd'hui, bien plus qu'une bataille, c'était une stratégie de combat que je testais. Par définition, l'ennemi aurait toutes les peines du monde à se défendre contre les éclairs et le tonnerre. Par contre, comme tout animal mis dos au mur, il pourrait mordre féroce pour chercher à s'échapper. L'infanterie risquait de payer un lourd tribut dans la troisième phase de l'orage. Voilà pourquoi, par prudence, ce serait la Phalange qui, lors de ce test grandeur nature, tiendrait le rôle de la pluie. Au pire, même si les miliciens étaient décimés, on devait pouvoir gagner avec un orage sec, c'est à dire, juste avec les TIE et les chars.

Dans un hurlement strident qui rappelait le cri d'un animal sauvage, les chasseurs TIE se lancèrent à l'attaque. Les premiers tirs de lasers émeraude frappèrent la frondaison, y boutant le feu. Des tirs de réplique rouge sang y répondirent, sans doute des batteries antiaériennes placées là pour protéger le maquis. Mais la DCA des résistants était conçue pour abattre des bombardiers qui volaient lentement, pas des chasseurs qui attaquaient en piqué. Aucun tir antiaérien ne toucha les TIE, même quand ces derniers frôlèrent la cime des arbres. Le feu gagna en intensité, commençant à dévorer les bois du mont Moecuht.

À côté de moi, je sentais les phalangistes trembler d'excitation, mourant d'envie de se jeter dans la bataille. Ils devraient encore attendre un peu.

A contrario, mes soldats, sanglés dans les chars TX-130T, étaient calmes et presque détendus. Ils savaient qu'eux n'auraient que de peu de chance de mourir dans les minutes qui allaient suivre.

Les caméras étaient braquées sur la forêt et les speakers se lançaient déjà dans des discours enflammés, comme s'ils se trouvaient eux-mêmes au cœur de la bataille. L'escarmouche devrait donner une certaine audience à l'Holonet aujourd'hui.

Les flammes se firent plus puissantes, crachant vers le ciel une épaisse fumée noire.

Dans quelques minutes, les chasseurs n'auraient plus une assez bonne visibilité pour continuer leurs attaques en piqué. Par sécurité, je les fis sortir de la zone de vol tout en faisant signe aux chars de se lancer à l'assaut.

Une centaine de chars TX-130T se jetèrent simultanément en direction des bois, enfonçant la frondaison comme un coup de vibrolame dans de la chair humaine. Je m'adressai d'un petit air triomphal à Snaaned :

- Vous avez compris pourquoi j'ai préféré les TX aux TR-TT ? Les walkers auraient eu du mal à avancer sur un humus de cendres, de braises et de bois coupé. Les répulseurs des chars leur épargnent tous ces problèmes.

Le milicien hochait simplement la tête, trop concentré sur la bataille à venir pour vraiment comprendre mes paroles. Nous perdîmes les chars de vue au fur et à mesure qu'ils enfonçaient les sapins. Des bruits discordants de tirs lasers, d'explosions et de cris parvenaient sporadiquement jusqu'à nous.

C'était la rapidité, la clé de l'oraguerre. Il fallait noyer l'ennemi sous le feu et le duracier. Les chars allaient enfoncer les lignes ennemies et les briser, isolant les maquisards en petits groupes démoralisés. Une proie de choix pour les phalangistes.

J'attendis encore dix minutes que les chars brisent au maximum la formation et la foi des résistants.

Puis, je fis un petit signe à Snaaned, qui rugissant de plaisir, entraîna ses huit cents miliciens dans la bataille. Les phalangistes n'avaient pas encore posé leurs bottes dans l'orée des bois que déjà, quelques maquisards hagards en sortirent, les vêtements calcinés et le regard fou, le plus souvent blessés et apeurés, cherchant juste un refuge au fracas du tonnerre qu'étaient les TX.

La Phalange ne leur laissa même pas le choix de se rendre : ils braquèrent leurs fusils E-11 et tirèrent sans sommation. Les premiers maquisards s'écroulèrent, d'autres cherchèrent à répliquer ou à s'enfuir. Mais que pouvaient faire de petits groupes d'une demi-douzaine contre huit cents assassins ? Le sang allait couler, et tout ça sous les yeux de milliards d'holospectateurs en galaxiovision.

C'était beau, la technologie.

Avec un soupir lassé, je détournai le regard de la forêt dévorée par les flammes, les lasers et la mort.

Je n'avais plus d'ordre à donner pour l'instant. Autant consulter les premiers rapports en attendant que tout ça se termine enfin.

Je passai les deux heures de la bataille à faire du travail de paperasse et à répondre aux questions des journalistes.

- Monsieur le Délégué, diriez-vous que c'est une grande victoire pour Fyr aujourd'hui ? me demanda un speaker en me tendant le micro.
- Je pense que c'est avant tout une victoire pour tous les citoyens de l'Empire, répondis-je en affichant un sourire de façade. Le nettoyage du plateau du mont Moecuht a eu lieu dans une action d'envergure contre les terroristes de Fyr. De nombreux prisonniers sont faits en ce moment même. Parmi eux se trouvent de nombreux criminels, responsables de meurtres, de vols, ou d'attentats... Ils seront gardés par des membres de la Phalange qui luttent au coude à coude avec les soldats impériaux contre la Rébellion.

Encore une fois, il y avait une façon de présenter les choses. Les spectateurs n'avaient pas à savoir que les phalangistes ne faisaient pas de prisonniers, que les criminels se trouvaient plutôt dans notre camp que chez les maquisards et que le combat avait été aussi équitable qu'un destroyer stellaire ouvrant le feu sur un gizka englué par l'action d'une grenade glop.

Je poursuivis ma petite litanie de propagande.

- J'aimerais en profiter pour saluer le courage et l'abnégation de ces hommes, qui chaque jour, risquent leur vie pour garantir celles de milliards d'êtres sensibles qu'ils ne connaissent pas. Merci à eux, et ne les oubliez pas.

Je devais être magnifique sur les écrans Holonet de la galaxie entière, dans mon uniforme noir griffé d'argent, posant au sommet d'un plateau devant une forêt détruite par le feu.

Les journalistes et les cameramen me remercièrent et continuèrent leur reportage alors que je m'éloignais d'eux, et que les premiers bombardements d'eau avaient lieu sous mes yeux, cherchant à éteindre les foyers d'incendie.

Un phalangiste vint à moi, fit le salut impérial et m'expliqua que Snaaned et son unité avaient définitivement remporté la victoire, en capturant le quartier général ennemi. J'exprimai mon souhait de me rendre sur place sans attendre. Les miliciens me guidèrent sous la

frondaison calcinée et plus d'une fois ma botte s'enfonça dans d'épais tas de cendre. Une odeur atroce de brûlé et de chair carbonisée s'installa dans mes narines pour ne plus les quitter. Alors que nous avançons tant bien que mal, je voyais ici et là des groupes de phalangistes fusiller à tour de bras des maquisards qui avaient rendu les armes, parfois par simple jeu.

J'eus un choc en voyant une escadrille de jeunes résistants, qui devaient à peine avoir vingt ans, fusillés juste au-dessus d'une immense fosse commune dans laquelle la gravité entraîna les cadavres.

Je ne m'approchai pas. Je savais très bien que la scène devait se répéter dans toute la forêt en ce moment même. Cela me refit penser à Fejor et à l'assassinat des enfants Jedi. Je secouai alors violemment la tête pour chasser ce souvenir. Je ne devais pas penser à ça. Je n'avais pas eu le choix de toute façon, comme ici. Quelqu'un devait bien faire le sale travail. Et puis on m'avait confié une tâche alors je la remplissais, c'était aussi simple que ça.

Un quart d'heure de progression nauséuse plus tard, nous atteignîmes le QG des maquisards.

C'était un réseau de cabanons retranchés en bois épais, assez résistants pour arrêter un tir d'E-Web. Des copeaux de bois frais souillaient la mousse verte de la forêt. Quelques cadavres encore fumants étaient étendus ici et là. Snaaned, entouré de ses hommes, mettait à bas le drapeau de résistants, censé représenter une Fyr libre de notre présence, pour le remplacer par l'étendard impérial et celui de la Phalange. Les miliciens me saluèrent quand ils me virent arriver.

- C'est une victoire totale, mon Commandant, s'enchantait Snaaned. Plus de quatre cents tués chez les terroristes. Et le compteur n'a pas fini de grimper, gloussa-t-il avec un clin d'œil ravi.
- Vous avez découvert quelque chose d'intéressant ? demandai-je en désignant d'un coup de menton le cabanon principal.
- Qu'ils ont tenu jusqu'au bout, faut bien leur accorder ça à ces salauds, déclara le bras droit de Snaaned. Mais en même temps, à presque deux contre un, ils n'avaient aucune chance. Certains se sont rendus. Ils ont pas dû comprendre qu'on était pas là pour les épargner... On est pas des Jedi, nous.

Éclat de rire gras et général chez les phalangistes. Snaaned se reprit.

- Sérieusement, mon Commandant, on a peut-être mis la main sur quelque chose. Venez voir.

D'un geste de la main, il m'invita à pénétrer dans le plus grand des cabanons devant lequel flottait à présent les armes de l'Empire. Le quartier général des résistants était assez dépouillé : une table de plastacier sur laquelle était déployée une holocarte d'État-Major des environs, quelques armes posées contre le mur, une armoire remplie de soins au bacta... la rusticité des lieux tranchait nettement avec le confortable hôtel particulier dans lequel le COMPORN avait pris ses quartiers. Je suivis Snaaned jusqu'à une volée d'escaliers qui s'enfonçait dans une sorte de sous-sol nu, rempli à ras-bord de caisses et de containers. Une caisse avait été éventrée et vomissait littéralement des fusils blasters, des grenades ou encore des morceaux d'armures de combat.

- Il y a un véritable arsenal là-dedans, m'expliqua le phalangiste en embrassant d'un geste les réserves des résistants. Une chance qu'ils n'aient pas eu le temps de s'en servir contre nous. Sinon, on aurait compté bien plus d'une dizaine de pertes.
- Où est-ce qu'ils ont eu tout ça ? m'exclamai-je en découvrant une tourelle lourde en kit.
- Ils ont été livrés, voilà tout, me répondit une voix derrière moi.

Nous nous retournâmes d'un même mouvement pour découvrir un homme d'assez grande taille, aux cheveux mi- longs et roux, dans des vêtements à la coupe sobre.

- Mon nom est Kulas Brbaie, expliqua l'inconnu en sortant une carte d'identité afin de prouver ses dires. Je travaille pour l'Inquisitorus.

L'Inquisition, maintenant... Comme si nous n'avions déjà pas assez de problèmes dans nos relations avec l'armée régulière. Avions-nous vraiment besoin de nous récupérer les chiens religieux des Renseignements Impériaux ?

Brbaie progressa doucement jusqu'à nous, tenant à nous serrer la main, ce que je fis non sans déplaisir.

- Et livrés par qui ? demanda Snaaned. Et comment, puisque nous avons le contrôle du ciel ?

Brbaie eut un petit rire :

- Par l'Alliance Rebelle, quelle question. Ils sont plus malins que vous ne le pensez, milicien. Et puis, corrompre un soldat ou deux pour qu'il ferme les yeux sur certaines zones de vol, c'est à la portée du premier venu.
- Et pourrais-je au moins savoir la raison de votre présence, aussi agréable soit-elle, parmi nous, Inquisiteur ?
- Si ça ne vous gêne pas, grimaça le religieux avec un air ennuyé, je préférerais en parler dans votre bureau en ville. Les caves des maquisards ne sont pas le meilleur endroit pour parler de ça.
- Comme vous voudrez, répondis-je en le suivant à l'extérieur jusqu'à une navette lambda qui s'était posée dans une clairière calcinée.

Je laissais Snaaned et ses phalangistes régler les derniers détails de "nettoyage" tandis que l'appareil décollait et mettait le cap vers l'astroport de Fyr. C'est en prenant de la hauteur que je me rendis compte de l'ampleur des dégâts : même si le feu avait été globalement maîtrisé, de lourdes vapeurs grises et noires s'élevaient toujours vers le ciel bleu de Fyr. Le mont Moecuht serait défigurée pour des années, avant que la nature ne reprenne ses droits.

Impressionnant : par l'oraguerre, j'avais frappé les bois assez durement pour des dizaines de mois. Tout ceci en ne laissant que très peu d'hommes sur le carreau.

Brbaie ne desserra pas les dents de tout le trajet, même lorsqu'une fois descendus à l'astroport, nous prîmes l'airspeeder pour rejoindre le QG du Comité. Ce ne fut qu'une fois les portes de mon bureau refermées derrière lui qu'il daigna ouvrir la bouche.

- Je cherche cet homme, dit Brbaie en sortant un portrait holographique de sa poche d'un homme d'une quarantaine d'années, aux cheveux noirs, portant écharpe et chapeau mou. Je vous présente l'ex-sénateur Jlei Namoun, natif de Kuat. Ou Xam, si vous préférez son nom de code au sein de l'Alliance Rebelle.

Je me passai la main sur les yeux d'un geste las. Après les événements de ce matin, j'avais mieux à penser qu'à un obscur rebelle, traqué par l'Inquisiteur.

- Et vous pensez que ce Namoun est ici ?

- Je le traque depuis des mois, s'exclama le religieux en se mettant à faire les cent pas. À chaque fois, il me passe sous le nez. Je suis sûr qu'hier à la même heure, il était au mont Moecuht, en train de former les autres terroristes.
- Les former ? répétais-je en levant un sourcil.
- C'est le travail que lui ont confié Bel Iblis et les autres chefs rebelles : fédérer les mouvements de résistance partout dans la galaxie en une véritable armée. Vous avez vu l'équipement qu'il leur a apporté... Par chance, vous avez attaqué avant qu'ils ne sachent vraiment s'en servir.
- Peut-être que Namoun est mort dans l'assaut ? hésitai-je.
- J'en doute. C'est un salopard intelligent et résigné. Un politique. Pas le genre d'homme à mourir sur le champ de bataille.

Parce que le mont Moecuht avait été une bataille ? Personnellement, j'avais plus eu l'impression de visiter les abattoirs de nerfs de Coruscant...

En soupirant, j'ôtai ma casquette et desserrai le col de mon uniforme. Je posai mon couvre-chef à même le bureau et allai jusqu'à jeter ma veste noire sur le dossier de ma chaise avant de m'y affaler. Brbaie lui, resta immobile, dédaignant même le siège que je lui offris.

- Et en quoi puis-je vous aider, Inquisiteur ?
- J'ai besoin que vous mettiez les unités militaires de Fyr à ma disposition pour traquer et éliminer Xam.

Je croisai les mains devant moi et formulai la question qui me brûlait les lèvres :

- Et pourquoi est-ce que vous ne faites pas tout votre travail dès maintenant ? Vous n'allez pas me faire croire que l'Inquisition est sans moyen ?

Un sourire en coin passa sur le visage du religieux.

- Je ne suis pas plus enchanté de traiter avec le Comité que le COMPORN doit l'être de travailler avec l'Inquisitorus. Mais mes ordres sont de m'entretenir avec le gouverneur impérial local, autrement dit, vous.
- Je ne suis pas « gouverneur », persiflai-je. Je ne suis que le représentant du Comité pour la Préservation de l'Ordre Nouveau. Ce poste est occupé par des milliers de semblables à travers toute la galaxie.

- Jouez sur les mots si ça vous plaît, il n'empêche que vous représentez l'Empire ici. Pour moi, vous êtes gouverneur.
 - Très bien, soufflai-je en abandonnant la partie, peu désireux de me disputer avec un membre de l'Inquisition. Vous serez présenté aux troupes ce soir, lors de la réception qu'on donnera pour fêter la... enfin, l'écrasement du maquis.
 - Vous m'en voyez ravi, lâcha le religieux avec un petit sourire.
 - Maintenant, si ça ne vous ennuie pas, j'ai encore du travail. Alors si vous voulez bien sortir de mon bureau... Un de mes aides de camp vous trouvera bien une pièce où vous pourrez vous installer.
- Brbaie fit une petite courbette :
- Je vous remercie de votre accueil, monsieur le Délégué. À ce soir, donc.

Je ne répondis pas, alors qu'il sortait enfin de mon bureau. Resté seul, je lâchai un long soupir en observant la foule de messages électroniques qui s'empilaient sur mon datapad. Des dizaines de rapports sur l'équipement ennemi, des extraits d'interrogatoires faits avant qu'on n'exécute les maquisards sur place, des statistiques, ce genre de chose. J'avais de quoi m'occuper pour un bout de temps...

Un serveur, impeccable dans sa livrée blanche, passa près de nous en nous proposant du champagne. J'en pris une coupe, imité par mon État-Major. La salle de bal où se tenait la réception faisait salle comble et croulait sous les officiers de la CompForce, les dirigeants fyriens ou encore quelques rares phalangistes.

Tous fêtaient la victoire de ce matin, me félicitant pour ma brillante tactique. Je devais être le seul à vraiment me rendre compte que nous avions assassiné quatre cents personnes et détruit une forêt séculaire. Mais en tant que chef de l'armée d'occupation, je me devais de bien paraître et de multiplier sourires, poignées de main et mots de reconnaissance même si j'avais plus le goût de la bile dans la gorge que celui des petits fours.

Nous étions tous en costume ou en smoking. J'avais remis mes habits ocre, content de porter autre chose que mon uniforme noir de Commandant. J'échangeai quelques mots avec mes hommes quand le Premier Pair vint à nous en clopinant presque, tant il semblait mal à l'aise

dans son costume de soirée ridicule. Il fit le salut impérial et se lança dans un discours sans fin d'au moins dix minutes dans lequel il vanta les mérites de la coopération. Cherchant désespérément des yeux quelque chose qui pourrait me tirer de là, je vis Brbaie à quelques mètres de moi, en train de s'entretenir avec Snaaned. Je m'excusai auprès du Premier Pair et me précipitai presque sur les deux hommes. Je préférais encore parler avec des extrémistes qu'avec un être aussi lâche que le Premier Pair.

- Belle fête, mon Commandant, commenta le phalangiste en levant sa coupe de champagne. Comme je le dis toujours, faut se détendre après une bonne bagarre. Et on peut dire qu'on s'est bien mis sur la gueule ce matin, hein ?

Sa grossièreté me choquait, mais j'étais peut-être trop sensible. On ne remplissait pas une organisation paramilitaire avec des gens un tant soit peu intelligents et qui choisissaient un minimum leurs mots.

- Inquisiteur, dis-je à l'attention de Brbaie. Je vois que vous avez déjà fait la connaissance du lieutenant Snaaned. C'est à lui que je vous confie. Il saura vous aider pour la traque de Xam.

Autant refiler le travail à la Phalange. Ça devrait les occuper, et libérer mes hommes du poids que serait l'envoyé de l'Inquisitorus.

- Je n'en attendais pas moins de vous, répliqua Brbaie avec un sourire si fin qu'on aurait pu le croire sincère. Je verrai donc avec le lieutenant comment nous nous organiserons. Bien sûr, en tant que personne la plus haute gradée de Fyr, vous serez tenu au courant.

Je me bornai à un simple geste du menton. Il ne fallait pas trop en demander non plus. Que Brabaie et la Phalange mettent Fyr sans dessus-dessous pour retrouver Nemoun, ça ne me gênait pas.

L'important était de protéger mes hommes de toute retombée négative.

Au fur et à mesure que la soirée s'avançait, je sentais la fatigue envahir mon corps. Je dormais déjà très peu en temps normal, et mal. Je cauchemardais beaucoup. Généralement, j'essayais de tenir le coup par de petites siestes l'après-midi, mais là...

J'étouffais un bâillement avec difficulté. Non, je ne pouvais quand même pas être un des premiers à quitter la fête. J'étais plus ou moins l'hôte après tout. Du coin de l'œil, je vis le Premier Pair qui enfilait son

lourd manteau fourré, se préparant à rejoindre sa voiture. Autant le raccompagner, cela me ferait prendre le frais.

J'emboitai donc le pas du politicien, échangeant quelques banalités avec lui. L'air froid de la nuit fyrienne me fit le plus grand bien, comme une minuscule décharge électrique. J'arriverais peut-être à tenir cette nuit, à la réflexion. Je me tenais à côté du Premier Pair qui grimpait dans son speeder quand un soldat surgit de l'intérieur du bâtiment en m'apostrophant, m'expliquant qu'on avait besoin de moi à l'intérieur. En maugréant, je fis quelques pas vers le perron, ce qui me sauva la vie. En effet, au même moment, l'airspeeder du Premier Pair explosa soudainement à moins d'un mètre de moi.

Le souffle de l'explosion me projeta violemment en avant contre les marches de l'escalier. Surpris, j'eus à peine le temps de protéger mon visage. Mes oreilles bourdonnaient, mes avant-bras me faisaient un mal de chien et je crus m'être cassé quelque chose en tombant, ce qui en définitive était bien le cas. Mais surtout, le stress me provoqua une nouvelle crise respiratoire. Mes poumons eurent plus de mal que d'habitude à fonctionner et mon cerveau paniqua. Il eut l'impression que je n'avais plus d'air et que j'allais mourir. Toussant et crachotant, je le crus pendant un ou deux battements de cœur.

Je me repris plus ou moins quand on m'entoura et on m'examina à la va-vite avant de me porter à l'intérieur pour un examen plus approfondi. Mes oreilles me sifflaient et j'entendais mal. Des voix multiples, des ordres, donnés par... Par Brbaie. Lorsque je vis le religieux prendre l'ascendant sur mon État-Major, je voulus protester, mais je ne pus émettre qu'un sifflement court. On m'injecta un produit tranquillisant alors qu'on me portait vers ma chambre. Une demi-seconde avant que mes yeux ne se ferment, je vis distinctement Brbaie et Saaned ordonner une répression immédiate en prenant mille fyriens en otages. J'essayais de me débattre, mais formuler un contre-ordre fut au-dessus de mes forces, et, anesthésié par le produit, je m'endormis.

Cette nuit-là, après le massacre de Moecuht, un message clair fut bien relayé par mes services de propagande : un représentant de l'Empire était intouchable, en particulier quand c'était le Petit Avocat. Cette leçon coûterait mille âmes à la galaxie. En quelques heures, mille personnes

étaient assassinées, mille familles endeuillées parce que j'avais été légèrement blessé dans un attentat.

Attentat dont je n'étais même pas la cible.

Mais après tout, comme le répétait si souvent le GSA Education, un bon enseignement n'avait pas de prix... N'est-ce pas ?

Coinçant le bout de ma langue entre mes dents et plissant mécaniquement les yeux pour mieux me concentrer, faisant ainsi apparaître sur mon visage une grimace qui fit pouffer de rire ma fille, j'essayais désespérément de saisir au moins une penne du bout de ma fourchette.

Ce n'était guère évident de tenir une fourchette quand on avait la main entière prise dans un plâtre au bacta. Mes doigts dépassaient trop peu pour permettre une bonne prise sur l'ustensile et j'en eus une nouvelle fois la confirmation lorsque la fourchette m'échappa des doigts pour tomber lourdement dans l'assiette remplie de penne, se maculant de crème et de sauce au basilic. Incapable de se retenir plus longtemps, ma fille partit dans fou rire nerveux, si communicatif que je ne pus m'empêcher de me mettre à rire moi-même.

- Pourquoi tu ne te sers pas de ta main gauche, papa ? me demanda Eesla en posant son hamburger dans sa boîte en carton devant elle, en récupérant ma fourchette dans mes pâtes, essuyant le manche avec sa serviette en papier avant de me la placer d'autorité dans la main en question.
- Tu n'es pas un peu jeune pour faire la leçon à ton père ? la réprimandai-je d'un air exagérément sérieux.
- C'est toi qui m'a appris que les mauvaises habitudes, fallait s'en défaire tôt, me répondit-elle d'un ton pince-sans rire avant de reprendre son burger au nerf et de mordre dedans à pleines dents.
- D'accord, admis-je en ouvrant les bras et en levant les mains en signe de reddition. Vous avez gagné, mademoiselle Nexrhn. Votre vieux père infirme sera désormais obligé de se servir de son autre main pour manger.

Échange de sourires respectifs avant que ma fille ne continue de déguster son repas et moi, de me battre avec mon plat de penne. Et

quoiqu'en dise Eesla, j'avais quand même l'impression de mieux me débrouiller avec la main droite, fut-elle plâtrée, qu'avec la non-directrice, libre ou pas.

Un véritable sentiment de triomphe m'envahit lorsque je réussis à embrocher deux pâtes d'un même mouvement de fourchette. Le bonheur tenait parfois à des choses simples...

Comme il fallait s'y attendre, ma fille finit son repas bien avant moi. Elle se paya même le luxe de siroter son soda à la paille, un peu comme le lepi de la fable, qui finissait par perdre la course de pods face au neti à force de trop perdre son temps à l'attendre, pour se moquer de lui. Mais même là, elle me battit à plate couture.

J'avais la défaite en horreur, l'expérience me l'avait prouvé à maintes reprises au cours de ma vie. Je n'avais pas forcément besoin d'être le meilleur, mais surtout de ne pas échouer. Échouer, c'était... C'était retourner s'enterrer sur Chandrila, se geler les mains dans la boue et dans les cultures infertiles.

La réussite, au contraire, c'était s'enrouler dans une chaude couverture en sortant d'une tempête de neige, c'était un éclair orgasmique qui frappait directement au creux de ventre, si bon que c'en était parfois douloureux.

Le succès, c'était mon moteur depuis tout petit, ce qui me donnait la force de me tirer du lit le matin. Je n'avais peut-être pas la foi en Dieu, mais je l'avais dans la réussite.

Mais là, à voir ma fille me battre dans le jeu simplisme duquel finirait son plat le premier, je me sentis envahi par un sentiment nouveau. Un frisson le long de l'échine, doublé d'une certaine chaleur intérieur. C'était ça, la fierté ? Voir ma gamine de huit ans et demi prendre l'ascendant sur une chose aussi minuscule, aussi triviale et me dépasser ? Et si ce n'était pas ressentir de la colère ou du ressentiment, mais de l'orgueil ? Un petit quelque chose qui me chuchotait à l'oreille qu'elle me dépasserait forcément un jour et qu'elle serait meilleure que je le serais jamais ?

Je ne savais pas si c'était de la fierté. Mais c'était assurément l'émotion qui je ressentais à ce moment précis.

Eesla se mit à faire courir ses doigts sur la table en plastaciel d'un rythme musical comme à chaque fois qu'elle s'ennuyait. Elle pensait ainsi dissimuler son ennui d'une manière polie, sans le formuler.

Hélas pour elle, je connaissais très bien ce tic, pour l'avoir moi-même de temps en temps. Avec un petit sourire et un geste de la main vers l'aire de jeux qui se trouvait juste devant nous où une demi-douzaine de gosses courait dans tous les sens à l'intérieur de structures colorées, je lui fis comprendre qu'elle pouvait aller jouer en attendant que je termine mes pâtes. Ma fille gazouilla un remerciement avant de filer comme une flèche vers le petit square, de pousser le portillon et de s'engager presque aussitôt dans un jeu de ballon. La petite porte en bois battit un petit moment avant de s'immobiliser, me laissant tout loisir d'observer le néon intitulé "Parc à jeux réservé aux enfants. Interdit aux aliens".

Conséquence des lois sur les Zones de Protection, les non-humains étaient de plus en plus exclus de la vie civile. Ce n'était pas vrai sur toutes les planètes, bien des gouverneurs impériaux sur la Bordure Extérieure ou Médiane étaient du genre tolérant tant que ces aliens ne posaient pas de problème à l'Empire.

C'était déjà moins vrai dans la Bordure Intérieure, et encore pire dans le Noyau. Mais le chantre du spécisme était Coruscant. Il aurait semblé curieux aux yeux de la galaxie que la cité-monde n'applique pas à la lettre les textes de lois pro-humains. Tous les aliens n'étaient pas parqués dans les Zones de Protection, mais ils en sortaient peu. Avant tout parce que les stormtroopers postés à l'entrée des ghettos n'étaient pas du genre conciliants et parce que les non-humains avaient été ôtés de la vie publique. On leur interdisait des professions, de posséder certains biens, leurs entreprises étaient saisies et "redressées". En clair, on plaçait à la tête de ces usines et de ces magasins des administrateurs humains, validés par le Comité et l'Empire, dits provisoires, qui géraient l'entreprise avec plus ou moins de succès, l'important étant que l'essentiel du chiffre d'affaire finisse dans les caisses de la trésorerie impériale. De nombreux holocinémas, restaurants ou magasins fermaient leurs portes aux non-humains. Techniquement, c'était illégal, mais c'était en réalité bien vu d'apposer une mention "aliens interdits" à la vitrine ou à la porte d'entrée.

Il ne fallait pas se leurrer, les coruscantis étaient majoritairement en accord avec ces mesures. Ils se disaient qu'après tout, ils ne devraient pas s'en faire pour les aliens et plutôt supporter leur propre race, la race humaine. Coruscant apportait assez de paix et de sécurité dans les

niveaux supérieurs et médians pour qu'on ignore le sort réservé aux aliens quelques kilomètres plus bas.

À voir ma fille jouer avec les autres petits enfants, je me demandais comment réagiraient les autres parents, postés eux aussi non loin de l'aire de jeu, s'ils savaient que ma gamine n'était pas pleinement humaine mais métisse. Moitié humaine, moitié hapan. Sans nul doute que cela choquerait la bonne société que le numéro deux du Comité pour la Préservation de l'Ordre Nouveau ait eu une enfant avec une proche humaine.

Encore une fois, la position des proches humains dans la société de l'Ordre Nouveau était complexe.

En théorie, ils devaient bénéficier de la Haute Culture Humaine mais les faits étaient différents. Ni humains, ni aliens, ni choyés, ni persécutés, ils représentaient une sorte de pont entre les deux grandes catégories de la galaxie. Personne n'irait jusqu'à refuser l'entrée d'un bar à un balosar par exemple, mais si un de ces derniers était assez fou pour tenter l'expérience, il aurait droit à des messes basses, à des regards, à une attitude de rejet. De fait, les proches humains se tenaient plutôt à l'écart du reste de la population, préférant vivre entre eux. Ce qui ne les empêchait pas de mépriser profondément les races qu'ils considéraient comme inférieures, autrement dit, les moins humanoïdes qu'eux.

Le spécisme était décidément bien plus complexe qu'il ne paraissait l'être au premier regard.

Tandis que je réfléchissais, un droïde serveur, frappé d'un M majuscule jaune, emblème du restaurant dans lequel nous déjeunions, s'approcha de notre table et demanda s'il pouvait débarrasser le relief du repas de ma fille. Je fis un petit signe de la main au robot qui se saisit des boîtes en carton avant d'aller les jeter dans une poubelle proche. Qu'un droïde serveur s'occupe de vous dans un fast-food comme celui-ci était extrêmement rare. Si vous étiez un client ordinaire, bien sûr. Mais les gérants du restaurant avaient dû penser qu'ils seraient bien vus et peut-être récompensés s'ils traitaient le numéro deux du COMPORN et sa fille avec une profonde déférence. À vrai dire, cela se produisait si souvent désormais que j'y faisais à peine attention.

Après quelques minutes, je finis à mon tour mon plat de penne et laissais le droïde débarrasser. Me passant la main libre dans les cheveux,

je renversai la tête en arrière pour observer le décor dans lequel nous nous trouvions.

Moi et ma fille étions à l'extérieur d'un des innombrables centres commerciaux du monde capitale, un immense bâtiment s'étendant sur presque un klick, s'enroulant sur lui-même sur plusieurs mètres de hauteur. Les magasins aux alentours étaient chers, et la clientèle plutôt huppée. Après une matinée de shopping, ma fille m'avait presque supplié pour que nous mangions dans ce fast-food bien précis. Il était certain que le jouet offert à tout acheteur du menu enfant devait y être pour quelque chose... C'était un modèle réduit en plastique grossier d'un chasseur TIE, donc l'unique réelle particularité était la musique stridente qu'il jouait dès qu'on pressait son hublot. Aussitôt, une musique discordante, singeant les tubes des Emperor New's Clothes, le groupe de musique le plus en vue du moment, se mettait à vriller les oreilles de tous les adultes aux alentours.

Les enfants eux, ne semblaient pas spécialement gênés par cette cacophonie, étant juste heureux car leur nouveau jouet faisait de la musique.

J'entendis mon ami arriver avant de le voir. Impossible de manquer ce pas lourd, chancelant parfois, que certaines mauvaises langues, au sein du COMPORN, comparaient avec le pas d'un TB-TT. Une main puissante et forte, qui évoquait un peu celle d'un wookiee dont on aurait rasé les poils, s'abattit amicalement sur mon épaule. Je tendis ma main droite par réflexe à Dakcen avant de brusquement me souvenir qu'elle était plâtrée et lui présenta l'autre main.

Mon ami gloussa et me serra la main avant de s'asseoir en face de moi, à la place qu'occupait Eesla quelques minutes plus tôt. Je n'avais pas revu Dakcen en chair et en os depuis bien des mois et il me semblait qu'il grossissait davantage à chaque fois. Le tailleur du Comité devait sans cesse agrandir ses costumes. À se demander comment il pouvait rester paradoxalement aussi vif dans les matchs de wegspehre.

- Ta main va bien ? me demanda mon ami en guise d'introduction.
- Ça va, répondis-je simplement. Elle est juste cassée, ce n'est pas comme si je l'avais perdue, non plus.

Il eut un mouvement d'épaules, avec l'air de dire "mais quand même". Puis :

- T'en auras pour combien de temps ? Avec le plâtre, je veux dire ?

- Quelques semaines. Mais ce n'est pas grand-chose, au final. Le bacta fait bien son travail.

Dakcen hocha la tête d'un air entendu et apostrophant le droïde serveur, commanda une boisson. Après s'être entretenu quelques secondes avec le robot, il revint vers moi.

- J'ai un peu suivi cette affaire sur Fyr. Ça serait les résistants qui seraient impliqués, c'est ça ?
- C'est ce qui semblerait le plus probable. Mais ils s'en seraient pris à moi ou à Snaaned suite à la bataille. C'est là que ça coince.
- Qu'est-ce que tu racontes ? T'as été blessé, non ? s'exclama Dakcen en montrant ma main emplâtrée du doigt.
- C'était le Premier Pair qui était visé, précisai-je. Et j'ai été touché que parce que j'étais sorti le raccompagner.
- C'est peut-être comme l'assassinat dans le café dont tu m'as parlé. Quelque chose qui n'a rien à voir avec la politique.
- Peut-être. Mais je me demande quand même si nos amis de l'Inquisition n'y seraient pas pour quelque chose...
- Tu soupçonnes Brbaie ?
- Il serait parfait dans ce rôle : il débarque sur la planète dont j'avais la charge depuis des mois et où tout se passait bien, sauf ces derniers temps, et le soir même de son arrivée, on perd le chef officiel de Fyr. Mieux, pendant que je suis dans les vapes à cause des médicaments, il prend le contrôle de mes troupes et se déchaîne sur la population, soi-disant pour inciter les coupables à se rendre.
- Sauf que les exécutions d'otages, ça ne marche pas, commenta Dakcen.
- Ça ne fait que radicaliser le camp d'en face. Je sais que j'ai déconné en autorisant les premières fusillades, mais je ne serais jamais allé jusqu'à faire tuer mille personnes ! Mille personnes, quoi ! Pour ça ! m'exclamai-je en exhibant mon plâtre. Pour une main cassée. J'ose même pas imaginer ce qu'il aurait fait aux fyriens si j'avais été vraiment blessé. Ou carrément tué.
- Il applique la Doctrine Tarkin, dit mon ami alors que le droïde lui apportait son café et que lui-même tirait une cigarette de ses poches.

- Tu sais très bien ce que je pense de cette foutue doctrine, Dak. Si les militaires savaient faire de la politique, ça se saurait.
 - Pourtant, toi, t'es un civil versé dans le droit et un peu de politique et tu es commandant de la CompForce, fit remarquer Dakcen d'un air malicieux. Ce n'est pas un peu la même chose dans l'autre sens ?
 - Du tout ! affirmai-je d'une voix sans appel. Je sais réfléchir et surprendre, c'est pour ça que je suis un bon tacticien. Mais ça s'arrête là. Je ne suis pas un soldat. Mon domaine de compétence, c'est le droit, les discours et la propagande. Tarkin aurait mieux fait de rester le cul sur sa chaise d'aurodium à Eriadu plutôt que nous foutre dedans avec la guerre !
 - Ce n'est pas Tarkin qui a poussé les rebelles à se lever contre nous, fit remarquer Dakcen.
 - Et le massacre de Ghorman ? Où notre stratège de génie a-t-il fait atterrir son vaisseau ? Sur un rassemblement pacifique ! Tarkin, c'est exactement ce que les gens ne supportent pas : l'emploi de la force brutale sur ceux qui ne peuvent pas se défendre. Il n'y a pas que Tarkin, mais ce sont des gars comme lui qui ont provoqué ces soulèvements, par leurs foutues exactions. Des gens comme Brbaie par exemple !
 - D'après ce qui paraît, glissa Dakcen entre deux gorgées de café brûlant, Tarkin serait en train de mettre au point une nouvelle arme pour se débarrasser des rebelles. Une sorte de station de combat qui aurait la puissance nécessaire pour détruire une planète.
 - On appelle ça un Base Delta Zéro, fis-je remarquer d'un ton désabusé. Et ça existe déjà.
 - Non, là, je te parle pas d'utiliser des destroyers stellaires pour vitrifier une planète, je te parle de la détruire.
 - Entièrement ?
- Dakcen opina du chef.
- C'est impossible, rétorquai-je. Aucune arme au monde ne pourrait faire ça.
 - Tarkin bosse sur ce projet d'arme secrète depuis la Guerre des Clones. Là, elle serait enfin au point.

- D'accord, donc maintenant, il se contente plus d'écraser des manifestants non-violents, il va carrément détruire des planètes.
- Rien ne dit qu'il va l'utiliser pour de bon. Ça sera plus une arme de dissuasion que de...
- Une arme n'est jamais dissuasive, fis-je remarquer d'un ton amer. Parlons d'autre chose, penser à Tarkin ne va pas m'aider à digérer mes pâtes...

D'un coup de menton, Dakcen désigna ma fille toujours plongée dans son jeu de balle.

- Elle est plutôt douée, ta gamine, tu sais ? Elle m'a déjà mis quelques raclées au wegsphere.
- À toi ? demandai-je en étouffant un rire. À Dakcen Risus, le titan du Comité ?
- Je suis plus aussi bon qu'avant, gloussa-t-il. Je suis comme toi, je vieillis. Et je me laisse peut-être un peu aller, commenta-t-il avec un bref regard sur son énorme panse. Et à propos de wegsphere, Palpatine a donné son accord, on va en faire le sport officiel du régime.
- Donc, on oublie le gravball, l'hoverball et tout le reste ?
- Personne va t'interdire d'y jouer, précisa Dakcen. C'est juste que maintenant, c'est le wegsphere qui sera sur le devant de la scène. Y a peut-être moyen de gagner pas mal d'argent. Et de songer à la retraite.
- Tu veux quitter le Comité ? demandai-je, surpris.
- Je sais pas encore, me répondit-il en haussant les épaules. J'y suis depuis plus longtemps que toi et je commence à me lasser de mon travail à la Coalition pour l'Amélioration.
- Je pourrais peut-être te trouver une place quelque part, suggérais-je.
- C'est gentil, me remercia-t-il, mais je pense de plus en plus à me retirer. Ça va bien faire vingt ans que je suis dans le COMPORN. Je veux passer à autre chose.
- Je te vois assez mal faire pousser des légumes hydroponiques et les vendre au bazar de Coruscant, fis-je remarquer avec un petit sourire.

- Tu m'as compris, précisa-t-il en me renvoyant mon sourire. Et puis Quorba ne serait pas non plus contre déménager sur un coin plus tranquille que Triple Zéro. Dans les colonies, peut-être.
- Dans un cas comme dans un autre, lui assurai-je avec franchise, si t'as besoin de quoi que ce soit, n'hésite pas à venir vers moi.

Alors qu'il hochait la tête en signe d'assentiment, Eesla revint vers nous, une plaque de sueur collée au front, à bout de souffle, mais bardée d'un grand sourire. Elle se précipita pour faire la bise à mon ami lorsqu'elle le vit.

- Bonjour oncle Dakcen ! pépia ma fille.
- Salut, toi ! répondit l'intéressé en ébouriffant paternellement les cheveux presque blancs d'Eesla. Alors, t'as gagné ?
- Ben oui ! répondit cette dernière avec une certaine dose d'orgueil. J'ai bien retenu ce que tu m'as appris, tout de même ! Et puis je suis comme papa, je ne peux pas perdre si je le veux vraiment !

Nous partageâmes tous les trois un bref éclat de rire. Sur ce point-là, Eesla était indubitablement la chair de ma chair, il n'y avait aucun doute à avoir. Dakcen finit sa tasse de café, régla l'addition et nous quittâmes le fast-food. Nous marchions dans une galerie marchande proche quand la retransmission holonet fut interrompue par un flash spécial. Le visage impassible et professionnel d'un présentateur humain fit son apparition alors qu'un bandeau défilait juste sous lui, transmettant les premières bribes d'informations. Moins d'une seconde après avoir lu les messages en question moi et Dakcen lâchions d'une même voix :

- Merde...

Des forces rebelles et impériales s'étaient affrontées sur Fresia, se soldant par la défaite de l'Empire. La situation n'aurait pas été si grave si les rebelles ne s'étaient pas emparés des tout derniers appareils de combat destinés à la Marine, les prototypes du T-65 X-Wing, d'Incom Corporation. En d'autres termes, déjà que nous étions englués dans la situation pour le moins délicate qu'était la guerre civile, voilà que le camp ennemi venait de mettre la main sur des chasseurs plus performants que les nôtres.

Il ne restait plus qu'à espérer que l'arme secrète de Tarkin se montre à la hauteur, ou bien la guerre ne s'achèverait pas de sitôt...

Chapitre 4

« Sans élections générales, sans liberté illimitée de la presse et de réunion, sans lutte libre entre les opinions, la vie se meurt dans toutes les institutions publiques, elle devient une vie apparente, où la bureaucratie reste le seul élément actif. C'est une loi à laquelle nul ne peut se soustraire. La vie publique entre peu à peu en sommeil. Quelques douzaines de chefs d'une énergie inlassable et d'un idéalisme sans borne dirigent le gouvernement et, parmi eux, ceux qui gouvernent en réalité, ce sont une douzaine de têtes éminentes, tandis qu'une élite de la classe ouvrière est convoquée de temps à autre à des réunions, pour applaudir aux discours des chefs, voter à l'unanimité les résolutions qu'on lui présente, au fond par conséquent un gouvernement de coterie. Ces conditions causent inévitablement une brutalisation de la vie publique : attentats, exécution d'otages, etc... »

R.Luxemburg

Je levai les yeux vers l'assemblée et scrutai les multiples visages de celle-ci : les anxieux qui rongeaient férocement leurs ongles de manière incontrôlée, allant jusqu'à attaquer la chair de leurs doigts et en faire perler le sang ; Les nerveux, qui transpiraient abondamment, inondant leurs vêtements hors de prix d'une sueur citronnée. Par chance, les fenêtres étaient grandes ouvertes, ce qui nous protégeait au moins de l'odeur.

Les craintifs qui tendaient leurs muscles à l'extrême, rentrant la tête dans les épaules comme s'ils étaient une sorte de tortue qui cherchait à regagner la sécurité de sa carapace. Ceux qui tentaient de faire front, en conservant un visage calme malgré la veine qui battait clairement à leur tempe et leurs dents si serrées que je m'étonnais de ne pas voir des fragments d'ivoire projetés sur le grand bureau en bois de greel. Quoiqu'à la réflexion, du blanc aurait bien rendu sur l'écarlate sombre de la table de réunion.

Enfin, il y avait les nuancés. Ceux qui parmi ces différentes réactions passaient par l'une ou l'autre ou bien choisissaient une voie intermédiaire, se créant leur propre sentiment.

Des dizaines de réactions pour une seule et même cause. Amusant à quel point un même évènement pouvait être ressenti de façon variée selon les individus. Mes camarades d'université qui avaient étudié la psychologie se seraient régalez au sein de cette réunion exceptionnelle des très hauts-cadres du Comité.

Je laissai encore passer quelques secondes, pour que tout le monde comprenne bien ce que je venais d'annoncer. Que non, ce n'était définitivement pas une plaisanterie de mauvais goût de ma part et que oui, les rumeurs qui circulaient un peu partout dans la galaxie depuis quelques heures étaient vraies.

Tous les services secrets impériaux, de notre BSI aux Renseignements Impériaux en passant par nos informateurs, le confirmaient. L'Étoile Noire, le summum de la technologie de guerre du régime, n'était plus. Les rebelles avaient remporté la bataille de Yavin IV. Et nous laissions l'essentiel de l'État-Major impérial en poussière d'étoile autour de la géante rouge.

Je vis nettement des boules se former dans les estomacs, les gorges se dessécher comme si on avait fait avaler du sable de force aux responsables du COMPORN. Lentement, quelques langues se dénouèrent, répétant des mots comme "impossible" ou "ce doit être une erreur". Je secouai la tête en signe de négation.

- Il n'y a pas d'erreur, expliquai-je d'une voix calme et posée, corrigeant au passage un mauvais pli sur ma manche de veston. L'Étoile Noire est bel et bien détruite.
- Sait-on s'il y a des survivants ? demanda un des hommes attablés.
- Probablement peu, pour ne pas dire aucun. Vous savez que Tarkin n'était pas du genre à envisager la retraite quand les choses se passaient mal. Nous devons donc envisager que l'Empire a perdu là plus d'un million deux cent cinquante mille hommes. Et je ne parle pas des quelques trente mille vaisseaux et véhicules, sans parler des kilotonnes de fret. Ça va faire un gros trou dans la comptabilité de Sa Majesté, ironisai-je.
- Comment pouvez-vous plaisanter à ce sujet ! s'emporta un des responsables.

Je le fusillai du regard, ce qui le força à se rasseoir en silence et à grommeler quelques excuses. Je n'étais peut-être pas le numéro deux de

l'organisation officiellement, mais il était clair que je l'étais dans les faits. Et je ne tolérais pas l'insubordination dans mes rangs. Quand le délégué se calma, je repris la parole.

- Parce qu'au cas où vous ne l'auriez pas remarqué, c'est l'Armée qui paye l'addition dans cette histoire. L'Étoile Noire a été développée sous sa responsabilité, et ce sont avant tout des militaires de l'armée régulière qui se trouvaient à bord. Le Comité se sort plutôt bien de ce désastre, non ?
- On a quand même perdu Yularen, fit remarquer un membre du département Justice.
- C'est vrai, admis-je, lui comme d'autres officiers du Bureau de Sécurité Impérial étaient à bord. Mais j'estime qu'une dizaine de morts qui nous manqueront au sein de plus d'un million amputés à l'armée, ce n'est pas Manaan à boire.

M'appuyant sur la table avec les mains à plat, je me levai et commençai lentement à déambuler dans la salle de réunion, tout en exposant mes idées.

- La confiance de l'Empereur envers l'armée sera un peu plus écornée. Ajoutez à cela le souvenir de la tentative du putsch de Trachta et de ses complices l'an dernier, et je vous assure que Sa Majesté sera bien mieux disposée à notre égard qu'elle ne l'a été depuis bien longtemps.

Je marquai une pause devant une carafe d'eau claire et me servit un verre.

- Non, le seul problème que moi, je vois dans la défaite de Yavin, c'est comment expliquer ça au citoyen impérial de base. On a déjà eu du mal à lui faire avaler la destruction d'Aldérande...

Je bus un peu d'eau, songeant à la planète pacifique détruite quelques jours plus tôt par la superarme de Tarkin. Un véritable gâchis. Cela annonçait clairement à l'univers tout entier que nous étions résolus à tuer deux milliards de civils désarmés en vaporisant leur planète par simple bravade.

Officiellement, des rebelles avaient piraté le système de tir de l'Étoile Noire avant d'ouvrir le feu sur Aldérande, dans un acte de terrorisme à grande échelle, mais bien peu de personnes au travers de la galaxie

avaient cru à ce mensonge, malgré les efforts démesurés de la propagande. Ou de ma propagande, très techniquement.

- ... Alors la destruction de l'engin de guerre qui l'a réduite en poussière, ça sera encore plus dur. La Force a vraiment intérêt à être avec nous, si vous voyez ce que je veux dire...

Les mâchoires se décrispèrent un peu et l'on entendit quelques rires forcés. La grande purge anti-Jedi s'était peut-être officiellement terminée l'année dernière, mais dans l'inconscient collectif, l'Ordre restait le grand ennemi de l'Empire.

- On pourrait invoquer un problème technique ? hésita un des cadres de l'assemblée, un chef SA.
- Je ne suis pas convaincu que dire aux masses que l'Étoile Noire, la station de combat la plus avancée à ce jour, a sauté à cause d'une surchauffe ou d'un boulon mal fixé. D'autres idées ?

On envisagea le fait de présenter la chose de but en blanc, de simplement expliquer que la superarme avait été détruite au combat.

- Le problème, soufflai-je en me déplaçant jusqu'à une grande fenêtre à croisillons qui donnait sur le parc en contrebas, c'est qu'à Yavin, les rebelles n'avaient rien. Pas de croiseurs de combat, pas de cuirassés... Juste une flottille de chasseurs. Ça ne semblera pas logique au citoyen impérial ordinaire qu'un fixaran se fasse manger par un banc de faas.
- Et pourquoi ne pas ressortir l'histoire des hackers ? proposa un des membres du Comité.
- Deux piratages avec des effets aussi violents en quelques jours... notre réseau de sécurité va passer pour celui d'amateurs, fis-je remarquer en ouvrant la fenêtre et en m'appuyant contre la balustrade.

Je jetai un œil à l'extérieur, fixant mon attention pendant quelques secondes sur un couple d'écureuils, un gris et un roux, qui se disputaient ce qui semblait être une noisette.

Ils se battirent férocement et lorsque l'animal à la fourrure de fer l'emporta sur celui au pelage de feu, je ne pus m'empêcher de songer au fait que le rongeur roux s'était admirablement bien battu et que même s'il avait au final perdu, il ressortait presque grandi de cette défaite. Pour un peu, on oubliait sa débâcle.

- Alors retournons cette catastrophe en victoire morale, m'exclamai-je en me retournant lentement vers l'assemblée. Nous n'avons qu'à prétendre que les techniciens de l'Étoile Noire, découvrant, horrifiés, que les immondes terroristes rebelles avaient réussi à infecter la station pour qu'elle quitte la zone de Yavin et ouvre le feu sur une planète innocente, ont in extremis retourné le superlaser contre l'Étoile Noire elle-même.
- Donc, pour la masse, la défaite de Yavin IV...
- Ne sera au final, dis-je en complétant sa phrase, qu'un sacrifice ô combien héroïque de nos vaillants soldats qui ont préféré tous mourir que de s'attaquer à des civils innocents, et cætera, et cætera, expliquai-je en effectuant un geste circulaire de la main afin de préciser ma pensée.
- Vous pensez que le peuple va avaler ça ? demanda un des cadres en se grattant l'arête du nez.
- On lui a bien fait croire que c'étaient les rebelles qui avaient tiré en premier sur Rattada. Ce n'est pas très différent. Que ça sorte de l'Holonet et ils jureront devant les étoiles elles-mêmes qu'ils ont vu en direct le jeune technicien rediriger le tir contre la station.

Les visages se détendirent quelque peu. C'était loin d'être la joie, mais au moins, j'étais à peu près sûr qu'aucun cadre n'allait se jeter du skyhook quand ils quitteraient le château. Une pluie de hauts responsables du COMPORN n'aurait pas plu aux coruscantis. Je frappai dans mes mains pour mettre fin à la réunion :

- Bien, je pense que vous avez compris le message global à faire passer à vos subalternes. Le communiqué officiel vous sera donné dans quelques heures. D'ici là comme d'habitude, pas un mot à qui que ce soit de l'armée. Vive Palpatine ! conclus-je en effectuant le salut impérial.

Les cadres levèrent le bras à leur tour et quittèrent les uns après les autres la grande salle de réunion, me laissant seul dans la pièce de marbre blanc. Un de mes secrétaires attendit que le directeur de Commerce franchisse la porte pour entrer à son tour et m'informer que d'une, le Grand Amiral Ishin Il-Raz était en ligne et souhaitait me parler sans

attendre et que deux, mon neveu Pakn venait d'arriver sur le skyhook comme prévu.

J'ordonnais qu'on fasse patienter Pakn dans le parc, où je le retrouverais après mon entretien avec Il-Raz. J'attendis que le jeune homme referme soigneusement la porte derrière lui avant d'activer le système d'holocom de la pièce. Aussitôt, les lumières se tamisèrent et une image tridimensionnelle du Directeur Il-Raz se matérialisa entre deux drapeaux impériaux et juste en-dessous d'un portrait de Palpatine. J'effectuais le salut impérial avec application, sachant à quel point il était précieux aux yeux de mon supérieur direct. Il-Raz avait les traits fatigués et il semblait avoir brusquement gagné dix ou quinze ans.

À moins que ça ne soit un effet de l'holocom, je voyais clairement que ses cheveux commençaient à virer au gris et que des rides jusque-là peu prononcées s'accroissaient violemment. Peut-être que le récent massacre de Myomar, dont il avait été l'instigateur, lui pesait finalement sur la conscience.

- Alsh, lança Il-Raz en guise de préambule, dites-moi qu'on va s'en sortir, dites-moi qu'on va trouver une solution pour nous sortir de ce merdier.
- À moins de trouver une unité astromécano très compétente ça risque d'être difficile de repartir comme avant, Ishin.

Le Grand Amiral ne releva pas mon trait d'humour, trop paniqué pour comprendre le sens exact des mots que je venais de prononcer.

- L'Empereur vient de convoquer tous les Grands Amiraux au palais, poursuivit Il-Raz. Vador était à bord de l'Etoile Noire. Avec un peu de chance, la place de Commandant Suprême des Armées est donc vacante.

Avec surprise, je décelai une note d'espoir dans les mots du militaire. Que croyait-il ? Que parce que Vador était mort avec Tarkin et le reste de l'État-Major - ce qui, techniquement, n'avait pas encore été confirmé par ailleurs - Palpatine allait laisser la place de chef suprême des forces armées à l'un d'entre eux ?

À Il-Raz lui-même, peut-être ? Il fallait ouvrir les yeux : le Grand Amiral n'était pas un bon militaire. Un fanatique loyaliste à Palpatine oui, qui se tirerait une charge de particules laser en pleine tête si cela pouvait être utile à l'Empereur. Mais c'était un très mauvais commandant, sans doute

le plus incapable des douze Grands Amiraux. Son autorité n'avait vraiment de corps que sur le COMPORN, et encore, sur les Subs-Adultes, alors que les cadres supérieurs préféraient me suivre moi.

- Il y a tout de même une bonne nouvelle dans tout ce fiasco, Ishin : Sa Majesté a finalement dissout le Sénat. En d'autres termes, le département Justice n'aura plus à défendre nos projets de lois devant l'assemblée, puisque nous sommes le pouvoir législatif désormais.

Il-Raz me regarda sans réellement comprendre la situation. Le Comité pour la Préservation de l'Ordre Nouveau venait purement et simplement d'acquérir un pouvoir encore plus grand. Nous tenions déjà le pouvoir judiciaire, le législatif venait de tomber entre nos mains. Sur les trois autorités qui régissaient l'Empire, nous en possédions deux. Sans oublier un pouvoir exécutif presque indépendant. Sans le Sénat, le COMPORN se renforçait irrémédiablement.

- Sans doute, sans doute, bredouilla mon supérieur. Mais est-ce que vous pensez que Sa Majesté va accorder le poste de Commandant Suprême à un des Grands Amiraux ?

Je dus me faire violence pour ne pas m'écraser la paume de la main sur le visage. La dévotion fanatique d'Il-Raz envers Palpatine faisait peut-être de lui la dernière personne qui penserait à le trahir, mais à mes yeux, elle le rendait pathétique avant tout.

- Je vous avoue que je n'ai pas vraiment le cœur à penser aux promotions, Ishin, formulai-je avec application. Il va falloir réformer le Comité plus en profondeur pour lui permettre de remplir sa nouvelle tâche d'assemblée législative.

Les yeux de l'amiral papillonnèrent comme s'il venait enfin de comprendre de quoi nous parlions depuis cinq minutes.

- Mais je croyais que Sa Majesté avait donné les pleins pouvoirs aux gouverneurs régionaux et aux Moffs ?
- Ils feront ce que l'Empereur et Justice ordonneront, Ishin. Je n'ai jamais vu un Moff remettre en question une décision de Sa Majesté, et si elle a décidé de dissoudre le Sénat Impérial pour nous confier les rênes législatives du régime, elle doit avoir une bonne raison de le faire, n'est-ce pas ?

Autant passer sous silence que Palpatine s'était en fait retrouvé le bec dans l'eau après la dissolution du Sénat, puisque l'Étoile Noire ayant été détruite, la doctrine Tarkin ne tiendrait jamais la galaxie en laisse. Il avait donc toujours besoin d'un corps législatif, et c'était le COMPORN qui avait hérité de la charge. Coup dur pour l'Armée et pour l'Empereur, bénédiction pour nous.

- Je vais devoir vous laisser, Ishin. J'ai beaucoup de travail. Bonne chance pour le poste. Vive Palpatine ! conclus-je en coupant la communication.

Les lumières se rallumèrent tandis que je quittais la salle de réunion. Un sourire satisfait ne quitta pas mes lèvres alors que je descendais le grand escalier de pierre gris qui conduisait directement au parc. Il faisait un soleil magnifique. Je foulais l'herbe verte et tendre non sans un certain plaisir. Après quelques pas, je me retournai pour observer le château couleur de pierre, bâti en triangle, reliant deux tours et un donjon entre eux.

Le manoir, comme le skyhook sur lequel il avait été bâti, était la propriété du COMPORN, et c'était le lieu de réunion des très hauts cadres du Comité, en dehors du siège de l'organisation, à une dizaine de kilomètres plus bas à la verticale, sur Coruscant même. Je n'aimais pas vraiment le style archaïque du château, mais le parc qui l'entourait était magnifique. On se murmurait d'ailleurs que le seul autre skyhook plus luxueux de la planète capitale était celui de Palpatine lui-même.

Je retrouvai mon neveu près d'un petit cours d'eau dans lequel nageaient des poissons à l'air féroce. Dès qu'il me vit, Pakn sursauta, se raidit, tendit le bras et me salua d'un tonitruant "vive Palpatine !".

Je lui rendis le salut impérial, plus pour la forme que pour autre chose et lui fis signe de se mettre au repos. Je n'étais pas un forcené du protocole, de toute façon.

Pakn tenta de se donner un air plus détendu sans toutefois vraiment y parvenir. Il voyait toujours en moi le numéro deux du COMPORN, et il était extrêmement rare qu'il m'appelle autrement que par mon grade ou ma fonction.

Je décidai de suivre le cours d'eau en marchant jusqu'à la petite mare qui se trouvait au bout. Pakn m'emboîta le pas avec une rigueur toute militaire. Trouvant un carré d'herbe qui me plut, je m'y installais, me

moquant bien des taches qui pourraient salir mon costume. Pakn resta debout, droit comme un I. Je me retins de soupirer. Mon neveu était d'une telle droiture, par les canyons de cristal de Chandrila !

Je l'observai plus attentivement. Il allait sur ses dix-huit ans et était l'archétype du Sub Adulte : un jeune impérial, au corps sculpté par l'exercice physique et l'esprit tout dévoué à la cause, d'un spécisme borné à vous en retourner l'estomac et le désir de servir la race humaine en obéissant aux ordres sans discuter.

- J'ai vu que tu as réussi à finir major de ta promotion SA, dis-je avec un petit sourire flatteur. C'est très bien.
- Je me suis efforcé de servir au mieux le Comité avec mes capacités, monsieur le Délégué.
- Combien de fois devrais-je te le dire ? soupirai-je avec un petit air las. Tu peux m'appeler "oncle" ou "tonton" si tu veux. Ou même Alsh, pourquoi pas ?
- Mais je ne le veux pas, sauf votre respect, monsieur le Délégué, me corrigea Pakn. Car les liens du sang sont naturellement effacés dans cette Grande Famille qu'est l'Empire.

Et voilà qu'il se mettait à réciter ma propagande. Ca me faisait mal au cœur de penser que c'était à ça que Palpatine voulait que ressemble l'impérial lambda. Un automate, qui ne pensait plus par lui-même.

- C'est l'anniversaire d'Eesla la semaine prochaine, fis-je remarquer à mon neveu pour tenter de détourner la conversation. Et elle aimerait beaucoup que son cousin soit là pour l'aider à couper le gâteau.
- Je risque de ne pas pouvoir être là, monsieur, affirma le SA d'un petit signe de tête. J'anime un cours à l'école élémentaire Palpatine sur le péril alien. Ce sont des valeurs de bases et il est nécessaire que les enfants mesurent pleinement dès leur plus jeune âge, le danger du fléau non-humain.

Bon. À la réflexion, Pakn aurait peut-être plombé l'ambiance de la fête d'anniversaire.

- Tu as songé dans quelle branche du Comité tu voulais aller travailler ?

- La CompForce, me répondit-il de but en blanc. C'est dans le combat et la lutte qu'un humain digne de sa race et de son sang s'accomplit.

J'aurais dû la noter pour mon prochain discours de propagande, celle-là.

- J'en parlerais au colonel Kraik, dis-je à mon neveu. Je suis sûr que nous pourrons te trouver une affectation qui...
- Si je pouvais être envoyé au combat dès maintenant, j'en serais reconnaissant, me dit Pakn, des étoiles dans les yeux.
- Dès maintenant ? m'étonnai-je. Tu n'as même pas encore passé les tests d'admission ! Et je te rappelle que presque neuf recrues sur dix échouent à l'entraînement...
- Ça ne compte pas, affirma Pakn avec ferveur. J'ai déjà la Grappe de Palpatine, affirma l'adolescent en pointant la petite médaille obtenue pour sa distinction au sein des SA. Je veux la Médaille de la Valeur.

Rien de moins que la décoration la plus prestigieuse du régime après la Médaille de l'Honneur Impérial. Au moins, on ne pouvait pas dire qu'il n'avait pas d'ambition.

- Doucement, tentai-je de le tempérer. Tu es encore jeune, t'as le temps de...
- La guerre n'attend pas, elle ! me coupa Pakn dans un brusque accès de colère. Au moment où nous parlons, les rebelles continuent à prendre les armes contre nous et menacent la paix et la sécurité de trilliards de citoyens impériaux. Je ne vais pas abandonner ma race au moment où elle a le plus besoin de moi !

Je ne savais pas si Pakn ferait un bon soldat, mais en tout cas, il avait déjà cet esprit jusqu'au-boutiste cher à la CompForce. Le genre d'homme qui continuerait à se battre jusqu'à la mort, et même au-delà, s'il le pouvait.

Je plongeai quelques instants ma main droite dans l'eau fraîche. Le bacta avait merveilleusement bien fait son travail. On ne voyait plus aucune trace de la fracture. Comme si rien ne s'était passé sur Fyr. Comme si dix mille personnes n'avaient pas été tuées pour rien.

Un petit banc de poissons passa près de mes phalanges, les effleurant et tournant autour. Pour autant, je n'étais pas effrayé. Malgré les dents

acérées qui me frôlaient les doigts, je savais qu'ils ne me mordraient pas. Pour la simple et bonne raison que je nourrissais régulièrement ces animaux, qu'ils savaient jusqu'au tréfonds de leur instinct que me faire du mal leur serait préjudiciable. Au fond, la main dans l'eau glacée au milieu des prédateurs... c'était une assez bonne métaphore de ma situation dans le COMPORN.

Lassé de ce jeu, je retirai ma main de l'eau et l'essuyai sur l'herbe. Je me rendis compte que Pakn était toujours à mes côtés, immobile comme une statue. Je me relevai et lui posai la main paternellement sur l'épaule. Ou essayai, puisqu'il avait à présent une bonne vingtaine de centimètres de plus que moi.

- Ton dévouement envers Palpatine et l'Empire fait chaud au cœur, mentis-je avec sincérité à mon neveu. Si le régime comptait plus d'hommes comme toi, la Guerre Civile n'aurait jamais éclaté. J'ai une réunion avec Kraik demain. Je lui toucherais deux mots au sujet de ton incorporation dans la CompForce. On devrait bien pouvoir faire quelque chose...
- Si je réussis à entrer dans la CompForce, vous appeler "mon commandant" sera un grand honneur, monsieur le Délégué, affirma l'adolescent d'une voix qui tremblait d'émotion.

Bon. Ça avait assez duré. Je prétextai devoir recevoir un invité important pour la politique de coopération de l'Empire et poussai ainsi Pakn à avancer son départ. Je le raccompagnai jusqu'à l'astroport du skyhook où il grimpa dans une navette, non sans un dernier salut impérial. Un soupir de soulagement s'échappa de mes lèvres alors que le Sub-Adulte quittait la station pour rejoindre Coruscant. J'avais de plus en plus de mal à le supporter.

Sans doute parce que je me sentais responsable de son spécisme et de son fanatisme. Abrutir toute la jeunesse impériale par ma propagande ne me posait pas de réel problème moral dans la mesure où c'était mon travail, que cela devait être fait et qu'au final, je me moquais bien de comment un enfant devait voir le monde. Mais Pakn... Il était de ma famille, c'était différent. Une chose était sûre, plus je voyais mon neveu, plus j'étais content de tenir ma fille loin de cette folie. Eesla représentait l'unique parcelle de l'univers que je refusais de voir souillée. Jamais ma fille ne succomberait aux idées relayées par ma propagande. C'était sans

doute utopique, comme un dealer de Nar Shadaa qui voudrait éviter que sa famille ne touche aux bâtons de la mort, mais c'était ainsi.

J'allais m'appuyer contre les barrières de sécurité pour contempler Coruscant. Ma Coruscant. Ma planète-capitale. Des milliards et des milliards d'êtres sensibles qui connaissaient mon nom et mon visage, des trilliards d'êtres qui enviaient ma position et qui m'admiraient. Mon sourire s'élargit en repensant aux récents évènements. Le Comité gagnait encore en puissance et j'étais quasiment son chef incontesté, tandis qu'Il-Raz était de plus en plus méprisé au sein de l'organisation. C'était l'animal familier de Palpatine, trop dévoué à lécher les pieds de son maître pour comprendre que le COMPORN était à un tournant de son histoire. Il ne s'agissait plus d'une association de soutien du régime. Nous avions déjà nos scientifiques, nos artistes, nos fonctionnaires, nos soldats. Nous rendions la justice et désormais, nous pouvions faire passer n'importe quelle loi. Nous étions presque un État dans l'État. De plus, Palpatine, unique réel représentant du pouvoir exécutif, était âgé. Plus de quatre-vingts ans. Le jour où l'Empereur tomberait de son trône que ce soit littéralement, fauché par son grand âge, ou lors d'une chute dans un escalier, ou n'importe quoi d'autre, nous serions là. Qui d'autre pour s'opposer à nous ? D'autres avaient peut-être des soldats, des navires, des fonctionnaires, des miettes de pouvoir, mais personne, hormis le COMPORN n'avait tout cela à la fois. Et puis, le Comité avait le peuple. La masse nous aimait. Elle nous suivrait. Et elle nous tiendrait la main le jour où nous nous assoirions sur le trône de Palpatine.

Et tout ceci arriverait bientôt.

Très bientôt.

Placé sur le quai de l'astroport de Vax III, entouré d'une nuée de soldats et d'officiers du COMPORN, je tirai une longue bouffée de cigarette avant de pencher la tête en arrière et de recracher la fumée en fines volutes. La lueur indigo de Vax, la géante gazeuse autour de laquelle la lune sur laquelle nous nous trouvions était en orbite, donnait une teinte violacée aux volutes, malgré la nuit d'un noir d'encre qui courait sur toute la surface de Vax III.

À quelques mètres de moi, un lourd vaisseau-cargo venait d'atterrir. On pouvait estimer son âge rien qu'au premier coup d'œil, si on s'attardait

un tant soit peu sur les traces de rouille qui dévoraient le duracier ou sur la peinture patinée, qui virait au vert-de-gris. L'odeur du carburant brûlé avait beau se disperser rapidement dans l'air, il laissait néanmoins une fragrance désagréable dans l'atmosphère. Je tirai un peu plus sur ma cigarette rougeoyante pour que les effluves du tabac hors de prix me protègent de cet empuantissement.

Le cargo, immobile depuis quelques minutes, n'était pas silencieux pour autant. Même à cette distance, on percevait nettement le grattement des ongles et les murmures étouffés des "passagers" qui se trouvaient encore en son sein. Des heures de voyage dans des conditions pires que des bêtes, entassés comme des nerfs les uns contre les autres, sans souci d'ergonomie ou d'hygiène. Assurément, les captifs du monstre avaient dû le maudire.

Quoiqu'après en être sortis, quand ils découvrirait ce qui les attendait, ils n'auraient qu'une envie : regrimper dans le cargo aussi vite que possible.

Quand j'estimai le moment venu, je fis un geste de la main et un soldat de la CompForce alla pianoter sur le panneau d'ouverture. Dans un chuintement atroce, les lourdes portes du vaisseau cargo s'ouvrirent, découvrant une foule hétéroclite faite de twi'leks, de kel-dors ou encore de givin, n'ayant pour seul point de ressemblance que leur regard hagard et leur air fatigué.

Mes hommes ne perdirent pas de temps. On braqua des projecteurs sur l'entrée du cargo, aveuglant les aliens d'une lumière crue. Mes hommes se précipitèrent alors sur les prisonniers, les faisant descendre de force de leur geôle de métal. Beaucoup d'aliens manquèrent de trébucher quand ils furent extirpés violemment du ventre du navire. L'organisation était bien rodée. Chaque soldat savait ce qu'il avait à faire, de qui devait "aider" les captifs à descendre, à qui devait les intimider en exhibant fusil blaster ou vornskr rugissant tenu en laisse.

Quelques aliens commencèrent à lever les yeux autour d'eux, à découvrir le paysage qui s'offrait à eux, sur cette mesa quadrillée de soldats en uniformes, sous le regard imposant d'une géante violette. Des murmures circulèrent dans les rangs des aliens, vite réprimés par quelques coups de matraque électrique. Le SA avait toujours la rossée facile.

Fusil en main, on dirigea les aliens vers d'un côté ou l'autre du quai, les regroupant par espèce lorsque c'était possible, par sexe et par âge, quand on pouvait l'estimer. Des pleurs se firent entendre quand on sépara des familles et des couples. Mais quelques coups de crosse dans le dos des protestataires endiguèrent bien vite ces mouvements d'humeur et incita le reste de la masse à se tenir tranquille.

Enfin, quant au bout de dix minutes, tout le monde fut sorti du cargo et dirigé de force vers son groupe respectif, le lourd navire s'ébranla dans un fracas du diable avant de s'arracher au sol rocailleux de la mesa et de monter dans le ciel jusqu'à disparaître. Satisfait, je finis ma cigarette avant de la jeter au sol et de fouler le mégot du pied.

Un autre signe de la main et encadrés par mes hommes, les colonnes de prisonniers quittèrent lentement l'astroport pour se diriger vers ce qui était la raison de leur présence sur Vax III : les travaux forcés. On les conduirait tout d'abord dans nos locaux administratifs provisoires où après un examen médical sommaire, on leur donnerait une tenue de prisonnier rayée et un numéro, pour les identifier plus aisément.

Enfin, après avoir stocké leurs affaires actuelles dans un de nos entrepôts, on leur indiquerait leur baraquement, dans le camp de prisonniers à quelques clics de là, avant de les laisser se reposer pour la nuit. Leur travail commencerait dès l'aurore et ne s'arrêterait alors que quelques heures par jour, le temps de reprendre des forces et de dormir un peu.

Je grimpai à l'arrière de mon landspeeder et me fis conduire jusqu'à mon quartier général, traversant ainsi le chantier, où une équipe arrivée quelques jours plus tôt y travaillait d'arrache-pied. Quelques aliens me regardèrent passer, certains avec de l'accablement dans les yeux, d'autres, avec une pointe de fierté que les coups et les brimades n'avaient pas réduite à néant.

Sans doute se disaient-ils malgré tout, que cela avait été stupide de leur part de prendre fait contre l'Empire. Que la prison était encore préférable à ce qu'ils vivaient sur Vax III.

Ils auraient probablement dû se poser la question avant.

Le speeder passa tout d'abord au travers une gigantesque zone désertique, nue comme le dos d'une main, avant de survoler des tranchées creusées par les captifs et des barbelés déroulés par les aliens,

qui s'y blessaient les mains. L'appareil gravit alors une pente douce, où l'on croisait çà et là des blockhaus en formation. Après plusieurs minutes d'ascension et une nouvelle ligne de barbelés, la pente se transformait en plateau où l'on érigeait de gigantesques immeubles en permabéton, renforcés par des tourelles et des nids à mitrailleuses.

Enfin, après un labyrinthe urbain où chaque allée cachait des angles de tirs vicieux, nous atteignîmes une petite zone herbeuse flanquée de deux TB-TT à l'arrêt.

Je quittais le confort des sièges en cuir pour faire quelques pas sur l'herbe. Je m'avançai jusqu'à trouver une plaque de duracier qu'on aurait simplement cru posée sur le sol avant de presser une série de chiffres sur un panneau de commande non loin d'elle. Aussitôt, la plaque coulissa, révélant une volée de marches parfaitement entretenues dans laquelle je m'engageais sans perdre davantage de temps.

Je venais de pénétrer dans ce qui serait mon dernier carré en cas d'invasion rebelle : mon bunker personnel.

Tout Vax III d'ailleurs, pouvait d'ailleurs se réduire à cette simple fonction. Je n'avais pas eu autre chose en tête lorsque j'avais acquis et terraformé la lune. La nécessité pour le Comité de disposer d'une réelle base défensive avait fait son chemin au fil des années, avant de s'imposer définitivement après la défaite de Yavin IV. Le siège du COMPORN, sur Coruscant, disposait des défenses de base de tout bâtiment administratif impérial, mais cela m'avait toujours semblé insuffisant. Et ne parlons même pas du skyhook qui flottait au-dessus de Triple Zéro. L'édifice n'avait pas été bâti en prévision d'un siège, contrairement aux installations de Vax III.

Un long couloir s'offrit à moi alors que le talon de ma botte quittait la dernière marche de l'escalier.

Je laissai mes mains gantées effleurer le permabéton des murs, comme pour m'assurer que rien ne pourrait les briser. Au terme de ce couloir, je bifurquai devant une nouvelle installation défensive, une tourelle E-Web, pointée sur les escaliers de l'entrée du bunker. Ainsi, si nos ennemis parvenaient malgré tout à pénétrer dans l'abri souterrain, ils auraient encore à déployer beaucoup d'efforts pour progresser dans l'édifice.

Arrivé dans le hall principal où quelques Subs-Adultes s'employaient à mettre de l'ordre, j'allai sans attendre à la salle de commandement. Quelques portes en duracier poussées et renvoi de salut rapide aux soldats en poste, je pénétrai dans le centre névralgique du bunker.

La pièce était relativement grande, malgré trois pans de mur sur quatre occupés par des ordinateurs et des moniteurs. Des techniciens s'affairaient derrière les machines, vérifiant que les premières défenses étaient fonctionnelles.

Rekkon, mon ancien aide du temps où j'étais avocat général de la section Justice, tiré de ce département par mes soins quelques jours auparavant, prenait ses marques en tant que directeur principal du camp de travail de Vax III. Il me salua d'un respectueux signe de tête, sachant que j'avais vite horreur des saluts impériaux à outrance. Nous nous serrâmes la main.

- Alors, Rekkon, dis-je en guise d'introduction. Est-ce que Vax III est à votre goût ?
- Pour être tout à fait honnête, répondit le nouveau directeur, la lune est absolument immonde. J'ai connu des planètes prisons qui avaient meilleure mine.
- Tant mieux, formulai-je avec un petit sourire. Vax n'est pas faite pour être belle. Nous serions tous restés sur le skyhook si l'esthétisme avait été notre priorité ici. J'ai l'impression que les travaux avancent plutôt bien.
- Plutôt, oui, confirma Rekkon d'un signe de tête. Bien que je doive avouer ne pas encore avoir totalement englobé la totalité de mes charges, je pense que le chantier est en bonne voie. Les prisonniers fournissent une masse de travail considérable.

Je notai sans peine le ton gêné qui accompagnait sa dernière phrase. Je posai ma main sur l'épaule de mon subordonné.

- Je sais que l'emploi de déportés aliens est quelque chose de préoccupant moralement, mais avons-nous un autre choix ? Tous les crédits de l'Empereur ont été engloutis dans cette monstrueuse Étoile Noire, et si les ouvriers travaillaient par patriotisme, ça se saurait.

J'eus un bref soupir.

- Utiliser des droïdes était exclu : les tempêtes électromagnétiques qui balayent Vax III brouillent les senseurs de la plupart d'entre eux. Seuls les modèles les plus récents résisteraient, et ils coûtent les yeux de la tête.

Je pivotai afin de regarder les moniteurs une seconde. Sur l'un d'eux, on voyait un groupe de wookiees en train de construire un blockhaus sous la direction d'un SA brandissant un fouet.

- Non, repris-je, l'utilisation des aliens était la seule chose logique à faire. Ils sont chassés de leurs planètes suite aux lois spécistes, personne n'en veut. Voilà une force de travail disponible dont il serait idiot de se passer, n'est-ce pas ?

Ôtant ma casquette d'officier, je passai ma main dans mes cheveux quelques secondes.

- Et puis, ils ne restent sur Vax III que quelques semaines avant de repartir vers leurs camps ou leurs vaisseaux prisons. Ils ne sont pas ici pour toute leur vie. Et que sont deux ou trois semaines dans la somme d'une vie, je vous le demande ?

La réalité était plus prosaïque - qui arrivait sur la lune ne la quittait plus - mais je me devais d'étouffer les remords de mes hommes. La décision avait été déjà assez dure à prendre en elle-même, je n'allais pas en plus devoir combattre des réfractaires dans mes rangs !

Les prisonniers détenus sur Vax III étaient avant tout des détenus politiques et des aliens réfractaires à l'Empire.

Devenus apatrides, ils n'avaient plus aucune existence légale. Une bénédiction pour le camp de travail, qui n'apparaissait même pas dans les statistiques.

Les opérations de construction de Vax III devaient rester secrètes, pour éviter toute contestation des masses populaires. Le peuple serait sans doute peiné de savoir que les ennemis de l'Empire se tuaient à la tâche sur une lune de la Bordure Intérieure, quand bien même c'était lui qui les avait livrés aux autorités.

- Vous avez été informé de l'ampleur des travaux ? demandai-je à Rekkon pour tenter de changer en partie de sujet.
- J'ai pu jeter un œil sur quelques plans. C'est assez colossal, commenta-t-il.

- Il faudra au moins ça pour se prémunir de toute attaque, soufflai-je en m'avançant jusqu'à une holocarte d'état-major sur laquelle le chantier apparaissait.
- Comme vous pouvez le voir ici, dis-je au directeur en pointant du doigt la zone en question, Vax III n'est rien d'autre au final qu'une succession de positions défensives. La lune n'est accessible à des vaisseaux un tant soit peu importants qu'ici, sur la mesa, l'astroport. Les premiers canons DCA devraient arriver dans les jours à venir. Si l'ennemi réussit néanmoins un débarquement, il devra franchir tout le no man's land complètement à découvert, s'exposant au feu de nos hommes repliés dans les tranchées. Si les tranchées cèdent, l'adversaire devra gravir cette grande zone en pente, sous les tirs de nos blockhaus et se dépêtrer des barbelés. Puis, la zone urbaine dont la construction empêche par sa nature même l'avancée de chars ou de véhicules lourds, et l'infanterie devra faire face à nos snipers et notre arrière-garde. Enfin, s'il atteint l'entrée du bunker et bien, il lui restera encore à entrer. Et à y survivre, s'il met un pied dedans.
- Le bunker lui-même dispose de défenses ? demanda Rekkon.
- Vous avez déjà dû voir la tourelle pointée sur l'escalier, fis-je remarquer. L'abri se compose de trois niveaux et chacun est plus puissamment défendu à chaque fois. D'après nos premières simulations, un assaut de dix mille hommes sur Vax III se briserait dans la zone urbaine. Aux portes du bunker, s'ils ont de la chance. Et nous ne sommes qu'au début du chantier. Dans quelques mois, quand la lune sera opérationnelle, les rebelles pourront venir avec autant d'hommes, d'armes et de munitions qu'ils le veulent. Je leur souhaite bien du plaisir...
- Vous avez l'air de connaître les défenses de Vax III sur le bout des doigts, nota Rekkon.
- Vax est mon projet, comme celui de l'Étoile Noire était celui de Tarkin. À la différence que ma lune, elle, ne sautera pas suite à une escarmouche contre de pitoyables chasseurs rebelles.

Il y avait une part de fierté dans le chantier de Vax III. C'était ce que je voulais laisser en legs comme preuve de mon passage dans la galaxie. Mon nom ne serait pas seulement cité dans les hololivres d'histoire

comme cadre du COMPORN ou instigateur des Zones de Protection Alien, mais également comme le bâtisseur de la plus formidable installation défensive de toute l'histoire de l'univers. Qui aurait imaginé un petit-fils de fermier accomplir cela ?

- Et admettons que l'ennemi dispose de ressources en hommes très importantes, hésita Rekkon, m'arrachant à mes rêveries, et qu'au prix de milliers de morts, il atteigne le bunker. Est-ce qu'il ne pourrait pas en faire le siège ?
- Qu'il le fasse si ça lui chante, dis-je en haussant les épaules. Nous n'aurions qu'à contacter notre flotte de renfort, qui se cachera sur la face cachée de Vax. Ou bien de demander de l'aide à nos amis d'Arkana et d'autres régimes coopératifs. Entre le marteau et l'enclume, ils seront réduits en poussière stellaire.
- Le plan m'a l'air bien rôdé.
- Il l'est. Je le peaufine depuis des années. Aujourd'hui, j'ai enfin la chance de pouvoir le mettre en place. J'en serais presque à implorer les rebelles de tenter une attaque pour tester ma machine de guerre.

Je passais déjà pour un habile stratège avec ma redoutable oraguerre, vite adoptée par d'autres officiers impériaux, mais si les défenses de Vax III faisaient leurs preuves, ma renommée jouxterait celle des plus grands tacticiens de notre temps.

M'adressant à un technicien, je lui demandai la date et l'heure qu'il était sur Coruscant. Après que l'employé m'ait répondu, je fronçai les sourcils avant de déclarer :

- Qu'on amène ma navette sur l'astroport. Si je me dépêche, je peux encore arriver à temps à l'anniversaire de ma fille.
- Votre fille ne le fêtait pas il y a deux mois ? demanda Rekkon.
- Si, mais Dakcen n'était pas là, et elle tenait absolument à avoir son oncle auprès d'elle. Sans parler des trous dans mon emploi du temps qui se font de plus en plus rares...

Je quittai alors la salle de commandement avant de revenir sur mes pas pour remonter à la surface, Rekkon sur mes talons. Alors que nous gravissions les escaliers, je m'adressai à lui, sans me retourner.

- J'ai demandé à Kessel et aux autres planètes prisons de nous envoyer davantage de prisonniers. De même, les régimes

coopératifs devraient accentuer le flux de déportés vers Vax III. Les travaux iront d'autant plus vite.

- Si nous subissons de nouveaux arrivages, il va falloir agrandir le camp, fit remarquer le directeur.
- Vous avez les pleins pouvoirs sur cette lune, rappelai-je à Rekkon. Prenez-vous y comme vous voulez, par la menace, les coups, les récompenses... Tout ce que je veux, c'est que dans trois mois au maximum, toutes les lignes de défense soient opérationnelles. Il sera toujours temps de les renforcer plus tard, dis-je en regagnant l'air libre.
- À vos ordres, dit simplement Rekkon. Nous allons essayer de faire au mieux.
- Il ne s'agit pas d'essayer, mais de faire, corrigeai-je en grimpaant à l'arrière de mon speeder. Le COMPORN est à l'orée de grandes choses, mon ami. Vax III est un rendez-vous avec l'Histoire. On ne doit pas le manquer.
- Compris, affirma Rekkon en effectuant un salut impérial parfait. Comptez sur moi. Vive le Comité !

Je notai le changement de la formule dans sa bouche et m'en réjouis. En voilà un au moins qui comprenait ce qui attendait notre organisation.

- Vive le Comité, répondis-je en saluant à mon tour.

Le landspeeder s'arracha alors à la zone herbeuse pour retraverser toute la zone des chantiers et regagner la mesa. À l'astroport, je grimpai dans ma navette personnelle qui quitta rapidement le plancher des banthas pour rejoindre l'orbite de Vax III et passer en hyperspace. Une seconde avant que le pilote n'actionne la vitesse-lumière, j'eus un bref regard sur la lune prison où des milliers d'aliens étaient réduits en esclavage par ma faute dans l'indifférence la plus totale. Mais une fois Vax III achevée, eh bien, qui se soucierait de savoir comment les bâtiments avaient été érigés ? On glorifiait les pyramides de Yavin IV, et on oubliait que des centaines d'esclaves massassis avaient payé le chantier de leur vie. La même chose se passerait ici.

Et puis après tout, personne n'en saura rien, soufflai-je entre mes dents alors que le décor de Vax et de ses lunes disparaissait dans un tourbillon multicolore, et quand ça serait le cas, ce serait trop tard. Ils seraient tous mouillés jusqu'au cou.

- Joyeux anniversaire, ma chérie !

Eesla s'empara du paquet que je lui tendais en un éclair et en un tournemain elle déchira le papier cadeau pour révéler ce qu'il dissimulait. Ses yeux d'un bleu azur s'agrandirent quand elle découvrit une petite boîte en métal, entourée d'un ruban de couleur vive et percée de trous gros comme un piège de déclic. Elle dénoua le nœud avec application et ouvrit avec précaution la boîte, avant de pousser un petit cri de surprise quand une minuscule boule de poil couleur châtaigne lui sauta littéralement dessus, avant de se blottir dans ses bras et de ronronner. Ma fille eut un second cri, mais de ravissement cette fois.

- C'est un vrai voorpak ? demanda-t-elle, effleurant la fourrure du petit animal de ses doigts.
- Un authentique spécimen des plaines de Naboo, confirmai-je à Eesla. L'animal préféré des jeunes filles de cette planète. Tu verras, nourris-le bien en câlins, donne-lui quelques lézards à manger de temps en temps, et tu auras sa loyauté pour toujours. Et en plus, les voorpaks vivent longtemps. Il grandira avec toi.

Ma fille gazouilla un remerciement avant de partir ventre à terre en direction de sa chambre, serrant son nouvel ami contre ses habits de fête.

Dakcen, assis à côté de moi à la table du salon, eut un rire de gorge en reprenant une part du gâteau d'anniversaire.

- Tu lui as surtout pris un voorpak pour que les garçons la laissent tranquille dans quelques années, hein ?

Le voorpak était connu pour s'attacher fortement à ses maîtresses et malheur à ceux qui les importunaient, s'ils ne voulaient pas faire une rencontre douloureuse avec les crocs et les huit longues pattes effilées de l'animal.

- Pas que, ajoutai-je dans un sourire. Boldni commence à se faire vieux, il a un peu de mal à suivre les frasques d'Eesla...

Comme pour confirmer mes dires, mon spukama sortit la tête de son panier, miaula un court instant avant de se calfeutrer dans les coussins. Il avait assez mal vécu la période où ma fille s'était prise pour une styliste de mode et lui avait fait essayer différents ensembles, maquillage en prime.

Je laissai aller ma tête contre le dossier de ma chaise et m'accordai un soupir d'aise. Ça faisait du bien de faire une pause, surtout pour quelque

chose d'aussi important que l'anniversaire de ma gamine. Même si nous le fêtons techniquement avec deux mois de retard.

- La vie se passe bien, dans les Colonies ? demandai-je à mon ami en me servant une généreuse rasade de jus de pallie dans un verre de cristal finement ciselé, une autre richesse que j'avais "réquisitionnée" auprès d'une riche famille alien.
- On commence à peine à s'installer. Mais au moins, y a du travail là-bas.
- Tu bosses dans quoi ?
- J'essaye d'être marchand, gloussa-t-il. J'importe des trucs, j'en exporte d'autres. Ça marche pas encore très fort pour l'instant, mais ça devrait décoller dans quelques mois.
- Tu veux que je mette des gars de Commerce sur le coup ? Ils ont des contacts, ils pourraient t'aider.

Dakcen eut un geste de dénégation.

- Non, c'est pas la peine, je t'assure. J'aime bien me débrouiller sans le Comité. Ça me change, pouffa-t-il.

Il finit sa part de gâteau et devint soudain plus sérieux.

- Il semblerait que je me sois cassé avant que tout se mette à craquer de partout.
- C'est l'Armée qui craque, pas nous, précisai-je. On a même plus de pouvoir qu'avant. Tu vas voir que dans quelques temps, on sera bien placé pour damer le pion aux autres imbéciles de l'armée régulière ou de l'Inquisitorius.
- Ça m'inquiète, tout ça, souffla mon ami en se grattant le menton. On devrait pas essayer de faire bloc commun plutôt que de se tirer dans les pattes ? On est quand même en guerre. Les rebelles, c'est une sérieuse menace.
- Oh, je t'en prie. Oui, ils ont détruit l'Etoile Noire, et alors ? La CSI a aussi gagné des batailles pendant la Guerre des Clones, et jusqu'à preuve du contraire, c'est nous qui en sommes sortis vainqueurs. Yavin IV, c'était une belle victoire pour eux, d'accord. Mais tant qu'on a le peuple avec nous, l'Alliance pourra exploser toutes les stations de combat qu'elle voudra, elle ne gagnera pas la guerre civile.

- Et même s'il y avait pas les rebelles, fit remarquer Dakcen. Le but de l'Empire, c'est d'apporter la paix et la sécurité dans la galaxie, non ? Pas que ses administrés soient toujours en train de se disputer les miettes du pouvoir comme des charognards.
- C'est exactement ce que je m'efforce de faire, rétorquai-je d'un ton qui se durcissait. Le jour où l'Empereur disparaîtra, le COMPORN devra s'assurer que les institutions restent bien en place, que ça ne tourne pas au chaos. Et pour ça, le Comité a besoin de davantage d'appuis. Les militaires voient les choses en soldats. Nous, on a une vision politique, scientifique, artistique... Le jour où l'Armée se rendra compte de notre véritable force, ça sera trop tard pour elle. Elle devra se mettre au pas, ou bien...
- Ou bien ?
- Purge. Ca ne sera pas la première, ni la dernière fois.

Un blanc passa dans la conversation. Je devais avouer que je n'aimais pas le ton que prenait la discussion.

- Alsh, lança franchement Dakcen, j'ai entendu des choses. Ce ne sont sûrement que des rumeurs, mais elles me mettent mal à l'aise. Je me disais qu'en tant que numéro deux du COMPORN, tu devais pouvoir me rassurer.
- Vas-y, lui dis-je, bien que je me doutais déjà de ce qu'il allait dire.
- Il paraît que le Comité serait en train de bâtir une base imprenable, quelque part sur la Bordure Intérieure. Un endroit où se réfugier en cas de crise grave, ou si la guerre tourne mal pour nous.

Je lui fis signe de continuer.

- On dit que le COMPORN utilise des prisonniers pour les travaux de construction. Officiellement, des détenus politiques, mais ça serait principalement des aliens, victimes des lois spécistes. On les parquerait dans de gigantesques vaisseaux cargos, les transportant pire que du bétail, les marquant à l'arrivée, les faisant travailler jusqu'à épuisement. Je me doute qu'il ne doit rien y avoir là-dedans de vrai... Sinon, tu serais intervenu, non ? Je veux dire, tu ne laisserais pas faire... une chose pareille. N'est-ce pas ?

Ma langue me parut atrocement sèche. Je bus un peu de jus de pallie pour me réhydrater et réfléchir à la façon dont j'allais répondre. Devais-je être honnête et lui dire que le camp de travail de Vax III était entièrement mon idée ?

- Bien sûr que si quelque chose d'aussi atroce se passait au sein du Comité, je ferais quelque chose, tu penses. Mettre ces aliens en prison est une chose, mais les déporter pour les forcer à travailler pour nous, tu imagines... Non, si quelque chose de ce genre arrivait dans mon organisation, je peux te promettre que les coupables passeraient directement en cour martiale.

Un air de soulagement éclaira le visage de mon ami.

- Tu me rassures, m'affirma-t-il. Je me disais bien que les rebelles inventent n'importe quoi pour nous discréditer, mais là...
- On peut pas leur en vouloir, hein ? dis-je avec un petit sourire forcé. Après tout, c'est la guerre...

Dakcen opina du chef et quitta le salon pour aller voir sa nièce de cœur jouer avec le voorpak, me laissant seul autour de la table avec un cruel dilemme. J'avais l'impression de me retrouver dix ans en arrière, lors de la nuit de la première purge du Comité, quand j'avais dénoncé Eleiza.

Aujourd'hui encore, les choix étaient clairs. Je pouvais ne rien faire et dans ce cas, laisser Dakcen libre de ses mouvements, ce qui me prodiguerait un terrible retour de flamme quand il apprendrait la vérité. Il avait encore des appuis au sein de l'organisation. Je ne pouvais risquer une fragilisation du COMPORN à l'heure de son apogée. La vérité sur Vax III devait encore rester secrète. J'étais donc contraint de faire mon second choix décisif.

Éliminer Dakcen.

Je ne pouvais pas le livrer au BSI comme ça. Sans compter qu'il ne fallait pas qu'il parle. Le mieux était de l'éliminer physiquement. Sans compter que je pouvais en tirer avantage : les colonies étaient faiblement défendues. Une attaque sur celle où résidait mon ami était tout à fait probable. On maquillerait l'assaut en un raid des rebelles, désireux d'éliminer un proche du pouvoir impérial. Et accusant l'Alliance Rebelle, je pourrais encore accroître le pouvoir du COMPORN.

C'était la seule chose logique à faire. Même si ça ne me faisait pas plaisir pour autant, bien au contraire. Soupirant, je quittai à mon tour le salon pour rejoindre ma fille et mon meilleur ami, condamné à mort.

Sauf qu'à ce moment, j'étais le seul de nous trois à le savoir.

Les portes du turboélévateur s'ouvrirent silencieusement sur un hall marbré de blanc et de noir. À quelques mètres des ascenseurs, des réceptionnistes, confortablement installées derrière un grand bureau en pierre noire, devaient renseigner les visiteurs. Occupées à répondre à des appels, elles ne remarquèrent pas la véritable armée qui surgit alors des turboélévateurs, faite d'hommes en costume et de soldats en armes. Amusé, je fis signe à mes hommes d'attendre encore un peu avant de s'avancer plus dans le hall. Les hôtesse d'accueil ne levèrent les yeux que lorsque je décidai de glisser une cigarette entre mes lèvres et de l'allumer, par pure provocation devant l'inscription "Interdit de fumer", apposée un peu partout dans la pièce. Une des jeunes femmes dressa la tête avec un air plein de reproche avant de se décomposer en découvrant qu'une bonne vingtaine d'hommes du COMPORN patientaient dans le hall. La surprise se mêla à la peur quand elle me reconnut. La célébrité avait ses avantages.

Elle poussa du coude sa collègue qui ne tarda pas elle aussi, à arborer rapidement la même expression. Je m'avançai doucement jusqu'au bureau, coinçai la cigarette entre mes doigts et crachai presque la bouffée de fumée sur le visage des jeunes femmes. Je me moquai bien de paraître sans-gêne, car aujourd'hui était une journée toute particulière.

- Monsieur Nexhrn... balbutia une des réceptionnistes. Je... Est-ce que vous aviez rendez-vous ?
- Délégué Nexhrn, la repris-je. Et non, je n'avais pas de rendez-vous. Mais je pense qu'étant donné la raison de ma présence, je n'en avais pas besoin.

Comme elle m'interrogeait du regard, je lui répondis en tirant à nouveau sur ma cigarette.

- Redressement total du cabinet Krane. À effet immédiat.

Je vis nettement les réceptionnistes déglutir avec difficulté. Un coin de leur cerveau venait de se mettre en alerte, comprenant plus ou moins

la situation. L'une d'entre elles saisit son casque comlink, pianota sur un clavier et annonça d'une voix terne.

- Maître Krane ? Des messieurs du Comité pour la Préservation de l'Ordre Nouveau sont ici, avec monsieur le Délégué Nexhrn. Ils demandent à vous voir à propos du redressement du cabinet.

À l'autre bout du fil, ce fut une voix paniquée, étranglée par la peur, qui répondit :

- Conduisez le Délégué jusqu'à mon bureau, s'il vous plaît.

La jeune femme hochait la tête, coupa la communication et se leva de sa chaise. Alors qu'elle quittait le bureau pour ouvrir une porte vitrée adjacente, je pus noter qu'elle tremblait comme une feuille.

Mes hommes m'interrogèrent du regard pour savoir s'ils devaient m'accompagner. Je choisis d'être escorté par deux soldats de la CompForce, au cas où. Les autres pouvaient rester dans le hall pour l'instant.

Je fumais toujours alors que je foulais du pied la moquette argentée qui recouvrait le sol de l'open space que nous traversions. Une sorte d'excitation infantile m'agitait intérieurement, doublé d'une certaine jubilation. J'étais dans le siège du cabinet Krane ! Mon rêve d'enfance ! Mais le plus beau, c'est que je n'y étais pas un habitué ; c'était la première fois que je pénétrais dans ce magnifique immeuble du district financier et c'était en tant que ponton du COMPORN, pour mettre le cabinet à genoux.

Marchant d'un pas énergique, je posai rapidement les yeux sur la meute de jeunes avocats et de juristes qui relevaient la tête de leurs dossiers ou de leurs ordinateurs, surpris de voir des soldats dans leur lieu de travail. Dire que pour un peu, j'aurais pu être des leurs, à plaider avant tout en fonction de la commission que je toucherais sur chaque affaire.

Un être égoïste, dévoré par l'appétit financier, ne vivant que pour gagner encore plus d'argent et le dépenser de la façon la plus extravagante qui soit.

Mais les choses avaient tourné autrement. Pour une fois, Krane allait regretter de ne jamais s'intéresser au second d'une promotion d'université de droit. Je menais personnellement l'opération de redressement avec la sensation de partir au combat détruire un être immonde, une monstruosité qui m'avait attiré autrefois.

Mon regard se perdit un moment dans la richesse des lieux, où si l'on grattait un peu du marbre des murs, on aurait pu en le vendant faire vivre des familles entières jusqu'à la fin de leurs vies. Dire que j'avais eu l'espoir, plus jeune, de changer le cabinet Krane de l'intérieur. Maintenant que mes pieds foulaient enfin le sol du gratte-ciel hors de prix, je me rendais compte à quel point je fantasmais. On ne pouvait reconstruire sans briser au préalable. Et c'était exactement ce qu'allait faire le redressement que j'avais ordonné sur le cabinet Krane.

J'aurais parfaitement pu désigner un de mes sous-fifres pour s'acquitter de cette besogne, mais je tenais à régler le cas de Krane moi-même.

Moi et mes hommes suivirent la réceptionniste pendant près de cinq minutes avant qu'elle ne s'arrête devant une majestueuse porte en bois et frappe doucement. On lui répondit d'entrer.

Entrouvrant la porte et passant la tête par l'interstice, elle annonça notre présence et fit un pas en arrière avant de nous ouvrir tout à fait.

Dépassant la jeune femme, je fus le premier à poser le pied sur la moquette angora du bureau de Krane en me demandant s'il serait le même que dans mes souvenirs. Je me remémorai le visage de Krane avec celui qui s'était gravé dans ma mémoire quand j'étais un enfant, lorsque j'essayais de regarder quelque chose sur l'Holonet, m'enfermant dans cette bulle virtuelle pour échapper à l'existence de misère que j'avais là-bas. Je me souvenais très bien de la première fois que j'y avais vu Krane. Un jeune et beau jeune homme aux cheveux châtons, drapé à merveille dans une robe d'avocat, qui pourfendait inlassablement tous ceux que le procureur général lui présentait. J'avais eu, à ce moment-là, un respect presque religieux pour cet homme, et au moment où je dus éteindre le moniteur, je sus que je voulais faire comme lui.

C'était pour lui ressembler que j'avais tant travaillé, à l'école puis à la faculté de droit. Assurément, Vonar Krane avait été mon idole et l'étoile que j'avais choisie pour me guider pendant de longues années d'études.

Et maintenant que j'avais enfin mon idole devant moi, eh bien... Je devais dire qu'il me faisait horreur.

Il m'évoquait une sorte de sculpture ancienne, marquée par les années mais toujours présente, comme un vieux prédateur qui refuserait de quitter l'arène, gonflant le dos et crachant pour éloigner ses rivaux de

lui avant qu'ils ne se rendent compte qu'il n'était plus que l'ombre de lui-même. Ce n'était pas seulement les rides, la chirurgie esthétique, la mauvaise teinture ou le dos qui se voûtait qui brisait l'image que j'avais eue de lui, mais quelque chose dans son attitude, dans son aura, qui m'inspirait le dégoût.

Peut-être parce qu'en l'approchant pour de vrai, des années après avoir rêvé de cette rencontre, je le voyais enfin pour ce qu'il était : un charognard formé à se battre pour les droits des plus faibles, mais ayant retourné sa veste à la première occasion en entendant le chant des crédits. À la lumière de cette réflexion, je revoyais ses plaidoiries dans mon esprit et les décortiquais, les analysais pour enfin me rendre compte de la vérité nue : Krane était un minable.

C'était peut-être le patron du cabinet d'avocats le plus prestigieux de Coruscant, mais c'était un minable. Il était peut-être plus riche que la plupart des cadres du COMPORN, mais c'était un minable. Il avait peut-être eu son nom dans les holojourneaux, les gens le reconnaissaient peut-être dans la rue mais tous le voyaient comme ce qu'il était en réalité : un minable doublé d'une crapule.

Et dire que... Dire que j'avais failli rejoindre son cabinet. Dire que j'avais manqué de travailler pour cet homme, de mettre mes compétences au service de son appétit vorace pour les commissions.

Décidément, plus j'y repensais, plus j'étais content de n'être arrivé que deuxième à l'école de droit.

Vonar Krane me tendit une main assurée et un sourire qu'il voulait franc, mais je savais que tout n'était que façade. Que le vernis craque, et il se montrerait dans toute sa vanité.

- Monsieur le Délégué... C'est un honneur.

La voix était posée, et il prenait la peine de regarder dans les yeux. Des dizaines d'années de métier lui avaient enseigné comment paraître sûr de soi, mais on sentait bien qu'il était mal à l'aise. Il était un habitué de l'atmosphère feutrée des tribunaux, des règlements à l'amiable autour d'un repas de luxe. Malgré son bagage en plaidoirie, rien ne l'avait préparé à s'entretenir avec le numéro deux d'une des organisations les plus puissantes de l'Empire.

- Je n'irai pas par quatre chemins, dis-je de but en blanc au vieil avocat. Votre cabinet est, à compter d'aujourd'hui, en situation de

redressement. Des administrateurs provisoires sont déjà sur place et prendront le contrôle de Krane & Associés, retirant du cabinet toutes les parts détenues par les aliens, qui seront confiées à des êtres dignes de leur race, les humains.

- C'est de la folie ! persifla Krane, la colère brisant en un instant son masque d'amabilité feinte. Le cabinet ne peut pas fonctionner correctement si tous mes collaborateurs...

Je le coupai en levant la main.

- Vous m'avez mal compris. Maintenant que le cabinet est en redressement, l'important n'est plus que Krane & Associés fasse du chiffre, cette politique est révolue. Nous allons réformer le cabinet en profondeur, le remettre à la place qu'il n'aurait jamais dû quitter : la défense des citoyens impériaux.
- Des citoyens impériaux humains, vous voulez dire, précisa le vieil homme en grommelant.

J'eus un haussement d'épaules fataliste.

- Défendre un humain parce que l'on souhaite sincèrement l'aider vaut toujours mieux que tendre la main à un riche industriel alien parce qu'il nous fera un gros chèque à la fin du procès, n'est-ce pas ?
- Et pourquoi nous ? demanda Krane en grimaçant. Il doit bien y avoir d'autres cabinets d'avocats sur Coruscant, non ? Qui engagent aussi des non-humains...
- Mais tous ne sont pas Krane & Associés, dis-je en faisant tomber un peu de cendre rougeoyante sur la moquette de luxe. Vous êtes les avocats les plus riches et les plus célèbres de Coruscant. Si vous n'êtes pas un exemple d'intégrité, personne ne le sera.

En vérité, tous les cabinets d'avocats ne m'étaient pas si intimement liés. Et tous ne devaient pas disparaître à quelques années de ma plus grande gloire pour me laisser un triomphe immaculé.

Même si c'était avant tout une affaire personnelle.

- Estimez-vous heureux que le Commissariat aux Questions Aliens ait été clément. Vous gardez votre poste, du moins, à titre honoraire. À vous de voir avec les administrateurs quelle marge de manœuvre ils vont vous laisser, si ils vous en laissent une.

- C'est de la folie, répéta énergiquement Krane, j'ai fondé ce cabinet ! J'en suis le patron !
- Plus maintenant, affirmai-je en écrasant ma cigarette directement sur le bureau métallique de Krane.

Le vieil homme fit un pas menaçant dans ma direction, mais se calma bien vite quand mes gardes du corps m'entourèrent et pointèrent leurs fusils blasters sur lui. Il baissa le poing et maugréa.

- Faites entrer le reste de mes hommes, je vous prie, commandai-je à la réceptionniste qui se trouvait toujours derrière nous. Ils verront directement avec monsieur Krane pour les histoires de documents officiels concernant le redressement.

Satisfait, je tournai les talons et flanqué des deux soldats de la CompForce, je quittai le bureau du maître des lieux. J'aurais pu quitter les lieux sans attendre, principalement parce qu'une masse de travail importante m'attendait au bureau, mais il me restait encore quelque chose à faire. Ou plus précisément, quelqu'un à voir.

Je ne mis pas très longtemps à trouver ce que je cherchais, après une rapide consultation des plans du bâtiment. Je stoppai devant une porte bardée d'une petite plaque de cuivre que je lus rapidement, dis à mes hommes d'attendre mon signal pour me rejoindre et sans frapper, j'entrai.

L'occupant du bureau dans lequel je venais de pénétrer leva les yeux du dossier qu'il consultait pour les braquer sur moi. Un faible sourire éclaira son visage quand il me reconnut.

- Alsh. Ça faisait longtemps. Tu vas bien ?

Je clignai des yeux, stupéfait par l'attitude de Kolba'ra. Il était là, en train de s'adresser poliment à moi, comme si l'uniforme que je portais n'avait aucune importance et que j'étais toujours son vieux camarade de promotion. Il n'avait pas beaucoup changé physiquement. Il avait vieilli, bien sûr, mais on retrouvait toujours en lui ce petit quelque chose qui l'avait tant caractérisé à l'école de droit, ce mélange d'intelligence et de nonchalance, comme si tout était facile pour lui.

Il lissa le pli de sa cravate et d'un geste de la main, m'invita à m'asseoir. Par bravade, je refusai, préférant rester debout.

- Je suis content que tu viennes enfin me voir. Mais j'aurais quand même préféré que ça se fasse dans d'autres circonstances.

Et voilà qu'il se mettait à plaisanter ! Toujours la même capacité à ne jamais rien prendre au sérieux.

- Tu sais pourquoi je suis là ?
- Je ne suis pas un idiot, Alsh. Quand ton vieux rival entre dans ta boîte en uniforme, flanqué d'une armée de types en costumes et de soldats, c'est rarement pour participer au pot de départ.

Kolba'ra avait dit tout cela d'un ton badin, griffonnant sur son dossier. Pour un peu, il se serait mis à siffloter.

- C'est drôle, me dit-il en jouant à faire tourner son stylo entre ses doigts, ça me rappelle notre troisième année à la faculté, tu te souviens ? On avait eu cet examen sur l'affaire Sunry, ce héros de guerre, accusé de meurtre sur Manaan. Histoire de changer, on était arrivé premiers. Et je crois que cette fois-ci, t'étais devant moi. Enfin bref, on reçoit nos notes, on se charrie comme d'habitude et le soir même, on va à une fête, sur le campus. Et on décide de participer à un de ces concours de boisson idiots des fraternités. Et là encore, égalité presque parfaite, j'ai dû te battre d'un verre de jus de juma.
- Ouais, je me souviens aussi, dis-je laconiquement. Mais on a pas toujours été au même niveau.
- Tu parles de l'examen final ? demanda le twi'lek en remettant en place un de ses lekkus. Fallait bien un major de promo. Et je t'ai pas battu de tant que ça.
- Cinq points, lui rappelai-je alors que je sentais une vieille rage monter en moi à l'évocation de cet évènement.
- J'aurais dit plus, murmura le twi'lek en se prenant le menton un instant. Mais j'ai quand même gagné, dit-il en refermant le dossier qu'il consultait. Et donc, c'est moi que Krane a voulu engager.
- Ouais. Et moi j'ai fini numéro deux, dis-je d'un ton amer.
- Et maintenant, t'es à la tête d'une organisation de fêlés, responsable de je ne sais pas combien de morts à travers toute la galaxie et t'as été à la base de la toute première grande loi spéciste. Tu ne t'es pas si mal débrouillé, compte tenu de la situation.
- Je fais mon travail. C'est tout.

Malgré moi, je sentis que ma voix tremblait.

- Oui, oui, ton travail. Qui consiste à opprimer des trilliards et des trilliards de non-humains pour qu'une seule race possède tout. Un beau job. Ta copine zabrak le vit bien, j'espère ?
- Moi et Dontika, c'est fini, depuis un bon moment. Tu le saurais si tu levais la tête des commissions que tu touches ici.

Rejetant la tête en arrière, il eut un petit rire et battit des mains :

- Ah... Les attaques contre les méchants aliens ploutocrates. Je dois dire que ça faisait au moins une heure que j'avais pas eu droit à ce genre de remarque de la part d'un humain. Mais c'est quand même drôle que tu critiques Krane & Associés alors que c'était ton rêve d'y bosser quand on était à l'école.
- C'était avant que je me rende compte qu'ils pensaient plus à l'argent qu'à...

Il m'interrompt en levant la main :

- C'est surtout quand je t'ai battu et que moi, je suis allé travailler ici. Ne va pas me faire croire que t'as découvert la réalité sur les motivations des grands cabinets le jour de la remise des diplômes.

Foutu Kolba'ra, à avoir toujours raison !

- Tu ne m'as pas battu. Tu as triché, murmurai-je alors que le tremblement dans ma voix gagnait en puissance, de même que le feu qui me dévorait les entrailles.
- J'ai quoi ? Répète, j'ai pas bien entendu.
- T'AS TRICHÉ ! explosai-je. T'as forcément triché ! Toi et ton clan vous étiez dans les magouilles jusqu'aux lekkus ! Vous avez soudoyé le jury pour que ce soit toi le major de promo !

Un silence pesant suivit ma déclaration après que je lui ai enfin craché au visage ce que je voulais lui dire depuis quinze ans. Kolba'ra se mit alors à esquisser un petit sourire navré et à se passer plusieurs fois la main sur le visage.

- Si tu crois ça, t'es complètement à côté de la plaque, mon vieux. T'as quand même raison sur un point : ma famille a effectivement fait des choses pas nettes pour gagner sa fortune. En fait, mon clan était tellement crapuleux qu'ils ont rompu les ponts avec moi quand je suis entré à la faculté de droit. Un Ra qui devenait avocat, c'était un peu le mouton noir de la famille.

- Tu mens, fulminai-je. Ton oncle était sénateur ! Je sais qu'il avait vu Zionz avant la remise des diplômes. Pourquoi faire, si c'était pas pour appuyer ton passage comme major ?
- Pour essayer de convaincre le professeur Zionz de m'exclure de la faculté. Lui non plus a jamais supporté que je marche droit. À l'université, je me suis fait tout seul. Exactement comme toi.

Non, c'était impossible, il essayait de m'embrouiller, il était en train de mentir ! Il avait forcément eu une aide occulte, sinon, comment expliquer qu'il ait pu me battre à l'époque ? Comment moi, j'aurais pu perdre, si le jeu n'était pas truqué à la base ? Décidément, par moments, j'adhérais véritablement à la Haute Culture Humaine. Les aliens n'étaient pas dignes de confiance !

Ou en tout cas, pas Kolba'ra.

- Ne me dis pas que t'es rentré dans ton organisation de cinglés à cause de ça ? me demanda le twi'lek.
- C'est pas une organisation de cinglés !

Il appuya son menton contre la paume de sa main et prit l'air contemplatif :

- Le pire, c'est que je suis sûr que tu le sais, que tu bosses pour des dingues. C'est juste que t'es tellement arrogant et sûr de toi que tu ne te remettras jamais en question.
- LA FERME ! m'époumonai-je, le rouge me montant aux joues alors que je n'avais qu'une envie, celle de bondir sur Kolba'ra et de lui écraser le visage contre quelque chose de dur jusqu'à ce que son crâne éclate.

Je pointai un index rageur et tremblant de fureur sur mon rival tandis que de l'autre main, je fis signe aux deux soldats d'entrer dans la pièce et de se saisir de l'avocat.

- Tu vas avouer ta tricherie. Publiquement, exultai-je, dans un grand procès qui sera retransmis en direct sur l'Holonet. Et là, tous les citoyens impériaux pourront voir que personne, personne ne m'a jamais battu et que le seul à avoir jamais réussi, c'est en magouillant.

Kolba'ra jeta un coup d'œil rapide par la fenêtre, comme s'il pensait pouvoir sauter afin d'échapper aux soldats qui s'avançaient vers lui,

exhibant une paire de menottes. Puis, il eut une sorte de soupir fataliste et tendit ses poignets aux hommes de la CompForce.

- Je pourrais difficilement avouer ce que je n'ai pas fait, dit-il laconiquement.
- Crois-moi qu'après un séjour dans les salles d'interrogatoires du BSI, tu seras beaucoup plus loquace. Tu signeras tout ce que je voudrai, simplement pour que la douleur s'arrête. Amenez-le au Commandant Sollaine, ordonnai-je à mes hommes. Je veux qu'il mette ses meilleurs bourreaux sur le coup. Je veux que ce déchet souffre jusqu'à en pleurer des larmes de sang... mais qu'il ne l'abîme pas trop non plus. Monsieur Kolba'ra devra être présentable pour son procès.

Étonnamment, le twi'lek se laissa embarquer sans rien faire. J'avais vu des prévenus se débattre, lutter contre leurs geôliers jusqu'à s'en arracher la peau des poignets pour se libérer des menottes, mais l'avocat était incroyablement calme. Il s'arrêta néanmoins une seconde pour me parler en arrivant à ma hauteur.

- Profite de ta position de petit chef, mon vieux, m'avertit-il. Ça ne durera pas toujours. Un jour, l'Empire tombera, et alors toi et tous les autres dingues du Comité, vous serez jugés pour crime contre les civilisations.

Je me dressai sur la pointe des pieds pour le regarder droit dans les yeux :

- Peut-être bien que oui. Ou alors, peut-être bien que ce sera le COMPORN qui amènera l'Empire à ses dix mille ans de gloire. En tout cas, tu seras plus là pour le voir, tête de ver...

D'un ordre sec, je fis sortir mes hommes et le prisonnier, restant seul dans le bureau de l'avocat. Je sentis une douce chaleur m'envahir. Je l'avais fait. J'avais enfin pris ma revanche sur Kolba'ra.

J'avais promis qu'il maudirait mon nom jusqu'à la fin de ses jours et il allait le faire. Beaucoup plus calme et détendu, j'allais observer plus en détail le bureau de mon vieux rival. Des dossiers, des feuilles bien ordonnées... il avait toujours été du genre organisé.

Mon regard s'arrêta sur une holophoto encadrée, représentant Kolba'ra en beau costume au bras d'une mirialanne en robe blanche, portant un bouquet de fleurs. Une photo de mariage. C'était étonnant

comment les choses s'étaient inversées : le plus grand séducteur de l'Université s'était finalement posé, et c'était moi qui aujourd'hui, multipliais les histoires sans lendemain.

Pendant un bref moment, peut-être à cause de la fatigue qui me minait continuellement ou d'un jeu de lumière, je crus me voir à la place de Kolba'ra, en photo de mariage avec Dontika. Je secouai rapidement la tête et l'illusion se dissipa, me laissant pourtant troublé alors que je reposai l'holophoto.

Qu'était-il arrivé à mon ancienne petite amie ? Est-ce qu'elle était retournée vivre sur Iridonia, avec sa famille ? Est-ce qu'elle avait suivi son rêve et s'était installée sur Anaxes ? Ou bien... mon regard plongea dans les profondeurs obscures de Coruscant. Est-ce qu'elle était là ? Quelque part, dans une Zone de Protection Alien, à se terrer dans un ghetto sous la menace des soldats du COMPORN ?

Je me sentis étrangement coupable. Coupable d'avoir rompu aussi brutalement avec elle, coupable de ne pas avoir suivi ce qu'elle avait fait après la fin de notre histoire. De retour au bureau, je ferais effectuer des recherches sur elle. Je devais savoir ce qu'il lui était arrivé.

Avant de quitter la pièce pour regagner l'extérieur et le convoi qui me ramènerait au QG du Comité, j'eus un dernier regard pour la photo de mariage de mon vieux rival et décidai de prendre une autre décision, quand je serais de retour à mon bureau : celle de faire également arrêter la femme de Kolba'ra.

Séparer un couple si uni aurait été un véritable crime de ma part...

Un baiser déposé sur ma tempe me réveilla en douceur.

Je papillonnai des yeux, l'esprit encore embrumé par mon trop court sommeil et la bouche légèrement pâteuse.

Je ne repris que lentement conscience de mon corps et de ce qui m'entourait, avec toujours en moi cette pointe de nostalgie pour le monde fantasmagorique que je venais de quitter, dans lequel tout était si calme, si apaisant, comme une ondée pure loin des torrents des eaux nauséabondes de la politique. L'espace d'un battement de cœur, je tentai de fermer les yeux pour de bon, de me laisser aspirer dans cette contrée de paix et d'enfin dormir sans me réveiller en sursaut, l'esprit secoué de

terribles cauchemars. Quoique... Pouvais-je réellement considérer des souvenirs comme des cauchemars ?

Je revoyais le massacre des jeunes enfants Jedi sur Fejor, la frondaison de Fyr dévorée par les flammes, les partisans tués à la mitrailleuse au-dessus des gigantesques fosses communes, et bien d'autres choses que j'avais fait faire pour le bien de l'Empire et la sécurité de ses citoyens. Et avant tout parce que ça avait été mon devoir, aussi pénible soit-il.

Mais ces visions n'étaient en définitive rien comparées au camp de Vax III et à ces milliers d'aliens qui étaient détenus dans des conditions pire que des bêtes, à trimer jusqu'à la mort sur mon ordre plein et entier.

Rekkon avait rempli ses objectifs à temps au prix d'une dégradation encore supérieure des conditions de détention. Je me retrouvais donc avec la base de Vax III opérationnelle, du moins théoriquement. Je ne pouvais pas installer la moindre défense efficace tant que la lune était encore occupée par les prisonniers désormais désœuvrés. Au-delà des simples questions de logistique, il n'était pas question qu'ils reprennent un jour le contact avec le reste de la galaxie.

Le grand public ne devait pas savoir comment j'avais fait bâtir la base. Et bien évidemment, je ne pouvais pas garder les détenus sur Vax III indéfiniment. J'avais bien trouvé la solution idéale, mais elle était si terrible qu'elle ridiculisait en horreur tout ce que j'avais fait jusqu'alors. Elle me donnait des nausées rien que d'y penser. Et malgré ma répulsion, j'avais organisé cette soirée à l'Étoile de Coruscant dans un seul but : voir sa mise en œuvre effective.

L'Étoile de Coruscant était le casino doublé de la maison close le plus huppé de la planète capitale. Pas nécessairement le plus extravagant, mais assurément le plus couru auprès des dignitaires impériaux. Le GSA Récréation avait en sous-main, le contrôle total de l'établissement et y injectait des sommes faramineuses chaque mois.

Ainsi, les divertissements proposés aux invités, officiers supérieurs ou citoyens impériaux de haut-rang étaient tous gratuits, à l'exception de la partie casino, qui si elle n'impliquait pas d'argent, deviendrait par essence absurde.

Mis en confiance, les invités étaient ainsi très enclins à profiter des charmes des lieux ainsi qu'à se faire holophotographier dans des positions plus que compromettantes, à leur insu, évidemment.

Ainsi, le Comité disposait d'un moyen de pression supplémentaire à chaque holophoto prise ou holofilm tourné. Le COMPORN gagnait des alliés et écartait ses ennemis. En bref, nous nous renforçons pour notre future prise de pouvoir.

- Vous vous êtes endormi, monsieur le Délégué, gloussa la sublime jeune femme aux cheveux acajou, calfeutrée sur la banquette en taffetas de soie rouge que nous occupions. Vous ne tenez pas très bien le champagne, on dirait, me souffla-t-elle à l'oreille avant de m'embrasser dans le cou et de glisser sa main aux longs ongles manucurés sous le tissu hors de prix de ma chemise de smoking.

Encore un peu hagard, je dus faire un effort pour tenter de me souvenir si elle était une des professionnelles de l'Étoile de Coruscant, une jolie jeune femme que j'avais réussi à séduire lors de la soirée ou encore les deux à la fois.

Je décidai finalement que ça n'avait aucune espèce d'importance et que je ferais aussi bien de profiter du moment présent.

Rejetant la tête en arrière, j'allai fermer les paupières et tenter de m'endormir à nouveau quand un jeune officier Sub Adulte se planta devant moi, l'air embarrassé de me déranger dans la situation présente. Je lui fis signe de parler, pendant que j'avais encore un minimum de concentration à lui accorder.

- Monsieur le Délégué, expliqua-t-il, votre invité vient d'arriver.

Bon. Et ben cela voulait dire que les caresses seraient pour plus tard. J'écartai avec une certaine vigueur la tête de la jeune femme qui cherchait mes lèvres, me dégageai de son étreinte et m'arrachai au confort moelleux de la banquette de soie. Une fois bien campé sur mes deux pieds, je m'étirai le dos un court instant, avant de quitter le petit recoin dans lequel j'avais pris mes aises quelques heures auparavant. Tandis que je traversai la pièce, une sorte de grand bar lounge garni de canapés et de sofas écarlates sur lesquels des couples buvaient et s'embrassaient, je laissais mon regard se perdre dans les tentures couleur rubis ou les holotapisseries érotiques.

Je refermai rapidement les boutons de mon col de chemise, renouai mon nœud papillon avec plus ou moins de facilité et remis un peu d'ordre dans mon costume. Ce n'était pas parce que j'étais dans une maison close que j'allais me présenter dépareillé à mes invités. Ou à mon invité, très

techniquement. Après tout, avant d'être un lieu de plaisir, l'Étoile de Coruscant était une antichambre du pouvoir.

Organisé comme le voulait la logique impériale, les deux parties du club étaient clairement séparées : les jeux d'argent occupaient l'ensemble du rez-de-chaussée avec des tables de sabbac, de pazzak, de dés et bien d'autres tandis que tout l'espace maison close trônait en hauteur avec une multitude de chambres et de salons privés.

L'entresol, où je me trouvais, servait de lieu de transition avec bar, fumoir et bibliothèque. Les serveurs avaient leurs quartiers au sous-sol où les cuisines tournaient perpétuellement à plein régime et étaient toujours prêtes à se mettre en quatre pour le bien-être des membres du club, qui, puisqu'ils ne payaient pas un centime les plaisirs des lieux, avaient toujours le pourboire facile. On se murmurait parfois qu'une nuit de service bien exécutée à l'Étoile pouvait rapporter plus qu'une vie de labeur.

Quittant le bar, j'arrivai devant un escalier en colimaçon dont la moquette cerise était mouchetée de touches couleur safran. M'avançant, je m'appuyai contre la rambarde en fer forgé et jetai un œil sur le hall d'entrée, ses statues de marbre blanc et ses lustres de cristal.

Une joyeuse cacophonie traversait l'air enfumé, recouvrant la b'ssa nuuvu diffusée un peu partout dans l'Étoile, à l'aide d'enceintes élégamment grimées en vases ou cachées derrière une tenture.

Il devait y avoir une cinquantaine de personnes dans le hall, toutes tirées à quatre épingles, hommes comme femmes. D'aucuns arboraient, comme moi, des smokings, coupés par les plus grands couturiers impériaux, d'autres préféraient des vêtements plus fonctionnels mais tout aussi élégants. Je cherchai des yeux mon invité et ne fus pas long à le trouver.

Peu de personnes arboraient l'uniforme blanc de Grand Amiral, même au sein d'une foule aussi haut de gamme que les habitués du club.

Je descendis rapidement les escaliers, saluant de la tête les couples qui gagnaient l'entresol ou la maison close et me plongeai au beau milieu de cette masse de gens de pouvoir, partisans d'un régime conservateur, mais toujours désireux d'accomplir quelques fantasmes inavouables ou de prendre du bon temps.

Je fendis la foule et me guidant toujours à l'uniforme blanc, fus sur mon hôte en quelques dizaines de secondes.

Avant qu'il n'ait eu le temps de pleinement réaliser que j'étais là, je lui serrai la main :

- Grand Amiral Pitta. C'est une joie de vous voir ici !

Pitta me rendit une poignée de main sans entrain. Honnêtement, je n'aurais pas pu lui en vouloir. Personne ne se haïssait tant que le Comité et Danetta Pitta. Au-delà de la rivalité traditionnelle contre l'armée et a fortiori, contre un de ses douze plus grands officiers d'État-Major, le COMPORN portait encore en lui le souvenir de sa première purge, provoquée par le zèle du Grand Amiral. Il était de bon ton pour les officiers du Comité d'éviter de croiser les partisans de Pitta car il n'était pas rare qu'on en vienne rapidement aux mains après les insultes, dans le meilleur des cas. De plus, ne trouvant de joie que dans le travail, Pitta n'était que très rarement présent dans le Noyau, préférant partir en mission sur la Bordure Extérieure.

Mon invitation sur Coruscant, dans une maison de plaisir sous le contrôle de son organisation rivale avait sûrement dû le désarçonner.

- Ça a intérêt à être important, Nexhrn. J'ai dû annuler un dîner avec le capitaine Soontir Fel et sa compagne pour être ici ce soir.

Alors comme ça, le héros de la 181^e frayait avec le Grand Amiral Pitta ? Apparemment, on était peut-être capable de remporter une brillante victoire pendant le désastre de Yavin - quoiqu'Ord Biniir n'aurait sans doute pas été victoire aussi éclatante sans ma propagande - mais absolument incapable de choisir des hommes de goût avec qui partager un repas.

- C'est très important, assurai-je à Pitta avec un geste pour lui signifier de me suivre. À propos, puisque vous me parlez d'eux, j'espère que mademoiselle Starflare va bien ?
- Elle se porte comme un charme, grommela le militaire, si ce n'est qu'elle est accrochée à Fel comme un mynock à un câble d'alimentation de vaisseau spatial. À se demander où elle trouve encore le temps de tourner dans des holofilms.

Bon, eh bien j'éviterais de parler mondanités avec le Grand Amiral à l'avenir, me voilà au moins prévenu.

J'entraînai le militaire à grimper l'escalier de fer forgé pour rejoindre l'étage supérieur. Le visage de Pitta prit un air encore plus fermé alors que nous arrivions dans l'espace maison close de l'Étoile de Coruscant. Connaissant la xénophobie ahurissante de l'Amiral, j'avais donné ordre que toutes les filles qui ne ressemblaient pas, de près ou de loin à des humaines pures à cent pour cent soient mises à l'écart quelques heures. Le club comptait plusieurs prostituées twi'leks ou zeltronnes, très appréciées pour leur plastique, mais qui auraient mis Pitta dans un état de rage tel qu'il aurait pu se jeter sur elles pour les dépecer à mains nues. La haine de Pitta envers les non-humains ne connaissait aucune limite, terrifiant même les plus spécistes du COMPORN.

Nous arrivâmes dans un enchevêtrement de corridors, au milieu de froufrous de dentelles et de femmes à moitié nues. Certaines discutaient entre amies tandis que d'autres prenaient un client un peu hésitant par la main pour l'entraîner derrière une porte close. Je me dirigeai vers un salon privé, laissé vacant pour l'occasion et refermai soigneusement la porte derrière l'Amiral. La pièce était plus petite que la plupart des pièces de la maison close et était décorée dans des tons plus sobres que l'ensemble de l'Étoile de Coruscant. Ici, pas de statues de marbre ou de lustres de cristal, juste de quoi s'asseoir, une table basse et un minibar bien rempli. Je m'assis sur un sofa vert d'eau et invitai Pitta à prendre place en face de moi, dans un fauteuil de velours couleur bouteille. Le Grand Amiral jeta des coups d'œil suspicieux aux murs et aux lampes, comme s'il se méfiait de quelque chose.

- Il n'y a pas d'enregistreur, Amiral, le rassurai-je.
- Et comment je pourrais en être sûr ? C'est bien le propre de l'Étoile d'avoir des micros et des caméras un peu partout, hein ?

J'esquissai une ombre de sourire :

- En temps normal, vous auriez eu raison. Mais croyez-moi quand je vous dis que dans la conversation qui va suivre, j'ai tellement plus à perdre que vous si des preuves de notre entretien circulent...

Ma franchise plut au militaire et une fossette se forma sur ses joues. Sans doute essayait-il de sourire.

- On va aller au fait, Nexhrn. Qu'est-ce que vous voulez de moi ?

- Votre aide, répondis-je laconiquement. Je suis face à un grave problème, et bien que ça me désole, vous êtes la seule personne dans cette foutue galaxie à pouvoir m'aider.

La fossette de Pitta se creusa :

- Et pourquoi est-ce que j'aiderais le numéro deux d'une organisation qui me hait ?
- Premièrement, parce que sinon je peux faire dévoiler certaines choses, affirmai-je en tirant de ma poche intérieure une fine feuille de filmplast que je dépliai et tendis à Pitta.

Ce dernier posa les yeux dessus qui s'écarquillèrent aussitôt sous l'effet de la colère :

- Espèce de salopard ! Comment osez-vous prétendre que...
- ... que vous avez des ancêtres etti et bornecks ? le coupai-je en finissant sa phrase. Ce n'est pas moi, c'est votre arbre généalogique. On dirait que vous n'avez pas pu effacer toutes les preuves...
- C'est de la pure diffamation ! s'emporta Pitta. Oser m'accuser, moi, d'avoir du sang proche-humain ! Vous marchez sur la tête, je devrais vous tuer ! beugla-t-il en brandissant le poing.
- C'est justement parce que vous ne supportez pas votre héritage alien que vous êtes aussi spéciste, poursuivis-je calmement, sourd à ses hurlements de colère. J'ai lu quelques essais intéressants de psychologie à propos de ça, mais là n'est pas le sujet. Je crois que ça serait assez drôle si une copie de cette feuille se mettait à circuler sur l'Holonet.
- Faites ça, et vous êtes mort, me menaçait-il.
- Mais il ne tient qu'à vous que je ne diffuse pas ceci, lui dis-je en lui reprenant la feuille des mains et en la déchirant en petits morceaux. Pour vous prouver ma bonne foi, je vais détruire la feuille.

Et joignant l'acte à la parole, je me levai et jetai les débris dans l'incinérateur domestique de la chambre, faisant fondre toute preuve de l'ascendance de l'Amiral.

Ce dernier me regarda d'un air perplexe.

- Je suppose que ce n'était pas la seule feuille, n'est-ce pas ?

- Évidemment, avouai-je. Je ne suis pas assez stupide pour ne pas prendre de précautions. Mais encore une fois, si vous acceptez de m'aider, je jure sur la tête de ma fille d'emporter votre secret dans ma tombe.

Pitta eut un grognement, se gratta l'arête du nez et se cala plus en arrière sur son fauteuil.

- Vous voulez quoi ?

J'eus une ombre de sourire. La partie s'engageait mieux que prévu.

- J'ai un trop plein d'aliens, tentai-je d'expliquer d'un ton badin alors qu'en réalité, ma voix n'était guère assurée. Pour l'instant, ils sont détenus en lieu sûr, mais je ne peux plus les garder.
- Envoyez-les sur Kessel, proposa Pitta en haussant les épaules. Les mines d'épice et les araignées se chargeront du travail pour vous.
- Sauf qu'il ne faut pas qu'ils parlent, formulai-je du bout des lèvres. Ils savent des choses et ils ne doivent plus jamais retourner à la vie publique, même en prison.
- Servez-vous de vos services. Vous êtes le vrai chef du Comité, tout le monde le sait, Ishin est trop occupé à faire les quatre volontés de l'Empereur pour diriger son organisation. Votre police politique sait faire disparaître les gens sans trace. Ça ne sera pas la première fois.
- Une personne peut disparaître sans laisser de trace, mais pas cinquante-mille unités.

Par les canyons de cristal... Avais-je bien dit "unités" ? Je me sentis brusquement nauséeux.

Pitta émit une sorte de sifflement :

- Ouais, quand même, ça fait du monde... Mais en quoi puis-je vous aider ?
- Je sais ce que vous faites sur la Bordure Extérieure avec vos trois vaisseaux, l'*Apocahx*, l'*Angrixet*, l'*Azgoghk*... Ou plutôt, non, je n'en sais rien, et c'est très bien comme ça. Je sais juste que vous repérez une population alien sans défense, que vous les embarquez avec vos hommes et que c'est comme si elle n'avait jamais existé.

- Les navires que vous venez de nommer n'ont pas d'autre vocation que l'exploration, m'assura-t-il avec un aplomb digne des meilleurs holofilms de Starflare.
- Avec des fous comme Tork et Murthé aux commandes ? À d'autres, Amiral.
- Et quand bien même ça serait vrai, toutes ces allégations ? Ça nous amène à quoi ?
- Je veux...

Ma bouche devint pâteuse et ma langue de plomb au fur et à mesure que je parlais :

- Je veux que vous vous occupiez de mes aliens. Je ferai affréter un convoi jusqu'à la Bordure Extérieure où vous vous chargerez de les récupérer. À partir de là, ils seront votre problème. Faites-en ce que vous voulez, je veux juste qu'ils ne soient plus là pour parler.

Mes yeux s'embruèrent à la fin de ma phrase et ma voix se cassait, sans compter ma nausée qui gagnait en puissance. Quand je trouvai la force de lever les yeux vers Pitta, il m'abasourdit par son calme et son attitude détachée, absolument dénuée de toute forme d'émotion.

- Admettons que je fasse ça pour vous. Hormis le silence sur mes ancêtres, j'y gagne quoi ?
- Premièrement, exposai-je avec difficulté alors qu'une véritable douleur s'insinuait dans ma bouche, vous êtes un immonde salopard doublé d'un sadique et du pire spéciste que j'aie jamais connu. Cinquante-mille aliens qui vous sont livrés sur un plateau d'aurodium, c'est le Jour de l'Empire avant l'heure pour vous.

Pitta pouffa en hochant la tête et me fit signe de continuer :

- Vos soi-disant scientifiques, poursuivis-je en grimaçant, comme le professeur Murthé, auront tout loisir de réaliser leurs "expériences"... Quelles qu'elles soient.
- Sans compter que cela nous engage l'un envers l'autre, conclut Pitta de lui-même. Donc à une forme d'alliance entre l'Armée et le Comité. Ou du moins, entre mes hommes et les vôtres.

Incapable d'ajouter un mot de plus, je me bornai à hocher la tête.

- Plutôt malin, souffla Pitta entre ses dents. Toujours bon de s'assurer de l'appui d'un des Grands Amiraux, même si on ne le porte pas dans son cœur, hein ?

L'homme était peut-être l'individu le plus spéciste de toute l'armée, voire de la galaxie toute entière, mais au moins, il avait un esprit on ne peut plus vif. L'accord que nous étions en train de passer aboutissait bien à une forme d'alliance.

- Soyons clairs, articulai-je en me reprenant lentement. Une fois que cette affaire sera traitée par vos soins, nous n'en reparlerons plus jamais. La conversation que nous avons dans cette pièce n'aura jamais existé.
- Vous ne voulez pas d'ennuis avec le futur, nota le militaire. Que quelqu'un vous ressorte à la gueule les saloperies que vous avez faites. Moi, je n'ai pas la même approche : je me moque bien de ce qu'un historien à lunettes dira de ma vie dans une centaine de cycles, parce que j'aurais eu la satisfaction de partir de cette galaxie en accomplissant jusqu'à mon dernier souffle la chose qui me donne le plus de joie au monde : broyer de l'alien.

J'écoutai avec attention sa voix, espérant y trouver une pointe d'ironie. Hélas, Pitta parlait définitivement au premier degré. Le Grand Amiral se leva de son fauteuil, marcha jusqu'à moi et me tendit la main :

- Je marche, déclara-t-il simplement, comme si nous venions de passer un simple accord sans réelle importance. Soyez réglo de votre côté et je le serais moi-même. Je vous ferais parvenir dans les jours à venir les coordonnées où dropper les nuisibles. Mes gars se chargeront de tout à partir de là.

Je dus me faire violence pour lui serrer la main en ayant l'air le moins dégoûté possible. Pitta nota mon air nauséux et eut un petit rire :

- Les scrupules, hein ? Ne vous inquiétez pas, m'affirma-t-il en gloussant et en me donnant une tape virile sur l'épaule, c'est comme le pucelage. Ça fait mal la première fois que ça s'en va, mais après ça va tout seul et on se sent vachement mieux sans !

Pour lui faire plaisir, j'esquissai une ombre de sourire. Je détestais l'humour des militaires. Pitta eut une sorte de grognement de satisfaction et m'annonça que si nous en avions terminé, il devait repartir sur l'heure dans la Bordure Extérieure, pour préparer les détails de notre opération.

Je le libérai de bon cœur. Une seconde de plus avec lui, et je ne répondais plus de rien.

Je restais seul et abattu dans le luxueux salon privé, l'esprit entravé par ce que je venais d'autoriser.

Pourtant, avais-je le choix ? C'était l'unique moyen de rendre Vax III opérationnelle. La base permettrait l'avènement du COMPORN, j'en étais persuadé et la prise du contrôle de l'Empire par le Comité signifiait qu'aucune guerre intestine n'éclaterait au sein du régime. Nous pourrions ainsi nous concentrer sur la guerre civile, écraser l'Alliance Rebelle et apporter à la galaxie une fois pour toute la pax imperia dont elle avait tant besoin.

En définitive, c'était faire le bien du plus grand nombre.

Je redescendis jusqu'au bar, me martelant ce laïus comme une litanie jusqu'à m'en convaincre moi-même. Je bus énormément et fis beaucoup l'amour à cette soirée, comme pour évacuer de mon esprit par la force l'horreur que je venais de déchaîner.

Être un monstre un jour pour bâtir un monde de paix pour toujours. Ça me paraissait logiquement acceptable.

L'alcool fut excellent et les femmes, toutes plus belles les unes que les autres. Pourtant, quelles que soient le nombre de coupes de champagne avalées ou la beauté des femmes que j'étreignais, un sentiment de dégoût et de déplaisir profond refusa de me quitter, enchaîné à mon esprit aussi sûrement qu'une veine de cortose restait incrustée dans la roche, m'accompagnant encore au réveil une fois la gueule de bois dissipée jusqu'au soir, où, harassé de fatigue, je fermais les yeux et c'étaient alors les cauchemars qui prenaient le relais. C'était probablement ça, ce qu'on appelait le remords.

Si je voulais continuer à avancer, il faudrait m'apprendre à m'en passer.

Chapitre 5

« Un seul chef, un seul peuple signifie un seul maître et des millions d'esclaves. »

A.Camus

Il faisait froid dans cette salle d'interrogatoire. C'était un bon moyen de torture psychologique supplémentaire : il suffisait de bringuebaler le prisonnier dans une salle surchauffée puis dans une autre glacée pour briser un peu plus son esprit. Ce n'était qu'un détail, mais ce petit rien ajouté à la multitude de tortures déjà subies formait très rapidement un tout gigantesque. Cela dit, il faisait vraiment froid, tellement que je me surpris à frotter mes mains l'une contre l'autre dans l'espoir de les réchauffer. Voyant que ça n'aboutissait à rien, je fis un signe à un maton d'amener la température de la pièce à un niveau plus acceptable pour un être humain.

J'étais assis sur une chaise en bois poli, inhabituellement soignée dans une pièce aussi sinistre. Les murs de permaéton étaient dévorés par la rouille et les moisissures. L'unique rai de lumière filtrait d'un minuscule vasistas situé tout en haut de la pièce, comme hors de portée des personnes présentes. Des volutes de poussières dansaient dans la pièce, comme accomplissant une sorte de ballet obéissant aux ordres d'un chef d'orchestre invisible.

Devant moi, maintenu sur un tabouret rivé au sol par électromagnétisme, le prisonnier que j'avais fait tirer des geôles obscures du BSI me regardait d'un air calme, comme s'il se moquait du sang qui collait ses cheveux en touffes compactes ou les multiples bleus et écorchures qui parsemaient son visage. Il n'y avait plus grand chose de commun avec l'holoportrait qui figurait sur l'avis de recherche placardé à travers toute la galaxie, à l'exception d'un petit quelque chose dans le regard, comme une détermination qui ne faiblirait pas, quoiqu'on fasse subir à son corps.

Je croisai les bras et déclarai d'un ton compatissant :

- Sachez que je suis navré que les choses se soient passées ainsi. Si mes hommes m'avaient prévenu plus tôt que le légendaire Jlei

Namoun était tombé entre nos mains, j'aurais tout fait pour venir vous voir sans qu'on touche à un seul de vos cheveux.

Le rebelle eut un petit rire, exhibant ainsi sa dentition désormais incomplète :

- Ne vous inquiétez pas, je sais ce que c'est que l'administration. J'ai été sénateur après tout.

C'est vrai, j'avais presque oublié qu'avant de devenir Xam, l'homme de confiance de Bel Iblis, l'homme avait été un petit sénateur bon teint, qui s'était toujours battu pour les droits des Chantiers Navals de Kuat et de la suprématie des barons sur leur peuple. Étrange parcours.

- Monsieur Namoun, j'ai une question, demandai-je franchement. J'ai du mal à comprendre : qu'un ouvrier, un paysan ou un obscur fonctionnaire en mal de gloire veuille donner un sens coloré à sa petite vie terne et s'excite pour une certaine forme d'aventure en ralliant les Rebelles, je peux l'admettre. Qu'une personne qui estime que l'Empire lui a fait du mal, à lui ou à son monde natal décide de se venger et de prendre les armes, comme un Ackbar, je peux aussi faire un effort et considérer ce choix comme acceptable du point de vue de la raison. Mais dans votre cas, je dois bien admettre que c'est un mystère total. Vous étiez un élu kuatien, respecté de vos pairs, aimé de vos administrés avec un salaire confortable et une jolie petite famille. Pourquoi avoir tout gâché en rejoignant les terroristes ?
- Parce que vous croyez que rejoindre l'Alliance, c'est tout gâcher ?

Amusé, j'embrassai rapidement le décor de la main :

- Eh bien, vous avez été traqué sur toute la galaxie, capturé, torturé, vous serez jugé et probablement exécuté. Ce n'est pas du gâchis pour vous ?

Il gloussa. J'avais beau savoir d'expérience que les prisonniers utilisaient l'humour ou le second degré comme catharsis, c'était toujours surprenant à constater de vive vue.

- Je pourrais vous retourner la question, Délégué... Vous demander si diriger le COMPORN quand on était un brillant étudiant en droit, ce n'est pas aussi finalement du gâchis. Mais rassurez-vous, j'ai quitté la politique depuis quelques années. Les petites phrases, c'est plus mon genre.

Il passa une langue fatiguée sur ses lèvres craquelées et émaillées de sang.

- Pour répondre à votre question, oui, j'aurais pu rester posé à la rotonde du Sénat, à graisser un peu la patte aux officiels pour le bien de ma planète et à profiter de la vie. Mais quelque chose s'est déclenché là-dedans, déclara-t-il en apposant son index sur son crâne. Un déclic, une révélation, appelez ça comme vous voulez. Après Ghorman, quand Tarkin a fait écraser son vaisseau sur le sitting pacifiste, j'ai commencé à sérieusement douter du bien-fondé du régime. À me demander si je n'aurais pas mieux fait de me couper la main le jour où j'ai voté pour l'Empire.
- Et vous avez finalement choisi la lutte armée ?
- Quand j'ai compris que le Sénat n'était plus bon qu'à courber le dos et à obéir à votre organisation, Délégué, j'ai effectivement décidé de passer à un mode d'action plus radical, c'est vrai. Au fond, je n'ai fait qu'appliquer l'article 3.5 de la Constitution Galactique : "Quand l'État viole les droits des citoyens, l'insurrection est pour les citoyens, le plus sacré des droits..."
- "...et le plus indispensable des devoirs", je sais. Sauf que l'article en question, ainsi que la Constitution toute entière sont considérés comme caducs, depuis la Déclaration de l'Ordre Nouveau.

Il leva les yeux au ciel avant de me fixer avec un certain mépris :

- Jouer sur les textes de lois... Vous êtes le stéréotype même de ce que je hais dans l'Empire, Nexhrn. Pas le soldat, mais le salopard de bureaucrate.
- Ce n'est pas en me provoquant que vous allez alléger votre peine, lui fis-je remarquer.
- Alléger ma peine ? répéta-t-il dans une sorte de hoquet nerveux. Vous croyez vraiment que je veux passer le reste de ma vie sur Kessel ou dans un vaisseau-prison ?
- C'est le choix que font la plupart de vos camarades, lui fis-je noter. Choisir la vie plutôt que la mort. C'est tout à fait honorable.
- Nous n'avons pas la même définition de l'honneur, alors...

Je passai fugacement ma main sur mon visage. À la réflexion, j'aurais dû laisser le BSI se charger un peu plus de Namoun. Je commençais à me lasser sérieusement de la bravade de certains prisonniers.

- Je vais être direct avec vous, lui exposai-je d'un ton sec. L'Alliance vient de se faire écraser sur Hoth. Nous avons détruit la moitié de vos transports. Vos pertes sont incalculables et le propre fils de Mon Mothma, Jobin, est tombé face à nos snowtroopers. Et maintenant, vous, un des principaux chefs de l'armée secrète des Rebelles, êtes entre les mains de l'Empire. La fin de la guerre est proche. Et nous allons gagner. En attendant, vous, vous allez mourir. Je peux faire en sorte que ce soit rapide et sans douleur, ou que ça prenne trois vies de neti pour vous voir y passer. En souffrant jusqu'à en être malade à chaque seconde de chaque minute que ça durera. Peut-être même que j'ordonnerais de faire la même chose à votre femme et à vos enfants.

Pour la première fois depuis le début de notre entretien, le visage du rebelle pâlit et prit un air sérieux.

- Vous ne feriez pas ça.
- Vous n'imaginez pas tout ce que je peux faire ou ne pas faire. Au COMPORN, j'ai plus de pouvoir que Palpatine lui-même.

Je croisai les mains et fis craquer mes jointures.

- Donnez à mes hommes les renseignements qu'ils veulent et on épargnera les vôtres. Ça me semble un marché plutôt correct, vous ne trouvez pas ?
- Vous menacez ma famille... Et dire que vous me demandiez pourquoi j'ai choisi l'Alliance...
- Votre réponse ?

Il chuchota quelque chose que je ne compris pas à cause du bourdonnement des filtres à air. Par réflexe, je me penchai en direction du détenu pour mieux saisir ses mots. Avant d'avoir pu comprendre quelque chose, je sentis une intense douleur au nez accompagnée d'un bruit mat, tandis qu'un liquide frais coulait sur mon cou et arrosait mon costume sur mesure. L'ancien sénateur venait de me frapper d'un formidable coup de tête.

Les matons se précipitèrent sur Namoun et lui firent regretter son acte à coups de matraque et de schlague. Plaquant une main contre mon

nez brisé et secouant la tête pour dissiper les étoiles qui se formaient devant mes yeux, je levai ma main libre en signe d'interdiction aux deux gardiens.

- Non ! articulai-je tant bien que mal. Reconduisez-le en cellule. Et personne ne le touche jusqu'à mon contre-ordre. Exécution ! hurlai-je.

Les soldats arrêtaient immédiatement de frapper le rebelle, l'arrachèrent de son tabouret et le ramenèrent dans sa geôle. Étouffant une série de jurons, je fouillai mes poches à la recherche d'un mouchoir ou de quelque chose à plaquer sur mon nez. Ne trouvant rien, j'ouvris la porte de la salle d'interrogatoire et hurlai à la sentinelle de m'apporter quelque chose. Les hommes partirent comme des flèches dans les tréfonds des couloirs du BSI tandis que je regagnai tant bien que mal le rez-de-chaussée, essayant d'oublier la douleur sourde qui se communiquait à tout mon visage.

J'avais atteint le hall lorsqu'une sentinelle me rattrapa, me tendant un chiffon à la propreté douteuse. En grommelant, je le plaquais sur mon nez en évitant d'appuyer trop fort sur la zone endolorie. Je jetai un coup d'œil à mon reflet, aperçu dans le marbre de l'entrée et fronçai les sourcils devant les dégâts infligés à mon costume de soie. Ce n'était pas comme s'il m'avait coûté personnellement une fortune, puisque depuis que j'étais haut placé au COMPORN, je ne payais pratiquement plus rien, mais mes tenues de luxe étaient importantes pour mon image. Je ne pouvais raisonnablement pas être le numéro deux du Comité avec une chemise à moitié recouverte de sang.

- Monsieur le Délégué, je suis absolument navré !

Je me retournai vers l'homme qui m'interpellait ainsi et vis le Commandant Sollaine, le chef suprême du Bureau de Sécurité Impérial, se précipiter vers moi pour se confondre en excuses, expliquant que ses hommes auraient dû surveiller encore davantage le prisonnier. Sollaine avait été pendant longtemps un bras droit loyal envers l'Empire et le Comité, bien que dévoré d'ambition, rêvant de remplacer Vador aux côtés de Palpatine. Mais l'an dernier, Sollaine avait échoué lors d'une mission spéciale visant à démasquer et à capturer une taupe rebelle infiltrée dans les plus hauts-rangs de l'Empire.

S'il avait finalement identifié l'agent infiltré, qui se révéla être Rivoche Tarkin, la propre nièce du Grand Moff, Sollaine n'avait pas réussi à la faire prisonnière, et pour cet échec, mis au placard par Sa Majesté. De nombreuses rumeurs circulaient depuis, sur le fait que Vador lui-même avait tout prévu pour griller politiquement le chef du BSI. Personnellement, du moment que le Bureau de Sécurité Impérial continuait à faire son travail et à obéir au Comité avant tout, je me moquais complètement du reste.

- Vos hommes n'y sont pour rien, dis-je au travers du chiffon. Je n'aurais pas dû me pencher vers lui, c'est entièrement ma faute.
- Tout de même, commenta Sollaine en secouant la tête, ces terroristes... Soyez sûr qu'il va regretter ce qu'il vient de vous faire.
- Comme je l'ai ordonné en salle d'interrogatoire, j'interdis qu'on touche à Namoun... Pour l'instant. Traitez-le convenablement et veillez à ce qu'il mange bien.
- Si je peux me permettre monsieur le Délégué, questionna le Commandant en passant sa prothèse robotique dans ses cheveux noirs coupés courts, il vous a quand même lâchement agressé. Une petite séance avec un IT-O lui ferait le plus grand bien...
- Namoun sera puni pour ce qu'il m'a fait en temps et en heures. L'Inquisitorius continue de rêver de mettre la main dessus et maintenant, il est à nous. Les Renseignements Impériaux seront prêts à négocier très cher pour qu'on le leur livre.
- Vous pensez vraiment qu'Isard sera prête à nous donner quelque chose pour Xam ? Sans vouloir vous offenser, Monsieur le Délégué, j'ai déjà vu un armadid plus ouvert à la discussion que Coeur de Glace.

Je pouffai au trait d'humour de Sollaine. Je n'aurais probablement pas dû, eut égard à la décharge électrique de douleur qui parcourut le milieu de mon visage.

- Moi aussi, je préférais Isard père, soufflai-je lorsque la douleur diminua. Lui au moins, il savait où était sa place, et mis à part bien servir l'Empire, il n'avait pas de grandes ambitions. Mais on fait avec ce qu'on a.

Au COMPORN, nous avons tous beaucoup perdu quand Armand Isard, le chef des Renseignements Impériaux, les rivaux du BSI, avait été exécuté sur ordre de Palpatine, pour le punir des vols de l'Etoile Noire, juste après la défaite de Yavin.

Si dans l'absolu, Isard aurait été une menace le jour où le Comité prendrait le pouvoir, il serait resté probablement ouvert à la négociation et nous aurions sans doute pu le rallier à notre cause. Mais Ysanne Isard, sa fille et héritière à la tête des Renseignements Impériaux, était bien plus dangereuse que son géniteur. Pas tellement parce qu'elle était dévorée par l'ambition, mais parce qu'elle avait les moyens de nourrir ses rêves et de leur faire prendre corps.

- Vous devriez passer à l'infirmerie monsieur le Délégué, me conseilla le Commandant.
- Ça ira, rétorquai-je. J'ai survécu à deux attentats. Ce n'est pas un nez cassé qui m'empêchera de bien servir l'Empire... et puis je trouve que ce n'est pas si cher payé pour avoir mis la main sur l'homme de confiance de Bel Iblis et des autres leaders rebelles.

Sollaine se borna à hocher la tête. Nous discutâmes encore quelques instants de choses et d'autres, fîmes le salut impérial et je quittai les locaux du BSI. Alors que je m'éloignais du parvis des bâtiments de la police secrète, je laissais lentement mes sentiments reprendre leur place. C'était une aide psychologique que j'avais adoptée au fil des années, lorsque je devais me rendre dans de tels lieux. J'enfermais mes émotions dans un coin de ma tête, les gardant bien au chaud pour qu'elles ne m'importunent pas lorsque je croisais le regard brisé des prisonniers ou que je ne flanche pas devant un interrogatoire particulièrement affreux.

J'aurais aimé vous dire qu'on s'habitue à ce genre de chose au bout d'un moment, que voir un bourreau du BSI briser les articulations d'un suspect à coups de marteau énergétique ne provoquait guère plus qu'un haussement de sourcil, ou qu'on était insensible lorsqu'on observait un homme devant lequel on torturait sa famille pour le faire parler. C'était peut-être vrai pour certains, mais pas pour moi. Ma conscience se rappelait perpétuellement à moi en me martelant d'images sanglantes et de souvenirs douloureux. Je n'avais pas la chance de pouvoir, comme d'autres, y prendre goût et retourner la souffrance en plaisir pour supporter mes actes. Moi, je me bornai à faire ce que je devais faire. Je

dirigeai pratiquement l'organisation la plus puissante de l'Empire avec tout ce que cela impliquait comme responsabilités.

Soyons honnêtes, la majeure partie de mon travail, tenter de créer une galaxie meilleure, était quelque chose qui me motivait et qui me plaisait. Tous les avantages qui y étaient attachés, comme la célébrité, la richesse et le pouvoir me grisèrent agréablement.

Mais je devais accepter ma tâche dans son entier. Et l'éradication de la Rébellion, comme des tous les ennemis de l'État, en faisait partie. Après tout, chaque métier comportait des parties désagréables : avant de jouer sur scène à tourbillonner, un danseur devait faire souffrir son corps pendant plusieurs heures à l'entraînement, et après avoir nourri ses clients, un restaurateur devait nettoyer son établissement pour tout recommencer le lendemain. Le poste de chef occulte du COMPORN ne coupait pas plus à cette règle que n'importe quel autre travail.

Peut-être juste une question d'échelle.

Je regroupai mon index et mon majeur ensemble avant d'effleurer prudemment l'arête de mon nez. J'avais beau être sous antidouleur, j'avais besoin de sentir les restes de ma blessure, comme pour m'assurer qu'elle était bien là. Mes doigts se promenèrent sur l'arête de mon nez au travers du pansement immaculé qui le recouvrait. Je me sentais parfaitement stupide avec cet attirail au beau milieu du visage, mais qui aurait osé me faire la moindre remarque ?

Que quelqu'un se risque à faire une plaisanterie et j'avais tout pouvoir de le faire disparaître à jamais dans la plus profonde des geôles du BSI, ou de le faire abattre en pleine rue par la CompForce, ou encore de le faire rosser par les miliciens Subs-Adultes...

J'avais eu de la chance, cela dit : le coup de tête de Namoun avait brisé le cartilage assez proprement. Les médecins n'avaient concrètement rien eu de plus à faire que rassembler les morceaux et les maintenir ensemble en attendant la reconstruction. J'aurais une multitude de petites cicatrices, comme un puzzle et sans doute une voix un peu étrange durant les premières semaines de ma convalescence puis tout repartirait comme avant. Je vivais déjà avec un poumon estropié et avais été manchot durant de longues semaines. La perte de l'odorat pour quelques temps n'était pas si catastrophique, en fin de compte.

- Il ne vous a pas raté ce salopard, commenta Snaaned d'un petit signe de tête.

Un truisme maintenant ? Par les canyons de cristal... mis à part un fusil en main, le milicien n'était décidément pas bon à grand-chose. Et encore. On ne pouvait pas dire que les auxiliaires de la CompForce étaient réellement des soldats, contrairement à ce qu'ils pensaient. Certes, ils étaient souvent au feu, mais ils étaient le plus souvent chargés de tout le sale travail à faire en zone conquise une fois la bataille terminée. L'élimination de prisonniers en masse était leur grande spécialité. Ce n'était pas un hasard si l'essentiel de ces hommes étaient des brigands ou des violeurs qui une fois arrêtés, avaient eu le choix entre la prison ou la Phalange.

Mais pourquoi avait-il fallu que moi et Snaaned se retrouvions au même endroit au même moment ?

Je haïssais les coïncidences.

Je préférais ne rien répondre et porter mon attention sur l'entraînement qui se tenait à quelques pas de nous, sous la supervision des soldats-instructeurs de la CompForce. Contrairement à l'armée régulière, qui entraînait ses hommes dans de coûteuses simulations holographiques, l'armée politique du Comité préférait faire ses exercices en conditions réelles.

C'était pour cela que les recrues qui s'étaient présentées aujourd'hui et qui devaient traverser un champ de bataille sous un feu nourri s'abritaient derrière de véritables mottes de terre, voyaient l'herbe roussir à quelques cheveux d'eux quand un soldat les manquait et ressentaient une douleur à la limite du supportable quand le tir ne ratait pas.

La puissance des blasters des soldats d'entraînement étaient conçus pour paralyser ou blesser, selon le rôle défini à l'avance par le schéma de l'exercice. Bien que les plus radicaux de la CompForce demandent depuis des cycles à ce qu'on autorise les tirs à pleine puissance, j'avais toujours réussi à faire maintenir les salves non-mortelles.

88 % d'échec aux entraînements me semblait être une barre assez haute en soi.

Pas la peine de rajouter la létalité dans l'équation.

Le centre d'entraînement de la CompForce n'était pratiquement qu'un champ de bataille perpétuel. Même le mess ou les quartiers des officiers

étaient inclus dans les terrains d'entraînements, pour que les soldats restent toujours aux aguets. Après tout, il n'était pas rare que sur un vrai théâtre de guerre, le QG se retrouve soumis au feu ennemi ou à un bombardement massif, ce qui satisfaisait pleinement les hommes, car comme se plaisait à le répéter le Colonel Kraik, *"La guerre non-stop est la seule chose qui tienne un soldat en vie"*.

Cette antithèse qui pouvait sembler absurde en mots prenait étrangement corps sur le terrain. Sans action, un soldat finissait par relâcher son attention, par baisser la garde. J'avais eu l'occasion de le constater de mes yeux à forcer d'arpenter les champs de bataille.

Une grenade lancée un peu plus correctement que les autres finit sa trajectoire au beau milieu d'un petit groupe d'aspirants qui sautèrent le plus loin possible de l'explosif avant qu'il ne les réduise en bouillie. Une gerbe de feu, de terre et de brins d'herbe carbonisés les recouvrirent comme un linceul.

La grenade n'était réglée qu'en position assommante, mais d'aussi près, elle était aussi mortelle qu'un tir de blaster en pleine tête.

On ne donna aucun ordre pour arrêter l'entraînement. Des conditions réelles étaient des conditions réelles. Une véritable bataille ne s'arrêtait pas aux premiers morts. Bien au contraire.

C'était peut-être à cause de Fejor, de Fyr ou de toutes les autres planètes sur lesquelles j'avais vu des atrocités, mais je n'eus guère plus d'une pensée pour les hommes qui venaient de mourir devant moi. Sans vraiment pouvoir expliquer pourquoi, je me mis à songer à la partie de dejarik que j'avais disputée avec ma fille ce matin-même, et comment elle m'avait battu à plate couture. J'aurais sans doute dû mieux protéger mon houjik.

Mine de rien, ça commençait à faire un moment que je n'avais pas gagné contre Eesla à un jeu de société. Il est vrai que laissée aux bons soins de droïdes précepteurs depuis la mort de Dakcen, son contact avec le monde s'était encore appauvri et qu'elle passait le plus clair de son temps plongée dans des jeux de pazaak ou d'holoéchecs. Je savais bien que la garder dans une bulle n'était pas la meilleure chose à faire pour son développement, mais je voulais à tout prix la garder de l'idéologie spéciste impériale. D'un autre côté, Eesla grandissait. Elle venait d'avoir ses premières règles et son corps se modifiait. Psychologiquement aussi, elle

commençait à me contredire sur de nombreux points et à prendre le contre-pied de mes idées. Je savais très bien que je devrais un jour ou l'autre la laisser faire ses propres erreurs, tester ses limites, mais pour le moment, je n'y étais pas encore résolu. Elle était encore ma petite fille pendant quelques mois. Et si lui laisser encore un peu la bride sur le cou pour pouvoir l'aimer tout mon saoul provoquerait une crise d'adolescence plus violente que les tirs de cent super destroyers, j'étais prêt à payer ce prix.

Je sortis de mes pensées quand le Colonel Kraik escalada le talus pour me serrer la main. Hormis une nuée de balafres à l'arrière du crâne, il semblait plutôt en forme.

- Alsh, qu'est-ce qui vous est arrivé ? Un croche-patte d'un gratte-filmplast trop ambitieux ?
- Si seulement... Juste que je devrais éviter de trop m'approcher des prisonniers. Ça me servira de leçon, à l'avenir.
- Une cicatrice de plus. Vous savez qu'à la CompForce, on dit que ce sont les médailles de la vie ? Puisque elles s'accrochent directement sur la peau...
- Pour un nez cassé ? pouffai-je. Vous êtes généreux avec moi, Redra.

Je réussis à arracher un sourire au militaire :

- D'accord, je parlais plus de votre blessure à la poitrine ou à l'époque où vous aviez la main en bouillie.
- C'était des attentats, dis-je en haussant les épaules. Ça ne compte pas : j'ai jamais été blessé sur le terrain. Je reste un homme de bureau.
- Mais au moins vous y êtes allé. Je connais plus d'un bureaucrate qui serait resté sur Coruscant à se planquer derrière son fauteuil pour pas partir au feu.
- Vous me flattez trop, Redra. Continuez comme ça et on va finir par croire que c'est moi qui suis plus gradé que vous.

Le sourire se mua en rire :

- À la CompForce peut-être. Mais on sait qui tire vraiment les ficelles au Comité, pas vrai ? me demanda-t-il en me faisant un clin d'œil.

Le regard du militaire se porta sur Snaaned et toute joie quitta son visage. Kraik reprit son ton martial habituel.

- Lieutenant... je dois dire que je suis assez déçu de vos hommes. Les résultats sont très mauvais. Le jour où la Phalange comprendra qu'elle doit servir d'appui-feu aux troupes de la CompForce au lieu de se jeter dans la mêlée avec pas plus de réflexion qu'un neimoidien qui trouve un décicrédit par terre, on aura fait un pas de TB-TT en avant.

Placé dos au mur, le milicien bomba le torse et tenta de se défendre tant bien que mal :

- Vous semblez oublier, Colonel, que mes hommes ne se sont pas engagés pour rester à l'arrière à vous servir de chauffeurs ou à creuser des chiottes en pleine nature pendant que les vôtres vont au feu et ont toute la gloire. La Phalange aussi doit avoir sa part d'honneur.
- Vos hommes sont rattachés à la CompForce, et la première chose pour laquelle ils se sont engagés, rectifia Kraik, c'est l'obéissance ! Si je demande à mille de vos guerriers de faire la danse du voile zeltronne, ils ont intérêt à exécuter mes instructions sans réfléchir. Sinon, ça se finit au poteau...

Leur dispute m'ennuyait. C'était un problème à double sens, depuis que la Phalange avait fait ses preuves sur Fyr et grossi en importance. C'était désormais une sorte d'armée mercenaire, ultra-spéciste, envoyée aux quatre coins de la galaxie pour soutenir l'action de la CompForce. Elle recrutait en masse, principalement car chaque nouveau membre de l'organisation voyait son nom et son casier judiciaire effacés. Une porte de sortie plutôt attractive pour toute la lie de l'univers. Résultat des courses, la Phalange était une armée monstrueuse, quoique très indisciplinée, chargée d'appuyer l'armée politique du Comité, qui était bien moins nombreuse et mille fois plus rigoureuse.

Je tolérais la Phalange pour l'instant car elle nous servirait dans la lutte pour le pouvoir. La CompForce seule ne tiendrait pas numériquement le coup face à l'armée régulière, même si j'étais persuadé que des unités loyalistes finiraient par nous rallier à un moment ou à un autre.

Cela dit, après la mort de l'Empereur, quand le Comité s'imposerait comme seul garant de la pax imperia et que nous aurions stabilisé la galaxie, la Phalange s'avérerait être un poids mort. Et on s'en débarrasserait. Personne n'irait pleurer la mort de voleurs, de meurtriers et de psychopathes auxquels on avait donné un fusil, un semblant d'uniforme et qui avaient joué aux soldats quelques temps.

- Messieurs, dis-je en haussant la voix pour éviter de me faire couvrir par le bruit des blasters. Quand vous aurez fini de vous entretuer, nous pourrions peut-être nous mettre au travail, non ?

Les deux hommes arrêtaient brutalement leur dispute et hochèrent la tête de concert. Je fis signe à Kraik de venir parler dans un endroit où les explosions et les tirs ne masqueraient pas l'essentiel de notre discussion. Il accepta de me suivre à l'entrée de la salle d'entraînement, laissant Snaaned sur le talus, peut-être dans l'espoir qu'une grenade perdue le débarrasse du phalangiste.

- Combien de temps va-t-on devoir supporter ces dingues, Alsh ? me demanda-t-il dès que nous fûmes à l'écart. Mes hommes commencent à se demander s'il ne vaut pas mieux tirer sur les phalangistes que sur les rebelles pour gagner une bataille...
- La Phalange est un mal nécessaire, exposai-je d'un ton posé. Pour l'instant, je demande à vous et à vos hommes de les tolérer. Et d'éviter les "accidents de tir". Si les miliciens se mettent à comprendre quelque chose et à se retourner contre nous, on aura un sérieux problème sur les bras.
- Rien qu'on ne pourra résoudre, affirma le militaire d'un ton martial.
- Vous avez essayé de penser aux dégâts que feraient les millions d'hommes de la Phalange lâchés dans une cité-monde comme Coruscant ? Je n'ose même pas imaginer tout ce qu'ils détruiraient, sans parler de l'émeute que leur révolte provoquerait.

Kraik eut un geste de la tête, comme pour me concéder ce point.

- On les garde sous contrôle pour l'instant, repris-je. On endort leur méfiance, on fait le dos rond.
- Et quand viendra le moment... poursuivit le soldat.

- ...Vous pourrez loger personnellement autant de cartouches dans la tête du lieutenant Snaaned que vous le souhaitez. Mais si j'étais vous, je tirerais ailleurs. Le cerveau ne doit pas être un organe vital chez lui, conclus-je en faisant un clin d'œil.

Le rire du militaire fit écho à ma plaisanterie.

- Vous avez raison, Alsh. Je ne viserais pas le cœur non plus, alors, me glissa-t-il avec un sourire entendu.
- Il y a plus important dont je voulais parler avec vous, enchainai-je après une courte pause. Est-ce que vos premières unités se sont déployées sur Vax III ?
- Affirmatif, me répondit Kraik. Les hommes de la Troisième Division, l'unité qui est directement sous mes ordres, s'habituent au moment où nous parlons aux installations de la lune. C'est une belle petite forteresse que vous avez fait construire. Si les rebelles décident d'attaquer, ils en seront pour leurs frais.
- Tant que la Troisième Division n'est pas parfaitement accoutumée à Vax, je refuse qu'elle soit relevée. Quand Vax III servira pour de bon, je veux que les soldats sachent parfaitement se servir du moindre recoin à des fins tactiques.
- Il n'y aura aucun problème, me jura Kraik. La Troisième Division n'est peut-être pas la plus nombreuse de la CompForce mais elle apprend vite. Dans moins de trois semaines, on pourra passer aux tests en conditions réelles.
- Parfait. Tout ce que je veux, c'est que Vax soit pleinement opérationnelle au plus vite.
- Quelque chose presse ?

Devais-je dire à Kraik que notre victoire imminente sur l'Alliance Rebelle serait la période idéale où prendre le pouvoir ? Après tout, l'Armée était dispersée dans toute la galaxie, jetant ses dernières forces dans l'ultime combat. Après notre triomphe, les stormtroopers seraient exsangues, incapables d'arrêter un coup d'État en bonne et due forme. Enfin, "coup d'État". Ça serait la continuité légitime du régime de Palpatine. Mais bien entendu, pour que le COMPORN prenne place sur le trône, l'Empereur devait le quitter. D'une manière ou d'une autre.

- Rien de spécial, mentis-je avec aplomb à Kraik. Mais le plus tôt sera le mieux.

Oh oui... Plus tôt le Comité ferait ce à quoi il avait toujours été destiné serait le mieux pour la galaxie toute entière...

Appeler la Zone de Protection Alien "cloaque", "décharge" ou encore "égout à ciel ouvert" aurait été une insulte pour ces trois derniers termes. En fait, je me demandais si on pouvait apposer un adjectif péjoratif aux ZPA, tant le nom charriait avec lui une image dégradante, malodorante et infestée de vermine. À bien y réfléchir, traiter la ZPA de Coruscant de "ghetto alien" était presque un geste d'euphémisme comparé à la réalité crue.

La Zone de Protection Alien s'étendait sur des centaines de clicks, découpés en plusieurs quartiers au dernier niveau inférieur de la cité-monde. Non pas dans les quartiers pauvres, mais à même la surface, là où le soleil n'arrivait jamais, occulté par les immenses tours dont on ne voyait même pas les premiers niveaux tant ils semblaient se perdre à des centaines de clicks de hauteur.

À l'époque de l'Ancienne République et dans les premiers temps de l'Ordre Nouveau, le sol de Coruscant avait servi à ce qu'il servait depuis des générations. C'était le domaine du crime et du meurtre, du proxénétisme et du trafic de drogue. L'illégalité avait été la seule manière de survivre et de vivoter pour des centaines de milliers de personnes. Elles se retrouvaient là après avoir tout perdu, suite à une trahison ou bien elles étaient nées dans cette fange qu'elles appelaient "maison". À l'époque, la police ne s'aventurait jamais dans les quartiers miséreux et même les stormtroopers, connus pour leur loyauté sans faille, rechignaient à y aller sans un équipement extrêmement lourd.

Lorsque la loi sur les ZPA fut votée, dix-huit ans auparavant, défendue à la tribune par le jeune avocat général que j'étais alors, on décida d'installer celle de Coruscant directement aux niveaux inférieurs. Pourquoi s'embêter à bâtir un ghetto alors qu'on en avait déjà un prêt à l'emploi ?

Afin de suivre la ligne politique, on chassa les humains qui résidaient dans les quartiers pauvres, les envoyant pour la plupart sur Kessel, les autres, dans d'autres colonies pénitentiaires ou vaisseaux-prison. Une ZPA ne pouvait avoir, par définition, d'hôte humain. On ne fit rien en revanche, pour toute la population alien qui habitait déjà dans les ghettos.

Après tout, ils étaient déjà sur place. Et tant pis s'ils n'avaient rien fait contre l'Empire.

On laissa l'essentiel des bâtiments en état, permettant même la construction de quelques magasins et d'un semblant d'autorité politique, avec la création d'un Conseil Alien. C'était en réalité un pouvoir fantoche afin de faire croire à la population non-humaine que le régime impérial respectait encore un peu les lois. Dans les faits, le Conseil Alien avait autant de pouvoir qu'un ange des cendres en avait sur la gravité de Sullust.

Les Subs-Adultes déployèrent des barbelés à chaque extrémité du ghetto, déployant également des nids à mitrailleuses et des tours de gardes. Des soldats de la CompForce se postèrent à la limite de la ZPA avec pour instruction de tirer à vue au premier non-humain sans sauf-conduit qui tenterait de franchir les points de passage. Enfin, les SA y organisaient régulièrement des pogroms, pénétrant dans la ZPA, bastonnant celles et ceux qu'ils trouvaient pour le simple plaisir de faire mal et de casser quelque chose.

Cela dit, tous les aliens de Coruscant ne se retrouvaient pas nécessairement dans la Zone de Protection Alien : ceux qui collaboraient avec nous, qui ne faisaient pas de vague ou qui dénonçaient leurs voisins pour activité séditeuse étaient plus ou moins protégés. Ce qui ne voulait pas dire qu'un beau matin, la porte de leur studio pouvait être enfoncée par nos hommes qui les conduisaient manu militari au ghetto alien, les laissant à peine prendre de quoi manger et de quoi vivre. On les embarquait dans une navette de transport qui faisait route jusqu'à la ZPA avant de stationner à un mètre du sol crasseux. Puis, sans même prendre la peine de se poser, le pilote ouvrait la porte arrière de l'appareil et les soldats poussaient le futur "résident" dans son futur lieu de torture d'un bon coup de pied dans l'arrière train ou d'un vigoureux coup de crosse entre les omoplates, au choix des militaires. Puis, sans même vérifier si l'alien ne s'était pas fait mal en tombant, la navette reprenait de l'altitude et disparaissait au loin. Quelquefois, pour s'amuser, le pilote faisait descendre la navette si bas que bien des non-humains tentaient d'y grimper, dans un élan de survie. L'occasion rêvée pour que les gardes du vaisseau s'entraînent à ajuster le tir de leurs E-11.

Étrangement, la population des ghettos ne s'était jamais soulevée, trop brisée moralement pour tenter quelque chose. L'instinct de survie avait pris le pas sur la dignité. Les surplus de rations militaires à moitié périmées larguées chaque semaine par nos soins au-dessus de la ZPA leur apportaient à peine les calories nécessaires pour tenir jusqu'au prochain envoi, mais ils s'en accommodaient. Après tout, ils n'avaient pas vraiment le choix.

Non, pas le choix du tout, en fait.

Mis à part l'arrivée régulière de nouveaux "résidents" et le droppage hebdomadaire de nourriture, les seuls contacts de la ZPA de Coruscant avec le monde extérieur étaient, si on occultait les réguliers pogroms des SA, les reportages des différents médias, toujours désireux de faire un peu de propagande et de montrer au citoyen coruscanti bien installé devant son écran d'Holonet combien cette quarantaine raciale était nécessaire à la survie de l'espèce humaine. Tous les journalistes étaient, cependant, sous le regard vigilant des hommes de la CompForce, prompts à intervenir si quelque chose se passait mal. Par exemple, si une holocaméra filmait la réalité de ces camps de détention en puissance, par exemple.

Dans ce cas-là, quelques sous-entendus appuyés et quelques coups de schlague pour la forme poussait l'équipe de journalistes à remettre aux soldats les enregistrements et à aller se faire pendre ailleurs. Et si quelques reporters avaient la mauvaise idée de protester au nom du droit à l'image et à l'information, ils payaient généralement leur excès de déontologie par leur vie. Des accidents de tir étaient vite arrivés en Zone de Protection Alien.

Alors que mon airspeeder s'enfonçait plus profondément de minutes en minutes dans le dédale des niveaux inférieurs, franchissant les nuées de vaisseaux atmosphériques qui se faisaient de plus en plus rare à cette hauteur-ci de la cité-monde, j'observai par la fenêtre la nuit perpétuelle remplacer les lueurs orangées des couches de pollution à une vitesse ahurissante. On avait l'impression de voir une de ces vidéos accélérées de l'Holonet où l'obscurité dévorait le paysage en quelques secondes.

Après quelques secondes dans ce que je crus être le noir absolu, nous franchîmes un magma de néons et d'enseignes tapageuses aux couleurs criardes, comme si l'excès de couleurs était une piqûre de rappel qui

permettait d'exister et de survivre à ce niveau de Triple Zéro où plus rien, hormis les ténèbres, ne frappait la rétine.

Enfin, mon chauffeur atteint les derniers clics de Coruscant. Sa base, celle où toute la cité-monde reposait. Contrairement à ce que j'avais pu penser, bien que les rayons du soleil ne dardent pas le sol, l'obscurité n'y régnait pas en maîtresse absolue. Au contraire même. De puissants projecteurs envoyaient une lumière crue et presque blanche aux alentours. Le contraste était si violent avec le monde de la nuit quelques étages au-dessus que mes yeux mirent de longues dizaines de secondes à chasser les étoiles de mon champ de vision. L'airspeeder se posa et mon chauffeur descendit le premier avant de m'ouvrir la portière. Alors que la semelle de ma botte effectuait son premier contact avec le sol coruscanti, mes narines furent agressées par des miasmes nauséabonds, un mélange de pourriture, d'excréments et de lait cru fermenté. Comme si mon nez tout juste cicatrisé n'avait pas assez souffert ces derniers temps. J'eus une grimace de dégoût et ravalai ma salive, tout en me forçant à m'habituer à cette odeur.

J'allais devoir la côtoyer pendant quelques heures, alors autant m'y faire.

Mon chauffeur, suivant mes ordres à la lettre, resta sur place à entretenir le speeder tandis que j'avançais droit devant moi, vers la ZPA et ses premiers checkpoints.

Les spots éclairaient les bas-fonds de manière irrégulière, de grands cercles de lumière pure qui semblaient dessiner une sorte de chemin. A chaque fois que l'on quittait un de ces ronds et avant d'entrer dans un nouveau cercle, on passait par un anneau de ténèbres, si noir qu'on se serait cru dans l'espace lui-même.

Enfin, je distinguai des silhouettes blanches et noires au loin, des longs fils hérissés de piquants et ce qui me semblaient être des tours de garde. En me rapprochant, je pus confirmer mes hypothèses, aidé par la grande inscription en aurebesh qui proclamait, peinte sur un panneau dressé à l'entrée :

"Checkpoint sud-est de la Zone de Protection Alien de Coruscant. Fin de la civilisation."

Connaissant le COMPORN comme je le connaissais, je n'étais même pas sûr que la remarque soit ironique. La ou les personnes qui avaient marqué cela devaient probablement le penser.

Quelques soldats firent des gestes du menton à leurs camarades, qui par respect du protocole, allèrent prendre position à leurs postes de combat pendant qu'une petite délégation allait à ma rencontre, sans doute pour vérifier mes papiers. Mais cela ne fut pas la peine quand je sortis du dernier anneau d'obscurité pour rejoindre réellement le checkpoint et que les soldats me virent de leurs yeux. La délégation s'arrêta net et lançant son bras en avant, elle fit le salut impérial plusieurs fois, imitée très rapidement par ses camarades à quelques mètres de nous. Un sous-officier s'approcha timidement de moi et bégaya :

- Monsieur le Délégué... Vous ici... C'est un tel honneur... Excusez-nous si nous vous avons semblés agressifs, monsieur le Délégué, c'est juste que...
- Vous ne faites que votre travail, caporal, le coupai-je. Qui est de filtrer les entrées et les sorties de la ZPA. C'est tout à fait normal. Voici mes papiers, lui dis-je en lui tendant ma carte de haut cadre du Comité.
- Voyons, monsieur le Délégué à la Communication et aux Relations Publiques... Tout le monde vous connaît bien au Comité. Ce n'est vraiment pas la peine de...
- Et si j'étais un espion rebelle déguisé, ou avec une chirurgie faciale, ou que sais-je encore ? La loi est la même pour tous caporal. Alors j'insiste pour ne pas être une exception.
- Oui, vous avez raison monsieur le Délégué... Absolument, monsieur le Délégué, bredouilla l'homme en saisissant d'une main tremblante ma carte et en la passant à un de ses camarades munis d'un scan.

Il était évident que j'aurais pu me dispenser de ce banal contrôle somme toute inutile, mais il renforçait encore mon image de chef près de ses hommes, qui les comprend et les respecte, se pliant aux mêmes règles que n'importe qui, peu importait son rang ou sa classe. Quelques minutes d'examen plus tard, ma carte me fut rendue.

- Si vous voulez bien me suivre, monsieur le Délégué, murmura le caporal en faisant un geste de la main vers le ghetto alien. Je vais vous faire entrer dans la ZPA.

Alors que je m'approchais du lieu que j'avais fait créer par ma suggestion, dix-huit ans auparavant, l'odeur nauséabonde gagna en intensité. Le sous-officier qui ouvrait la marche s'en excusa pour moi.

- Navré, monsieur le Délégué. Nous avons bien essayé d'inculquer la propreté et l'hygiène à ces sauvages, mais ils ne comprennent rien. Leurs déchets pourrissent dans les rues et ils brûlent leurs cadavres au grand air. Nos SA essayent régulièrement de leur faire comprendre le savoir-vivre à coups de matraque électrique, mais si un alien était du genre intelligent, ça se saurait !

Je ne répliquai pas, focalisant mon attention sur le grand édifice qui se détachait peu à peu devant moi, étonné de ne pas l'avoir vu plus tôt, perdu dans les ténèbres. C'était une grande statue de bronzium, représentant un jeune homme à demi-nu, le corps sculpté par l'exercice physique, la main gauche placée sur sa poitrine, y plaquant une volée de feuillets portant les noms de différents décrets spécistes tandis que la main droite exécutait un salut impérial dans les règles de l'art. Repoussés par le bras virilement tendu, un groupe hétéroclite alien, armé de bâtons, de pierres et d'objets tranchants semblait vouloir passer pour s'en prendre à deux jeunes enfants humains, qui s'abritaient derrière les mollets du jeune homme. En m'approchant de la statue, je pus lire la plaque qui y était apposée : *"Le Sub-Adulte sauvant la civilisation humaine des hordes aliens cherchant à la détruire"*.

Le caporal leva les yeux à son tour vers la statue, avec un respect presque religieux.

- Il y a des statues comme ça à chaque checkpoint de la ZPA, pour rappeler aux hommes leur mission sacrée. Il y en a même une de vous.
- De moi ? demandais-je, surpris.
- Bien sûr, monsieur le Délégué. La plus belle et la plus grande, juste au centre de la Zone de Protection. Vous méritez bien ça. C'est grâce à vous que le Sénat a voté la première loi sur la quarantaine raciale. Sans vous, pérora-t-il, embrassant le décor

glauque d'un ample mouvement de bras, tout ceci n'existerait pas.

Je cherchai désespérément un ton ironique dans ses propos. Il n'y en avait pas.

Les camarades du caporal s'affairèrent autour de la grande barrière et la soulevèrent pour me dégager le passage. Avant que je ne puisse faire un pas de plus, un gigantesque soldat de la CompForce surgit d'une casemate, me salua à la volée et se plaça juste à ma droite.

- Cet homme assurera votre protection pendant que vous serez dans la ZPA, monsieur le Délégué, me dit le caporal avec un hochement de tête.

Un chaperon ? Oh non, j'avais absolument besoin d'être seul dans le ghetto pour faire ce que j'avais à faire.

- Je vous remercie de votre aide, caporal, mais je crois que je vais me débrouiller seul, affirmai-je avec un petit sourire.
- Sauf votre respect, je ne peux pas vous laisser entrer sans protection, monsieur le Délégué. C'est contraire au règlement.
- JE fais le règlement, précisai-je au sous-officier en adoptant un ton un peu plus dur. Je suis ici à titre complètement officieux, ma visite doit rester secrète. Est-ce que vous voyez la meute habituelle de secrétaires, d'aides de camp ou de simples lèche-bottes qui me suivent à la trace ?
- Négatif, monsieur le Délégué... admit le militaire.
- Alors, vous en déduisez que j'ai besoin d'être seul dans la ZPA. De toute façon, vos snipers couvrent tout le ghetto, non ?
- Effectivement, confirma le sous-officier.
- Alors si quelque chose se passe mal, ils n'ont qu'à tirer. Mais rassurez-vous, je ne compte rien faire de stupide.
- Monsieur le Délégué, je comprends parfaitement votre envie d'être seul, mais...
- Est-ce que vous comprenez les ordres, caporal Kienes ? lui demandai-je d'un ton sec en lisant son nom sur son armure. Je vais rentrer dans la ZPA seul, y faire ce que bon me semble et je repartirai quand j'en aurais envie. Vos hommes me protégeront de loin. Alors anticipons un peu : selon si mes ordres sont respectés ou non, j'aimerais savoir, si en ressortant, quand je vous

croiserais, je saluerais le caporal-chef Kienes, un loyal sujet de Sa Majesté, récompensé pour s'être bien comporté à son poste, ou bien le deuxième-classe Kienes, bouclé pour insubordination et non-respect des consignes d'un officier supérieur ?

Kienes déglutit et baissa les yeux vers le sol boueux.

- Je vous prie de m'excuser, monsieur le Délégué. Il est évident que je suivrais vos consignes sans en discuter le bien-fondé.
- Parfait, lui glissai-je avec un petit sourire. Si tout se passe bien, lançai-je en le quittant et en franchissant la barrière, peut-être que je croiserais le sergent Kienes en sortant, qui sait ?

Les hommes de la CompForce se hâtèrent de refermer la porte derrière moi, me laissant enfin véritablement à l'intérieur de la Zone de Protection Alien de Coruscant.

Je la voyais enfin véritablement de mes propres yeux. Et par les canyons de cristal, c'était encore pire que tout ce que j'avais pu imaginer.

J'étais devant une mer de toiles. Partout où je portais le regard, je ne voyais que des milliers et des milliers de tentes, un gigantesque campement où chaque habitation était collée à sa voisine, faute de place.

Des feux de fortune brûlaient ici et là, assez éloignés des tentes, sans doute pour ne pas provoquer d'incendie. Je frémis en imaginant le campement prendre feu.

Et cette ville de toile bourdonnait. Au sens propre tout d'abord, puisque de gros insectes voletaient en permanence au-dessus des monceaux de détritiques, qui traînaient çà et là sur le sol. Mais aussi au sens figuré, puisque le ghetto débordait d'activité. Ici, je vis une famille arcona manger à même le plat avec leurs voisins, à l'entrée de leurs tentes. Là, deux siniteens discutaient âprement ce qui semblait être le prix d'une pièce de métal. Un groupe d'enfants nuknogs passa même devant moi en riant, en jouant à chat.

Moi qui avais toujours cru qu'une ZPA n'était qu'un mouvoir...

J'allais de surprise en surprise en progressant dans le ghetto. Il semblait bien que même si les non-humains ne s'étaient pas retrouvés ici par choix, ils s'en étaient accommodés. Mine de rien, la ZPA de Coruscant était une véritable petite ville. Bien sûr, les allées étaient crasseuses, bien sûr, les spots des tours de gardes placées régulièrement au milieu des tentes aveuglaient plus qu'ils n'éclairaient, bien sûr l'odeur était à la limite

du supportable, mais enfin, une impression de normalité se dégagait presque des lieux. C'était effrayant.

Globalement, les aliens évitaient de me regarder. Était-ce parce qu'ils m'avaient reconnu et qu'ils craignaient de subir le courroux des snipers s'ils posaient trop longtemps les yeux vers moi, ou simplement parce que plusieurs jours, semaines, mois ou années passées dans le ghetto leur avaient appris à ne pas se mêler des affaires des humains quand ils pénétraient ici ? Je ne pouvais le dire. Il suffisait que je regarde un non-humain pour qu'il regarde brusquement ses pieds, ses pattes, ses tentacules ou ses mains, dans le cas particulier des dug.

En m'éloignant petit à petit de la pointe sud-est de la Zone de Protection Alien, je vis les tentes se transformer lentement en taudis. Ce n'était guère rien de plus que quatre bouts de duracier collés entre eux à la va-vite, rafistolés avec ce qu'on trouvait au petit-bonheur-la-chance, mais enfin, ces familles avaient un toit. Troué certes, mais un toit quand même.

Je finis par arriver sur une sorte de petite place en étoile, d'où huit chemins différents partaient dans des directions différentes.

Je compris bien vite qu'ainsi, le schéma se répétant dans toute la ZPA, on pouvait découper le ghetto en petites zones, faciles à contrôler, à boucler et à réprimander en cas de problème.

Ne sachant pas dans quelle direction aller, ne voyant aucun panneau indicateur, je m'adressai à un gran qui, assis sur le sol, mangeait une sorte de sandwich peu engageant. Le non-humain sursauta et s'empressa de pointer ses trois yeux ailleurs que vers moi avant de m'indiquer mon chemin d'une voix chevrotante.

Je le remerciai de son aide et me mis en marche vers la route qui se trouvait à ma droite, celle qu'il m'avait indiquée. Alors que je continuais à marcher dans le ghetto, je croisai un groupe de jeunes SA dont le plus âgé ne devait pas avoir seize ans. Ils me saluèrent avec fougue et s'approchèrent de moi, pour s'assurer que je n'étais pas un sosie et que oui, le Petit Avocat en personne se tenait devant eux. Je leur signalai des autographes, tentant de dissimuler mon mal-être en ces lieux. Eux semblaient parfaitement dans leur élément, en témoignaient les traces de suie et de sang encore brillant qui maculaient le plastron de leurs uniformes. Sans doute revenaient-ils d'un pogrom. Un des jeunes

hommes me confia une petite holocarte des environs et je l'en remerciai chaleureusement. Puis les Subs-Adultes et moi-même nous quittèrent, chacun partant dans la direction opposée.

Aidé de l'holocarte, je me rendis compte que je n'étais pas si loin de la grand-place, celle où selon les dires de Kienes, ma statue y trônait. Incapable de résister à la tentation, je fis un détour.

La grand-place ne s'appelait pas ainsi pour rien. C'était une immense zone circulaire de plusieurs dizaines de mètres qui, chose notable pour la ZPA, était pavée. Exactement en son centre, je me vis, représenté sous les traits d'un géant de bronzium immaculé, levant les yeux vers le ciel de Coruscant, un air de défi sur le visage et bien sûr, exécutant le salut du Comité. Quand on ne fait qu'un mètre soixante, se voir figuré par une statue quatre ou cinq fois plus grande, a quelque chose d'impressionnant. Quelque chose pendait au bout du bras droit de la statue, ballotté par les vents et je dus plisser les yeux pour mieux la distinguer.

Avec un frisson d'horreur, je vis le cadavre d'un y'bith, à moitié décomposé, se balancer tristement au bout d'une corde, une pancarte passée autour du cou. Il était simplement inscrit "Je suis un sale alien" en aurebesh.

Rien d'autre.

Le pire n'était peut-être pas qu'on pende des non-humains à une statue à mon effigie, mais bien le fait que la foule aux alentours, qui passait devant elle, ne levait même pas les yeux. Sans aucun doute, cela devait être un banal spectacle pour eux.

En m'approchant du socle de ma statue, je remarquai une série d'encoches gravées dans le bronzium. Certaines semblaient âgées et poussiéreuses tandis que d'autres étaient encore brillantes, comme si elles avaient été faites quelques jours auparavant. La question posée à une bothan qui passait près de moi m'apprit que la CompForce tenait tout simplement à jour le nombre d'aliens pendus à ma statue.

Elle précisa qu'il y avait généralement une pendaison par semaine, des fois plus, des fois moins, au bon vouloir des soldats. Les motifs de la peine capitale pouvaient être réels, si la victime avait tenté de fuir le ghetto par exemple, totalement fantaisistes, comme lorsque elle me narra le cas de cette twi'lek pendue pour "vol et dissimulation de Destroyer

Stellaire Impérial" ou encore, sans motif aucun, comme c'était le cas pour le y'bith d'aujourd'hui.

Je refusai de compter le nombre d'encoches et repris ma route.

Par les étoiles noires... je savais bien que je n'avais rien à voir avec les ZPA, n'ayant fait que donner l'idée et plaider au Sénat pour leur existence, je ne pouvais m'empêcher de me dire qu'il aurait encore été plus humain de tous les passer par les armes. Et dire qu'à plusieurs centaines de clics en hauteur, dans les beaux quartiers, on dansait, on s'amusait, on mangeait bien et on faisait l'amour sur des millions de cadavres en puissance.

Enfin... c'était sans doute le prix à payer pour le bien-être de Coruscant.

Les taudis firent place à de petites habitations branlantes en permabéton et à des sortes d'immeubles surpeuplés, prêts à s'écrouler si quelqu'un éternuait un peu trop fort.

Je stoppai devant ce que je pensais être ma destination, une bicoque grise, guère plus qu'une cabane en pierre. Je vérifiai rapidement ma position dans le ghetto sur l'holocarte et demandai à un quidam, qui confirma. Rassuré, j'allai jusqu'à la porte de bois vermoulue et frappai. Doucement tout d'abord, puis, plus énergiquement.

N'obtenant aucune réponse, je poussai la porte, à peine étonné par l'absence de verrou : qui irait voler quelque chose à quelqu'un ici ?

Je pénétrai dans une pièce si bas de plafond que je dus moi-même rentrer la tête dans les épaules et pourtant, je n'étais pas grand. Une sorte de cafard et un mille-pattes se battaient férocement juste devant mes bottes. Je les chassai de la pointe du pied, les laissant poursuivre leur affrontement ailleurs et refermai la porte derrière moi. Il faisait relativement chaud, la faute à un feu qui ronflait dans un semblant de cheminé.

L'âtre, cela dit, semblait plus nourri par des débris de bois que par de véritables bûches.

Dire que le confort de la pièce était spartiate aurait été une hyperbole. Hormis une petite table en plastacier sale, un petit tabouret, un garde-manger à moitié vide et ce qui semblait être une vague cuisine presque encastrée dans le mur pierreux et nu, il n'y avait rien.

Tant et si bien que je commençais à me demander si elle n'était pas sortie, quand je l'entendis.

Un souffle, une respiration irrégulière et difficile. Le bruit venait de l'âtre de la cheminée. Je m'approchai de ce dernier pour découvrir une couverture jetée sur une paille, qui se soulevait au rythme d'une respiration. Je posai ma main sur la forme allongée et tentai de la réveiller.

- Don ? C'est moi, Alsh.

La forme se retourna et me fit face. Je plaquai ma main libre sur ma bouche, croyant un instant que ce n'était pas elle tant elle était changée.

Amagrie, elle n'avait plus que la peau sur les os, une peau craquelée et couverte de taches. Ses cheveux étaient gras et collés par la sueur autour de ses cornes, où ils formaient de disgracieux paquets. Enfin, de lourds cernes violets encadraient des yeux fiévreux et clairs comme la glace.

Dontika posa les yeux vers moi et sourit. Ou plutôt, tenta de sourire, mais ne parvint qu'à grimacer.

- Tiens, tiens, tiens, murmura-t-elle si bas que je dus presque coller mon oreille contre sa bouche pour capter ses paroles. Regardez qui nous fait l'honneur de sa visite. Le Petit Avocat en personne...
- Don, dis-je en lui posant la main sur le front, t'es brûlante ! Il faut t'emmenner à l'hôpital tout de suite !
- Oh, mais, répliqua-t-elle, t'as oublié que les aliens peuvent pas avoir accès aux soins publics ? pouffa-t-elle d'une toute petite voix. Article neuf, paragraphe six des Lois pour la Protection de la Race Humaine, récita-t-elle sans s'arrêter de rire.
- Ils feront ce que j'ordonne ! répliquai-je en commençant à la dégager des couvertures.
- Laisse-moi tranquille ! m'ordonna-t-elle en me repoussant du plat de la main avec une vigueur étonnante. Je ne veux pas aller dans un de vos hôpitaux humains... Ils zigouillent les patients aliens avec des produits dans les médicaments...
- C'est faux, mentis-je. C'est de la propagande rebelle.
- Ah oui, la propagande... C'est vrai que t'es dans ça toi, maintenant, déclara mon ancienne petite amie en se relevant

lentement sur les coudes. Et ils savent, au moins, tes copains, que ton ex est une zabrak ?

Je repensai fugacement à Dakcen.

- Non. Plus personne de vivant, en tout cas.

Elle rit :

- C'est drôle, commenta-t-elle en avalant sa salive. Je suis en train de mourir tranquillement et là, t'apparaît. On croirait un de ces mauvais films sur l'Holonet...

- Tu ne vas pas mourir, lui assurai-je. Je peux te faire soigner, je peux...

Elle rit à nouveau :

- Je t'en prie... ça fait combien de temps que tu m'as quittée ? Vingt ans ?

- Dix-huit, précisai-je.

- Et ça en fait bientôt dix que je croupis ici, siffla-t-elle d'une voix qui allait decrescendo. Et tu débarques maintenant, sur ton bel equine blanc...

- Je ne savais pas que t'étais ici. Mes hommes ont mis du temps à te retrouver.

C'était vrai. Je n'avais eu sa localisation précise dans la ZPA que le matin même.

- Et qu'est-ce que ça change ? me demanda-t-elle en haussant un sourcil. Si tu voulais te racheter une âme, t'arrives dix-huit ans trop tard. Alsh Nexhrn est mort le jour où il a accepté de plaider pour le COMPORN.

- J'en suis presque le chef, maintenant, répliquai-je d'un ton un peu sec.

- Et le pire, continua-t-elle sur sa lancée, c'est que je suis sûre qu'au fond de toi, tu te dégoûtes. Je sais que le vrai Alsh s'en veut et s'en voudra toute sa vie. Dis-moi, Alsh... Qu'est-ce que ça fait d'avoir le sang de milliards d'êtres sensibles sur les mains juste parce que t'es arrivé numéro deux à ta promo de droit ?

- Kolba'ra a triché, affirmai-je d'un ton sans appel.

- Et tu crois que même si c'est vrai, ça te donne une excuse ?

- Je...

- Je crois en fin de compte, grimaça-t-elle en se rallongeant et en rabattant la couverture sur son corps fiévreux, que tu restes un petit garçon. Tu ne te remets jamais en question et si les choses ne vont pas dans le sens où tu veux, tu préfères créer une réalité qui te convient mieux plutôt que t'adapter comme une personne adulte.
- Est-ce qu'un enfant serait arrivé là où je suis aujourd'hui ? lui demandai-je, avec un air de défi.
- Tu changes de jouets, c'est tout, rétorqua Dontika en fermant les yeux une seconde. Oui, en fait, le Petit Avocat, c'est très bien trouvé comme surnom, conclut-elle en pouffant à nouveau.
- Tu as conscience que je pourrais te faire sérieusement regretter ce que tu viens de dire ?
- Et comment ? demanda-t-elle en rouvrant les yeux et en roulant vers moi pour me fixer du regard. Tu comptes peut-être m'envoyer en taule ? La ZPA, c'est déjà une prison à ciel ouvert. On a rien à manger, les soldats nous tirent dessus pour s'amuser, les SA nous frappent sans raison...
- Je peux te sortir de là, lui assurai-je en prenant sa main dans la mienne.

Encore une fois, elle me repoussa :

- Arrête avec tes grands airs ! Si t'avais vraiment voulu me protéger, on serait partis tous les deux sur Anaxes, comme c'était prévu. On aurait pu être heureux là-bas. Être une famille, avoir des enfants, peut-être. Mais à la place, t'es devenu le numéro deux de la pire organisation criminelle de l'Empire, pendant que moi, je croupissais dans le ghetto. Il y a mieux comme happy end, persifla-t-elle avant d'être interrompue par une violente quinte de toux.

Pendant un court instant, aucun de nous deux ne parla, le silence de la pièce n'étant troublé que par le crépitement de l'âtre.

- En fait, le plus à plaindre de nous deux, poursuivit-elle faiblement, c'est toi. Moi, je vais mourir aujourd'hui, ou bien demain, ou peut-être que ce sera moi que les soldats pendront avec une pancarte autour du cou. Mais toi, Alsh... Toi, vas vivre. Tu vas vivre jusqu'à la fin de tes jours avec le souvenir de toutes les horreurs dont tu

es responsable. Juste pour flatter ton petit ego. Alors j'espère que tu vas vivre très longtemps. Pour que toutes les nuits, les fantômes de tes victimes viennent te hanter.

Je ne répondis pas et me relevai, la laissant seule près du feu. Alors que je franchissais la porte, elle s'adressa une dernière fois à moi :

- J'espère aussi pour toi que tu auras une bonne défense quand les dieux décideront ce qu'ils vont faire de toi.
- Je ne crois pas à l'Enfer, lui répondis-je d'un ton cinglant.

Elle rit une ultime fois, un rire entrecoupé de quintes de toux douloureuses :

- Effectivement. Il vaudrait mieux pour toi.

Puis, elle enfouit la tête sous les couvertures et ne dit plus un mot. Je sortis de la pièce en silence, soulagé de reprendre une goulée d'air, fut-il vicié, après l'atmosphère morte de la minuscule maison de pierre. Je restai planté sur le perron pendant cinq bonnes minutes, hésitant sur la marche à suivre.

Devais-je faire soigner et nourrir Dontika de force ? J'avais assez de pouvoir pour lui permettre de s'échapper loin des zones contrôlées par l'Empire. Mais le voudrait-elle ? J'en doutais. Et puis, d'un autre côté, je ne devais pas oublier pourquoi je m'étais séparé d'elle dix-huit ans auparavant. Elle aurait été un frein à mon ascension au COMPORN et maintenant que j'en étais presque à sa tête, voilà que je me laissais gagner par des sentiments qui n'avaient plus lieu d'être.

Elle ne méritait pas mon aide.

Rebroussant chemin vers le checkpoint sud-est, je croisai à nouveau le groupe de jeunes SA que j'avais vu plus tôt. Leur donnant l'adresse exacte du taudis pierreux où se mourait Dontika, je demandai aux jeunes hommes de s'y rendre et de faire un exemple des personnes qui se trouvaient à l'intérieur. Un exemple ferme et définitif.

Les Subs-Adultes hochèrent la tête avec empressement, ravis d'obéir à leur Délégué bien-aimé.

Je quittai la ZPA par le checkpoint sud-est, saluant le désormais caporal-chef Kienes et ses hommes avant de rejoindre mon airspeeder, en n'ayant guère plus d'une pensée pour l'ordre que je venais de donner aux SA. En fin de compte, je rendais service à mon ancienne petite amie. Cela allait mettre un terme définitif à sa souffrance.

Bien sûr, j'aurais pu ordonner de faire ça plus proprement.

Mais enfin, ceux qui m'insultaient finissaient toujours par le payer. Et peu importait au final, de qui il s'agissait.

Puisque la loi est la même pour tous...

Saisissant une cuillère en bois, je me mis à mélanger énergiquement les lambeaux de viande de nerf avec les oignons coupés en dés, tout en évitant de recouvrir les feux de cuisson d'huile brûlante.

Je n'avais guère l'occasion de faire la cuisine la plupart du temps, tout simplement parce que je mangeais au mess des officiers de la CompForce ou me rendais dans divers restaurants, avec les hauts cadres du Comité, quand on ne nous servait pas une collation sur le pouce directement au bureau.

Mais quand je n'étais pas au travail, quand le Petit Avocat redevenait Alsh Nexhrn dans son luxueux appartement coruscanti, je m'efforçais de faire moi-même les repas. J'avais d'ailleurs promptement rangé dans un placard le droïde-cuistot qu'une connaissance m'avait offerte pour mon anniversaire.

Je tenais à faire les choses moi-même, c'est à dire bien.

Je me penchai vers la poêle et humai le fumet du plat en train de cuire. C'était quelque chose de tout simple : du nerf de bonne qualité, des oignons de Taanab, quelques épices importées de la Bordure Médiane et un peu de sel. Si j'aimais faire la cuisine, ça ne voulait pas dire non plus que je désirais passer des heures derrière les fourneaux à chaque fois. Et puis quelque part, ça m'amusait de devoir revêtir un vieux tablier couvert de taches de sauce séchées, défraîchi par des années de bons et loyaux services. Ça me changeait agréablement de mes costumes sur-mesure ocres de Délégué à la Communication et aux Relations Publiques ou à mon uniforme noir griffé d'argent de Commandant de la CompForce.

Ce soir, sous le tablier, je portais une simple chemise bleue marine et un jean assorti. En me voyant ainsi, les militants comme les cadres du Comité ne l'auraient sûrement pas cru. Quoique qu'ils étaient capables de se dire qu'en m'habillant ainsi chez moi, je montrais à quel point les dirigeants du COMPORN pouvaient être simples et proches du peuple. *La Volonté d'Acier* pourrait même en faire sa une.

Portant un peu de viande à ma bouche, j'estimai la quantité de sel à rajouter et je m'exécutai, en quelques pincées. Le bruit de la friture emplissait agréablement la cuisine et me donnait déjà faim.

Je n'étais pas le seul, apparemment, puisque Boldni n'arrêtait pas de venir se frotter contre ma jambe, guettant avec avidité le moment où un bout de viande sauterait hors du plat. Mon spukama était la principale raison, si on ôtait de l'équation mes droïdes ménagers, pour laquelle le sol de la cuisine de mon appartement était toujours propre : il ne laissait aucune miette de nourriture ne serait-ce qu'effleurer le carrelage brun. Boldni avait beau être vieillissant et son pelage tirer sur le gris, voire le blanc, à certains endroits, ses réflexes quand il s'agissait d'attraper au vol un extra de nourriture étaient étonnements jeunes. Le coup de multiplier l'âge par sept ne devait sûrement pas s'appliquer ici.

Alors que j'utilisais la cuillère en bois pour mélanger harmonieusement viande, légumes et épices, nappant régulièrement le mélange de son propre jus frémissant, je me rendis brusquement compte qu'avec la disparition de Dontika, le dernier pan qui me reliait réellement à mon passé était parti avec elle. Avec Kolba'ra et Dakcen, elle avait formé une sorte de triptyque qui m'avait vu m'élever, de près ou de loin, avec différents points de vue, de la place de second de promotion à l'Ecole de Droit au poste de chef occulte du COMPORN. Un voile venait de tomber sur presque vingt ans de ma vie.

Plus personne dans la galaxie ne pouvait réellement faire le lien entre le jeune avocat fraîchement diplômé que j'étais alors avec le père de famille que j'étais aujourd'hui.

Trois personnes qui n'étaient plus là parce que j'en avais donné l'ordre.

Trois personnes qui n'étaient plus là parce que c'était nécessaire. À la survie de l'Empire ? Probablement pas. À celle du Comité ? Peu de chances. À la continuité de l'homme que j'étais devenu ? C'était déjà plus probable. À une forme de survie sans examen de conscience ?

Je me forçai à me revenir au présent et à me concentrer sur des choses plus importantes. Le dîner allait brûler si je n'y prenais pas garde. Je baissai le niveau des feux, peu désireux de passer des heures à gratter les traces de brûlé quand je ferais la vaisselle.

Je jetai un coup d'œil derrière moi, regardant brièvement le comptoir de la cuisine et au-delà, le salon crème et la nuit coruscanti derrière les vitres ciselées.

Je n'arrivais pas à me défaire de cette impression d'oppression quand la nuit tombait, depuis cette vieille entrevue avec Vador, quand j'avais eu une crise, juste avant le débriefing de Fejor. Si les couchers de soleil étaient le moment que je préférais sur ma planète d'adoption, ce qui suivait après ne m'enchantait guère.

Pourtant, je n'avais pas de quoi avoir peur : mon appartement était dans les hautes strates des quartiers chics, si haut placé que mon immeuble utilisait un appareil spécial pour absorber les nuages et permettre aux résidents d'observer leur cité. L'appartement en question était hyper-sécurisé, sous la garde permanente de soldats de la CompForce sur le qui-vive vingt-quatre heures sur vingt-quatre, équipé de vitres pouvant résister à un tir de turbolaser et que sais-je encore. On n'y accédait que par un turboélévateur privé qui montait directement à mon étage après insertion d'une carte magnétique, d'un contrôle d'empreintes et de rétines et d'un code secret, qui changeait aléatoirement chaque semaine.

Et malgré tout cela... Je me sentais toujours mal à l'aise devant les ténèbres de Coruscant, plus que sur n'importe quelle autre planète, comme une sorte de vertige nimbé d'un malaise implacable qui venait me frapper avec d'autant plus de virulence à chaque fois que je portais le regard au dehors.

Est-ce que cela avait un lien avec les évènements de Fejor ? Non, c'était stupide. J'avais accompli d'autres missions sinistres pour le Comité avant d'être envoyé sur ce tas de boue, et le malaise n'était pas encore là.

Est-ce que d'avoir fait fusillé les novices Jedi y était pour quelque chose ? Ou ruiner l'écosystème d'un monde entier pour remporter la victoire sur les insurgés ?

À moins que ce soit exactement l'inverse. D'avoir gracié cet adolescent, en lui permettant de fuir dans les bois. Peut-être que je n'étais pas fait pour les bonnes actions. J'aurais probablement dû laisser le soldat clone lui coller un tir blaster dans la nuque.

Bah... Il était trop tard pour avoir des regrets après tout. Ce qui était fait était fait. On devait l'accepter et continuer son chemin.

Je baissai le niveau des feux de cuisson et quittai la cuisine pour le salon, estimant qu'il était temps de mettre la table. En chemin, je pris Boldni par la peau du cou et le laissais retomber dans son panier, dans un coin de la pièce. Je savais d'expérience que mon spukama était capable de vider une poêle entière de nourriture en quelques minutes. C'était sans doute le chat corellien le plus glouton du Comité. Eesla plaisantait souvent à ce sujet, imaginant que Boldni était une aberration génétique, un rancor ou un sugati particulièrement malin, ayant adopté un déguisement de spukama pour avoir en quantités importantes et sans se fatiguer, nourriture et caresses sous le menton.

L'animal miaula de dépit et me lança un bref regard noir avant de se blottir au fond de son panier et d'enfouir son visage dans ses pattes. Il resterait prostré ainsi jusqu'à la fin du repas, lorsque nous débarrasserions. Et si par hasard, un peu de viande ou de sauce tombait au sol, Boldni nous prouverait une fois de plus à quel point un spukama motivé pouvait bondir loin.

Je me retournai vers la commode en bois précieux de Kashyyk, j'en ouvris un battant et me saisis de deux assiettes en porcelaine de Serenno, ainsi que de deux verres colorées, tirés des sables de Pantolomin. Je disposai le tout sur la table marbrée d'obsidienne qui trônait au milieu du salon et retournant à la commode, je pris deux jeux de couverts. Après quelques allers et retours à la cuisine, je ramenai le pot de sel, quelques tranches de pain, une bouteille de vin précieux pour moi, une canette de soda gazéifiée pour ma fille et diverses autres choses. Un pichet d'eau pure plus tard, la table était mise.

Tout était prêt. Ne manquait plus que ma fille.

- Eesla ! criai-je. À table !

Pas de réponse. Étouffant un soupir, je me dirigeai jusqu'à la chambre de ma fille, grimaçant au fur et à mesure que je m'approchais de la porte et que le niveau sonore de ce qu'elle écoutait manquait de m'arracher les tympans. Planté devant l'entrée de la chambre, je crus même voir la porte de bois trembler sous l'effet des décibels. Sachant parfaitement que mon appel serait couvert par le vacarme, j'ouvris directement la porte, après avoir brièvement frappé, par réflexe.

Eesla était affalée sur son lit, feuilletant un magazine à scandales, un casque vissé sur les oreilles. Surpris, je constatai qu'elle n'avait pas

branché les enceintes de sa chambre, juste poussé le volume des écouteurs au maximum. Ma fille avait les yeux mi-clos et accompagnait les coups de batterie de brusques mouvements de tête.

Je m'approchai d'elle et lui passai plusieurs fois la main devant le visage pour lui faire signe de ma présence.

Elle leva les yeux vers moi, mais ne coupa pas la musique. Je lui demandai d'éteindre son appareil en mimant le geste avec mes deux mains. Eesla leva les yeux au plafond, murmura quelque chose que je ne pus saisir dans ce vacarme assourdissant et saisissant une télécommande qui traînait sur la couverture non loin d'elle, en effleura une touche.

Aussitôt, la musique se coupa.

J'accueillis le silence avec soulagement. La couverture santé avait beau être bonne au COMPORN, je n'avais pas spécialement de temps à perdre chez le médecin.

- On mange, Ees, répétais-je à ma fille.
- C'est bon, j'avais compris, me répondit-elle en ôtant son casque avec précaution de ses longs cheveux blond platine. Je ne suis pas sourde, tu sais...
- Tu risques de le devenir si tu continues à écouter ta musique aussi fort, répliquai-je d'un ton que je voulais neutre.

Eesla sauta au bas du lit et grimaça :

- Oh tu vas pas commencer ? Le swing-bop, si ça s'écoute pas à fond, ça vaut rien.

Ah, le swing-bop. La dernière passion de ma fille. Une musique incompréhensible et extrêmement confuse où chaque musicien devait jouer au moins de dix instruments. Très populaire chez les adolescents de nos jours.

- Rendez-moi le jizz de ma jeunesse, pitié...
- Et puis tous ceux qui sont branchés font ça, papa, poursuivit ma fille. C'est cool. Même Draksha l'écoute à donf. Et y trouve ça cool. Pas vrai Drak ? demanda-t-elle à son voorpak, niché sur son épaule droite, sa fourrure marron jurant avec le tissu rouge du T-shirt d'Eesla, orné de motifs géométriques et de citations inscrites au marqueur noir.
- Je suis pas sûr que les voorpaks aient l'oreille musicale, déclarai-je après un petit temps de réflexion.

- Eux p'têt, mais Drak oui. Hein, mon vieux ?

Répondant à l'appel de sa maîtresse, le voorpak poussa ce qui semblait être un cri d'approbation.

- Il est d'accord avec moi, tu vois ? Cool, déclara-t-elle en déposant doucement l'animal à terre. On va manger ? me demanda ma fille, qui, sans attendre ma réponse, me dépassa et quitta sa chambre pour se rendre dans le salon.

Je restai seul dans la pièce un court instant, jetant des coups d'oeils dubitatifs aux multiples posters qui criblaient les murs. Que des groupes de swing-bop dont j'ignorais jusqu'au nom.

Je repensais fugacement à la vieille affiche jaunie de Siuol Gnortsmra, le célèbre trompettiste de jizz bith, qui avait ornée les murs de ma chambre universitaire, puis de mon premier studio. Elle devait encore être quelque part dans un carton. Je devrais la ressortir un de ces quatre.

Je fermai la porte et retournai au salon. Eesla s'était installée à sa place et avait allumé la chaine Holonet d'information en continu, la regardant d'un air blasé, le menton posé au creux de sa main.

- Ees, coupe ça, lui ordonnai-je. On passe à table.
- Mais, papa ! me répondit-elle. C'est un direct depuis Endor ! C'est ton travail, de te tenir au jus de ce qui se passe, non ?

De bons arguments. Une fille digne de son père.

- Justement, répliquai-je en allant jusqu'au moniteur et en coupant le son, voulant au fond de moi, sans vraiment savoir pourquoi, garder un œil sur tout ça. J'aimerais faire une pause, ce soir.

De toute façon, Endor, c'était plié avant même que la flotte rebelle ne surgisse de l'hyperespace. Une nouvelle Étoile Noire, encore plus grosse et plus puissante que la précédente, une armée de destroyers stellaires, un générateur de bouclier protégé par une forêt luxuriante et une garnison surentraînée... sans parler de la présence sur le terrain de l'Empereur en personne ainsi que de Dark Vador. Et c'était justement parce que ce devait être le triomphe de l'Empire que je me refusais à le regarder. Aucun intérêt sans suspense.

Pendant qu'Eesla se servait une généreuse rasade de soda, j'allai à la cuisine et revins avec la poêle brûlante. J'en versais une quantité un peu plus importante que d'habitude à ma fille, la trouvant un peu maigrichonne ces derniers temps, pris ma part et rapportai la poêle vide à

la cuisine. Je la posai dans l'évier, pris une bouteille de liquide vaisselle, en fis couler un peu sur la fonte avant de placer la poêle dans l'évier et d'ouvrir l'eau.

La chaleur s'extirpa de la poêle en sifflant comme un serpent de Malastare et des volutes de fumées se dissipèrent dans l'air. Je noyai la poêle sous l'eau et revins à table.

Ma fille ne m'avait pas attendu pour commencer à manger. Les yeux rivés sur l'image muette que diffusait le moniteur, elle portait de temps à autres la viande à sa bouche, délaissant les oignons qu'elle laissait sur le bord de son assiette.

À la réflexion, je pouvais la comprendre. Moi aussi, j'avais eu quatorze ans, et je m'étais enthousiasmé pour les conflits que j'avais vus sur l'Holonet, même si aucun ne m'avait tant captivé que la Guerre des Clones, à la fin de mon adolescence.

Je pris place sur ma chaise, me versai un peu de vin et commençai à manger.

Alors que je dégustais ma première bouchée de nerf, Eesla m'interrompit :

- Pourquoi est-ce que les rebelles vont au combat ? Je veux dire, ils vont se faire botter le cul. T'as vu les forces qu'on a ?
- J'aimerais que tu surveilles un peu ton langage à table, jeune fille, lui répondis-je d'un ton sans appel.

Puis, d'une voix plus douce :

- Ils doivent se dire qu'ils ont une chance ou que quelque chose de miraculeux les tirera d'affaire. Comme à Yavin.
- Mais ils ont réussi à s'enfuir de Hoth, fit remarquer Eesla. Et de Bespin. Ils sont peut-être protégés par une sorte de magie, ou je-sais-quoi.
- Ce n'est pas de la magie, grimaçai-je. Ils ont eu de la chance. Les seps aussi ont réussi deux ou trois jolies choses pendant la Guerre des Clones. Et regarde où en est la Confédération aujourd'hui !
- C'est bizarre qu'ils s'enfuient pas, déclara ma fille entre deux gorgées de soda.
- Une histoire de principes, déclarai-je en haussant les épaules.
- Qu'est-ce que tu veux dire ? m'interrogea Eesla.

- Ils se battent pour leurs idées. Et ils ont prouvé qu'ils sont prêts à mourir pour ça.
- Alors ce sont de bonnes idées, conclut ma fille d'un hochement de tête.
- Qu'est-ce que tu veux dire ? lui demandai-je, lui retournant sa précédente question.
- C'est bien le Comité qui dit qu'une valeur n'a de sens que si on est cap' de lui donner sa vie, non ?
- Effectivement, dis-je du bout des lèvres, lui concédant ce point. Mais ça ne veut pas forcément dire que c'est toujours une bonne idée. Un pirate hutte qui tue et pille pour de l'argent... c'est un travail plutôt risqué, il doit être prêt à mourir pour lui. Et c'est pas franchement la cause la plus honorable de la galaxie.
- Ça m'étonnerait qu'un corsaire de Nal Hutta veuille mourir dans un raid. Y va plutôt essayer de s'en sortir sans trop de casse pour la prochaine attaque.

J'accordai une nouvelle fois la victoire à ma fille sur ce coup-là. Elle enchaîna :

- Et y a autre chose de bizarre. L'Empire lutte pour la paix et la sécurité, d'accord ? Mais en déclarant la guerre aux rebelles, on a tué la paix pour laquelle on est censés se battre. Ça a pas de sens !

Voyant ma fille m'amener sur une pente savonneuse, je tentai de corriger le tir :

- Ce sont les rebelles qui sont dans l'erreur, pas nous. L'Alliance pense que chaque être sensible de la galaxie est égal. C'est une aberration génétique, raciale, spéciste... enfin, est-ce qu'un twi'lek peut voler comme un toydarien ? Est-ce qu'un bothan a les mains à la place des pieds comme un dug ?
- Ils veulent une égalité devant les lois, précisa ma fille avec une précision qui me fit regretter de l'avoir si bien éduquée.
- Ça revient au même, dis-je en finissant mon assiette. Enfin, est-ce que tu voudrais que toi, tu aies les mêmes droits et les mêmes devoirs que le dernier des bandits de Kiffex ?
- Et pourquoi pas ? suggéra Eesla. Je pense que chacun mérite de partir de la même place dans la vie. Peut-être que comme ça, y

aurait moins de mal dans la galaxie. Parce que les gens auraient le choix.

Les images de Vax III se matérialisèrent dans mon esprit :

- Des fois, on est obligé de faire quelque chose de mal. Pour que quelque chose de bien arrive à la fin.
- Je ne crois pas, répondit ma fille. C'est une excuse que se donnent ceux qui font des saloperies pour se laver la conscience. Si le but est bon en soi, le chemin pour l'atteindre doit l'être aussi, non ?
- C'est pas toujours aussi simple, soufflai-je d'un ton amer.

Soudain, Eesla sursauta, les yeux toujours rivés sur le moniteur. Surpris, je lus dans son regard que quelque chose d'incroyable venait de se passer en direct sur l'Holonet. Je me retournai et courus jusqu'à l'appareil pour rebrancher le son. L'image en elle-même était on ne peut-plus troublante : là où quelques secondes auparavant, trônait la redoutable Étoile de la Mort, il n'y avait maintenant plus que débris et poussière stellaire.

Je zappai sur une autre chaîne pour découvrir le même spectacle, encore et encore. De chaînes en chaînes, les présentateurs affolés relayaient la même nouvelle : la seconde Étoile Noire avait été détruite et la flotte impériale était en train de connaître la pire défaite de son histoire.

Au fil des minutes, les informations se précisèrent : Palpatine lui-même et Dark Vador étaient au nombre des victimes, sans parler des officiers supérieurs qui se trouvaient à bord.

Je mis quelques minutes à digérer l'information.

L'Empereur était mort. Mort.

La clé de voute du système pour lequel avait été créé le COMPORN venait d'être ôtée. Il n'y avait aucun héritier légitime au trône de Palpatine. L'Alliance venait de prendre de vitesse le Comité.

Nous n'avions pas encore rassemblé nos forces, ni consolidé nos positions pour le coup d'État. Maintenant, sans autorité légitime sur le trône, tout le monde allait se retourner contre tout le monde, les alliances d'hier allaient être brisées et ce serait le règne des seigneurs de guerre et la loi du plus fort.

Hébété, je ne vis qu'à moitié Boldni, qui avait profité du choc pour se hisser sur la table et fouiner dans mon assiette, pour découvrir qu'il n'y avait plus que de la sauce.

- C'est fini, mon vieux, lui déclara Eesla d'un ton étrangement détaché. Il n'y a plus rien.

Oui, il n'y avait plus rien.

Et le Comité serait prêt à égorger la galaxie entière pour mettre la main dessus.

Chapitre 6

« En vérité, les hommes sont las de la liberté. »

B.Mussolini

D'un geste qui tenait plus de l'habitude qu'autre chose, je resserrai ma cravate autour de mon cou, lissant au passage le col de la chemise pour que tout soit parfait. Je n'aimais pas vraiment porter des habits neufs. Je me sentais toujours un peu à l'étroit avant que mon corps s'habitue aux nouveaux vêtements.

Généralement, une fois un nouveau costume acquis, je passais quelques heures à l'écart, le temps de bien m'y faire.

Mais ce soir, je n'aurais pas ce luxe.

La couleur aussi me troublait. L'ocre ainsi toujours été la teinte de mes costumes, le noir, celui de mon uniforme militaire. Et voilà que désormais, je portais un peu les deux en même temps : un costume deux-pièces en soie de Dantooine, d'un noir profond, aux reflets bleutés comme l'aile d'un corbeau. Ma chemise était d'un noir absolu, sans aucun reflet, avec cravate assortie.

En cette fin de soirée, j'étais comme habillé par les ténèbres elles-mêmes.

Écartant les rideaux de velours cramoisis, je jetai un œil un peu anxieux à la salle où j'allais prononcer ce qui allait être le plus grand discours de ma vie. L'opéra de Coruscant, lieu de rassemblement des élites intellectuelles et culturelles, était loin d'être rempli à ras-bord ce soir. La fine fleur du Comité pour la Préservation de l'Ordre Nouveau se comptait sur les doigts de la main d'un arkanien. Certes, ce n'était que le rassemblement officiel : si on y ajoutait les militants, les SA et les petits cadres qui s'étaient groupés sur le parvis de l'opéra et dans les rues environnantes, les yeux rivés sur leurs moniteurs Holonet, qui retransmettraient le meeting en direct, on arrivait à un nombre un tant soit peu conséquent.

Mais ce n'était rien comparé aux grands meetings de jadis.

En temps normal, un congrès du COMPORN durait des jours entiers et les intervenants se succédaient à la pelle. Mais ce soir, ma bouche serait la

seule que le public écouterait. La situation était assez exceptionnelle en soi pour que nos habitudes changent de façon drastique.

De même, avant que je prenne habituellement la parole, la foule scandait mon nom, chantait, était déchaînée rien que de savoir que dans quelques minutes, j'apparaîtrais. Mais cette nuit, un silence de mort planait sur l'opéra de Coruscant.

Pas même une quinte de toux ou quelques chuchotements. Un silence plus profond que celui de l'espace lui-même.

En fait, j'étais presque surpris qu'il reste autant de monde. Avec la mort de Palpatine, huit mois auparavant, l'Empire avait sombré dans le chaos. Techniquement, c'était à Sate Pestage, le Grand Vizir, que devait revenir l'intérim, le temps que le Sénat Impérial élise un nouveau souverain. Hélas, personne n'avait jugé bon de refaire les textes après la dissolution de l'Assemblée et le régime se retrouvait plongé dans un vide juridique.

La curée pouvait alors commencer : des quatre coins de la galaxie, gouverneurs, moffs ou simples impériaux avec un peu de pouvoir s'étaient déclarés régents voire empereurs légitimes, soutenus par leurs troupes. Il fallait ajouter à cela les officiers de l'armée régulière qui étaient devenus des seigneurs de guerre, monnayant leurs services auprès de leurs anciens frères d'armes.

Le cas du COMPORN était plus complexe, mais tout aussi confus : la Commission Sélective avait été divisée sur la marche à suivre, sur quelle faction soutenir, sans compter que pendant ce temps-là, la guerre civile se poursuivait et que l'Alliance Rebelle volait de victoire en victoire. La majeure partie des cadres s'était ralliée au camp de Pestage, pas parce qu'il était légitime, mais parce que son alliance avec Ysanne Isard faisait de lui le chef de clan impérial disposant du plus de puissance militaire et politique. Le fait que la chef des Renseignements Impériaux contrôle pratiquement cette alliance n'avait visiblement pas contrarié les cadres, trop habitués à se placer sous l'aile des puissants, quelle que soit leur nature. Mal leur en prit puisque Isard avait fini par prendre le contrôle total de la coalition, chassant Pestage et faisant assassiner les membres du Conseil Impérial. Les membres haut placés du COMPORN qui s'étaient ralliés à elle furent du nombre.

Le Bureau de Sécurité Impérial de son côté, avait clairement pris parti contre leur rivale de toujours, frayant avec les autres chefs impériaux, voire certains rebelles, leur volonté de voir le camp de Isard défait primant sur la logique la plus élémentaire. Pendant ces huit mois, j'avais peiné à garder les hommes loyaux, à les convaincre que le Comité repartirait de l'avant, car sans Empereur à révérer, la structure s'effondrait. De nombreux militants n'avaient tout simplement pas pu supporter l'annonce de la mort de l'Empereur et s'étaient donnés la mort, peut-être dans l'espoir de le rejoindre dans l'au-delà. Ishin Il-Raz faisait partie de ceux-là. Il avait jeté son destroyer stellaire dans un soleil, refusant de connaître un monde sans Palpatine.

Et mine de rien, le suicide de Il-Raz fut tout ce qui me manquait pour tenter de sauver les meubles.

Malgré ma position occulte, je n'étais jamais que le numéro deux du COMPORN. Je manquais encore de légitimité pour diriger l'ensemble de l'organisation, du moins, aux yeux de nombreuses personnes.

C'était pour ça que j'avais fait organiser ce meeting nocturne. Et c'était pour ça que je portais un tout nouveau costume.

À nouvelle charge, nouvel uniforme.

Je devais prouver jusque dans ma tenue que je saurais assumer la charge de leader politique et militaire du Comité. Nous étions peut-être bien moins puissants que huit mois auparavant, mais le Comité était un véritable vaapad : tant qu'il nous resterait un seul membre fidèle, comme à l'animal, un ultime tentacule, le COMPORN était un redoutable prédateur. Et des fidèles, il en restait encore un beau petit paquet malgré tout.

Je surgis sur l'estrade, gagnant l'amplificateur de voix à grandes enjambées. La scène était nue : pas de portrait de l'Empereur ou d'Il-Raz, tout juste quelques oriflammes impériales. Nous changions d'ère, et tout le monde devait le comprendre.

- Messieurs, déclarai-je de but en blanc, sachez qu'avant tout, je tenais à vous remercier de la foi que vous avez placée en la Haute Culture Humaine. Vous n'êtes pas ces ploutocrates de gouverneurs, plus intéressés par combien de crédits l'écroulement de l'Empire peut leur apporter ou ces bellicistes de militaires, qui n'attendaient qu'un instant de faiblesse du régime comme celui-ci

pour montrer leur face hideuse et leurs immondes projets guerriers. Vous pouvez être fiers de votre race.

C'était incroyablement facile de faire un discours spéciste. Il suffisait d'un auditoire partial, d'un travail de sape des esprits en amont et de quelques formules chocs répétées à l'envie. Et tout roulait aussi bien qu'un armanid.

- Nos ennemis pensent que nous ne sommes plus que l'ombre de nous-mêmes... ils se trompent lourdement. Les événements que nous traversons sont au contraire la preuve de la toute-puissance du Comité. L'Empire vacille, mais il n'est pas mort. Et c'est au Comité de faire ce pour quoi il a toujours existé : le défendre jusqu'à son dernier souffle !

Bien sûr, le fait que nous nous étions servis de notre position pour piller la galaxie à l'envie était la même chose que les milliards de morts dont nous étions directement responsables : un détail de notre histoire, inutile de l'explicitier.

- La disparition du Directeur Il-Raz peut vous sembler catastrophique, mais il n'en est rien. C'est un mal pour un bien car soyons francs, nous savions tous qu'Il-Raz n'aurait pas eu le cran de faire face à cette situation hors du commun. Le pouvoir nous revient à présent et nous allons enfin pouvoir sauver la galaxie des hordes aliens qui la menacent !

Je vis quelques têtes confirmer mes propos. Je souris intérieurement. Décidément, le spécisme était un ciment culturel bien utile.

- Pendant que nous nous entredéchirons dans des luttes intestines, la vermine rebelle en profite pour gangréner la galaxie ! Elle a attendu un moment de faiblesse des gardiens de la galaxie pour fondre sur celle-ci, traînant dans son sillage des désirs de pillage, de viol et de destruction ! Nous devons stopper cette maladie avant qu'elle ne contamine l'univers tout entier ! L'extermination de la peste alien est une nécessité hygiénique tout aussi bien que morale !

Je marquai une pause, cherchant au plus profond de moi la conviction pour croire moi-même à mes mensonges. Il n'y avait pas d'autre moyen de tenir les restes du Comité unis.

- Pendant presque un quart de siècle, nous avons pensé qu'il suffirait de mettre les non-humains à l'écart et de les laisser en paix. Nous nous trompons ! Il nous faut accepter la vérité, une vérité que l'Empereur Palpatine a payée de sa vie pour nous l'apporter ! La race humaine, si elle veut avoir un avenir, crie-je d'une voix forte, doit s'engager dans une guerre totale contre la peste alien et leurs alliés rebelles, sous peine d'être elle-même détruite ! Nous sommes devant deux routes hyperspatiales : l'une nous conduira à la destruction et au triomphe des masses non-humaines. Ce serait livrer la galaxie au chaos. Car ne vous y trompez pas, les aliens n'attendent qu'une chose, c'est de brûler l'univers des confins des colonies jusqu'à Coruscant, car ils jalouent notre mode de vie ! Le barbare détruit ce qu'il ne peut comprendre !

Quelques applaudissements se firent entendre. Lentement, la haine des extraterrestres scellait l'allégeance des hommes et des femmes de cette salle aux lambeaux du COMPORN.

- Ou bien nous pouvons prendre la seconde route hyperspatiale et regarder la bête les yeux dans les yeux, dégainer notre blaster et brandir notre vibrolame pour la plonger dans son ventre répugnant et grouillant de vermine, prêts à faire le sacrifice de notre vie pour la paix et la sécurité des générations à venir !

Les applaudissements se firent plus hardis :

- Nous n'avons jamais voulu la guerre ! poursuivis-je. Ce sont les rebelles et les aliens qui ont pris les armes contre nous ! Nous n'avons jamais fait que nous défendre ! Et maintenant qu'ils sont sur le point de gagner – car ils ont divisé notre camp par le mensonge et l'argent – nous devons nous défendre une dernière fois. C'est la dernière guerre ! Je ne parle pas d'un peuple contre un peuple, d'une planète contre une planète ou d'un système contre un autre ! Nous sommes engagés dans une croisade raciale purificatrice ! Nous combattons le mal à l'état pur !

Plongeant la main dans la poche intérieure de ma veste, j'exhibais une fleur décharnée, aux pétales fatigués, d'un rose presque blanc.

- Il y a plus de vingt ans, repris-je, levant la fleur au-dessus de ma tête, l'Empereur a planté la graine de l'Ordre Nouveau dans les

cendres de l'Ancienne République. Aujourd'hui, la fleur est affaiblie, malade, fatiguée. Si on ne fait rien, elle va se faner et mourra pour de bon.

Je serrais alors violement la main autour de la tige, grimaçant quand les épines me percèrent la paume. La rose se redressa alors, comme tirée par le fil d'un marionnettiste.

- Regardez, dis-je à l'assemblée alors que la fleur buvait mon sang, se redressant et reprenant des couleurs. Voilà ce que nous devons faire : nous devons être prêts à souffrir et à verser le sang de notre race pour que la fleur de l'Ordre Nouveau éclore enfin.

La plante se modifiait à vue d'œil : sa teinte avait viré au rouge cardinal et ses pétales s'étaient reconstitués. Elle s'ouvrit lentement, pour laisser place à un cœur de graines blanches et noires.

Éclore, la rose représentait l'étoile impériale. Le département Science savait encore faire des miracles. Ça valait bien quelques expérimentations sur des prisonniers de guerre.

- Ce n'est pas avec des mots, mais avec nos actes que nous allons permettre la renaissance de l'Ordre Nouveau, sifflai-je alors que le sang gouttait lentement le long de mon bras. Je jure que nous ne laisserons rien à nos ennemis, ni sang, ni sueur, ni larmes. Nous leur apporterons la mort, pleine et entière. Marchez avec moi dans cette ultime bataille et vous ne serez ni trahis, ni vendus, ni abandonnés. Car nous sommes un seul peuple formant un unique Empire.

Je lâchai la fleur à terre et lançai mon bras blessé pour exécuter le salut impérial :

- Vive le Comité !

À ma grande surprise, le public, s'il exécuta également le salut du Comité, modifia de lui-même un détail important :

- Vive Nexhrn !

Avais-je bien entendu ? Est-ce que l'assemblée avait bien crié mon nom en saluant ? Je tendis l'oreille pour m'en assurer :

- Vive Nexhrn ! hurlait la foule. Vive le Commandeur Nexhrn !

Commandeur, hein ? J'aimais bien mon nouveau titre. À la fois politique et militaire, comme mes nouvelles fonctions.

- Mes amis ! criai-je après avoir en vain, attendu un moment de calme. Je veux que chacun, quand il rentrera chez lui, explique à sa famille que l'humanité toute entière doit faire bloc contre la peste alien ! Je veux que chacun en âge de porter une arme, des enfants jusqu'aux vieillards se rassemblent sur nos spatioports. Des transports vous conduiront jusqu'à notre base de Vax III. Une fois derrière ses murs, aucune vermine non humaine ne pourra nous atteindre !

Déchaînés par mon discours, les hauts cadres applaudirent à tout rompre, sans se rendre compte qu'ils venaient de faire de leurs femmes, de leurs enfants et de leurs parents, les ultimes miliciens du COMPORN. La puissance de mes mots m'effrayait et me séduisait tout à la fois.

- Ces unités porteront le nom de Tempête du Peuple. Elles lutteront au coude à coude aux côtés de la CompForce et des SA à qui j'autorise l'accès aux armes létales.

Ce n'était pas comme si les Subs-Adultes ne savaient pas briser des crânes, mais je doutais qu'une matraque électrique leur soit d'une quelconque utilité sur le champ de bataille.

- C'est l'ultime sursaut, clamai-je alors que les cadres commençaient déjà à quitter l'opéra pour entraîner les leurs dans la défense du crépuscule du COMPORN. La Haute Culture Humaine est le dernier rempart de la civilisation contre la lie alien et la fange rebelle. La victoire est un devoir racial ! Le sang doit être versé !

L'auditoire était tellement conquis que j'aurais pu me mettre à réciter le bulletin météo du lendemain, il aurait approuvé sans même réfléchir. Jugeant inutile de continuer plus longtemps mon discours, je crachai encore quelques mots sur les aliens et les rebelles avant de quitter la scène. Une fois de retour en coulisses, j'eus un vertige et je crus défaillir. Je m'étais visiblement donné un peu trop à fond ce soir.

Dans les couloirs des loges, mes plus proches collaborateurs m'attendaient. Tous paraissaient conquis par ma harangue, excepté Kraik qui faisait grise mine.

- Alsh, me dit-il après un temps d'hésitation, me parlant un peu à l'écart du reste du groupe, est-ce qu'on va vraiment tous se retrancher sur Vax III ?

- Vous voyez une autre solution ? demandai-je en haussant les épaules d'un air agacé.
- Alsh, la base ne peut pas être défendue par des femmes et des enfants, voyons... Ils vont se faire massacrer à la première attaque. Et on n'a même pas de quoi leur donner un équipement correct.
- Tout ce qui peut tenir une arme devra se battre, répliquai-je d'un ton sans appel. Et, oui, il y aura des morts, c'est la guerre. Au pire, la Tempête du Peuple servira de bouclier humain à vos hommes pendant qu'ils aligneront les rebelles dans leur ligne de mire.
- Je proteste énergiquement, monsieur le Délégué...
- Commandeur, le corrigeai-je d'un ton sec. Mais rassurez-vous, je ne suis pas le seul à monter en grade. Félicitations pour votre promotion, général, lui dis-je avec un sourire qu'on aurait pu prendre pour réel.
- Général ? répéta-t-il étonné.
- Je vous bombarde à la tête de la CompForce. Comme ça, au moins, je sais que les hommes suivront sans faire d'histoire.
- Je vous remercie de cette marque de confiance... Commandeur, hésita-t-il.
- Je vous en prie. Alors commencez dès maintenant à servir en tant que général, mon vieux, lui dis-je en m'engouffrant dans un couloir qui conduisait hors de l'opéra. Commencez à coordonner l'évacuation sur Vax III.
- Je continue de penser que c'est une mauvaise idée, conclut le militaire en restant planté sur place.
- Malheureusement pour vous, lui répondis-je en lui adressant un bref regard, c'est à mes ordres que vous devez vous plier. Exécution.

Tandis que Kraik faisait claquer ses talons et partait assurer la tâche que je lui avais confiée, je sortis de l'opéra par l'entrée des artistes, peu désireux de prendre un bain de foule à cette heure de la nuit.

Coruscant la nocturne me donna une impression étrange à ce moment précis. Je n'avais plus peur de l'obscurité.

Ou plutôt, ma vieille frayeur était remplacée par le sentiment que nous étions enfin à un moment charnière de la galaxie, qu'enfin, le

COMPORN avait une vraie chance de marquer l'histoire, avec moi à sa tête, après des années de labeur. Il y avait eu du vrai malgré tout, dans ce que j'avais déclaré aux hommes. Le Comité était au bord de l'anéantissement. Vax III était notre dernière chance. Si nous parvenions à tenir là-bas ne serait-ce que quelques mois, le temps que l'Alliance Rebelle et les restes brisés de l'Empire ne s'entretuent, nous avions encore une chance de gagner la guerre.

Tout simplement parce que les Rebelles seraient à bout de souffle et que le COMPORN aurait la force du fanatisme pour lui.

D'un pas tranquille, je me dirigeai vers mon speeder qui me conduirait à mon astroport personnel. Là-bas, une navette me conduirait moi, ma fille, nos animaux respectifs et quelques pièces de collection dont il était hors de question que je me sépare, jusqu'à notre retraite de Vax III.

Je savais très bien que les derniers membres du COMPORN qui frayaient avec Isard ou le BSI ne me considéreraient pas comme chef légitime de l'organisation. Il fallait s'attendre à des arrestations dans la nuit et au petit matin. Peut-être même à une bataille rangée pendant l'évacuation.

Après tout, pendant ces huit derniers mois, nous avons été tout juste tolérés par le camp d'Isard, les véritables maîtres de Coruscant. Sans doute savaient-ils que jeter leurs forces contre les nôtres était inutile puisque nous étions littéralement cloués sur Triple Zéro, pratiquement pris en otages.

La menace était implicite, mais claire : si nous tentions de quitter la cité-monde, les stormtroopers de la chef des Renseignements Impériaux se feraient un plaisir d'ouvrir le feu. En nous gardant à portée de main, Isard espérait sans doute nous neutraliser ou nous donner aux rebelles si les choses se gâtaient.

J'avais accepté cet état de fait parce que je n'avais pas encore de possibilité de changer réellement les choses. Ce n'était pas en me cachant seul derrière les tranchées de Vax que j'assurerais l'avenir du Comité. Mais maintenant qu'Il-Raz était mort et que j'étais enfin le chef incontesté de l'organisation, tout allait changer. Et vite.

Par sécurité, je décrochai mon comlink personnel de ma ceinture et ordonnas à la Phalange, restée loyale car grassement payée, de couvrir la fuite des cadres et de leurs familles aux spatioports. À huit heures, heure

locale, alors que ma navette serait plongée dans le tourbillon multicolore de l'hyperespace, on m'informa que le lieutenant Snaaned avait été tué avec ses hommes en tentant de défendre un aéronef rempli à ras-bord de cadres de la section Art ainsi que de leurs familles. Le vaisseau ne décolla pas et ses occupants furent passés par les armes par les stormtroopers d'Isard, laissant le temps à tous les autres navires de s'échapper et de passer en vitesse-lumière.

Comme quoi, la section Art avait bien servi à quelque chose, en fin de compte.

Les pieds solidement plantés dans le revêtement en permabéton gris et sans âme, je fumais une cigarette en regardant le ciel de Vax III. C'était une journée magnifique : un beau soleil rayonnait au loin, dardant la terre de la lune de ses rayons tandis que Vax elle-même, la géante gazeuse, semblait porter sur sa troisième lune un regard bienveillant. En fait, si ce n'était la bataille acharnée qui se jouait devant moi, cela aurait pu être une journée ordinaire.

Moins de vingt-quatre heures après notre fuite de Coruscant, l'ennemi s'était mis en route pour nous déloger de Vax III.

Pas grand-chose, de prime abord : quelques chasseurs qui effectuaient un vol de reconnaissance, sans doute pour vérifier si les informations de leurs espions bothans signalant notre repli sur la Bordure Intérieure étaient bonnes. Le massacre desdits chasseurs par mes unités DCA avait, en soi, confirmé ces renseignements. Alors avait commencé une opération de plus grande envergure. Je m'en étais rendu compte un mois auparavant, quelques jours après la destruction des X-Wing de reconnaissance.

Je m'étais levé vers six heures, comme à l'accoutumée, pour découvrir un ciel strié de chasseurs et vaisseaux de l'Alliance Rebelle. Un nombre impressionnant. Je distinguais pêle-mêle des frégates, des antiblocus et même quelques navires mon calamari.

Ils se lancèrent dans une tentative de débarquement classique : pilonnage d'artillerie aérienne suivi de l'envoi des navires de transport. Mais Vax III n'était pas un champ de bataille ordinaire. J'avais conçu cette base pour résister et c'était exactement ce qu'elle faisait. Pas un transport de troupes rebelle n'avait ne serait-ce que frôlé le sol avant d'être réduit

en poussière par la DCA. Nous avons absorbé la vague d'attaque comme l'eau était bue par le sable d'une plage brûlante. L'Alliance avait alors pansé ses plaies, et quelques jours plus tard, un second débarquement, plus massif, avait été tenté. Ce n'avait jamais été que des morts en plus pour eux.

Après un troisième échec tout aussi coûteux en hommes et largement aussi infructueux, j'avais fait appel aux forces navales de réserve, dissimulées dans la face cachée de la lune. La flotte rebelle avait été réduite en cendres et leur pitoyable assaut de la dernière chance n'avait fait que précipiter leur perte.

La première bataille de Vax III fut une grande victoire. Les soldats se congratulèrent et les sceptiques, qui ne croyaient pas que nous pourrions tenir face à l'ennemi, revirent leur position. Ce triomphe m'assura définitivement la loyauté de celles et ceux qui défendaient la base.

La seconde bataille nous opposa non pas aux rebelles, mais aux forces d'un seigneur de guerre impérial, pensant sans doute que l'élimination du Comité lui assurerait une certaine réputation au travers de toute la galaxie. Expédiant d'un seul coup l'ensemble de ses forces armées, quelques-unes échappèrent aux tirs de DCA et une petite centaine de stormtroopers réussirent à fouler le sol de Vax III. Mais pas pour très longtemps, puisque les tireurs positionnés dans les tranchées firent leur travail avec application. Le no man's land n'offrait aucun endroit où échapper à leurs tirs et les divisions du seigneur de guerre repartirent de la lune les pieds devant. Ce dernier, voyant ses troupes défaites, s'enfuit si vite que mes troupes navales purent à peine visualiser son navire amiral sur leurs radars qu'il était déjà parti se faire pendre ailleurs.

La seconde bataille de Vax III fut un triomphe. Le moral déjà haut, fut gonflé à bloc et pour récompenser mes hommes, j'offris personnellement du champagne aux unités des tranchées. Les choses s'étaient alors tassées, permettant aux familles des cadres, la fameuse Tempête du Peuple, pour l'instant démobilisées, de reprendre un semblant de vie ordinaire.

Dans les grands immeubles de permabéton au sommet de la colline, on organisa une école pour les plus jeunes ainsi que des lieux de distraction pour les adultes. Bien sûr, Vax n'était pas un lieu de villégiature, mais les civils s'en accommodaient.

Ça lui plaisait, à cette aristocratie impériale qui, toute sa vie, avait connu les palaces de Coruscant, de vivre à la dure, auprès des soldats, à respirer l'odeur âcre du canon antiaérien qu'on rechargeait ou de voir leurs maris, leurs fils et leurs frères faire des manœuvres et par deux fois, repousser une invasion ennemie.

Cette guerre était un peu un jeu grandeur nature.

Et puis vint la troisième bataille de Vax, un mois après notre repli sur la lune. Les rebelles, encore une fois. Mais avec une différence de taille par rapport à la première fois : ils avaient apporté des renforts avec eux. Et pas une dizaine d'hommes...

L'Alliance avait fait appel à des volontaires. Des quatre coins de la galaxie, tous les êtres sensibles qui avaient un désir de revanche contre nous s'étaient joints à l'armada rebelle, prêts à nous dépecer avec les ongles s'il n'y avait pas assez d'armes pour tous. Les premiers à faire les frais de ces renforts inattendus furent mon armée de réserve qui fut promptement encerclée et massacrée sans autre forme de procès par des rescapés de divers massacres et pogroms à travers la galaxie.

Ce furent les premiers morts du Comité sur Vax III, mais assurément pas les derniers. Privés de soutien naval, nous attendions depuis le débarquement ennemi. Et aujourd'hui, il semblait imminent.

- Mon Commandeur, s'il vous plaît, me supplia un officier à côté de moi. Il faut descendre de là, c'est trop dangereux.

Pour toute réponse, je jetai ma cigarette à demi-entamée dans le vide. Je savais bien que de grimper sur le toit de l'immeuble le plus haut de Vax III pour suivre la bataille n'était pas la chose la plus sûre à faire, mais je le faisais quand même.

Rien ne valait l'expérience du combat en direct, sans moniteur ou machine pour s'interposer entre vous et le spectacle.

Les navires ennemis tournaient, retournaient et tournoyaient au-dessus de nous depuis des semaines, mettant les nerfs des hommes à vif, presque une provocation avant l'attaque.

Et ce matin, enfin, l'attaque vint. Le débarquement rebelle durait depuis l'aube et il ne devait pas être loin de dix heures du matin, heure locale. Nos canons DCA fumaient à force de tirer et nos ingénieurs et nos mécaniciens étaient sans cesse en train de courir d'une position antiaérienne à l'autre pour les refroidir.

Le ciel de Vax était lourd de fumée et de particules enflammées. Les pertes rebelles étaient incalculables, mais les volontaires repartaient sans cesse à l'assaut, grisés par leur soif de revanche.

De temps en temps, une navette arrivait à naviguer entre les tirs, ou bien c'était un transport qui se crashait sans trop de dégâts sur la terre nue du no man's land. Dans un cas comme dans l'autre, les volontaires rebelles, le plus souvent des aliens se jetaient en hurlant contre nos tranchées, hurlant des injures tout en leur tirant dessus. Un feu d'enfer était la seule réponse que leur rendaient nos soldats politiques.

Même si nous dominions pour l'instant, les renforts de volontaires rebelles étaient permanents. On ne pouvait lever les yeux au ciel sans voir de nouvelles unités volantes surgir de l'hyperespace et se joindre au combat.

Pour l'instant, nous leur interdisions l'accès au sol. Mais si ne serait-ce que la moitié des forces ennemies prenaient position au sol, nous serions débordés. Bien sûr, après les tranchées, nous avons les blockhaus, la colline, la ville et bien sûr, le bunker, mais enfin, plus nous empêcherions les rebelles de poser un pied au sol, et mieux ça serait.

Un A-Wing en flammes décrocha de sa trajectoire pour s'écraser sur un immeuble voisin, laissant une trace noirâtre sur le permabéton.

- Monsieur le Commandeur, reprit l'officier. S'il vous plaît...

Avec une grimace, j'accédai à sa requête. Il était vrai que je risquais moins dans l'immeuble qu'au-dessus de celui-ci. Accompagné de mes hommes, je descendis l'escalier d'accès au toit tandis qu'un chasseur dont j'ignorais le type passait en rase-motte à côté du building avant de se crasher avec fracas dans la rue.

- Pour l'instant, ça se passe plutôt bien, fit remarquer un SA à l'air enthousiaste.

Je me gardai bien de lui rappeler que notre armée de réserve avait été détruite et que nous étions en nombre bien inférieur par rapport aux rebelles. Si je n'avais pas pensé Vax pour la défense, la lune aurait probablement déjà été envahie.

À un étage inférieur, je continuai mon examen de la bataille et mordis ma lèvre inférieure lorsque un chasseur de forme ovoïde s'écrasa sur une batterie DCA, la détruisant et tuant ses servants.

Voilà qui n'allait pas arranger les choses. Profitant déjà des tirs manquants de la batterie détruite, deux transports se posèrent au sol, couverts par leurs camardes en vol. L'infanterie rebelle fut massacrée à peine la rampe d'atterrissage déployée, mais le message était clair : la mesa ne tiendrait pas, elle serait envahie tôt ou tard. La seule question qui se poserait, quand l'ennemi lancerait son assaut sur nos positions terrestres serait : aurions-nous tué assez de rebelles, oui ou non ?

Comme pour confirmer ce que je savais déjà, un bombardier rebelle visa et anéantit deux nouveaux canons DCA. De tête, je donnais environ huit minutes à la mesa avant de tomber.

En réalité, la dernière batterie tint près d'un quart d'heure. Lorsque la structure de duracier fut vaporisée par le tir précis d'un groupe d'Y-Wing, les rebelles purent réellement débarquer des troupes.

Et c'est ainsi que la troisième bataille de Vax - et la dernière - débuta pour de bon.

Depuis ma position surélevée, je vis très bien les navires rebelles accoster et vomir leurs flots de troupes. Les soldats des tranchées tiraient à qui mieux mieux, mais c'était un coup d'épée dans Mana'an. Pour chaque rebelle qui tombait, trois prenaient aussitôt sa place. Mais l'ennemi ne se lança pas tout de suite à l'assaut de nos positions. Les rebelles érigèrent une sorte de barricade, en rassemblant les débris des chasseurs tombés et des canons antiaériens détruits.

Ils la dressèrent sous notre feu, pour protéger leur débarquement des tirs des tranchées. La CompForce essaya désespérément d'empêcher l'édification de leurs défenses, mais les grenades restèrent sans effet, de même que les tirs d'armes lourdes.

Quelques soldats tentèrent le tout pour le tout et se ruèrent hors de nos lignes pour défaire la fortification de fortune ennemie. Un échec cuisant.

À contrecœur, je vis les hommes des tranchées stopper leur tir pour l'instant, préférant recharger leurs armes et se tenir prêt pour l'assaut terrestre qui semblait imminent.

En fait, les rebelles prirent leur temps. Pendant près de deux heures, les transports de l'Alliance se posaient et larguaient leurs hommes avant de repartir. Nous vîmes la mesa se noircir sous l'effet du nombre adverse.

Et puis ce fut la charge. Des milliers et des milliers d'unités ennemies franchirent leur barricade et se ruèrent sur nos lignes, ignorant le feu d'apocalypse que leur opposaient nos E-Web et nos E-11. Les rebelles et les aliens tombaient par brassées, mais cela n'entravait pas leur course. C'était comme un marteau énergétique lancé à pleine puissance contre une paroi de glace. Et la première tranchée fut prise.

Les tireurs n'eurent même pas le temps de se replier dans la seconde tranchée qu'ils étaient débordés par l'ennemi et éliminés. Sous mes yeux et ceux de mon état-major, des centaines de soldats de la CompForce disparurent en un soupir, littéralement noyés dans la masse adverse. C'était tellement irréel comme vision que je crus me trouver devant un film de guerre d'holocinéma.

Les rebelles occupèrent la tranchée devenue vacante et se positionnèrent pour l'assaut de la seconde. Cette dernière résista un peu mieux que la première, et quand elle tomba, quelques soldats purent se replier au pied de la colline, prenant position dans les casemates, prêts à soutenir la suite de l'attaque ennemie.

Enhardis par leur progression rapide, l'infanterie rebelle se lança une fois de plus à l'assaut. Mais comme elle devait le découvrir à l'instant, Vax III était conçue pour que chaque ligne de défense soit plus dure à prendre que la précédente. Les blockhaus ouvrirent le feu avec une ardeur redoublée, désireux de venger la mort de leurs camarades dans les tranchées. Les tirs lourds hachèrent littéralement les troupes de l'Alliance et la petite dizaine d'hommes qui parvint au pied de la pente s'empêtra dans les barbelés et fut exécutée sans autre forme de procès. Leurs cadavres pendaient maintenant misérablement dans les entrelacs tranchants.

Les rebelles qui suivirent furent plus malins que les précédents. Prenant tranquillement position dans nos anciennes tranchées pour se protéger d'une éventuelle contre-attaque, ils attendirent simplement l'arrivée de leurs blindés. Et hélas pour nous, ils arrivèrent.

Surgissant de la mesa, nous vîmes arriver une demi-dizaine de chars lourds T3-B qui progressaient en pointe de flèche, avec à leur tête, un T4-B, le blindé le plus puissant dont disposait l'Alliance Rebelle.

Je n'étais pas inquiet outre-mesure, cela dit. Les casemates pouvaient résister à des tirs de canons anti-véhicules V188 Penetrator. Ce n'étaient

pas quelques lasers lourds et des missiles à concussion qui auraient raison de la ligne de fortification. Les rebelles tinrent quand même à essayer.

Une nuée de missiles et de lasers frappèrent avec vigueur les premiers blockhaus, assombrissant le champ de bataille d'une fumée noire et de terre calcinée. Une fois le nuage de cendres dissipé, les casemates se tenaient toujours là, le permabéton quelque peu noirci, mais intact.

Les chars rebelles le furent moins eux, une fois que les soldats des blockhaus visèrent le réservoir des véhicules avec leurs lance-missiles PTL. Les roquettes détruisirent trois T3-B sur cinq et une d'entre elles frappa le T4-B en plein dans les chenilles, condamnant l'imposant véhicule à rester sur place tandis que son équipage s'extirpait de ce qui était devenu un morceau de duracier inutile pour se replier en compagnie des blindés restant sous les quolibets et les tirs de nos blockhaus.

L'inexorable avancée adverse sur Vax III semblait enrayée. Du moins, pour l'instant.

- Je vais aux casemates, déclarai-je à mon État-Major en m'emparant de ma veste de cuir que me tendait mon ordonnance.
- Mon Commandeur, vous n'y pensez pas ! objecta l'officier qui quelques heures plus tôt, m'avais prié de descendre du toit. C'est précisément là que les rebelles vont porter leur assaut !
- Je n'ai pas dit "je veux" aller mais bien "je vais" aller, major. Libre à vous de rester ici. J'espère simplement pour vous que les bombardiers de l'Alliance vous épargneront quand ils auront l'idée de recouvrir la ville d'un tapis de bombes.

L'officier déglutit et bredouilla une vague excuse. Je haussai les épaules et descendis les escaliers pour rejoindre le plancher des banthas.

L'air puait le métal calciné, la peur et la détermination. Tout autour de moi, les civils équipés à la hâte d'armes rudimentaires et à peine équipés de protection, tout juste identifiés comme combattants par le brassard qu'ils portaient juste au-dessus du biceps, se massaient derrière les sacs de sable et les nids à mitrailleuse, conscients que si les casemates cédaient, ce serait à leur tour de connaître le baptême du feu.

Accompagné de mon état-major et de mes gardes du corps, je progressai sur la colline, descendant avec précaution la pente douce avant d'entrer dans le blockhaus de commandement. Les soldats y étaient

nerveux. Placés devant les E-Web ou les canons de défense, d'autres encore pointaient leurs fusils blasters droit devant eux, prêts à ouvrir le feu si les chars ou l'infanterie rebelle réussissait à franchir les premières casemates ou les barbelés.

Le général Kraik mâchonnait un cigare à demi-éteint en fixant une holocarte mise à jour en temps réel de la lune.

- On ne tiendra pas infiniment, me déclara-t-il quand il me vit. On ne dispose plus que de quelques centaines d'hommes dans les blockhaus. En face, ils sont au moins cinquante mille. Et ça arrive encore, ajouta-t-il d'un air maussade en fixant le ciel par une ouverture dans le permabéton.
- Vous oubliez la Tempête du Peuple, objecta l'officier SA d'un air toujours aussi confiant.

Kraik étouffa un juron :

- Je parle d'unités combattantes, pas de femmes, d'enfants et de vieillards qui savent à peine presser une gâchette.
- La Tempête a pourtant subi un entraînement de maniement des armes et...
- Parce que vous croyez vraiment que ça va faire une différence face aux T3-B de ces salauds de rebelles ? Au cas où vous n'auriez pas vu ce qui s'est passé là-bas, rugit-il en pointant les tranchées du bras, y a un demi-millier de mes gars qui sont en train d'apprendre à respirer avec vingt kilos de terre argileuse sur le bide. Et c'était une unité d'élite, les meilleurs de la CompForce. Alors maintenant, dites-moi, monsieur l'expert, si les rebelles ont réussi à leur briser les reins aussi facilement, ce qui va arriver aux civils qui sauront à peine dans quelle direction pointer leur pistolet blaster ?

Kraik m'agaçait. Avant tout parce qu'il avait raison. Une fois les casemates franchies, la Tempête opposerait aux rebelles une résistance âpre, mais vaine. Tout simplement parce qu'elle n'avait aucun entraînement réel, ni équipement digne de ce nom. Mais chaque insurgé qui tomberait face à l'Alliance serait du temps gagné pour moi et mes derniers fidèles, retranchés dans le réseau de bunker.

- Général Kraik, intervins-je d'une voix forte. Je sais que la situation est difficile et peut vous sembler sans issue. Mais souvenez-vous

que Vax a été conçue pour résister à tout assaut. Nous avons remporté deux batailles et nous remporterons celle-ci. L'ennemi a pour lui l'avantage du nombre, mais nous avons encore bien des munitions. Ce que je vous demande à tous, dis-je en haussant la voix pour que les soldats m'entendent, c'est de tenir bon. L'ennemi ne doit pas progresser plus en avant. Pensez à vos familles. Vous êtes le dernier rempart entre elles et la vermine rebelle.

À vrai dire, j'ignorais si mes mots toucheraient les hommes comme ils l'avaient fait un mois plus tôt, à l'Opéra de Coruscant. Mais je comptais plus sur leur âme de soldat, celle qui leur faisait s'en tenir aux ordres, quels qu'ils soient.

- Pas un pas en arrière. Chaque soldat des casemates qui tenterait de se replier dans la ville ou dans le bunker serait considéré comme déserteur et ordre sera donné de l'abattre sur le champ. Me suis-je bien fait comprendre ?
- Oui, Commandeur ! rugirent les soldats en claquant des talons.

Seul Kraik avait l'air aussi dépité qu'à mon entrée dans son quartier-général.

- Je compte sur vous, général, lui dis-je les yeux dans les yeux. Ne me décevez pas.

J'effectuai le salut impérial, imité en retour par tout le blockhaus qui d'une seule voix, me prouva une nouvelle fois son allégeance par un "Vive Nexhrn". Même Kraik salua.

Satisfait, je quittai la casemate de commandement alors qu'à moins d'un parsec, les troupes rebelles se massaient autour de leurs blindés pour un nouvel assaut. J'avais rejoint la lisière de la ville quand ils s'élançèrent.

Je gagnai le poste d'observation mobile à grands pas, curieux de voir comment les rebelles tentaient de vaincre mes redoutables casemates.

J'eus une moue de mépris en voyant une nouvelle fournée de chars de l'Alliance se jeter à l'assaut des blockhaus, soutenus par leur infanterie. Que croyaient-ils ? Épauler un blindé était utile dans le cas où il fallait couvrir ses flancs ou ses arrières, mettre hors d'état de nuire l'équipement antichar que le véhicule ne pourrait atteindre, ce genre de choses. Mais là

où même un T4-B avait lamentablement échoué, croyaient-ils vraiment qu'un petit fantassin pouvait faire la différence ?

Et à mon grand déplaisir, il la fit.

Dans les premières minutes du combat, tout se passa bien pour nous. Les tirs des blindés furent absorbés par nos blockhaus comme la vague s'écrasait sur les rochers d'une côte, quand ils ne ricochaient pas et n'étaient pas tout simplement renvoyés sur les troupes de l'Alliance. Hélas, les défenseurs des casemates commirent une erreur cruciale. Trop occupés à se défaire de ce qui leur semblait la menace la plus lourde, les blindés rebelles, ils ne virent pas le fantassin ennemi équipé d'un lance-flammes se frayer un chemin jusqu'à se coller contre une ouverture, y introduire le canon de son arme et déverser son napalm.

Dans un lieu aussi clos qu'un blockhaus, l'engin ne laissa aucune chance aux défenseurs. On entendit leurs hurlements d'horreur alors qu'ils brûlaient vifs jusqu'aux confins de la base impériale. Mon état-major me regarda d'un air quelque peu réprobateur, m'accusant implicitement d'avoir condamné les soldats de la CompForce à une mort horrible. Je ne répondis rien et commençai mon repli vers le bunker. Si la première casemate avait été vidée, les autres blockhaus suivraient sous peu. Et la ville n'était pas sûre.

J'étais en train de pénétrer dans mon bunker quand une formidable explosion se fit entendre non loin. On m'apprit que le génie rebelle avait réussi à faire sauter les casemates vides et que leurs troupes s'attaquaient à la seconde ligne de blockhaus. Je rappelai brièvement aux hommes en poste l'ordre de tirer à vue si les soldats de la CompForce tournaient les talons et laissai la lourde porte de duracier se refermer au-dessus de moi.

Je descendis lentement les escaliers en colimaçon, sans me presser. Vax n'était pas encore perdue. Les casemates résistaient encore. Puis, il y aurait la Tempête du Peuple, qui, quoiqu'en dise Kraik, ralentirait encore les assaillants.

Et puis il y avait mon bunker lui-même, et ses trois niveaux qui en un tournemain, pouvaient être cloisonnés et défendus séparément.

J'hésitai à me rendre dans la salle de commandement, suivre le reste de la bataille, mais à quoi bon voir sur un moniteur ce que j'avais compris depuis quelques minutes ? Les blockhaus ne tiendraient pas.

À la place, je choisis de me faire servir un bon repas. Il était près d'une heure de l'après-midi, et j'avais très faim.

Je m'installai tranquillement dans la salle à manger et dégustai un faux-filet à la sauce au poivre, arrosé de vin rouge du Noyau, tout en parcourant un vieux magazine de jizz. J'en étais au dessert quand un soldat fit irruption dans la pièce pour me prévenir que la deuxième ligne de casemates venait d'être détruite. Je fis passer l'information avec un peu plus de crème glacée.

Une fois mon déjeuner fini, je me sentis brusquement fatigué. J'avais besoin d'un peu de repos avant la suite des événements. Je descendis au troisième niveau du bunker, mes quartiers personnels, m'enfermai dans ma chambre et m'allongeant sur le divan, tentai de faire la sieste.

Étrangement, pour la première fois depuis longtemps, je ne fis pas de cauchemars.

Mon ordonnance me réveilla vers seize heures en tapant à la porte, m'expliquant que la troisième et dernière ligne des casemates était tombée aux mains de l'ennemi et que le général Kraik avait réussi à rejoindre le bunker et sollicitait une entrevue. Je pestai en me frottant les yeux. Mes hommes n'avaient pas osé tirer sur Kraik, sûrement parce qu'il était haut gradé. La peste soit du respect militaire !

Je renfilai ma veste de costume et regrimpai aux étages supérieurs du bunker. Je retrouvai Kraik dans la salle de commandement, une plaie saignante au visage et l'uniforme en lambeaux.

- Je vous avais dit qu'on ne pourrait pas tenir toute la vie, me lâcha-t-il d'un air amer.
- Et moi, je vous avais dit de ne pas faire un pas en arrière, répondis-je sèchement. Je pensais que vous étiez du genre à obéir, général.
- Arrêtez vos conneries, Alsh.
- Même si vous vous corrigiez et m'appeliez par mon titre, ça reste outrage à officier supérieur.
- Officier sup... ? Bordel, écoutez Alsh, je vous ai connu quand vous étiez qu'un gamin qui sortait de l'école de droit, vous veniez de vous faire casser la tronche par une bande de rodiens et c'est moi que Dakcen est venu chercher pour vous sauver la mise. Alors jouez pas les cadors, mon vieux...

- Oui, c'est vrai, c'est à vous tout autant qu'à Dakcen que je dois mon entrée au COMPORN. Et c'est moi qui ai permis à votre carrière d'arriver là où elle est aujourd'hui. J'estime que c'est un bon renvoi de turboélévateur.
- Alsh, reprit-il après un moment de blanc, est-ce que vous vous rendez compte de la situation ? La CompForce est détruite. Tout ce qui reste entre le bunker et les rebelles, ce sont des civils qui n'ont ni arme, ni entraînement ! Ils vont se faire mettre littéralement en pièces !
- Ils l'auront bien cherché, dis-je en m'allumant une cigarette.
- Quoi ? demanda Kraik, interloqué.
- C'était le choix des familles des cadres et des soldats de se replier sur Vax III avec nous, je n'ai forcé personne. Et puis, après tout, le peuple est aussi coupable que vous et moi dans cette affaire.
- Qu'est-ce que vous voulez dire ?
- C'était le choix du peuple de s'en remettre à nous. De voter pour l'abolition de la République, de choisir un régime fort et efficace. Avons-nous pointé un fusil blaster sur la tempe de chaque sénateur lors du premier Jour de l'Empire ? Non. Avons-nous fait de même lors des lois relatives à la sécurité, à la liberté, au spécisme ? Toujours pas. Les gens auraient pu dire "non". Ils auraient pu s'opposer à nous, rejoindre en masse l'Alliance Rebelle. Ils ne l'ont pas fait. La situation actuelle, ils en sont pleinement responsables, et il est hors de question de les laisser se tirer sans rien payer de ce merdier alors que nous sommes sûrement dans les derniers jours de nos vies.

Je tirai sur ma cigarette et expédiai un petit nuage de fumée au plafond :

- Le peuple a choisi son destin. Qu'il assume.
- Vous êtes complètement malade, lâcha Kraik d'un air dégoûté.
- Peut-être, dis-je en laissant tomber ma cigarette sur le sol nu et la broyant du pied. Mais vous êtes la dernière personne avec qui j'ai envie de parler de ça. Je vous donne cinq minutes pour quitter l'abri souterrain et chercher une mort digne à la surface. Essayez donc de prendre en charge la défense de la ville, tiens. On va voir combien de temps la Tempête pourra tenir...

- Vous mériteriez que je vous flingue moi-même...
- Mais vous n'en ferez rien, dis-je en chassant un grain de poussière de ma cravate. Parce que vous préférez passer les dernières heures qu'il vous reste à vivre à tirer sur des aliens plutôt que de finir collé au mur pour m'avoir assassiné.

Kraik blêmit de rage :

- Je vais remonter, déclara-t-il en décrochant bien chaque mot. Mais pas pour tuer les rebelles. Je vais essayer de sauver autant de monde que possible de notre côté.
- Du moment que vous vous en persuadez, c'est très bien, général. Rompez.

Kraik conclut notre entrevue par un impeccable salut impérial accompagné d'un tonitruant "Vive Palpatine". Puis, il tourna les talons et s'en alla.

Le militaire à peine parti, le bunker tout entier fut traversé par un bruit d'enfer, comme un coup de tonnerre. Les rebelles avaient commencé le pilonnage de la ville.

Tant mieux. Qu'ils réduisent la cité de permabéton en cendres. Les ruines seraient des caches parfaites pour les miliciens. Une guérilla urbaine ralentirait encore l'ennemi pendant de longues heures.

Je ressentis le besoin de me passer de l'eau sur le visage. Me rendant dans ma salle de bain personnelle, je fis couler de l'eau au lavabo et m'en aspergeai la figure. Et alors que je relevai la tête pour prendre une serviette, je me vis dans le miroir. Et le masque de quiétude que je revêtais depuis un mois tomba.

J'avais la peau grisâtre et tendue, les joues dévorées par une barbe de trois jours, l'émeraude de mes yeux encore plus terne que la fois où j'avais fini second de ma promotion à l'école de droit. Je levai ma main droite pour découvrir qu'elle était parcourue de minuscules tremblements et qu'elle me démangeait atrocement. Ma langue semblait s'être changée en plomb et j'avais la bouche horriblement pâteuse. Je passai une main dans mes cheveux pour tenter de mettre de l'ordre dans ces paquets collés entre eux par la sueur.

Mon corps était en ruines.

Je tentai de me rassurer, de me dire que c'était le stress qui changeait ma perception des choses. Oui, c'était sûrement ça. D'ailleurs, pourquoi s'inquiéter ? L'ennemi n'entrerait jamais dans le bunker.

Jamais. Il se fatiguerait dans les ruines, arriverait harassé aux portes de l'abri. Et là, mes renforts arriveraient dans son dos, le réduisant à néant !

Mes renforts, oui, oui, mes renforts. La flotte de réserve était détruite, mais je pouvais encore compter sur des alliés. Un allié en fait. Arkania. J'avais toute la flotte du monde scientifique à ma disposition.

Je courus aussitôt dans la salle de commandement, ordonnant aux techniciens d'ouvrir un canal au siège d'Adascorp. Par chance, les rebelles n'avaient pas encore coupé nos moyens de communication.

L'image bleutée de Celte Delmont se matérialisa devant moi. L'arkanien était tiré à quatre épingles, comme à son habitude.

- Monsieur le Commandeur du Comité pour la Préservation de l'Ordre Nouveau, me déclara-t-il en guise de bonjour. Toutes mes félicitations pour votre nouveau poste.
- Delmont, répliquai-je d'un ton bien plus prosaïque, j'ai besoin de vos hommes. Envoyez immédiatement vos forces sur Vax III et explosez ces salopards de rebelles !

Le scientifique se gratta l'arête du nez, visiblement gêné.

- C'est un peu délicat, hésita-t-il.
- Comment ça ? explosai-je. On a un accord ! Les forces militaires d'Adascorp et des autres mégacorporations d'Arkania sont à disposition du COMPORN !
- C'est à dire que l'accord stipule que nos forces de sécurité seront mises à la disposition du Directeur du Comité... Et il se trouve que Ishin Il-Raz était le dernier Directeur de votre organisa...
- Rien à foutre des textes, Celte ! hurlai-je. On s'est occupé de la question scion pour vous, alors vous allez vous ramener sur Vax et nous sauver la mise !
- Adascorp refuse tout droit d'ingérence. Il n'est pas dans les attributions de notre société d'intervenir dans ce différend qui vous oppose avec l'Alliance pour la Restauration de la République.
- Un "différend" ? Mais est-ce que vous avez la moindre idée de ce qui se passe ici, par les rides du cul de Palpatine ?

- Non. Et je ne veux pas le savoir. Désolé, Alsh. Et bonne chance.

Delmont coupa brutalement l'entretien holographique. Je hurlai aux techniciens de nous remettre en liaison, mais Adascorp refusa de prendre notre appel.

- TRAHI ! meuglai-je au milieu de l'assemblée de techniciens médusés, j'ai été trahi ! La CompForce m'a trahi ! Kraik m'a trahi ! L'armée m'a trahi ! Tous, absolument tout le monde m'a trahi !

Je pointai du doigt un jeune homme derrière une console.

- Même vous. Et vous ! érucitai-je en désignant un autre membre de l'équipe technique. Je suis sûr que même la Tempête est en train de me trahir là-haut ! J'aurais dû faire comme Vador et tuer tous ceux qui ont fait des erreurs !

Je pris appui sur une table couverte de cartes d'état-major que j'envoyais valser à terre.

- Tous des incapables ! On ne serait jamais arrivé là si le Comité s'était serré les coudes... Nous aurions chassé Coeur de Glace de Coruscant, nous aurions maté les seigneurs de guerre et nous aurions écrasé la Rébellion !

Je serrais rageusement le poing :

- Nous serions à la tête de l'Empire aujourd'hui ! Nous aurions gagné la guerre et ramené la paix dans la galaxie ! Nous aurions été des héros !

Mon bras retomba le long du corps.

- Maintenant, tout ce qui nous reste, si les rebelles nous épargnent, ça sera un procès pour crimes contre les civilisations. On sera probablement exécuté en place publique, histoire que le peuple pense retrouver une part d'honneur et oublie qu'il est aussi coupable que nous.

Aussi vite qu'elle était apparue, la colère s'en alla.

- Mais ne croyez pas que je vais laisser Mon Mothma ou Bel Iblis mettre la main sur moi aussi facilement. Ils devront passer une montagne de cadavres pour m'atteindre. Mais ils ne me toucheront pas. Je préférerais encore me tirer une balle dans la bouche...

L'assemblée me fixait toujours avec ses grands yeux surpris.

- Retournez au travail, grimaçai-je. Et pensez à activer les défenses extérieures. À mon avis, les rebelles seront au-dessus de nous à la tombée de la nuit.

Cette fois-ci, ma prédiction s'avéra exacte. La progression ennemie dans la ville leur prit tout l'après-midi. La Tempête du Peuple résista hardiment, mais la lutte était trop inégale. Isolée en minuscules escadrons, elle se fit encercler et capturer petit à petit. Alors que le soleil laissait place à la nuit sur Vax III, les premiers fantassins rebelles atteignaient la porte extérieure du bunker, réglant le sort des TB-TT par quelques missiles bien placés.

Au troisième niveau de l'abri, alors que le génie rebelle s'affairait plus haut, à faire sauter la porte du premier niveau, j'étais dans mon bureau, pratiquement plongé dans le noir, Boldni ronronnant tranquillement sur mes genoux. J'avais fait appeler les seuls occupants du bunker dont la survie m'importait : ma fille et mon neveu.

Eesla était nerveuse, tortillant sans cesse une mèche de cheveux autour de son index, son voorpak blotti dans l'ombre de son t-shirt aux larges manches. Pakn était vêtu d'un impeccable uniforme de la CompForce, les bras croisés derrière son dos, l'air sérieux.

- Je vais parler franchement, soufflai-je d'une petite voix.

Lorsque la rage m'avait quitté cet après-midi, j'avais eu l'impression qu'elle avait prise avec elle toute ma force vitale.

- Vax III est perdue.
- Ne dites pas ça, mon Commandeur ! s'exclama Pakn. Les défenses du bunker tiennent bon et les renforts sont en route !
- Je sais ce que j'ai déclaré tout à l'heure, dis-je d'un air sombre. J'ai menti. On appelle ça de la propagande.

Je marquai une pause pour gratter mon spukama sous le menton.

- Je donne environ cinq heures aux rebelles pour atteindre le troisième niveau. Moins peut-être. En d'autres termes, lorsque le soleil se lèvera, le Comité aura été détruit. Et moi avec.
- Ne dites pas ça ! répéta Pakn. La peste alien ne pourra jamais...

La tirade de mon neveu fut interrompue par la gifle violente que je venais de lui infliger. Boldni miaula de dépit en signalant qu'il n'avait que peu aimé que je quitte d'un coup le confortable fauteuil en cuir que j'occupais jusque-là.

- La ferme, dis-je d'une voix raffermie. Tu te tais et tu écoutes. Et si tu me donnes encore une fois du "mon Commandeur" ou que tu me vouvoies, je te laisse affronter toute l'armée rebelle tout nu avec un cure-dent. C'est clair ?
- Oui... mon oncle, hésita mon neveu. J'ai compris.
- Bien. Eesla, repris-je d'une voix plus douce, je refuse que tu meures ici. Peut-être que les rebelles ne te toucheront pas, mais je veux prendre aucun risque. Tu vas partir.
- Partir ? demanda ma fille. Mais où ? Les rebelles occupent toute la lune et ils sont devant le bunker !
- Vax III a encore un petit tour dans sa poche, déclarai-je en pressant un bouton sous le bois de mon bureau.

Aussitôt, un panneau coulissa, révélant un interminable couloir plongé dans l'obscurité.

- Il y a un petit astroport secret au bout du tunnel. Avec un petit chasseur furtif biplace. Je veux que vous vous enfuyiez de Vax III. Le vaisseau est petit et rapide. Même si on vous détecte, personne n'aura le temps de mettre la main sur vous que vous serez déjà à l'autre bout de la galaxie. Et puis, les rebelles auront d'autre spukamas à fouetter.

Boldni sembla me jeter un regard de reproche pour cette expression puis décida que le contenu de sa gamelle valait bien qu'il laisse passer ça.

- Alors pars avec moi ! déclara ma fille.
- Oui, je suis prêt à me sacrifier s'il le faut ! ajouta Pakn presque en écho.
- Je sais ce que je fais. Ees, à partir de maintenant, tu n'existes plus. Tu devras te teindre les cheveux, porter des lentilles de couleur, changer de nom, changer d'histoire. Parce que tu es ma fille, et que tu ne pourras pas grandir normalement si tu es toujours Eesla Nexhrn. En tout cas, encore moins si je vais en cavale avec toi.

Ma fille étouffa un sanglot. Je m'approchai d'elle et la serrai dans mes bras.

- Allons, du calme. Ça va aller. Tu t'en sortiras très bien, t'en fais pas. Pakn va veiller sur toi.
- Moi ? s'étonna son cousin.

- Oui, toi. Considère ça comme ton ultime mission. Y a une adresse préenregistrée sur l'ordinateur de bord du chasseur. Tu vas y conduire Eesla. Vous y trouverez de quoi disparaître pour de bon avec des faux papiers et un peu d'argent. Quand ma fille sera en sécurité, tu seras libre de faire ce que tu veux. Mais pas avant. Compris ?
- Oui, tonton. Je t'obéirai.
- Eesla, dis-je à ma fille en la regardant dans les yeux. Tu entendas des choses sur moi. Sur ce que j'ai fait. Sur ce que j'ai fait faire. Tu choisiras plus tard toi-même si j'étais quelqu'un de bien ou pas. Mais sache, quoiqu'on puisse dire sur moi, que je t'ai toujours aimée, OK ?
- OK, me répondit-elle en m'enlaçant plus fort.
- Allez, dis-je en lui déposant un baiser sur le front. Filez maintenant. Vous avez une bonne heure de marche avant d'atteindre le vaisseau. Et ne vous inquiétez pas, le tunnel est prévu pour s'effondrer sur lui-même quand vous aurez décollé. Personne ne pourra vous rattraper.

Eesla ne put retenir ses larmes plus longtemps et Pakn dut presque la trainer de force dans le tunnel.

Il me jeta un dernier regard puis disparut avec sa cousine dans l'obscurité. Je refermai la porte du tunnel puis fracassai le bouton caché, le rendant hors-service.

Je retournai ensuite à mon bureau, Boldni sur les talons et commençai à rédiger des notes et des mémos.

Voilà comment je vois les choses. L'ennemi entrera dans quelques heures dans mon bureau, sûrement dans le but de me capturer pour me juger.

Mais je ne laisserais pas les choses se dérouler ainsi. Quand j'aurais fini d'écrire, je sortirais mon blaster de son holster, je poserais le canon froid sous le menton et je tirerais. Le blaster n'aura servi qu'une fois avant cette nuit : quand j'avais castré le rodien de la bande de Dweik, des années plus tôt, sous les encouragements de Kraik.

Je n'ai jamais tué personne avec ce blaster. La seule personne qu'il tuera, ça sera moi.

L'Écllosion du Mal

Tous les morts dont je suis responsable, toutes les exécutions, les massacres, les tortures... je n'ai jamais eu à me servir de mon arme. Les mots l'ont remplacée.

Je n'ai jamais compté de combien de victimes j'avais causé la mort, directement ou indirectement.

Je n'ai pas agi par fanatisme, comme la plupart des membres du COMPORN.

Pas parce qu'il fallait obéir, comme la CompForce.

Pas par ambition personnelle, comme Palpatine.

En fait, je ne sais pas pourquoi j'ai fait ça. Mais je l'ai fait et je l'ai fait bien.

Dans les années à venir, on me traitera sans doute de monstre. Personne ne cherchera à aller plus loin. On pensera que j'étais fou, un malade, un psychopathe à la tête d'une bande de meurtriers. On trouvera des explications simplistes, on analysera mon enfance, on tentera de me disséquer pour trouver la cause du mal.

Ce sera plus simple pour tous.

Plus simple d'oublier que personne ne s'est opposé à nous. Plus simple de penser que les gens ont marché main dans la main avec nous. Plus simple de penser que par calcul ou par naïveté, la galaxie a laissé faire le pire génocide de son histoire.

Plus simple d'oublier que l'Alliance Rebelle ne vaut pas mieux. Plus simple d'oublier les civils et les innocents qui se trouvaient sur les deux Étoiles Noires.

Plus simple d'oublier qu'en définitive, si le peuple me jugera comme un monstre, c'est pour oublier que je suis aussi banal et ordinaire que lui. Que je lui ai montré qu'il n'y a pas plus commun que le mal.

Plus simple d'oublier qu'il est là, en chacun de nous et que demain, tout peut recommencer.

Plus simple d'oublier que moi, je ne suis pas différent de toi qui me lis.

Épilogue

« La grande force de l'État Totalitaire, c'est qu'il force ceux qui le craignent à l'imiter. »

A.Hitler

Alsh Nexhrn, surnommé le Petit Avocat (-40, + 4) fut successivement avocat général, porte-parole, délégué à la communication et aux relations publiques et Commandeur du Comité pour la Préservation de l'Ordre Nouveau.

Replié sur sa base de Vax III avec ses fidèles, il se suicida alors que les forces armées de l'Alliance pour la Restauration de la République pénétraient dans son bunker.

On estime que le COMPORN est responsable de l'assassinat sommaire, de la déportation et du massacre de plusieurs dizaines de milliards de morts, principalement des non-humains, lors de ce qu'on l'on appelle aujourd'hui, l'Holocauste Alien.

Ce livre est dédié à toutes ses victimes.

Neol Rabin laissa retomber le feuillet qu'elle tenait entre les mains sur son bureau parfaitement ciré.

Elle ôta ses lunettes à monture d'argent, se frotta l'arête du nez, plia la monture de ses verres et les rangea dans leur boîte.

Puis, après avoir replacé la feuille qu'elle venait de laisser tomber derrière les autres, qui formaient désormais un tas assez conséquent, elle regarda l'homme qui était assis devant elle.

Il allait sur la fin de ses trente ans, les cheveux noirs coupés courts et des traces d'acné mal soignée.

Difficile de savoir, juste en le regardant, que l'homme avait été un vétéran de la guerre civile. Et un auteur à succès depuis lors.

- C'est un très bon livre, déclara Rabin en remettant en place une mèche de cheveux qui s'était échappée de son chignon pour pendre juste devant ses yeux. On croirait vraiment que c'est Nexhrn lui-même qui raconte ses mémoires. Comment est-ce que vous êtes parvenu à un tel niveau de réalisme ?

L'auteur rougit un peu sous le compliment de l'éditrice.

- J'ai fait des recherches, tout simplement. J'ai retrouvé des gens qui l'avaient fréquenté, qui avaient servi sous ses ordres... j'ai même réussi à remettre la main sur Risus, son ancien meilleur ami.
- Je croyais que Nexhrn l'avait fait assassiner ? demanda l'éditrice, étonnée.
- Et le commando envoyé dans les Colonies a loupé son coup. Pas de grand-chose, cela dit : Risus a vraiment failli y passer dans l'explosion de sa maison. Il en est resté handicapé à vie.
- Eh bien, murmura Rabin en mordillant ses ongles vernis. Quoi qu'il en soit, c'est un très bon roman, répéta-t-elle.
- J'ai aussi eu la chance de lire ses dernières notes et mémos dans son bunker de Vax III. Ainsi qu'une sorte de journal intime qu'il tenait à jour depuis qu'il avait quitté Chandrila. Les notes étaient plutôt lacunaires, surtout des faits, peu de commentaires. À partir de là, j'ai fait mon travail d'auteur : j'ai imaginé.

Le sourire de l'éditrice se crispa alors qu'elle remettait machinalement de l'ordre sur son bureau.

- En fait, il n'y a qu'un problème, déclara-t-elle un peu gênée. Vous voyez, nous venons juste de battre Palpatine pour de bon sur Onderon. Byss a été détruite... Bref, nous avons gagné. Et je ne suis pas sûre qu'il serait très bon pour les ventes que le public soit explicitement accusé d'avoir laissé faire l'Holocauste, comme le dit Nexhrn dans le mémo final. Vous pourriez peut-être supprimer le paragraphe final ?

L'écrivain eut une moue :

- C'est-à-dire que c'est presque une citation historique... J'ai recopié mot pour mot ce qu'a marqué Nexhrn avant de se suicider. En fait, je crois que c'est un des très rares documents qu'on a de lui qui permet de savoir ce qu'il pensait vraiment.
- Je ne vous demande pas de réécrire la fin, lui assura Rabin. Simplement peut-être de... Romancer tout ça. Croyez-moi, ça risque déjà de gêner pas mal de monde si on présente Nexhrn de façon trop humaine... Alors les lier directement aux horreurs du COMPORN...

- Je comprends, souffla-t-il à contrecœur. Je verrai à retoucher cette partie.
- Parfait, déclara-t-elle en se levant. Après cette petite modification, nous serons heureux d'éditer et de publier votre roman. D'ailleurs, vous avez pensé au titre définitif ?
- Pas encore, avoua le romancier. J'ai pensé à *la Naissance du Mal*, mais ça ne sonne pas assez bien.
- Vous trouverez, le rassura-t-elle.

Il se leva à son tour, serra la main de l'éditrice et se laissa raccompagner à la porte de son bureau.

Juste avant qu'il ne s'en aille, Rabin posa sa main sur son bras :

- Une dernière question : qu'est-ce qui vous a poussé à écrire un livre sur ce malade ?

Le romancier haussa les épaules d'un air de dire "c'est mon secret", sourit et quitta la pièce. Alors qu'il marchait dans le luxueux couloir de la maison d'édition qui le conduisait à la sortie, un sourire amer flottait sur les lèvres de l'auteur.

Pas la peine de dire à son éditrice à quel point il avait eu besoin de comprendre la psyché de l'homme qui lui avait laissé la vie sauve des années plus tôt, sur un tas de boue qu'on appelait Fejor, sous une pluie de fin du monde.

Pas la peine de lui dire que malgré ses recherches, ses interviews et son livre, la seule conclusion à laquelle il arrivait, c'était qu'Alsh Nexhrn n'était ni plus, ni moins qu'un humain ordinaire.

Et c'était bien ça le plus terrifiant.

Table des Matières

Prologue.....	6
Chapitre 1	12
Chapitre 2	100
Chapitre 3	163
Chapitre 4	209
Chapitre 5	254
Chapitre 6	293
Épilogue	321

L'Écllosion du Mal



L'Empire Galactique de Palpatine a tenu la galaxie d'une main de fer pendant plus de vingt ans. La force brute n'aurait pas suffi à le faire sans une idéologie dictatoriale, un racisme d'Etat qui place les humains au sommet de toutes les espèces de l'univers.

Le Comité pour la Préservation de l'Ordre Nouveau, dit COMPORN, est le principal organisateur de cette politique totalitaire. Le jeune Alsh Nexhrn, tout juste diplômé de l'école de droit de Coruscant, va découvrir à quel point il peut être facile pour un être ordinaire de basculer dans les ténèbres.

Car l'Homme est ainsi fait, et les graines de l'Écllosion du Mal sont en lui.



Retrouvez d'autres fan-fictions sur

www.starwars-universe.com